

Jocelyne Béland

DÉLIVRE-MOI DE TON ÂME



Table des matières

PROLOGUE	11
1	21
2	27
3	32
4	43
5	51
6	57
7	63
8	73
9	87
10	102
11	113
12	124
13	133
14	145
15	153
16	166
17	173
18	179
19	185
20	196
21	206
22	215
23	224
24	232
25	240
26	243

27	253
28	267
29	275
30	286
31	297
32	309
33	318
34	328
35	336
36	346
37	354
38	363
39	371
40	383
41	392
42	398
43	409
ÉPILOGUE	416
REMERCIEMENTS	424

Délivre-moi de ton âme

Jocelyne Béland



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Délivre-moi de ton âme / Jocelyne Béland.

Noms : Béland, Jocelyne, 1963- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220007675 | Canadiana (livre numérique)
20220007683 | ISBN 9782925178446 (couverture souple) | ISBN 9782925178453 (PDF) |
ISBN 9782925178460 (EPUB)

Classification : LCC PS8603.E4292 D45 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jocelyne Béland

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Jocelyne Béland, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2022

*« Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent
être... »*

Phèdre (poète romain)

*Ce roman est dédié à chaque être qui fait partie
de mon contrat d'âmes.
Car sans vous, je ne serais pas
celle que je suis aujourd'hui.*

PROLOGUE

Quelque part dans un monde parallèle, deux êtres progressent lentement au milieu d'un sombre tunnel qui leur semble sans fin. Leur parviennent comme un écho lointain des murmures plaintifs et confus, ainsi que des sons étouffés qui les incitent à se serrer l'un contre l'autre, tandis que les mêmes questions s'agitent dans leur esprit : où se trouvent-ils donc ? Comment ont-ils atterri dans ce lieu étrange, pour ne pas dire surnaturel ? Et pourquoi ne voient-ils personne, alors qu'ils entendent constamment ces lugubres chuchotements ?

Poussé par une force mystérieuse, le duo continue néanmoins d'avancer, mais chacun de leurs pas amène des interrogations troublantes et de plus en plus inquiétantes : d'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Qui sont-ils ? Pourquoi n'ont-ils aucun souvenir de leur existence ? Avec une angoisse grandissante, ils prennent conscience qu'ils ne savent rien d'eux-mêmes, comme s'ils venaient tout juste de naître de cette matrice ténébreuse. Les nombreuses questions qui les taraudent ne parviennent pas à franchir leurs lèvres tant ils craignent d'entendre des réponses terrifiantes. Et d'ailleurs, qui dans ce néant abyssal pourrait leur répondre ?

Envahis d'effroi, d'incertitude et de questionnements, ils poursuivent leur progression, mus par un pressentiment instinctif que quelque chose de singulier les attend en ces lieux. S'accrochant l'un à l'autre comme une moule à son rocher, ils marchent d'un même pas, intimement convaincus que quelque chose ou quelqu'un surgira devant eux. Mais, après un long moment à évoluer dans cette pénombre déserte et oppressante, ils finissent par s'arrêter en se demandant s'ils devraient plutôt se diriger dans l'autre direction. Sans échanger un seul mot, comme s'ils ne faisaient qu'un, ils s'apprêtent à tourner les talons pour rebrousser chemin quand tout à coup, une toute petite lumière blanche apparaît au bout du tunnel. Une lueur à peine visible qui rapidement, devient de plus en plus intense. À la seconde où leur regard se pose sur elle, tout sentiment de peur, d'appréhension et d'angoisse disparaît comme par enchantement, tandis que leurs mille et une questions s'évanouissent subitement, comme aspirées par les rayons tentaculaires qui s'échappent du disque lumineux.

Les deux êtres se figent, hypnotisés par cette lumière douce et bienfaisante, par cette source d'amour qui les attire irrésistiblement vers elle. Avec une forte conviction, l'un et l'autre savent que cette magnifique lueur à laquelle ils tentent de se raccrocher est une présence divine. Bien que leur plus grand désir soit de l'atteindre, ils demeurent immobiles et ferment les yeux, tout en s'imprégnant de cet immense amour comme s'ils l'attendaient depuis l'éternité. En réponse à leur prière, la lumière devient de plus en plus éblouissante, puis répand sur eux une plénitude de bonheur. Et, alors que plus rien n'existe que ce sentiment d'apaisement et de bien-être, une voix douce les interpelle.

— Vous revoilà parmi nous. Est-ce bien ce que vous vouliez ?

Les mots sont prononcés avec bienveillance et affection. Les deux visiteurs s'interrogent sur l'identité de leur interlocuteur, mais l'éblouissement de la lumière les empêche d'ouvrir les yeux.

— Qui êtes-vous ? s'enquiert l'un.

— Où sommes-nous ? demande l'autre.

Les deux questions fusent simultanément, pendant qu'au même moment, la lumière divine disparaît presque complètement. Se retrouvant brusquement privés de l'essence vitale de leur actuelle existence, les deux individus ouvrent les yeux. Se matérialise alors devant eux une forme humaine dotée d'une large aura lumineuse aux teintes de l'arc-en-ciel. Elle a de longs cheveux dorés tombant en cascade sur sa tunique immaculée, qui elle, descend jusqu'à ses pieds nus. Son regard clair et intelligent se pose tour à tour sur les deux êtres avec une bienveillance maternelle. L'amour qu'elle dégage est aussi pur que celui... d'un ange.

— Je suis Jabamiah, leur répond l'entité lumineuse avec douceur. Je suis votre guide spirituel, votre ange gardien.

— Ange... gardien, répète d'une voix hésitante l'un des deux nouveaux arrivants.

— Sommes-nous morts ? questionne l'autre, presque serein.

— Tout d'abord, sachez que la mort ne signifie pas la fin de votre existence, explique Jabamiah d'un ton solennel. La mort est un passage vers un autre lieu, et vous seuls déciderez de l'aboutissement de votre cheminement spirituel et de votre parcours terrestre.

Les deux humains comprennent alors qu'ils auront des choix cruciaux à faire, tout comme ils savent que la source d'amour a englouti tous leurs questionnements et toutes leurs peurs dès qu'elle est apparue au loin et qu'elle leur a transmis, du même coup, des informations et des connaissances qu'ils ignoraient jusque-là. Car désormais, il est tout à fait naturel, pour eux, de savoir que sur la terre, leur corps se trouve actuellement entre la vie et la mort, que leur âme vient de traverser la frontière de l'au-delà et qu'ils doivent décider du sort de leur existence.

À cet instant, ils savent qui ils sont et quel a été leur dernier parcours sur terre. Ils savent aussi pourquoi ils se retrouvent ici. Ils comprennent qu'il est tout à fait normal de ne garder aucun souvenir de leurs vies antérieures, parce que la mémoire karmique est effacée dès que l'âme quitte le corps physique, ce qui est essentiel pour que chaque être puisse entreprendre son nouveau voyage terrestre avec une mémoire inaltérée, question de mieux se réaliser. Ils savent aussi que Jabamiah, leur guide spirituel, est efficace dans la compréhension du bien et du mal, qu'il peut leur apprendre à mieux aimer, à être maîtres de leur instinct, et qu'il est là pour les aider à respecter les objectifs qu'ils se sont fixés pour assurer l'évolution de leur âme.

Tandis que toutes ces prises de conscience se font dans la plus grande paix d'esprit, leur regard demeure accroché à la petite lueur, au loin, qui frémit comme un battement de cœur. Leur choix est fait et c'est vers elle qu'ils veulent aller pour ressentir à nouveau cet amour incommensurable, mais surtout, pour oublier qui ils ont été et les gestes qu'ils ont posés dans leur dernière vie.

— La fuite n'est pas la solution, intervient Jabamiah d'un ton faussement réprobateur.

L'homme et la femme échangent un regard expressif qui signifie que Jabamiah a tout à fait raison. Mais qu'ont-ils fait ou que n'ont-ils pas fait pour en arriver là ? Quelle est la leçon à apprendre pour que leur vie ne s'achève pas toujours aussi brutalement à chacun de leur parcours sur terre ? Car ils savent, à présent, que tous leurs chemins de vie se sont terminés d'une horrible façon.

Jabamiah, qui suit le fil de leurs pensées, déclare avec une douceur tellement ineffable qu'elle remplit leur cœur d'une tendresse infinie :

— L'amour humain est entremêlé de plaisir et de souffrances, de témérité et de peur, de désir et d'espérance. Et toutes ces impuretés conduisent l'homme à tomber dans le péché.

— Je ne comprends pas comment j'en suis arrivé là, lance l'un des êtres qui, visiblement honteux, peine à croiser le regard de son guide spirituel.

— Il existait certainement une autre façon de régler ce conflit, ajoute l'autre avec remords.

L'ange aux cheveux d'or les considère avec un mélange d'attendrissement et d'indignation, comme une mère le ferait envers son enfant qui vient de commettre une faute. Les deux humains se retiennent de pencher la tête.

— Mon rôle n'est pas de vous juger, reprend le guide, chacun de vous est son seul juge. Je peux toutefois vous conseiller et vous encourager à atteindre vos buts. Et pour ce faire, il est de mon devoir de vous faire revivre quelques scènes de votre vie terrestre actuelle, ce qui vous permettra de décider du chemin à suivre.

Dans l'obscurité qui les enveloppe, l'homme et la femme voient défiler, comme sur un écran de cinéma, les images de leur dernier voyage sur terre.

À l'aube de ses seize ans, Françoise Cordier a été promise à Léandre Devaux, riche cultivateur qui possède plusieurs centaines d'hectares de blé et d'orge dans la Haute-Alsace, et qui fournit en céréales de nombreux comtés avoisinants. Une décision sans appel prise par son père, Gatien Cordier, notaire du village. Le mariage repose sur un contrat entre les deux familles pour rapprocher fortunes et titres. La jeune fille ne peut se faire à l'idée d'épouser cet homme de vingt ans son aîné.

En effet, Françoise n'éprouve aucune attirance pour les cheveux blonds et les yeux bleu clair de Léandre. Elle aime encore moins cette suffisance qu'il affiche en tout temps, sans parler de son caractère rigide et autoritaire. Léandre Devaux est vil et odieux, et ne respire que pour remplir ses poches d'argent. Françoise a honte de ses

pensées, mais Léandre est tout à fait comme son père. C'est pourquoi elle refuse de s'unir à cet homme qui, elle en est certaine, fera de sa vie un enfer. D'autant plus qu'elle a déjà rencontré son prince charmant, celui qu'elle souhaite épouser un jour. Et il ne ressemble en rien à cet époux que lui impose l'autorité paternelle, malgré ses larmes et ses suppliques.

Celui que son cœur a choisi est de deux ans son aîné. Il s'appelle Gildas Mercier et est arrivé au village quelques années auparavant, dans l'espoir d'y trouver du travail. En temps de moisson, la main-d'œuvre masculine et qualifiée se fait rare, en France, et les cultivateurs plus aisés s'arrachent ces hommes en les payant plus chèrement, souvent même en les intégrant à leur famille par les liens d'un mariage. La venue de Gildas, grand et solide gaillard, a donc été salutare à Léandre, qui l'a embauché sur-le-champ, en plus de lui offrir le gîte, le couvert et un salaire convenable. Vaillant et intègre, Gildas a rapidement gagné la confiance de Léandre et est devenu son bras droit, celui qui assurait le bon fonctionnement et la floraison de l'entreprise.

Françoise et Gildas se sont souvent croisés au village. Ils ont d'abord échangé des regards timides, puis des sourires engageants. Un jour, Gildas a fait les premiers pas et a invité la jeune femme à une fête familiale. L'amour les attendait au premier détour et ils se sont créés des rêves d'un futur heureux, d'un mariage et d'une belle grande famille. Rêves qui ont été anéantis lorsque Gatien Cordier a annoncé à Françoise qu'elle prendrait Léandre Devaux pour époux.

Pour ne pas placer Gildas dans une situation problématique face à son employeur, Françoise a d'abord choisi de ne rien révéler de son amour secret. Mais elle ne pouvait s'imaginer se marier à Léandre, alors qu'elle aimait Gildas de toute son âme. Ses parents ne pourraient-ils jamais la comprendre ? Ne pourraient-ils jamais respecter le choix de son cœur ? Sa mère, peut-être. Son père, jamais.

Pendant des jours, pour ne pas dire des semaines, Françoise a préparé mentalement un discours qu'elle n'a jamais eu le courage de prononcer, sachant d'ores et déjà que son père ne consentirait jamais à reculer devant ce mariage de raison. Jamais, non plus, il n'acceptera de la voir mariée à Gildas Mercier, qui n'est que l'employé de Léandre Devaux, et qui n'a ni avoirs ni titres. À présent, puisque Françoise refuse obstinément d'épouser Léandre et de renoncer à Gil-

das, et que le jour du mariage approche fatalement, la fuite devient sa seule issue.

Ainsi donc, par un soir d'automne, Françoise et Gildas planifient leur fugue. La jeune femme finit par étaler son discours dans une lettre qu'elle dépose d'une main hésitante sur la table de chevet de sa chambre. Comment réagira son père lorsqu'il apprendra qu'elle a osé défier ses lois ? Elle se doute bien qu'il tombera dans une rage folle. Il s'insurgera devant cet affront et la pourchassera sans fin ! Mais les pires craintes de Françoise sont englouties par ses sentiments amoureux et la vision d'un avenir heureux auprès de Gildas, ainsi que par la conviction qu'elle a droit au bonheur.

Au cœur de la nuit, une fois toute la maisonnée endormie, Françoise s'éclipse sans bruit. Sa lourde valise en main, elle accourt chez Gildas. Il leur faut s'enfuir le plus vite possible de ce village et de ces gens qui empoisonnent leur bonheur. Les quelques heures qu'ils ont devant eux leur permettront de parcourir une assez grande distance pour que ni le notaire ni Léandre ne les retrouvent. Malheureusement, pour une raison qui échappe à l'entendement, les choses ne se déroulent pas selon leur plan.

L'ouïe fine, Gatien Cordier entend les marches de l'escalier craquer et la porte de l'entrée grincer. Il se précipite à la fenêtre, puis aperçoit une silhouette s'éloigner dans la nuit, une grande valise à la main. Françoise ? Voulant s'en assurer, il revient sur ses pas et pénètre sans frapper dans la chambre de sa fille, pour y trouver la lettre qu'il lit hâtivement à la lueur d'une chandelle. Sur le coup, il refuse d'y croire. Mais l'évidence irréfutable est là, sous ses yeux, dans ces mots et ce lit vide. Françoise compte donc s'enfuir avec Gildas Mercier, le bras droit de Léandre Devaux ! Submergé par cette cruelle trahison, le notaire s'habille à la hâte, saisit son fusil de chasse et fonce chez Gildas.

Postée devant la fenêtre, Françoise attend nerveusement que Gildas rassemble ses derniers effets, lorsqu'elle voit son père s'approcher de la maisonnette, une arme sous le bras. Alors que son cœur se déchaîne dans sa poitrine, elle court vers son bien-aimé.

— Mon Dieu ! Gildas ! Mon père ! Il arrive avec son fusil !

Le jeune homme n'a que le temps d'attraper sa carabine et de protéger Françoise en la cachant derrière sa haute silhouette, avant

que la porte ne s'ouvre dans un bruit fracassant. Le visage rougi, les yeux exorbités, les narines palpitantes, Gatien Cordier se tient sur le seuil et fulmine de rage.

— Je sais que tu es ici ! s'écrie-t-il, hors de lui, à l'intention de sa fille. Comment peux-tu trahir ainsi ta famille ?

Paralysée de peur devant la foudre de son père, Françoise n'ose pas bouger d'un iota.

— Et toi ! Toi ! rugit encore Gatien en pointant son arme sur Gildas. Tu n'as rien à offrir à ma fille ! Tu n'es qu'un petit va-nu-pieds, un vaurien qui est arrivé dans notre patelin sans le sou ! Comme si ça ne suffisait que tu profites des avoirs de Léandre Devaux en vivant sous son toit, tu comptes en plus t'enfuir avec sa promise ?

Gildas serre les mâchoires pour signifier son mépris envers ce dictateur qui le traite comme un moins que rien, alors qu'il ignore tout de lui et de son histoire, des longues heures de travail qu'il donne sans compter et des tâches qu'il effectue pour permettre à Léandre Devaux de faire fructifier son entreprise. Plus que tout, Gildas déteste Gatien Cordier à cause de tout ce qu'il fait subir à sa fille. Il le hait parce qu'il ne la respecte pas en lui imposant des choix de vie. Et surtout, surtout, parce qu'il s'apprête à détruire l'existence de Françoise en l'obligeant à se marier à Léandre Devaux. Gildas connaît suffisamment son patron pour savoir qu'il la traitera comme son esclave, tout comme son père, d'ailleurs.

— Avec tout mon respect, je n'accepte pas de me faire parler sur ce ton, se rebiffe Gildas. Vous ne savez rien de moi !

Une violente dispute s'élève entre les hommes, jusqu'à ce que chacun pointe le canon de son arme en direction de l'adversaire. Dans un élan désespéré, Françoise se jette entre son amoureux et son père, puis sert de bouclier humain autant à l'un qu'à l'autre. Et il y a des mots. Des mots qui ont des conséquences dramatiques, car un coup de feu éclate. Un silence assourdissant et terrifiant enveloppe l'horrible scène, et une deuxième détonation secoue la maisonnette en bois.

Deux corps ensanglantés gisent désormais sur le plancher.

Submergés de honte et de regrets, l'homme et la femme osent à peine regarder l'ange Jabamiah, dont les yeux clairs se posent sur eux avec sollicitude. Sans qu'aucun mot ne soit échangé, ils comprennent qu'ils ont encore une fois échoué à l'initiation terrestre qu'ils avaient eux-mêmes demandée pour poursuivre leur évolution. Suivant le fil de leurs pensées, Jabamiah dit doucement :

— Maintenant que vous savez pourquoi vous êtes ici, il vous faut choisir le chemin à prendre pour mieux vous réaliser et libérer votre karma.

— Nous pouvons vraiment décider nous-mêmes ? interroge l'un des humains, sceptique.

— Tout ce que vous avez vécu depuis que vous êtes nés du cocon divin résulte de vos choix et il en sera ainsi pour l'éternité, quelle que soit la dimension dans laquelle vous évoluerez.

Les deux êtres échangent un regard complice avant que leurs yeux se tournent vers la lueur qui scintille toujours au bout du tunnel. C'est vers cette source d'amour qu'ils veulent accourir pour s'envelopper de sa chaleur, de sa paix, de sa sérénité.

— Je crains que vous ne soyez pas encore prêts à atteindre la Source, intervient Jabamiah en freinant leur élan de joie.

— Pourquoi ? demandent-ils en chœur.

— Vous devez encore évoluer dans le monde terrestre et guérir vos énergies non alignées en pardonnant, en vous montrant toujours compréhensifs et en faisant preuve de compassion. C'est la clé pour ramener l'harmonie et l'amour dans la connexion de vos âmes. Lorsque vous aurez enfin compris cela, vous pourrez quitter la dualité et fusionner avec votre essence divine. Et alors, seulement alors, vous pourrez atteindre la Source d'amour divin et éternel.

— Dans ce cas, quels choix nous reste-t-il ? demande le couple, visiblement contrarié.

— Vous pouvez poursuivre votre cheminement terrestre en subissant les conséquences de vos dernières actions ou...

— Quelles seraient ces conséquences ?

— Les regrets, la honte, la trahison, les blessures physiques invalidantes et permanentes, la privation d’amour et la naissance de la haine, car jamais Gatien n’acceptera que Françoise épouse Gildas, répond Jabamiah avec un voile de tristesse dans le regard.

— Nous ne voulons pas retourner dans cette vie ! prononcent l’homme et la femme à l’unisson.

— Dans ce cas, une seule option s’offre à vous, indique Jabamiah en joignant les mains en prière, soit celle de rester sur le plan de transition jusqu’à ce que vous décidiez de votre prochain parcours de vie.

Perplexes, les deux mortels se regardent, tandis que l’ange enchaîne de sa voix douce et mélodieuse...

— C’est sur le plan de transition que toutes les âmes des défunts se réunissent pour se dépouiller du passé qui les alourdit. C’est là qu’elles choisissent dans quelle vie elles veulent renaître pour se purifier jusqu’à ce qu’elles puissent atteindre le plan divin, la Source d’amour infini.

— C’est là que nous voulons aller ! tranchent les âmes d’une seule et même voix.

— Je vous souhaite donc une bonne continuité. Et sachez que peu importe où vous êtes, je suis avec vous, même si vous ne me voyez pas, même si vous ignorez mon existence. Cette petite voix tout au fond de vous-même, apprenez à l’écouter. Il s’agit de celle de votre ange gardien dont la mission est de vous guider.

Sur ces derniers mots, Jabamiah se tourne vers la douce lueur au bout du tunnel et commence une lente ascension vers elle. À chacun de ses pas, sa silhouette lumineuse se dissipe lentement, jusqu’à disparaître complètement, tout comme la lumière. Se retrouvant de nouveau dans la noirceur la plus complète, l’homme et la femme sont gagnés par la confusion et la peur. Tout ce qui existe désormais dans cette sinistre pénombre est l’écho des voix qui semblent les interpeller. Sans plus se questionner, ils décident d’un commun accord de les rejoindre, maintenant qu’ils savent qu’il s’agit d’âmes errantes qui ont quitté le monde terrestre.

Pendant longtemps, très longtemps, les deux âmes errent sur le plan de transition, dans l’attente de choisir l’expérience de vie dans

laquelle elles feront les bons choix, soit ceux qui leur permettront enfin d'atteindre la Source. Elles ont beaucoup de temps pour sceller le pacte qui doit garantir leur réussite et leur permettre d'être enfin heureuses, chacune pour soi. Ce qu'elles souhaitent tant dans le monde spirituel doit absolument se concrétiser dans le monde terrestre ! Elles le veulent tant !

Au moment de naître dans cette autre vie, elles ont bien compris que leur mission est de s'entraider sur les chemins du karma. L'une et l'autre sont prêtes à tout, quitte à se priver d'une partie d'elle-même pour permettre à l'autre d'évoluer et d'atteindre le bonheur. Les deux ignorent cependant que ce pacte bouleversera encore une fois leur nouvelle existence.

Juin 1988

Rosémie enfila sa robe bleu marine à petits pois blancs et examina son reflet dans le miroir ovale sur pied disposé dans un coin de sa chambre, non sans se tourner sur le côté pour considérer avec tendresse les courbes arrondies de sa silhouette. Elle prit la pose classique des photographies de femmes enceintes, une main sur le dessus de son ventre et l'autre dessous, puis se mit à caresser la forme parfaite avec un doux sourire aux lèvres. Elle imaginait la peau soyeuse du bébé et son odeur de propreté lorsqu'elle embrasserait ses joues rosies en le berçant la nuit. Elle rêvait de cajoler sa fille à l'infini, de l'aimer et la chérir avec tout l'amour que son cœur pouvait contenir. Elle attendait depuis si longtemps d'être mère, et voilà que son plus grand désir était sur le point de se concrétiser.

— Plus que cinq semaines, ma chérie, et je pourrai enfin te serrer dans mes bras, chuchota-t-elle.

Mais une petite voix malsaine venant des tréfonds de son âme lui souffla : *Elle n'est pas encore née*. Aussitôt, un sentiment d'inquiétude chercha à s'insinuer dans son esprit, que Rosémie s'efforça de repousser en se dirigeant aussi rapidement que possible vers la grande fenêtre ouverte, à demi voilée par un rideau de taffetas crème. Respirant à pleins poumons l'air ambiant de l'été, la jeune femme porta son attention sur le soleil qui inondait le jardin de ses chauds rayons, sur l'invitante piscine rectangulaire, les fleurs multicolores qui s'épanouissaient, les arbres feuillus qui semblaient tendre leurs multiples bras vers le ciel en guise de remerciement à la nature si bien faite. Rosémie appuya son front contre le verre tiède de la vitre et contempla le pommier majestueux qui trônait au milieu de la cour voisine. D'où elle se trouvait, au deuxième étage, elle pouvait aussi voir les hibiscus roses et jaunes qui avaient fleuri abondamment autour de la galerie arrière de la maison voisine. Mais rien de tout cela ne suffit à éloigner le passé qui cherchait à s'introduire dans ses pensées. Un passé douloureux dont la moindre évocation déclenchait chez elle une terrible anxiété.

Et même si Rosémie s'efforçait chaque jour d'oublier certains épisodes pénibles de sa vie, les émotions qui y étaient rattachées étaient ancrées au plus profond d'elle-même et menaçaient de resurgir en cette petite matinée tranquille. Un sentiment proche de la panique monta rapidement en elle et ses mains se mirent à trembler. Julien, son mari, savait toujours trouver les bons mots pour la réconforter, mais en ce moment, il était en congrès à Québec. Il lui fallait donc chercher une autre façon de dissiper l'angoisse qui commençait à lui étreindre la gorge. Sortir. Aller n'importe où, pourvu qu'elle ne reste pas seule à la maison à laisser ses peurs et ses pensées négatives la tourmenter.

L'idée d'une promenade sous ce magnifique ciel bleu lui effleura d'abord l'esprit. Voilà qui lui ferait assurément le plus grand bien, en dépit de quelques désagréments dus à sa fin de grossesse, dont ceux d'avoir les jambes enflées et le souffle court. Puis elle se ravisa, sachant qu'elle devait plutôt s'occuper à quelque chose qui lui changerait les idées, même si la marche ne pouvait qu'être bénéfique à sa santé et à celle du bébé. Elle avait si peu sorti au cours des sept derniers mois. Julien lui répétait sans relâche que dans son *état*, elle devait obligatoirement se reposer. Depuis qu'elle était enceinte, il faisait lui-même les emplettes et l'épicerie, et choisissait des plats déjà préparés pour leurs repas journaliers. Pas question que Rosalie s'éreinte devant les fourneaux.

Il avait aussi embauché les services d'une femme de ménage, en faisant fi des protestations de son épouse. Il insistait pour que cette dernière ne fasse aucun effort, si minime fut-il. Rosémie avait fini par lui obéir, sachant qu'ils partageaient les mêmes craintes. Des craintes bien fondées qui expliquaient le comportement si protecteur de son mari à son égard. Par exemple, s'il avait été à la maison ce matin, il lui aurait sans doute permis d'aller se promener dans les rues du quartier en lui conseillant de marcher lentement, mais il lui aurait complètement défendu de faire ce qui venait soudainement de lui traverser l'esprit : du lèche-vitrine dans les centres commerciaux de la cité des cités ! Rosémie n'avait pas l'intention d'acheter quoi que ce soit, puisque la chambre de bébé contenait tout ce qui serait nécessaire à ses soins et ses besoins. Mais le seul fait de sortir et d'occuper ses idées à quelque chose chasserait assurément son angoisse. L'absence de Julien lui étant des plus salutaires, elle mit un terme à ses

réflexions et s'empressa de se préparer, telle une élève sur le point de faire l'école buissonnière.

Au volant de sa *Mazda 626* grise, Rosémie fredonnait les airs des chansons qui passaient à la radio tout en se concentrant sur la route. Elle se rendit d'abord à la *Place Versailles*, puis au *Centre Eaton*, qui ne comptait pas moins de cent cinquante magasins. Ne pouvant se contenter de longer les grands halls, elle finit par entrer dans les boutiques pour bébé où elle dénicha de petits trésors de vêtements et des accessoires qu'elle ne put s'empêcher d'acheter. Elle en oublia le temps, mais réussit surtout à refouler dans son inconscient toute l'angoisse qui la tenaillait depuis le début de sa grossesse.

Vingt boutiques et six sacs plus tard, satisfaite et heureuse de ses achats, Rosémie fit une halte dans un restaurant du gigantesque centre commercial pour se ravitailler. Pendant qu'elle mangeait sa salade au poulet grillé, son bébé se mit à bouger plus que de coutume. Envahie de bonheur, la future maman caressa doucement son ventre en prononçant tout bas quelques mots, pour de ne pas être entendue des autres clients.

— Tu es aussi affamée que maman, ma chérie. Nous avons dépensé beaucoup d'énergie aujourd'hui.

Le prénom de l'enfant n'avait pas encore été choisi, même si Rosémie et Julien savaient depuis quelques mois qu'il s'agissait d'une fille. Ils préféraient attendre de voir le bébé pour lui donner celui qui conviendrait le mieux à son petit minois.

Sur le chemin du retour, la jeune femme s'arrêta au marché *Pro-vigo* de son quartier pour y faire quelques emplettes, après avoir décidé que ce soir-là, elle profiterait de l'absence de Julien pour cuisiner des médaillons de porc avec tombée de poireau et d'épinards.

Au moment où elle posa les pieds dans le stationnement, un élanement aussi douloureux qu'inhabituel se fit sentir dans son bas-ventre. Elle s'appuya contre la portière de sa voiture et attendit que la douleur s'estompe, persuadée que c'était normal puisqu'elle avait marché de longues heures. Puis, chassant de nouveau l'angoisse qui cherchait à s'insinuer en elle, Rosémie se dirigea lentement à l'intérieur du bâtiment.

Elle n'avait toutefois fait que quelques pas dans la première allée quand une brusque contraction lui serra les entrailles, ce qui lui

fit fléchir les genoux, en plus de l'obliger à se cramponner à son panier. Elle prit une longue inspiration qu'elle expira doucement, mais avant que l'air ne se soit complètement évacué de ses poumons, une douleur brutale et intense, semblable à un coup de poignard, lui transperça le bas du ventre. De sa gorge s'échappa un long cri involontaire. Son ventre était dur comme la pierre et elle sentait un liquide chaud mouiller son sous-vêtement. Toujours accrochée au panier, la pauvre paniqua. Qu'était-ce ? De l'urine ? Du sang ? Ses eaux qui venaient de se rompre ? L'angoisse soudaine et la souffrance firent perler des gouttes de sueur sur son visage blême. Elle aurait voulu abandonner son panier et aller chercher de l'aide, mais les contractions, intenses et continuelles, l'empêchaient de faire le moindre pas. Elle finit par s'accroupir en prenant appui contre une étagère et le mouvement lui fut si pénible, qu'une autre longue plainte s'échappa de sa gorge. C'est alors qu'apparut dans l'allée une employée venue à sa rescousse.

— Oh ! Seigneur ! lâcha cette dernière. Vous êtes sur le point d'accoucher ! Ne bougez pas, j'appelle une ambulance !

À l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, le docteur David Morency, providentiellement de garde ce jour-là, affichait un air soucieux lorsqu'il se pencha sur sa patiente, maintenant allongée sur un petit lit étroit. Ce fut néanmoins d'un ton calme qu'il annonça :

— Nous devons procéder de toute urgence à une césarienne.

Bien que la présence de son médecin lui eût procuré un grand sentiment de sécurité dès qu'elle l'avait vu accourir auprès d'elle à sa sortie de l'ambulance, Rosémie s'affola soudain. On lui avait fait prendre des sédatifs pour apaiser ses douleurs et la calmer, et le docteur Morency avait ordonné qu'on l'amène dans la salle d'échographie pour des examens. La mère en devenir avait beau se sentir dans une sorte d'état second, l'annonce d'une césarienne l'alarma au plus haut point.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Mon bébé va bien, n'est-ce pas ?

David Morency aurait donné tout l'or du monde pour balayer du revers de main les inquiétudes de la femme de son meilleur ami,

Julien Lacoste. Mais en tant que médecin, il se devait de lui faire part en toute honnêteté des résultats des examens et de la situation de santé préoccupante dans laquelle elle se trouvait. Toutefois, l'amitié qui le liait à sa patiente l'empêchait de lui dévoiler que de très graves complications la menaçaient actuellement, complications susceptibles d'entraîner la mort du bébé, ou la sienne. Il lui confia, les lèvres pincées :

— L'échographie montre un hématome rétroplacentaire. Il faut agir très rapidement.

Puis, sans autre explication, il sortit de la pièce pour quérir l'assistance de deux infirmières. Lorsqu'il revint dans la salle, Rosémie s'agrippa désespérément à son bras.

— Un hématome... qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce qui ne va pas, David ?

Le docteur Morency posa une main apaisante sur celle de sa patiente, puis répliqua :

— Il s'agit d'une hémorragie entre le placenta et l'utérus.

David s'arrêta là, mais Rosémie le connaissait assez pour savoir qu'il affichait un air fort préoccupé. Aussitôt, la panique qui l'assailait malgré les calmants augmenta d'un cran.

— Je sais que tu ne me dis pas tout. Est-ce que je vais la perdre, elle aussi ?

Le silence du médecin lui parut comme une fatale prédiction qui confirmait ses pires craintes.

— Je vais encore perdre mon bébé ! Je vais encore le perdre, c'est ça ? hurla Rosémie, qui pleurait maintenant à chaudes larmes.

— J'ai promis à Julien que cette fois, tu accoucherais d'un merveilleux poupon en santé, rétorqua David, optimiste malgré ses propres inquiétudes. Et je tiendrai parole. Alors, je t'en prie, reste calme et fais-moi confiance.

En entendant prononcer le prénom de son mari, Rosémie revint à la réalité. Julien était en voyage d'affaires. Il ignorait qu'elle se trouvait à l'hôpital dans cet état lamentable, probablement sur le point de faire une autre fausse couche.

— Il faut l'avertir ! s'alarma-t-elle. Julien est à Québec, il...

— Nous l'appellerons plus tard. Il n'y a plus une seconde à perdre.

Le docteur serrait les mains de sa patiente en signe d'encouragement au moment où deux infirmières entrèrent en coup de vent dans la petite salle. Aussitôt, elles s'activèrent autour de la future maman pour la préparer en vue de la chirurgie.

Rosémie n'eut d'autre choix que de s'abandonner à ce qui lui semblait être, une fois de plus, la fatalité de son existence. Elle ferma les yeux et laissa ses larmes mouiller ses tempes et ses cheveux. Le peu d'énergie qui lui restait s'envola en une silencieuse prière. *Seigneur, je t'en supplie, ne prends pas la vie de mon enfant, car jamais je ne pourrai me remettre de cette autre perte.*

Juillet 1993

Une brume épaisse flottait sur le lac Champlain à Saint-Georges-de-Clarenceville en cette morne et nuageuse matinée d'été. Depuis quelques jours, le ciel déversait sur la Montérégie des torrents de pluie et les vents mugissaient avec une telle fureur, qu'ils faisaient courber la cime des arbres.

Aux abords du lac, sur un vaste terrain de verdure, se dressait le chalet des Lacoste, nouvelle construction au fini en bois rond, dont la terrasse surplombait un magnifique jardin entouré d'une haute haie soigneusement taillée. À l'intérieur, poutres apparentes, bois de chêne et parement en pierres sèches composaient le décor rustique rehaussé d'installations modernes.

Devant les grandes baies vitrées de la salle de séjour qui donnaient sur le lac, Rosémie lâcha un soupir de découragement en constatant que cette journée s'annonçait aussi maussade que les précédentes. Dire qu'ils avaient quitté Montréal sous un soleil radieux en croyant profiter de belles activités en plein air ! Mais depuis leur arrivée, ils n'avaient pu mettre le nez dehors tant la météo était exécration. Adieu, bateau, plage, baignade et pique-nique ! Éliisa en serait encore privée aujourd'hui.

Éliisa... Elle n'était pourtant pas une enfant difficile à satisfaire. Bien au contraire. D'humeur toujours égale, elle acceptait tout sans jamais rechigner, sans le moindre signe de mécontentement. En vérité, elle semblait incapable d'éprouver quelque émotion que ce fut. L'état psychologique inhabituel de cette fillette, qui ne pouvait volontairement fermer son cœur à un si jeune âge, inquiétait ses parents. Et plus de l'inquiétude elle-même, c'est une vive culpabilité que ressentait Rosémie, accompagnée d'un sentiment d'impuissance qui génait chez elle une accumulation d'émotions pénibles. Était-elle à la hauteur de son rôle de mère ? Elle accordait pourtant toute son attention et l'essentiel de son temps à sa fille, qu'elle aimait plus que tout au monde ! Mais alors, pourquoi Éliisa était-elle si distante ?

Lorsqu'elle était enceinte, Rosémie avait tant de fois rêvé du moment où elle prendrait son enfant dans ses bras et, dans ces ins-

tants, elle pouvait imaginer toute la tendresse qui inonderait son cœur. Mais la réalité était tout autre. Bien que son amour pour Éliisa fût incommensurable, elle avait toujours l'impression de tenir contre elle une poupée, du fait qu'Éliisa ne réagissait pas à ses caresses. Si elle posait parfois sa tête sur l'épaule de Rosémie ou lui donnait la main pour se promener, ces gestes étaient froids, sans aucune chaleur humaine. Jamais Éliisa n'avait démontré de besoins affectifs envers l'un ou l'autre de ses parents.

Rosémie se demandait à l'instant s'il était possible que son difficile cheminement pour mettre un enfant au monde fût responsable de l'état de sa fille. Affluèrent aussitôt à sa mémoire les souvenirs malheureux qui avaient précédé la naissance d'Éliisa. Six fausses couches en dix ans. Pour des raisons qui échappaient à la médecine, Rosémie n'était pas parvenue à rendre ses grossesses à terme. Toutes avaient été interrompues entre le deuxième et le quatrième mois. Cherchant à comprendre les causes de ses continuels échecs, le couple s'était soumis à de nombreux examens médicaux. Or, les résultats, qui confirmaient l'excellente santé de l'un et l'autre, les avaient laissés dans une perpétuelle interrogation. Pourquoi Rosémie n'arrivait-elle pas à mettre un bébé au monde ? Celle-ci s'était finalement résignée à son sort avec le pénible sentiment d'avoir raté son mariage et sa vie de femme. Car sans enfants, se disait-elle d'avis, un couple était incomplet.

Julien était revenu à la charge lorsqu'ils avaient franchi le cap de la quarantaine, en lui suggérant l'adoption, une solution qui rehausserait peut-être la pauvre estime de soi de Rosémie, diminuée par ses insuccès à donner le jour. Mais au moment où ils entamaient les démarches, elle était devenue enceinte pour la septième fois. Les futurs parents avaient toutefois accueilli la nouvelle avec une joie douloureuse : allaient-ils porter un autre deuil ?

Les pires craintes de Rosémie s'étaient transformées en profondes angoisses lorsqu'elle avait été accablée de douleurs aiguës qui l'avaient conduite à l'hôpital. Néanmoins, grâce aux bons soins du docteur David Morency, la vie de son enfant, ainsi que la sienne, avait été épargnée.

Droguée par les sédatifs, elle avait gardé peu de souvenirs de la naissance d'Éliisa, mais elle se souvenait de l'éternité qui s'était écoulée avant qu'elle ne puisse la prendre dans ses bras. Après la

césarienne, on l'avait reconduite seule à sa chambre, alors que son bébé était transporté au service de la périnatalogie. Pendant de longues journées, le personnel hospitalier avait cherché à la rassurer en lui disant que sa petite fille née prématurément était intubée dans un incubateur. On avait aussi empêché Rosémie d'aller la voir, la jugeant trop faible pour quitter son lit. Rien, toutefois, n'avait pu chasser les inquiétudes qui s'étaient cristallisées dans l'esprit de la jeune femme. Julien avait eu beau lui répéter qu'il voyait leur bébé tous les jours et qu'il se portait de mieux en mieux, Rosémie avait un besoin vital de le tenir contre son cœur pour dissiper ses craintes. Quand enfin, une semaine plus tard, on avait déposé Éliissa au creux de ses bras, c'est un fleuve de larmes qu'elle avait déversé à travers le flot d'émotions qui l'avait submergée. Et, bien qu'elle remerciât la vie chaque jour de ce merveilleux cadeau, elle ne se questionnait pas moins sur les conséquences qu'avaient eues sur sa fillette la grossesse tardive et la naissance prématurée.

À vrai dire, Éliissa était parfaite avec ses grands yeux bleus en amande, ses lèvres en forme de cœur et ses jolies boucles brunes. Elle était si mignonne et si obéissante ! Pourtant, cette adorable enfant au corps éclatant de vitalité souffrait d'un trouble émotionnel ou d'une psychopathologie qu'aucun professionnel de la santé mentale n'était encore parvenu à identifier. Aucun n'avait réussi à donner un nom à ce mal qui affligeait la fillette : une incapacité à ressentir une quelconque émotion et un refus d'exprimer le moindre sentiment. Bien sûr, l'enfant avait déjà pleuré quand elle était bébé, mais uniquement pour communiquer ses besoins. Ce qui prouvait, aux dires des spécialistes, que son cerveau n'était pas endommagé. De plus, les résultats des nombreux examens qu'elle avait subis démontraient une croissance normale selon les trois paramètres habituels : le développement moteur, les comportements socioadaptatifs et les processus cognitifs. Dans ce cas, pourquoi était-elle aussi inexpressive ? Jamais de sourires ni de larmes. Jamais de bouderies ni de caprices. Jamais d'élans de joie non plus, même devant le plus magnifique de tous les cadeaux.

Le regard perdu par-delà les montagnes qui entouraient le lac, Rosémie laissa le souvenir d'un récent événement refaire surface, lequel avait soulevé chez elle d'inquiétants questionnements. Le jour de son cinquième anniversaire, Éliissa était tombée de sa bicyclette neuve et s'était profondément entaillé un genou sur un gros caillou. Du per-

ron où elle se trouvait, Rosémie avait vu le sang jaillir de la plaie et se répandre sur la jambe de sa fille. Alors qu'elle s'empressait de lui venir en aide, la petite s'était lentement relevée, sans aucune réaction.

— Le genou s'est brisé, maman, avait-elle dit. Peux-tu le réparer?

Cela avait fortement étonné Rosémie. Sa fille parlait avec détachement de son propre corps, comme d'une chose qui ne faisait pas partie d'elle-même. Pire encore, sa blessure semblait ne lui infliger aucune douleur. Conduite à l'urgence de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont pour y recevoir quelques points de suture, elle n'avait pas sourcillé le moins du monde devant les injections et les aiguilles qu'on avait dû utiliser pour la soigner.

En quittant le centre hospitalier, Rosémie avait pris la décision de chercher à savoir une fois pour toutes ce dont souffrait son enfant. Il lui fallait obtenir des réponses en toute urgence à ses questions.

Le docteur François Jordan dirigeait le département de pédopsychiatrie à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal. La liste d'attente pour l'obtention d'un rendez-vous s'étendait sur plusieurs mois, voire un an. Mais grâce à l'intervention de David Morency, son médecin de famille et ami, Rosémie avait reçu un appel téléphonique de l'expert à l'intérieur d'un délai inespéré.

Après avoir été informé de la situation d'Élissa, le docteur Jordan avait suggéré une première rencontre à domicile afin d'éviter tout stress inutile à l'enfant, alléguant qu'il lui serait ainsi plus facile de juger si elle avait besoin d'une évaluation psychiatrique plus approfondie. Rosémie avait accepté, plus que rassurée par cette approche discrète.

— Une dernière chose, avait précisé le pédopsychiatre. Ne m'appellez pas docteur devant votre fille. Je suis un cousin éloigné, un collègue de travail ou un ami. J'aimerais que votre enfant agisse comme elle le fait habituellement en présence des membres de sa famille.

— Vous pouvez compter sur nous, docteur, l'avait assuré Rosémie.

En entendant des pas derrière elle, Rosémie se retourna et vit Julien pénétrer dans le vaste salon, précédé par Éliissa qui tenait sa poupée préférée dans ses bras. La mère s'éloigna de la fenêtre pour venir à leur rencontre.

— Alors, qu'as-tu envie de faire par cette journée de grosse pluie ? demanda cette dernière en s'accroupissant devant sa progéniture.

— Dessiner tout plein de soleils, répondit la fillette le plus sérieusement du monde.

Tout en se redressant, Rosémie lui sourit tendrement, tandis qu'une vive appréhension étreignait son cœur de maman à la pensée que le lendemain, sa petite fille serait encore une fois soumise à un examen psychiatrique. Parviendrait-on, cette fois, à identifier la maladie dont elle souffrait ?

Le chalet tout entier embaumait la délicieuse odeur d'érable et d'épices qui aromatisaient le gigot d'agneau. Dans la cuisine, Rosémie retira distraitemment la casserole de légumes du feu. Ses idées se trouvaient bien loin du repas qu'elle concoctait en vue de recevoir à souper le docteur Jordan, que l'on avait présenté à Éliissa comme un ami de son père.

La mère se sentait terriblement coupable d'user d'un tel stratagème pour faire subir à sa fillette d'autres examens psychiatriques, mais il le fallait pour être en mesure de la comprendre et surtout, de remédier à ses maux. Tout être humain devait éprouver des sentiments ! Sa fille, cette petite perle qu'elle chérissait plus que tout au monde, ne pouvait quand même pas vivre toute sa vie sans ressentir ni exprimer ses joies et ses peines ! Intimement persuadée que tous ses actes étaient guidés par amour et pour le bien de son enfant, Rosémie s'efforça de chasser la culpabilité dont elle n'arrivait pas à se départir depuis qu'elle avait pris conscience de l'état passif d'Éliissa.

Julien surgit dans la cuisine au moment où elle prenait les ustensiles dans le tiroir. Il était grand et mince, avec des cheveux noirs qui commençaient à grisonner, et un visage sympathique marqué çà et là de fines rides. Il rejoignit sa femme et vint tendrement l'embrasser.

— Veux-tu que je t'aide ?

— Ça va, répondit Rosémie en lui tournant le dos pour saisir quatre assiettes dans le vaisselier.

S'apercevant qu'elle se dérobaît à son regard, Julien devina aussitôt ce qui la tourmentait.

— Détends-toi, ma chérie. Tout se passe très bien. Éliissa semble à l'aise avec le docteur Jordan ; elle lui a même offert un de ses dessins.

Lorsque Rosémie se retourna pour lui faire face, ses épaules s'affaissèrent, comme si elles ne pouvaient plus supporter leur destin.

— Je me sens si impuissante ! se lamenta-t-elle. Qu'allons-nous faire si lui non plus ne trouve rien ?

Julien la libéra des assiettes, qu'il déposa sur le comptoir de la cuisine, puis la prit dans ses bras.

— Pourquoi ne pas attendre les résultats avant de t'inquiéter outre mesure ?

— Ça n'a rien donné avec tous les autres intervenants. N'est-ce pas un peu normal que je n'aie plus confiance ?

— David m'a assuré que François Jordan était le meilleur pédopsychiatre de la province et je veux croire qu'il pourra aider notre fille, affirma Julien avec conviction.

Le ton persuasif de son mari redonna un semblant d'espoir à Rosémie, qui s'efforça de sourire.

— Merci de rester optimiste, lança-t-elle. Je serais déjà démolie sans toi. Tu as raison, chéri. Attendons les résultats.

Julien l'embrassa sur le front, puis sur le bout du nez. Son regard caressa ensuite les cheveux châtain clair relevés en un classique chignon bas, le visage volontaire éclairé par de magnifiques yeux noisette qui l'avaient conquis dès qu'ils avaient croisé les siens. De petite taille, sa femme avait pris, depuis la naissance de leur fille, quelques kilos qui accentuaient ses rondeurs féminines. Mais à ses yeux, elle demeurerait la plus jolie d'entre toutes.

Le soleil ayant enfin décidé de se poindre après cinq jours, Rosémie en profita pour servir le repas sur la grande terrasse aménagée à l'arrière du chalet, avec vue sur le lac et les montagnes.

Ils étaient maintenant tous les quatre installés à la table rectangulaire munie d'un large parasol rouge, devant les excellents mets préparés par l'hôtesse. Les adultes bavardaient de choses et d'autres dans un climat chaleureux et amical, tandis qu'Élissa mangeait lentement en écoutant *les grands*, sans se mêler à leur conversation. Comme à son habitude, elle était placide et la présence d'un pur étranger ne semblait pas la déranger le moins du monde.

François Jordan était parfaitement à l'aise parmi cette petite famille, comme s'il se trouvait réellement en présence de bons vieux amis. Julien était tout à fait détendu, alors que Rosémie, malgré la nervosité qui la tenaillait et la culpabilité qui la rongait, prenait sincèrement goût à la compagnie du pédopsychiatre. Comment aurait-il pu en être autrement ? L'homme était sympathique et jovial, et ne manquait pas de sujets de conversation. Voyages, cuisine, sports, voitures, arts... tout l'intéressait et les discussions coulaient aisément, sans

qu'il y ait de silence inconfortable. Âgé d'environ quarante-cinq ans, mesurant plus ou moins un mètre quatre-vingt-dix et ayant une carrure athlétique, il arborait une chevelure blond foncé et un visage affable. Son charme naturel mettait ses hôtes à l'aise.

Vers la fin du repas, alors que l'atmosphère demeurait des plus conviviales, un bichon maltais surgit sur la terrasse en se secouant énergiquement, alors que ses pattes laissaient des traces humides sur la pierre grise.

— Tiens ! Où étais-tu passé, toi ? questionna Julien en se penchant pour gratter la petite tête blanche de l'animal.

— Tu le sais bien, répliqua Rosémie qui ajouta à l'intention de François Jordan : Notre chien se prend pour un chat. Quand il n'essaie pas d'attraper les oiseaux dans le jardin, il patauge dans l'étang pour trouver des poissons.

Tous trois éclatèrent de rire.

— C'est vraiment une jolie petite bête ! complimenta le docteur Jordan. Comment s'appelle-t-elle ?

— Toufou, répondit Éliissa d'un ton neutre.

C'était le premier mot que l'enfant prononçait depuis le début du repas. Glissant de sa chaise pour aller prendre le chien dans ses bras, elle ajouta :

— Et c'est un mâle, pas une femelle.

Le pédopsychiatre sourit, amusé de la précision que la petite fille apportait devant le genre féminin qu'il avait employé pour désigner l'animal, mais grandement surpris par le choix de mots d'une enfant de cet âge.

— Qui lui a donné ce prénom original ? chercha-t-il à savoir.

— C'est moi. Parce que c'est un chien fou qui saute partout, lui confia la fillette le plus sérieusement du monde en croisant son regard.

Le docteur se leva et vint s'accroupir près d'elle. Il fit un geste pour caresser Toufou, mais celui-ci se mit à grogner sourdement. Il retira vivement sa main, comme s'il avait peur, et attendit que le chien se calme un peu pour y aller d'une autre tentative. Or, les grognements de Toufou reprirent de plus belle. François Jordan fit un léger bond en arrière en exhibant une drôle de grimace, puis demanda à la fillette :

— Crois-tu qu'il veut me mordre ?

— Non. Toufou est gentil, répondit la petite de sa voix monotone. Mais il ne vous connaît pas. Il se protège.

Cette réponse fit naître une constatation dans l'esprit du spécialiste. Tout enfant de cet âge aurait réagi devant la petite comédie qu'il venait de simuler. Certains auraient ri, alors que d'autres auraient démontré de la fierté à tenir dans leurs bras l'animal qu'un adulte semblait craindre. Mais Éliissa Lacoste, elle, n'avait eu aucune réaction ni exprimé aucune émotion. Le plus étonnant, c'est que du haut de ses cinq ans, elle expliquait le comportement canin avec exactitude. Il l'interrogea pour l'étudier davantage.

— Quelle est ta plus grande peur, Éliissa ?

La fillette déposa par terre son chien qui, désireux de retrouver sa liberté, battait l'air de ses quatre pattes, puis se redressa. Elle dut relever la tête pour rencontrer le regard de son interlocuteur, toujours accroupi à ses côtés.

— Qu'est-ce que c'est, la peur ? s'enquit-elle.

La question stupéfia Jordan, mais ce dernier n'en laissa rien paraître. À cinq ans, on a tous connu un moment de frayeur, de terreur, même ! On a tous vécu un premier cauchemar !

— Avoir peur, c'est un très grand sentiment d'insécurité, expliqua-t-il. On se croit en danger, on est persuadé que quelque chose de vraiment vilain va nous arriver et on ne veut pas que cela se produise. As-tu déjà ressenti ça ?

— Non, répondit Éliissa en secouant ses boucles brunes.

À cet instant, le docteur nota toute la logique dont la fillette faisait preuve. Elle n'aurait pas répondu à une question dont elle ne comprenait pas le sens. Il la considéra attentivement et lui demanda encore :

— Que ferais-tu si un gros chien voulait te mordre ?

— Papa ne le laisserait pas faire ça.

Éliissa appuya sa réponse en lançant une œillade vers son père, qui acquiesça d'un signe de tête pour lui signifier qu'elle pourrait toujours compter sur sa protection. De son côté, le docteur Jordan se permit d'insister.

— Mais si ton papa n'était pas là pour te protéger, que ferais-tu ?

— Je m'en irais très vite en courant.

— Et si le méchant chien te rattrapait et te mordait très fort, qu'est-ce que ça te ferait ?

— Ça briserait la peau.

En entendant cette réponse, Rosémie eut un serrement au cœur et sa vue se brouilla. Elle regarda Julien et nota les rides creuses sur son front, lesquelles témoignaient de son trouble. Tous deux venaient de faire le même constat bouleversant. Non seulement leur fillette n'éprouvait-elle aucune émotion, mais de plus, elle ne savait pas ce qu'était la peur ni la douleur.

Le médecin posa encore quelques questions à Éliッサ et, voyant que son intérêt était davantage centré sur son chien qui tournoyait autour d'elle, il crut bon de terminer ce premier examen.

— Tu as entièrement raison de faire confiance à ton papa, conclut-il en lui touchant tendrement le bout du nez. Jamais il ne laisserait quiconque te faire du mal.

— Je sais, valida Éliッサ en le regardant de ses grands yeux bleus inexpressifs.

François Jordan regagna sa place et entama une conversation avec Julien sur un sujet anodin, tandis que Rosémie servait le thé après avoir débarrassé la table. Ensuite, elle s'excusa auprès des deux hommes et se dirigea dans la maison avec Éliッサ pour lui préparer son bain. Resté seul avec le docteur, Julien, impatient de connaître les impressions de celui-ci sur le comportement de sa fillette, s'empessa de l'interroger.

— C'est un peu tôt pour me prononcer, répondit François, mais il y a effectivement quelque chose d'assez particulier chez elle. Je ne vous apprends rien au sujet de son absence d'émotion. En contrepartie, son développement intellectuel est très supérieur à celui des jeunes de son âge. Le dessin qu'elle m'a offert à mon arrivée aurait très bien pu être fait par un jeune adolescent.

— Nous avons aussi noté cela. C'est rare ?

— Je vous avoue que je n'ai jamais vu un enfant de cinq ans reproduire avec autant de précision les détails d'une maison. Tout y

est dessiné à la perfection. Les dimensions, les contours, les arêtes, les ombres... tout y est. Éliisa a-t-elle commencé à fréquenter l'école ?

— Non, pas encore, répondit Julien. Elle vient tout juste d'avoir cinq ans, alors elle fera son entrée à la maternelle en septembre.

— Il faut vous attendre à ce qu'on vous propose des sauts d'année scolaire. Elle m'apparaît nettement être une enfant surdouée. Mais pour ce qui est de sa nature apathique, je...

Jordan s'interrompt, visiblement à la recherche des mots qu'il s'apprêtait à utiliser.

— Avez-vous la moindre idée de ce qui pourrait l'affecter ? le pressa Julien.

— Très honnêtement, non, répliqua le pédopsychiatre en s'adossant contre sa chaise après avoir réfléchi un moment. En venant ici, je vous avoue que j'étais presque certain de me retrouver devant une petite fille atteinte du spectre de l'autisme, ce qui n'est vraisemblablement pas le cas. Éliisa est capable d'établir un contact visuel et de communiquer aisément. Elle a une intelligence vive, ses questions et ses réponses sont logiques. Elle me paraît plutôt sociable pour offrir un dessin à un parfait inconnu et pour tenir avec lui une conversation sans l'intervention de ses parents. Je peux également affirmer avec certitude qu'elle ne souffre pas d'un trouble envahissant du développement et qu'elle est beaucoup trop jeune pour être atteinte de l'alexithymie ou de l'anhédonie. Cela dit, je n'exclus pas un trouble émotionnel et Dieu sait qu'ils sont variés et confus. Mais à son âge, lequel et pourquoi ?

À titre de représentant en produits pharmaceutiques, Julien détenait bien certaines connaissances en médecine, en psychologie et en psychiatrie, mais les deux maladies citées par son invité lui étaient totalement inconnues.

— Ces maladies que vous venez de nommer, qu'est-ce que c'est, exactement ?

— L'alexithymie est un trouble de la régulation émotionnelle. La personne atteinte est incapable d'identifier et de décrire toute forme d'émotions. Quant à l'anhédonie, il s'agit d'une diminution de la capacité à ressentir du plaisir. Mais comme je vous le disais, ces maladies touchent les adolescents et les adultes, pas les enfants.

— Vous devrez donc soumettre Éliisa à d'autres examens, conclut Julien d'un air sombre.

— C'est effectivement essentiel. Le temps passé en sa compagnie aujourd'hui ne m'a pas vraiment permis d'observer la présence d'éléments déterminants et, bien évidemment, j'aimerais la revoir pour pousser mes analyses. Cependant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je souhaiterais poursuivre mes visites à domicile.

Julien plissa légèrement les paupières, se demandant pourquoi le pédopsychiatre tenait absolument à voir Éliisa à la maison, contrairement aux autres spécialistes qui l'avaient examinée à l'hôpital.

— C'est pour le bien de votre enfant, précisa le docteur Jordan qui semblait deviner ses interrogations. Comme elle a déjà rencontré plusieurs experts, sans vouloir vous faire le moindre reproche, elle pourrait grandir avec le sentiment d'être anormale.

— Nous cherchions seulement à comprendre, sentit le besoin de se justifier Julien.

— Loin de moi l'idée de vous critiquer, l'interrompt François avec douceur. J'aurais agi de la même manière à votre place. Vous avez des inquiétudes et vous intervenez pour son bien. Ce que je tente de vous dire, c'est que beaucoup de spécialistes vont se pencher sur le cas, tandis que d'autres voient d'abord l'être humain. Trop d'enfants sont soumis inutilement à des examens psychiatriques approfondis sans que des éléments déterminants soient pris en compte.

— Votre professionnalisme et votre bienveillance me rassurent. Il n'est pas surprenant que votre liste d'attente soit...

Julien s'interrompt brusquement en apercevant Rosémie surgir sur la terrasse comme un diable jaillissant de sa boîte. Elle semblait affolée, alors que ses yeux hagards se promenaient en alternance entre son mari et le pédopsychiatre et que ses mains s'agitaient sans arrêt devant son visage. Visiblement, elle fournissait un effort surhumain pour ne pas éclater en sanglots.

— Que se passe-t-il ? questionna Julien qui avait déjà bondi de sa chaise afin de la rejoindre.

— C'est vraiment étrange, lança-t-elle d'une voix étouffée. Éliisa... je ne comprends pas...

— Elle va bien ? s'inquiéta Julien.

— Non. Oui ! Mais je... je ne sais pas... elle n'est plus... Oh ! Julien, il faut que tu l'entendes, bafouilla Rosémie. J'ai d'abord cru qu'elle parlait à sa poupée Samitha en lui demandant de l'aider à rire et à pleurer, mais non... c'est trop étrange.

Puis, s'adressant au docteur Jordan, elle ajouta :

— Vous... vous devez absolument venir voir ce qui se passe, vous aussi.

À pas feutrés, se tordant les mains de nervosité, Rosémie précéda son époux et le spécialiste jusqu'à la chambre de sa fille. Le visage livide, elle s'immobilisa devant la porte fermée et leur fit signe d'attendre. Soudain, une voix d'enfant s'éleva derrière la cloison. Une voix aux intonations particulièrement enjouées.

— Samitha est ma poupée préférée ! Ses cheveux sont bruns et ses yeux sont bleus, comme moi ! Et toi, as-tu un jouet préféré ? Toi aussi tu as des cheveux bruns et des yeux bleus, tout comme moi ! Quel âge as-tu ? Moi aussi j'ai cinq ans ! Est-ce que tu es mon jumeau ?

Rosémie et Julien en restèrent interdits. Non seulement ce ton animé ne ressemblait en rien à celui d'Élissa, mais ses mots laissaient sous-entendre qu'elle voyait quelqu'un. Et pourtant, elle était seule dans sa chambre. Alors que les parents essayaient de comprendre ce qui se passait dans le cerveau de leur fille, ils furent ahuris de l'entendre lâcher un rire joyeux. La mère posa un regard stupéfait et interrogateur sur le docteur Jordan et s'aperçut que celui-ci ne paraissait pas si perturbé.

— Ce n'est pas normal ! chuchota-t-elle entre ses lèvres serrées. À qui peut-elle bien parler avec cette voix méconnaissable ? Aucune de ses poupées n'a sa taille et elle n'a pas de... enfin, elle n'a pas de jouet... ni même un ami qui pourrait représenter ce qu'elle décrit. Un garçon de cinq ans avec des cheveux bruns et des yeux bleus !

— À quoi pensez-vous, François ? demanda Julien d'un ton posé, mais dans lequel transperçait une profonde inquiétude.

— Un ami imaginaire, sans aucun doute, lui répondit le pédopsychiatre d'un air tranquille.

Rosémie se raidit et une angoisse terrible lui étreignit la gorge lorsqu'un autre rire franc et spontané leur parvint. Ceux-ci, la tétanisant littéralement, devaient cesser ! Éliissa n'avait jamais ri depuis sa naissance et cette subite métamorphose la bouleversait au plus haut point. D'un geste impulsif, elle saisit la poignée dans l'intention d'ouvrir la porte, mais le docteur Jordan, devinant ce qu'elle s'apprêtait à faire, lui effleura le bras.

— Ne faites pas ça, je vous en prie, dit-il tout bas. Votre enfant pourrait en éprouver un fort sentiment de culpabilité qui la fermerait davantage à toute expression et émotion. Je suggère plutôt que vous entriez tout doucement et la bordiez. Vous verrez bien de quoi il en retourne.

Rosémie suspendit son geste et se tourna vers le docteur Jordan.

— Si seulement vous pouviez comprendre ! souffla-t-elle tout bas. Éliissa a toujours parlé d'un ton monocorde et voilà qu'aujourd'hui elle babille gaiement, puis s'esclaffe avec un petit garçon qui n'existe pas ! Et s'il s'agit vraiment d'un ami imaginaire, comme vous le dites, comment parvient-elle à s'exprimer de manière aussi enjouée ?

— Il y a une explication, la rassura François Jordan avec calme. Je suis ici pour vous aider à la découvrir. Maintenant, allez tranquillement border votre fille et voyez ce qui se passe. Vous me raconterez ensuite.

Les deux hommes s'éloignèrent afin de regagner la terrasse, tandis que Rosémie, profondément tourmentée, restait immobile dans le couloir. Au moment où elle posa de nouveau la main sur la poignée, la voix s'éleva encore une fois derrière la porte.

— Samitha est ma poupée préférée ! s'exclamait Éliissa de ce ton amusé qui ne lui correspondait pas. Elle a les cheveux bruns bouclés et les yeux bleus, comme toi et moi ! Regarde comme elle nous ressemble !

Rosémie ne put en supporter davantage. Il lui fallait voir de ses yeux ce qui se passait avec sa fille. L'envie d'entrer en trombe dans la chambre ne lui manquait pas, néanmoins elle décida de suivre les conseils du docteur Jordan. Avec mille précautions, elle tourna lentement la poignée et entrebâilla la porte juste assez pour fouiller du regard l'intérieur de la pièce. Par la mince ouverture, elle aperçut Éliissa.

Assise au bord de son lit, la fillette tenait sa poupée Samitha à bout de bras devant elle, comme si elle la montrait à quelqu'un. Un sourire jamais vu illuminait son visage, tandis que ses yeux pétillants de malice regardaient vers sa petite commode blanche surmontée d'un miroir. Parlait-elle à son reflet ? Après avoir réfléchi rapidement, Rosémie convint que de l'endroit où se trouvait sa fille, il était impossible que cette dernière puisse se voir dans le miroir, car le meuble n'était pas centré dans la pièce. Éliissa se trouvait plutôt face au mur !

À cette constatation, la maman sentit des milliers de frissons parcourir son corps. Ce qui la bouleversa davantage fut de découvrir que sa fille regardait quelque chose de précis ou peut-être même quelqu'un. Le docteur Jordan paraissait si sûr de lui en parlant d'un ami imaginaire. Elle se demanda alors comment l'humain percevait cet être irréel : dans sa tête ou dans son environnement ? Car le regard inhabituellement vif d'Éliissa semblait *voir* une personne tangible. Des pensées sinistres prirent naissance dans l'esprit de Rosémie. Sa fille était-elle témoin d'apparitions surnaturelles ? Était-elle sous l'emprise d'un fantôme ? Vivait-elle un phénomène paranormal ? Est-ce qu'une entité se trouvait dans sa chambre ?

Voyons ! s'admonesta-t-elle. Qu'allait-elle chercher là ? Les fantômes n'existent pas et les phénomènes paranormaux ne sont que pure fiction de l'univers cinématographique. Point à la ligne !

Son regard se posa de nouveau sur Éliissa. Voyant celle-ci sourire la perturba à un point tel qu'elle décida de sortir sa fille de ses chimères. C'était cela. Le docteur Jordan avait raison de parler d'un ami imaginaire. La petite avait créé ce personnage dans sa tête et le pédopsychiatre s'efforcerait de découvrir les raisons qui l'amenait à pouvoir exprimer ses émotions avec lui. Quelque peu rassurée par ses dernières pensées, Rosémie poussa davantage la porte et pénétra lentement dans la chambre, le corps bien droit tout en s'efforçant de cacher son trouble.

— À qui parles-tu, ma chérie ? demanda-t-elle doucement en maudissant les trémolos incontrôlables de sa voix.

Éliissa ramena sa poupée sur ses genoux et répondit de son habituel ton neutre :

— À mon ami Mathias.

En disant ces mots, elle tourna la tête vers sa mère, lui présentant un visage subitement assombri et des yeux terriblement éteints. Une révélation bouleversante s'imposa alors avec force dans l'esprit de Rosémie. Sa fille avait toujours eu ce regard vide et froid. Un regard... sans âme.

Septembre 2000

Une nouvelle année scolaire venait de commencer. À l'école Rose-des-Vents, les cris et les rires des enfants emplissaient la cour d'un joyeux vacarme. C'était la récréation de l'après-midi. Des fillettes formaient des petits groupes et sautaient à la corde à danser ou jouaient à la marelle. Réunies en duos ou en trios, d'autres chantaient, tandis que certaines sautillaient en se promenant bras dessus, bras dessous ou en se tenant par la main. On voyait les plus grandes se replier sur les tables de pique-nique pour discuter. Les garçons plus mobiles s'adonnaient à des jeux de combat et de ballon, alors que les moins actifs s'échangeaient des cartes de hockey et de Pokémon.

Élissa Lacoste, elle, était assise sur une grosse roche au fond de la cour et regardait le spectacle avec détachement. Elle savait depuis longtemps qu'elle n'avait rien en commun avec tous ces enfants qui riaient, criaient, chantaient et s'amusaient. Malgré qu'elle fût très consciente de sa dissemblance par rapport à ses pairs, elle avait quand même essayé, dès la maternelle, de créer des liens avec eux. Mais sans succès. Parce qu'elle était incapable de toute expression et que sa voix n'avait pas de tonalité, personne ne voulait se lier d'amitié avec « Robot ». C'était le premier surnom cruel qu'on lui avait attribué à l'âge de cinq ans. Aujourd'hui, en sixième année, on l'appelait *Automate* ou *Androïde*. Cependant, Élissa était bien au-dessus de toutes ces méchancetés. D'abord, son absence d'émotion faisait en sorte que leur comportement ne l'atteignait pas. Ensuite, son intelligence supérieure lui permettait de saisir pourquoi ils agissaient ainsi. En effet, il était tout à fait normal qu'ils trouvent étrange qu'elle ne puisse pas rire, sourire, s'amuser, ni chanter. Puisque les adultes ne la comprenaient pas, pouvait-elle espérer davantage des enfants ? Pourtant, ce n'est pas parce qu'elle ne voulait pas être comme les autres. Combien de fois s'était-elle placée devant le miroir pour effectuer des exercices faciaux ? Mais toute tentative de mimer une expression aboutissait en d'horribles rictus qui enlaidissaient son beau visage. Elle avait bien essayé de donner différents tons à sa voix, mais cela sonnait aussi discordant qu'un piano mal accordé. Élissa avait fini par renoncer, se

disant qu'elle n'avait rien à partager avec les autres. Il lui fallait donc accepter son état apathique qui l'empêchait d'agir comme un être humain. Sauf avec Mathias.

C'était seulement lorsqu'elle était en contact avec celui que son pédopsychiatre et ses parents considéraient comme étant un ami imaginaire qu'elle se sentait vivante et qu'elle parvenait à ressentir des émotions. Et, bien évidemment, le seul fait d'avoir osé évoquer son existence à l'école l'avait isolée encore plus des autres.

Dès ses premiers jours de classe à la maternelle, Éliissa avait été surprise à soliloquer. Questionnée par son enseignante, elle avait répondu spontanément et honnêtement, comme elle l'avait toujours fait à la maison, qu'elle parlait avec Mathias qui était dans sa tête. Si ses parents semblaient trouver la situation normale, cela ne s'était pas passé de la même manière à l'école. Ses réponses directes lui avaient valu des réprimandes de la part des professeurs et des railleries de la part des élèves. Au fil du temps, Éliissa avait choisi de se faire plus discrète à ce sujet. Elle avait tant de fois été témoin des regards en coin qu'on lui décochait et des index pointés dans sa direction, qu'elle avait pris la lourde décision de mettre un terme aux interactions avec Mathias et d'y faire allusion durant les heures de classe. Non pas parce qu'elle était la risée de tous les élèves de l'école, mais parce qu'elle voyait bien que cela dérangeait les gens, autant les adultes que les enfants.

Personne ne comprenait ce qu'elle vivait et personne ne croyait en l'existence de ce Mathias. Pas même son pédopsychiatre, pas même ses parents. Éliissa avait bien deviné que si ces derniers acceptaient dans leur vie cet ami invisible, c'était seulement pour ne pas la contredire et pour essayer de lui faire croire qu'elle était normale. Mais aujourd'hui, pour la toute première fois, quelque chose d'imprévu se produisit avec une élève nouvellement arrivée à l'école.

Toujours assise sur l'une des roches au fond de la cour, le menton appuyé contre ses genoux repliés, Éliissa regardait les autres enfants s'amuser quand soudain, la voix de Mathias résonna dans sa tête.

«Éli, j'ai besoin de ton aide !»

La préadolescente ressentit aussitôt un mélange de contrariété et de joie. Comme chaque fois que Mathias lui parlait, elle redevenait... humaine. Et incontestablement, elle vibrait d'un bonheur indicible à se sentir vivante. Rapidement, elle se tourna sur elle-même pour faire

dos à la cour de l'école. Ainsi, elle ne vit pas Daphnée Vaillant, la nouvelle, s'approcher pour prendre place sur une roche voisine située à moins de deux mètres d'elle.

— Mat, on s'était entendu pour ne plus se parler pendant le temps des classes ! s'exclama Éliッサ avec un ton de reproche si différent de sa voix monotone habituelle.

« C'est urgent, chuchota Mathias. J'ai un examen de français et je comprends que dalle. Si tu ne m'aides pas, je le coule encore. »

— Tu es en train de le faire en ce moment ?

« Oui et je ne peux pas parler trop fort, souffla la voix dans sa tête. S'il te plaît, Éli, aide-moi. »

— D'accord, Mat. Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

À côté, Daphnée constatait que la jeune fille était en grande conversation, mais qu'il n'y avait personne autour, à part elle-même. Plusieurs élèves l'avaient déjà mise en garde contre Éliッサ Lacoste, lui disant qu'elle était folle à lier parce qu'elle parlait toute seule, mais Daphnée n'était pas du genre à croire aux rumeurs malveillantes. Il lui fallait confirmer de ses propres yeux et oreilles ces cancanes que l'on racontait au sujet de sa compagne de classe. Elle se pencha légèrement en avant et vit qu'il n'y avait vraiment personne devant Éliッサ. À quoi jouait-elle donc ? Daphnée ouvrit son livre et essaya de se plonger dans la lecture de *Harry Potter et la coupe de feu*, mais le monologue entretenu par l'étrange fille brimait toute sa concentration.

— Le temps simple est celui qui se compose sans auxiliaire. Par exemple : je ris, je riaais, je rirai. Tu saisis ?

Il y eut une courte pause avant qu'elle n'enchaîne en expliquant :

— Les auxiliaires avoir et être sont utilisés pour la formation des temps composés des autres verbes.

Éliッサ éclata soudain de rire et ajouta :

— Non ! Le petit doigt, c'est l'auriculaire, Mat, pas l'auxiliaire !

Daphnée ne put s'empêcher de sourire devant la confusion des mots que faisait un certain Mat. Mais aussitôt, elle réalisa que tout cela ne faisait pas de sens. Il n'y avait pas de Mat. Il n'y avait personne. Éliッサ Lacoste parlait vraiment toute seule et semblait même se répondre. Daphnée aurait voulu poursuivre sa lecture, mais elle était trop intriguée par le comportement de cette fille.

— Arrête de me taquiner et concentre-toi plutôt sur tes travaux, l’entendit-elle dire encore. Et dépêche-toi de finir cet examen, sinon je ne pourrai plus t’aider.

À cet instant retentit la cloche qui annonçait la fin de la récréation et Éliissa se retourna pour faire face à la cour. Les élèves venaient de tous les sens pour se rapprocher des portes de l’entrée. C’est alors qu’elle vit la jeune fille rousse aux yeux verts assise tout près et qu’elle reconnut la nouvelle de sa classe. Elle se rappelait aussi son nom : Daphnée Vaillant. Dès que leurs regards se croisèrent, la rouquine lui adressa un large sourire. Sachant qu’elle l’avait forcément entendu parler « toute seule », elle se demanda pourquoi elle ne s’était pas encore enfuie à toutes jambes. Se détournant de celle-ci, elle chuchota à l’intention de Mathias :

— La cloche vient de sonner et je suis obligée de retourner dans ma classe. À plus tard, Mat !

Éliissa se leva et, sans un autre regard pour Daphnée, elle se dirigea lentement vers les rangs. Intriguée, la jeune rouquine referma son livre et emboîta le pas vers son étrange compagne de classe. Arrivée à sa hauteur, elle ne put s’empêcher de lui donner une petite tape sur l’épaule pour lui signifier qu’elle était là. Éliissa tourna la tête sans s’arrêter de marcher. Son regard vide et son air inexpressif troublèrent quelque peu Daphnée qui compara son visage à celui des mannequins dans les vitrines. Toutefois, elle n’en laissa rien paraître, songeant que deux minutes plus tôt, ce visage fermé était très animé. Son embarras passager fit rapidement place à l’audace juvénile qui la caractérisait. Les sourcils froncés, le poing sur sa hanche, elle lui demanda :

— J’aimerais bien savoir à qui tu parlais tout à l’heure. Il n’y avait personne autour de toi.

— Je me parlais à moi-même, répondit Éliissa d’une voix sans timbre en se plaçant au bout de la file d’élèves de sixième année.

— C’est faux. Je t’ai entendu l’appeler Mat. Pourquoi fais-tu ça ?

Daphnée attendait une réponse, mais Éliissa la fixait en silence, de ses grands yeux bleus sans expression. Mal à l’aise devant autant d’impassibilité, elle détourna la tête et ses boucles rousses se mirent à danser dans le vent.

— Tes cheveux bougent tout seuls, dit soudain Éliissa.

— Ne sois pas stupide, c'est à cause du vent, sourit l'autre.

— Pourtant, je ne le vois pas.

— Personne ne peut voir le vent, répliqua Daphnée en arrondissant les yeux. On le ressent, c'est tout.

— Voilà, tu as tout compris.

Sur ces mots, Éliissa se remit à avancer en s'apercevant que les élèves commençaient à entrer dans l'école. Daphnée la devança, puis fit une rapide volte-face, l'obligeant à s'arrêter. La défiant du regard, elle croisa les bras et le livre qu'elle tenait en main vint se plaquer contre sa poitrine plate. Pourtant, son sourire ne quittait pas ses lèvres, ce qu'Éliissa nota. Cette rouquine la traitait avec gentillesse, malgré ses questionnements.

— Ça te dérangerait de m'expliquer ce que tu veux dire ? demanda-t-elle. Parce que je ne comprends vraiment pas.

Toutes deux ignoraient que plusieurs paires d'yeux étaient braquées dans leur direction. La nouvelle parlait à Éliissa Lacoste, que tous les élèves considéraient comme une aliénée, et cela les rendait curieux. D'autant plus qu'ils jugeaient que la posture de l'une d'elles laissait présager une bagarre de filles, un spectacle à ne pas manquer.

— Explique-moi, s'il te plaît ! insista Daphnée en se penchant un peu en avant, comme pour donner plus de poids aux mots qu'elle prononçait pourtant avec douceur. J'aimerais vraiment savoir ce que tu entends par là !

Éliissa était convaincue à présent que Daphnée Vaillant n'était pas comme les autres. Elle avait beau se montrer insistante, son regard était doux, sa voix agréable et elle souriait continuellement. Elle osa donc finalement lui répondre.

— Le vent détruit des maisons et on peut aussi l'entendre souffler. Le vent charrie, caresse, soulève, pousse et s'emporte. Pourtant, personne ne l'a jamais vu.

Daphnée laissa échapper un soupir admiratif.

— Waouh ! Je n'avais jamais pensé à ça ! Tu parlais donc à quelqu'un... euh... enfin, qui est invisible ? Tout le monde dit que tu es folle, mais moi, je ne le crois pas. Tout est possible dans la vie.

La rouquine termina sa dernière phrase en haussant les épaules, un large sourire accroché aux lèvres. Éli^sa aurait aimé le lui rendre, car ses paroles lui démontraient qu'elle était aimable à son égard. Mais ne voulant pas risquer de faire une affreuse grimace, elle puisa dans sa connaissance des mots pour lui exprimer sa gratitude.

— Je te remercie de ne pas rire de moi.

La jeune fille recula d'un pas et effleura le bras d'Éli^sa dans un geste amical.

— Je n'aurais aucune raison de rire de toi. Surtout pas pour ça.

À présent, les élèves regardaient avec dédain la rousse, qui semblait se lier d'amitié avec la fille la plus dérangée de l'école. Dans leur for intérieur, ils lui attribuèrent l'étiquette d'idiote et se détournèrent sans plus d'intérêt pour regagner leur classe.

— À qui parlais-tu ? réitéra Daphnée d'un ton pressant alors qu'elles avaient repris leur marche dans les rangs. Tu viens d'admettre qu'il existe des choses invisibles à l'œil. Ce Mat, qui est-il ? Et comment arrives-tu à échanger avec lui si tu ne le vois pas ?

Éli^sa la fixa encore quelques instants. Son regard vert lui paraissait tout à fait sincère, néanmoins elle garda une certaine réserve.

— Tu ne me croirais pas, même si je te disais la vérité.

— Essaie un peu ! insista l'autre. Est-ce que tu sais faire de la télépathie ?

Elles se dirigeaient maintenant vers leur classe, mais aux derniers mots de Daphnée, Éli^sa s'arrêta net dans le corridor. Non seulement la nouvelle ne s'était pas moquée d'elle, mais elle semblait comprendre le phénomène qu'elle vivait avec Mathias.

— Tu es très intelligente, prononça-t-elle lentement. Tantôt, je faisais effectivement de la télépathie avec Mathias, comme je le fais depuis que j'ai cinq ans. Mais mon pédopsychiatre et mes parents affirment qu'il s'agit d'un ami imaginaire.

Daphnée parut réfléchir un court instant, puis elle fronça les sourcils et dit comme pour elle-même :

— Je croyais que les gens qui communiquaient à distance le faisaient seulement par la pensée.

— Ça ne fonctionne pas avec Mat et moi. Nous avons essayé souvent et il faut vraiment que nous parlions à voix haute pour que l'autre nous entende.

La rouquine se surprenait elle-même de gober tout cela sans sourciller. Peut-être parce qu'elle était rêveuse et le genre de personne à se laisser facilement emporter par tout ce qui était irréel. C'était bien elle qui collectionnait les romans fantastiques et fantaisistes. Peut-être aussi parce que la jeune fille qui se trouvait devant elle ne semblait pas du tout stupide et qu'elle avait entièrement raison en affirmant que personne ne voyait le vent alors qu'il pouvait autant caresser que détruire. Et enfin, peut-être parce que ce serait vraiment génial d'avoir une amie pas comme les autres.

— Je te crois, dit-elle en lui offrant un autre sourire éclatant. Je ne pense pas que tu inventerais des histoires semblables en sachant que tout le monde rirait de toi. Et je sais que la télépathie, ça existe. Je l'ai lu dans des livres et sur Internet. Nous avons un ordinateur à la maison et mes parents me laissent parfois l'utiliser.

Une note de fierté transperçait dans la voix de Daphnée en parlant de cette nouvelle technologie qui n'était pas accessible à tous. Éliisa le lui confirma d'ailleurs.

— Tu es chanceuse d'avoir l'Internet à la maison. Ce n'est pas le cas chez moi, mes parents n'en ont rien à faire.

Elles se remirent à marcher en silence dans le corridor. C'est à ce moment qu'une question envahit soudain l'esprit de Daphnée. Retroussant son petit nez tacheté de rousseurs, elle demanda :

— Dis-moi, quand tu parlais avec Mathias, tu étais toute souriante et ta voix était... différente. Pourquoi tu n'es pas comme ça tout le temps ?

— Je l'ignore. Je sais seulement que quand je communique avec lui, je me sens moi-même et je suis normale.

Elles avaient maintenant atteint la porte de leur classe. Marc Renaud, leur professeur, passa à côté d'elles pour les précéder dans le local.

— Allez, les filles, on cesse de papoter ! les pressa-t-il.

Il les avait suivies tout le long du corridor et il n'avait pas perdu un mot de leur discussion. Lui aussi, comme tous les enseignants de

l'école, connaissait la condition mentale particulière d'Élissa Lacoste et avait déjà eu l'occasion de la voir soliloquer.

Après avoir entendu son élève raconter qu'elle faisait de la télépathie avec un certain Mathias depuis l'âge de cinq ans, il se demanda si la direction de la commission scolaire était au fait du comportement étrange et anormal de cette enfant. Si tel était le cas, pourquoi ne l'envoyait-on pas dans un établissement spécialisé ? Elle était certes surdouée, récoltait les meilleures notes et avait un dossier de conduite exemplaire, mais elle avait un sérieux problème psychologique, ou même psychiatrique, puisqu'elle venait d'admettre aujourd'hui même qu'elle croyait en l'existence d'un être imaginaire. Pire, elle essayait de convaincre ses pairs qu'elle faisait de la télépathie avec lui et que lors de chacun de leurs contacts, elle redevenait normale. Il n'était ni médecin ni psychiatre, mais savait que les personnes atteintes de schizophrénie se disaient victimes des machinations d'une voix dans leur tête. Il ne faisait aucun doute pour lui que cette préadolescente souffrait de cette maladie.

Août 2005

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis l'intervention du docteur François Jordan auprès d'Élissa. Bien qu'il eût suivi sa petite patiente pendant presque cinq ans, il lui était impossible de poser un diagnostic clair d'une quelconque maladie mentale, puisque tous les tests qu'elle avait subis s'étaient avérés normaux. Le spécialiste demeurait donc convaincu que l'enfant avait créé son ami imaginaire pour surmonter des problèmes reliés à sa personnalité et non à son état psychique. Le docteur Jordan avait suggéré aux parents différentes approches susceptibles de permettre à leur fillette d'exprimer ses émotions, mais sans succès. L'homme était néanmoins presque certain que des changements pourraient s'opérer à l'âge adulte, puisque Élissa était *normale* selon ses examens psychologiques et psychiatriques.

Rosémie et Julien n'avaient eu d'autre choix que d'accepter cette triste réalité. Leur fille avait besoin de son ami imaginaire pour extérioriser ses sentiments et exprimer ses émotions. Le docteur Jordan n'avait jamais démontré la moindre inquiétude devant l'existence de cet être irréel, allant même jusqu'à leur assurer que celui-ci disparaissait habituellement quand l'enfant faisait son entrée à la maternelle. Pourtant, Mathias avait continué d'accompagner Élissa durant toutes ses années du primaire et du secondaire. Rosémie avait donc dû rappeler le pédopsychiatre afin de se faire rassurer.

— Le phénomène de l'ami imaginaire est normal, lui avait-il expliqué. Il vous faut comprendre à quel point sa présence est importante pour Élissa. Avec lui, elle apprend à développer ses émotions. Ainsi, elle sera en mesure, plus tard, de les exprimer tout naturellement avec son entourage. Je vous encourage donc fortement à considérer Mathias comme une normalité et même, à lui accorder une place au sein de votre famille. À travers lui, vous trouverez peut-être des réponses à vos questions pour démystifier l'état de votre fille.

Rosémie et son mari avaient suivi les conseils du pédopsychiatre à la lettre. Toutefois, lorsque Élissa eut atteint l'âge de dix-sept ans, constatant qu'elle leur imposait toujours la présence de ce personnage invisible, Rosémie avait de nouveau contacté le docteur Jordan.

— À l'adolescence, l'invention d'un ami imaginaire répond habituellement à des craintes ou à des incertitudes, avait-il dit.

— Vous savez bien qu'Élissa ne ressent strictement rien, souleva Rosémie. Elle n'a jamais eu peur de rien, vous en avez été témoin.

— Elle démontre pourtant des émotions depuis qu'elle affirme être en contact avec Mathias. Ainsi donc, l'existence de ce personnage dans sa tête lui permet d'extérioriser son ressenti, ce qui signifie qu'il aura été inventé pour l'aider à combler une faiblesse de l'identité.

Encore une fois, les explications du docteur Jordan avaient réussi à rassurer la mère. Cependant, celle-ci en était arrivée à jalouser cet être qui entretenait avec sa fille une relation de complicité. Oui, elle lui enviait le privilège d'être le seul au monde à pouvoir lui arracher un sourire ou un éclat de rire. Et elle savait que tôt ou tard, elle ne pourrait s'empêcher d'en faire la remarque à Élissa.

Ce jour-là, mère et fille préparaient ensemble un ragoût de poulet. En tranchant un oignon, Élissa se coupa superficiellement le bout du doigt avec son couteau. Sans la moindre réaction, elle fit couler l'eau froide du robinet sur sa blessure, d'où s'écoulait un filet de sang.

— T'es-tu fait mal, ma chérie ? s'inquiéta Rosémie en s'approchant d'elle.

— Non, maman.

— Oui, la contredit-elle pour la première fois. Tu es blessée et tu saignes. Tu as le droit de ressentir de la douleur et de l'exprimer. Ne t'empêche jamais de le faire.

— Ce n'est pas une difficulté d'expression, précisa Élissa.

— Je l'ai constaté, lâcha Rosémie bien malgré elle. Tu n'as aucun problème à rire et à t'amuser avec Mathias. Pourquoi est-ce que ça t'est impossible avec nous ?

L'adolescente considéra sa mère de ses grands yeux éteints. C'était la première fois qu'elle exprimait une contrariété par rapport à sa *relation* avec Mathias.

— Je n'en ai aucune idée, maman, mais quand il est là, plus rien n'est pareil. C'est comme s'il y avait un espace vide en moi que Mathias remplissait de sa présence.

Rosémie se retint de répliquer que le mot *présence* ne s'appliquait pas à Mathias, puisqu'il était invisible et n'existait pas. Et puis soudain, les mots du docteur Jordan dansèrent dans sa tête : « Cet ami imaginaire aurait été inventé pour l'aider à combler une faiblesse de l'identité. »

Et si c'était vraiment ça, le problème ? Mais dans l'affirmative, quelle serait cette faiblesse ? S'agissait-il d'une vulnérabilité ? Éliissa souffrait-elle d'un terrible manque de confiance en elle ? Pourquoi se fermait-elle complètement à l'être qu'elle était ? Et quelle en serait la cause ? Cette dernière question fit naître en Rosémie une culpabilité lancinante qui lui rongea l'esprit. Pourtant, son mari et elle avaient tout fait pour que leur enfant s'épanouisse pleinement. Depuis le jour de sa naissance, ils la traitaient comme le plus précieux de tous les bijoux. Puis, la sempiternelle interrogation surgit dans la tête de Rosémie : qu'avaient-ils fait ou que n'avaient-ils pas fait qui expliquait qu'elle soit... différente ? Différente, car Rosémie n'aurait jamais permis, ni à elle ni à qui que ce soit, de qualifier sa fille comme étant une personne handicapée ou anormale. Et c'est pour cette raison qu'elle s'était toujours opposée aux dérogations académiques accélérées qu'on leur avait offertes année après année, même si Éliissa avait, et de loin, une intelligence supérieure à la moyenne. C'est aussi pourquoi elle avait vigoureusement refusé que sa fille fréquente une institution scolaire spécialisée quand le directeur de l'école en avait fait la suggestion. Elle avait fait tout en son pouvoir pour que son enfant grandisse dans un environnement normal, avec l'espoir qu'un jour, elle parviendrait à s'extérioriser.

Mais aujourd'hui, Rosémie ne pouvait empêcher certains questionnements de naître face à cette explication d'Éliissa : « C'est comme s'il y avait un espace vide en moi que Mathias remplissait de sa présence. » Qu'est-ce qui causait ce vide ? La vie qu'ils offraient à leur fille unique n'était-elle pas parfaite ? Ils l'aimaient d'un amour infini et la couvaient de tendresse depuis le jour de sa naissance, même si elle ne répondait pas à leurs élans d'affection. Rosémie aurait tant voulu lui dire tout cela et lui exprimer son incompréhension, ainsi que ses interrogations. Mais comme toujours, elle préféra se taire.

— Je comprends, finit-elle par articuler faiblement avant d'aller chercher la trousse de premiers soins.

Si seulement elle avait pu se brancher au cerveau de sa fille, ne serait-ce que quelques instants, pour saisir ce qui se passait en elle ! Qu'est-ce que l'état d'Élissa cachait que personne n'avait pu découvrir ? Tous les spécialistes qui l'avaient évaluée n'avaient pu diagnostiquer une psychopathologie précise. Ils s'étaient contentés d'avancer des hypothèses, mais aucun n'avait pu poser un diagnostic clair, sous prétexte que l'absence de plusieurs symptômes les empêchait d'associer les comportements d'Élissa à une maladie mentale précise. Pourtant, il y avait forcément un élément qui expliquait qu'à l'âge de dix-sept ans, la jeune femme discutait encore avec un personnage irréel et qu'elle n'avait encore jamais pu sourire spontanément.

De retour dans la cuisine, Rosémie déposa la trousse sur le comptoir, puis l'ouvrit pour en sortir antiseptique et pansements, qu'elle tendit à sa fille. Cette dernière s'affaira à soigner sa blessure, tandis que sa mère retourna à ses plats en essayant de chasser ses ruminations obsessionnelles.

— D'où vient le prénom de ma poupée Samitha ? demanda Élissa à brûle-pourpoint en apposant un diachylon autour de son index.

— C'est toi qui le lui as donné, répondit Rosémie, surprise par le changement radical du sujet de conversation.

— J'avais quel âge à ce moment-là ?

Rosémie s'apprêtait à transvider les légumes dans un chaudron, mais suspendit son geste en regardant vers le plafond, comme pour mieux fouiller dans ses souvenirs.

— Autour de trois ans, je dirais. Tu n'allais pas encore à l'école. Pourquoi ces questions ?

— Samitha me fait penser à moi, répliqua l'adolescente de façon énigmatique.

— En effet, elle a des cheveux bruns bouclés et de grands yeux bleus. C'est d'ailleurs ce qui m'avait poussée à te l'offrir, je...

— Tu as les yeux noisette et ceux de papa sont bruns, coupa Élissa. Pourquoi les miens sont-ils bleus ?

Rosémie n'avait aucune réponse à cette question, qui à vrai dire, l'avait déjà tracassée. Néanmoins, elle lui lança la première chose qui lui passa par la tête :

— Ça peut venir de tes grands-parents.

— La couleur des yeux dépend des gènes des deux parents, maman. Cela n'a rien à voir avec les aïeuls.

— Il peut y avoir des exceptions.

— Les chances que deux parents aux yeux marron aient un enfant aux iris bleus sont très minimes.

— Les miens sont noisette, rectifia Rosémie en posant un couvercle sur la marmite.

— L'allèle brun est toujours dominant à celui du bleu. Donc, comme les yeux noisette proviennent du brun, les probabilités que deux allèles de cette couleur donnent des yeux clairs sont seulement de 6,25 %.

Voyant que sa mère ne disait rien, Éliisa ajouta :

— Évidemment, un parent aux yeux marron peut être porteur d'un allèle bleu, mais les chances sont très minces.

Rosémie ne put s'empêcher de penser que sa fille avait sûrement effectué des recherches poussées pour avoir autant de connaissances sur l'hérédité de la couleur des yeux. Une question lui échappa des lèvres, question qu'elle posa sur un ton désabusé.

— Es-tu en train de douter de tes origines ?

— J'émets seulement un constat, maman, fit Éliisa en refermant la trousse de premiers soins.

Elle fit deux pas pour aller la ranger, mais s'arrêta soudain et revint vers sa mère.

— Les prénoms de Samitha et de Mathias sont des anagrammes, signifia-t-elle.

— Anagrammes ? répéta Rosémie qui entendait ce mot pour la première fois.

— Ils comportent exactement les mêmes lettres, expliqua l'adolescente. Tu affirmes que j'ai baptisé ma poupée à l'âge de trois ans, alors que Mathias a surgi dans ma vie deux ans plus tard. C'est quand même plutôt étonnant, tu ne trouves pas ?

Rosémie sentit une vague de chagrin la traverser. Qu'est-ce que sa fille essayait de prouver avec ce discours ? Elle avait toujours été

dotée d'une intelligence supérieure et, à l'âge de trois ans, elle connaissait déjà très bien son alphabet. Selon elle, il était clair qu'Élissa avait choisi le prénom de Mathias en fonction de celui de Samitha, même si c'était la première fois qu'elle mentionnait qu'il s'agissait d'anagrammes. Mais, encore une fois, elle fut incapable d'exprimer sa pensée.

— Ce n'est qu'une simple coïncidence, lança-t-elle en agitant la main d'un geste évasif.

Élissa décida d'en rester là et quitta la pièce. La réaction de sa mère était facile à comprendre : elle croyait qu'elle était folle et que Mathias n'était qu'un être imaginaire.

Mars 2006

Le psychiatre Jean-Louis Brossard haussa ses épais sourcils grisonnants et ajusta ses lunettes rondes sur son nez en voyant entrer sa cliente. Ce cas unique l'intriguait au plus haut point et il était impatient d'entendre ce que la jeune fille lui révélerait aujourd'hui.

Quelques mois plus tôt, Éliisa Lacoste s'était présentée à son cabinet après avoir personnellement entrepris des démarches pour obtenir de l'aide. Selon ce qu'elle lui avait raconté, elle entretenait une relation profonde avec un personnage qui vivait dans sa tête. Le psychiatre avait immédiatement cerné le problème et son objectif était de rompre le lien affectif qui unissait sa patiente à l'ami imaginaire qu'elle avait créé à l'enfance.

— Bonjour, Éliisa ! Assieds-toi ! l'invita-t-il avec bonne humeur.

Éliisa était une jeune fille mince de taille moyenne, à la longue chevelure brune bouclée, au visage délicat et aux grands yeux bleus inexpressifs, comme des billes de pierre. Vêtue d'une jupe à carreaux rouges lui arrivant à la hauteur des genoux, d'une blouse blanche et d'une cravate écarlate, elle représentait l'image typique de l'étudiante fréquentant une école pour filles. Ce qui n'était pourtant pas le cas, puisqu'elle étudiait dans un collège mixte. Elle s'avança lentement dans la pièce éclairée et vint prendre place sur le bout du fauteuil en cuir noir qui trônait devant le grand pupitre en bois d'acajou. Le corps bien droit, les pieds fermement collés, elle attendit que son psychiatre amorçe l'entretien.

— Comment s'est passée la dernière semaine ? s'informa le docteur Brossard d'un ton des plus amènes.

— Pas mal, répondit l'adolescente.

— As-tu commencé à prendre ton traitement *Risperdal* ?

— Bien sûr, docteur Brossard.

— Et tu respectes la posologie ?

— Deux comprimés par jour, matin et soir, tel qu’indiqué sur le flacon.

Le psychiatre émit un sourire satisfait. Cette patiente devait scrupuleusement suivre sa médication psychotrope pour en tirer les meilleurs bénéfices.

— Ressens-tu des effets secondaires ?

— Comme quoi ?

— De la difficulté à dormir, des nausées, des étourdissements...

Élissa secoua la tête et ses boucles brunes s’agitèrent doucement autour de son visage.

— Non. Aucunement.

— Parfait, parfait, parfait, répéta le psychiatre en étirant la première syllabe du mot chaque fois qu’il la prononçait.

Il se replongea dans la lecture du dossier, comme s’il avait oublié la présence de sa patiente. Lorsque celle-ci remua sur sa chaise, il releva à peine le nez pour lui demander :

— Est-ce que tu entends toujours la voix de Mathias ?

— Oui.

— Quels sont ses propos ?

— Il veut me prouver qu’il est vivant et m’a mise au défi de l’appeler au téléphone ou de le rencontrer virtuellement sur *Skype*.

Le docteur Brossard leva lentement la tête et regarda sa patiente avec une expression de pitié attendrie. Il s’efforça toutefois de cacher son ressenti et questionna d’un ton professionnel :

— As-tu donné suite à cette demande ?

— Non. Mathias n’existe pas. Ce serait ridicule d’essayer de téléphoner à un ami imaginaire.

Le psychiatre observa l’adolescente par-dessus la fine monture dorée de ses lunettes. Comment savoir, avec cette voix sans tonalité et ce visage hermétique, si sa patiente lui disait la vérité ?

— Est-ce que Mathias t’a transmis un numéro de téléphone ?

— Non. Je ne lui en ai pas donné l’occasion.

La réponse de la jeune fille prouvait bien qu'elle interagissait avec un être qu'elle avait créé et le psychiatre voulait l'amener à en prendre conscience par elle-même.

— Comment as-tu réagi quand Mathias t'a demandé de communiquer avec lui par des moyens... technologiques ?

Depuis le début de l'entretien, Éliissa n'avait pas bougé d'un iota sur sa chaise, mais à la suite de cette question, elle s'appuya sur l'accoudoir gauche en croisant les jambes, comme si elle essayait de démontrer une certaine nonchalance ou assurance. Le psychiatre avait déjà noté que tous les gestes de cette fille semblaient avoir déjà été répétés, qu'ils n'étaient pas naturels.

— Je lui ai dit que je n'entrerais plus dans ses jeux, car il est mon ami imaginaire, confia-t-elle en soutenant le regard du docteur. Et puisqu'il parlait encore, j'ai mis de la musique à tue-tête dans mes écouteurs. C'est la seule façon que j'ai trouvée pour ne plus l'entendre.

— Il faudra un certain temps avant que le traitement procure les résultats escomptés, déclara le psychiatre. Quand tu auras atteint la dose maximale de six milligrammes, tes hallucinations auditives devraient disparaître.

— Et si Mathias persiste à rester, que devrai-je faire ?

S'abstenant de répondre à cette question, le psychiatre demanda :

— Dis-moi, Éliissa, as-tu bien compris quand je t'ai expliqué que Mathias n'était que le fruit de ton imagination ?

— Oui, docteur. Je sais maintenant qu'il n'existe pas et que c'est moi qui l'ai créé. J'ignore cependant pourquoi il continue à me parler. Comme je viens tout juste de vous le dire, il n'y a que la musique forte pour enterrer sa voix. Mais il finit toujours par revenir quand j'enlève les écouteurs.

Ce qu'expliquait l'adolescente entraînait en contradiction avec les symptômes de la schizophrénie et apporta une certaine confusion dans l'esprit du psychiatre. Habituellement, les personnes atteintes de ce trouble croient que les voix font partie de leur réalité, car ils ont de la difficulté à distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Visiblement, Éliissa Lacoste faisait parfaitement la distinction entre la réalité et l'imaginaire. Était-elle en crise ou en quête d'identité ? Avait-elle besoin de cet ami imaginaire pour s'identifier ?

—À quels moments de la journée Mathias te parle-t-il ? s'enquit le docteur Brossard en retirant ses lunettes et en s'adossant contre sa chaise en cuir brun.

—Pendant mes cours, durant des activités familiales ou lorsque je regarde un film. Il peut surgir n'importe quand. Il arrive parfois même qu'il me réveille la nuit.

—Depuis que tu as commencé la médication, quand se manifeste-t-il ?

—Tout le temps, comme avant. Mais ce n'est plus pareil.

Le psychiatre avait rechaussé ses lunettes et s'apprêtait à prendre d'autres notes. Toutefois, cette dernière réponse lui fit suspendre son geste. Il leva des yeux attentifs vers sa patiente et lui demanda :

—Qu'est-ce qui est différent, maintenant ?

La jeune femme savait que pour obtenir de l'aide, il lui fallait être complètement honnête avec le docteur Brossard. Elle n'hésita donc pas une seconde à lui répondre.

—Mathias et moi avons toujours été complices. Jamais nous ne nous sommes querellés. Mais depuis que vous m'avez conseillé de ne plus lui parler, il est fâché et me lance des insultes.

Tout en écoutant Éliissa, le psychiatre faisait courir son stylo sur une tablette à écrire où il était inscrit, en guise d'en-tête : *Notes évolutives*. Sans lever les yeux, cette fois, il demanda :

—Qu'est-ce qu'il te dit quand il est en colère ?

—Que je suis égoïste et faible parce que je suis vos recommandations, que je n'ai pas le droit de l'ignorer de la sorte.

—Comment lui as-tu fait part de ton désir de ne plus communiquer avec lui ?

—Je lui avais expliqué, au début de ma thérapie que, selon vous, il était né de mon imagination. Je lui ai répété tout ce que vous m'aviez dit au sujet de l'ami imaginaire.

—Et comment a-t-il réagi ?

—Il a été plutôt déplaisant. Il a affirmé que les psychiatres étaient plus fous que lui et moi, et que j'avais tort de vous écouter.

Le docteur Brossard dut réprimer une grimace de mécontentement, car ces dernières révélations suggéraient qu'Éliissa était sous l'emprise d'hallucinations complexes. Également appelées acoustico-verbales, celles-ci, qui sont très souvent malveillantes, peuvent influencer les pensées du sujet, ainsi que son jugement. De

même, elles peuvent lui ordonner de commettre toutes sortes d'actions. Le devoir du psychiatre étant de protéger sa patiente des gestes irréparables qu'elle risquait de commettre envers elle-même et autrui, il lui fallait connaître son degré d'attachement pour l'être imaginaire.

— Éliisa, dis-moi... que ressens-tu pour Mathias ?

— Je vous ai déjà expliqué que je ne peux pas ressentir de sentiments pour qui que ce soit.

— Sauf pour Mathias, précisa le docteur Brossard en plissant les yeux comme s'il cherchait à percer un mystère.

— C'est vrai. Aussi étrange que ça puisse paraître, c'est seulement quand nous sommes en contact que j'éprouve des émotions. Je dirais qu'il est important pour moi.

Le psychiatre se permit d'insister devant cette réponse vague.

— Qu'éprouves-tu exactement pour lui ? De l'amitié ? De l'amour ?

— La définition de l'amour est trop vaste pour que je puisse m'en faire une idée. Mais quand j'entends sa voix, tout devient différent. Ce n'est plus ma tête qui me guide, mais mes sens.

— Quelles sont tes intentions par rapport à Mathias ?

— Je vous avoue que c'est difficile de l'ignorer, car quand je le chasse de ma tête, c'est comme s'il me manquait une partie de moi-même. Mais vous m'avez conseillé de ne plus lui parler pour pouvoir me retrouver et je veux réussir. Alors je ne lui répondrai plus.

Le psychiatre se leva et vint s'asseoir sur le coin de son bureau, tout juste devant Éliisa. L'œil pénétrant, il se pencha vers elle.

— Lui as-tu expliqué pourquoi vous devez mettre un terme à vos discussions ?

— Oui. Je lui ai dit que mon but était d'exprimer mes émotions et mes sentiments sans lui.

Dr Brossard contempla l'adolescente avec une expression à la fois curieuse et aimable.

— Dans ce cas, il serait peut-être bon de le lui rappeler. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Vous me permettez de communiquer à nouveau avec lui ?

— Seulement pour lui redire que tu veux apprendre à t'extérioriser seule. Et s'il te parle encore, il faudra le lui répéter jusqu'à ce qu'il comprenne que tu n'as plus besoin de lui.

— D'accord, docteur Brossard.

L'air satisfait, l'homme quitta sa position et raccompagna sa cliente jusqu'à la sortie. Pendant que cette dernière décrochait son long manteau en laine bleu marine de la patère pour l'enfiler, le docteur ouvrit la porte en disant :

— Reviens me voir jeudi prochain, à la même heure. Et n'oublie pas de prendre ta médication tous les jours. C'est très important.

Sur un hochement de tête, Éliissa s'éloigna lentement dans le corridor, tandis que le psychiatre retourna prendre place derrière son bureau. En relisant ses notes, il ne put s'empêcher de s'interroger sur le diagnostic qu'il avait posé sur la jeune fille. Même si certains de ses symptômes s'apparentaient à la schizophrénie, un doute s'insinuait maintenant dans son esprit. D'abord, parce qu'il jugeait tout à fait inhabituel que ces hallucinations auditives aient débuté à l'âge de cinq ans. Dans la majorité des cas, les premiers signes apparaissaient à l'adolescence ou à l'aube de l'âge adulte. Ce qui lui semblait d'autant plus particulier résidait dans le fait que la plupart des gens victimes d'hallucinations auditives entendent les voix commenter leurs gestes, leurs comportements, en plus de les inciter à poser des actions. Or, sa patiente, elle, discutait de divers sujets avec son ami imaginaire. Elle prétendait même avoir tissé avec lui un lien de complicité. De plus, elle ne souffrait d'aucun autre trouble associé à la schizophrénie ; soit un tableau pseudo dépressif, des changements d'humeur, des phobies ou des bizarreries. Au contraire, elle était très intelligente, et hormis la présence de ce personnage, son discours était cohérent et fiable. Qui plus est, son autocritique était vive. Elle niait également tout épisode de déréalisation ou de dépersonnalisation. Ses examens et évaluations psychiatriques ne démontraient aucun signe évocateur de maladie mentale. Néanmoins, cette absence totale d'émotion qui la caractérisait cachait quelque chose qu'il ne parvenait pas à découvrir. Au cours de toute sa carrière en psychiatrie, il n'avait jamais rencontré un cas aussi complexe. À quelle psychopathologie pourrait-il attribuer les hallucinations auditives dont était victime Éliissa Lacoste depuis sa petite enfance ?

Installée à l'une des tables rectangulaires de l'immense cafétéria du Collège de Rosemont, Éliッサ prenait son repas du midi en compagnie de Daphnée Vaillant, sa seule camarade de classe qui n'eût jamais entretenu de préjugés à son égard. Leur personnalité très différente ne les avait pas empêchées de devenir inséparables dès l'école primaire. Étant l'unique confidente d'Éliッサ, Daphnée connaissait presque tout de sa vie, y compris l'existence de son ami imaginaire et la thérapie récemment entreprise pour l'effacer à tout jamais de sa tête. Toutefois, elle n'encourageait pas ses démarches, elle qui se plaisait à croire que Mathias était un preux chevalier qui surgirait un jour ou l'autre sur la route de son amie. Et si cette dernière s'était fiée à ce seul jugement, elle serait en train de parcourir le monde à sa recherche.

— Comment ça s'est passé, hier, avec ton psy ? s'enquit Daphnée avec une avide curiosité en déballant son roulé au poulet.

— Bien, répondit Éliッサ. Comme je te l'ai déjà mentionné, Mathias Boissonneault n'existe pas et je prends un médicament pour ne plus entendre sa voix dans ma tête.

La rouquine mordit dans son sandwich tout en regardant son interlocutrice d'un air contrarié.

— Je persiste à croire qu'il communique avec toi par télépathie, confessa-t-elle la bouche pleine. Mon petit doigt me dit qu'il est l'homme de ta vie !

Éliッサ ne fut guère surprise du commentaire de son amie à la personnalité rêveuse et dont la plume poétique n'évoquait que l'amour. À maintes reprises, elle lui avait suggéré de faire publier ses écrits, convaincue qu'elle aurait du succès. Par ailleurs, elle savait que Daphnée ne possédait pas le don de voyance, tandis que son psychiatre avait suivi de longues études pour poser des diagnostics fiables.

Éliッサ souleva lentement le couvercle d'un contenant en plastique rempli de légumes colorés, puis regarda sa compagne.

— Tu dis des sottises. Le docteur Brossard dit que Mathias est un personnage inventé. C'est tout de même un expert en psychiatrie.

— Mathias est trop réel pour ne pas exister, s'entêta Daphnée. Selon ce que tu me racontes, il a une personnalité bien à lui, un physique spécifique et même, un nom de famille.

—L'imagination est sans limites. Je dois revenir dans la réalité pour guérir.

—Mais... ça ne te chagrine pas de l'éloigner de toi après toutes ces années ?

—Tant et aussi longtemps qu'il se taira, je ne ressentirai rien.

Cette réponse froide et inattendue jeta Daphnée dans un silence réprobateur. Comment Éliッサ pouvait-elle parler ainsi ? Mathias avait toujours fait partie d'elle, et voilà qu'aujourd'hui, elle le reléguait aux oubliettes comme une vieille pantoufle usée. La rouquine s'inquiéta également du fait que si sa copine chassait Mathias à tout jamais, elle ne pourrait plus sourire, ni s'amuser, ni verser une larme. Cette seule pensée la terrifiait.

—Tu ne peux quand même pas vivre le reste de tes jours sans éprouver de sentiments ! lâcha-t-elle d'un ton presque tragique.

Éliッサ entama son repas tranquillement, au grand désespoir de Daphnée qui ajouta :

—Éliッサ ! Dis quelque chose ! Personne n'a envie d'être une loque humaine... Comment peux-tu laisser ce thérapeute décider de ce que sera ta vie ?

—Mathias m'empêche d'être moi-même et de m'exprimer, expliqua calmement la jeune femme. Si je veux devenir comme toi et comme tout le monde, il faut que j'arrive à le faire disparaître.

—Ce sont des foutaises ! insista Daphnée. Je suis certaine que ce garçon existe et tu ne devrais pas écouter ton psy.

—Puisque tu sembles si sûre de toi, dis-moi pourquoi j'éprouve des émotions seulement quand je lui parle, répliqua Éliッサ de sa voix posée.

Ne s'étant jamais interrogée à ce sujet, cette question prit Daphnée par surprise.

—Il y a sûrement une réponse logique, répliqua-elle, les joues empourprées.

—Mais tu n'as pas cette réponse et moi non plus. Probablement que personne dans cette cafétéria ne pourrait nous la donner. Cependant, le docteur Brossard sait pourquoi et son explication est très cohérente.

—Qu'est-ce que c'est, alors ?

—Un problème de personnalité. Un manque de confiance en moi qui nécessite la présence de cet être imaginaire pour m'extériori-

ser. En arrêtant de parler à Mathias, en faisant taire sa voix une bonne fois pour toutes, je serai en mesure d'exprimer mes émotions et mes sentiments. La médication que je prends m'aidera à atteindre cet objectif.

À contrecœur, Daphnée dut admettre que l'explication du psychiatre était sensée. En silence, elle termina son sandwich et but quelques gorgées de jus de fruits. Il lui était toutefois impossible d'écarter les réflexions qui l'assaillaient. Elle connaissait Éliissa depuis presque cinq ans et elle était certaine que cette fille n'était pas folle. Bien au contraire, son intelligence surpassait celle de tous les élèves des écoles qu'elles avaient fréquentées ensemble, y compris ceux des degrés supérieurs. Aussi, Daphnée avait la certitude qu'aucune personne n'était en mesure de feindre ce regard éteint, cet air hermétique et ce ton neutre qui caractérisaient Éliissa. De plus, selon elle, un être imaginaire ne pouvait pas faire naître une étincelle dans les yeux de cette même personne ni lui donner un visage serein ou une voix chantante. Pour toutes ces raisons, Daphnée savait que son amie vivait quelque chose d'exceptionnel. Il fallait donc que Mathias existe réellement !

Depuis qu'elle s'était liée d'amitié avec Éliissa, Daphnée s'était intéressée à des lectures sur la télépathie et croyait dur comme fer à ce phénomène. Dans le plus grand secret, elle avait fait des recherches sur Internet pour essayer de retrouver un Mathias Boissonneault à Vancouver, mais en vain. En mars 2006, *Facebook* commençait à peine à être connu des étudiants et *Twitter* venait tout juste de naître. Son éventail de recherches était donc très limité. Elle persistait tout de même à croire qu'un jour, Éliissa et ce garçon se retrouveraient face à face.

— Depuis quand, exactement, tu ne parles plus à Mathias ? demanda-t-elle en redressant le menton avec défi.

Éliissa s'adossa contre sa chaise et fixa son amie en songeant que l'expression *tête de mule* avait sûrement été inventée juste pour elle.

— Ça fait presque deux mois, répondit-elle.

— Tu n'as plus jamais entendu sa voix depuis ?

— Oui, bien sûr. Mais j'ai choisi de l'ignorer.

— Tu vois bien que ton psy a tort ! s'exclama Daphnée d'un air victorieux. Si Mathias faisait vraiment partie de ton imagination, il aurait disparu à la seconde où tu as compris que tu l'avais créé.

— Je ne peux pas le chasser de ma tête du jour au lendemain, répliqua Éliissa. J’y arriverai avec le temps, la thérapie et la médication.

La jeune fille rousse soupira d’agacement et fronça sévèrement les sourcils.

— Tu ne devrais pas faire ça. Imagine si c’était lui qui te fermait sa porte à jamais. Vous avez besoin l’un de l’autre, c’est ce que tu m’as toujours dit. Vous êtes liés par quelque chose d’extraordinaire, pour communiquer comme vous le faites !

Malgré les propos de Daphnée, qui lui semblaient somme toute raisonnables, Éliissa décida que le sujet était clos et se replia dans le silence. Mais c’était sans compter l’acharnement de la jolie rousse aux yeux émeraude.

— Comment peux-tu accorder ta confiance aussi facilement ? questionna celle-ci en croquant dans sa pomme avant d’ajouter pour elle-même : « Tu es si intelligente ! »

— Veux-tu être plus claire ? rétorqua Éliissa qui jouait avec ses légumes plus qu’elle ne les mangeait.

— Je parle de ton psy. Tu fais tout ce qu’il te dit à la lettre. Il a certes des connaissances en psychiatrie, mais pas en parapsychologie.

— Parce que tu en as, toi ?

— Il suffit d’aller sur Internet, répliqua Daphnée. On y trouve de l’information sur tous les sujets. Ce n’est pas seulement dans les romans de science-fiction que l’on retrouve des gens dotés de différents pouvoirs. Alors, à ta place, ça ferait longtemps que j’aurais remué ciel et terre pour rencontrer Mathias en personne !

— J’ai déjà fait certaines lectures sur la télépathie, informa Éliissa. Je sais que c’est possible.

— Bon ! Il était temps que tu fasses quelque chose ! s’exclama Daphnée avec satisfaction.

Puis, avant même que sa copine puisse répliquer quoi que ce soit, elle enchaîna en disant :

— Pourquoi tu ne demandes pas à Mathias de t’appeler ? Cela répondrait à tous nos questionnements !

— Est-ce que je t’ai dit qu’il me l’a justement proposé avant les vacances de Noël ? lança Éliissa en refermant le couvercle de son plat de légumes.

— Non ! s’exclama Daphnée en écarquillant les yeux. Pourquoi m’as-tu caché quelque chose d’aussi important ?

— Parce que j'ai refusé de me prêter à ce jeu, répondit nonchalamment l'adolescente en croquant dans une poire.

— Un jeu ? s'offusqua Daphnée. Éliissa ! Je ne te comprends pas ! Tu as la chance d'établir un contact réel avec Mathias et tu...

— Daphnée, je t'en prie, chuchota Éliissa en posant doucement sa main sur celle de son amie. Parle moins fort, tout le monde nous regarde.

La jeune femme balaya rapidement du regard la cafétéria et s'aperçut que sa copine disait vrai.

— Je suis désolée, reprit-elle tout bas. Mais explique-moi pourquoi tu as reculé devant l'offre de Mathias, parce que je ne saisis pas les raisons de ton refus.

— Ce n'est pas si simple, Daphnée. J'ai beaucoup de respect pour tes théories parapsychologiques, mais la vérité est qu'aucun être humain sur cette planète ne peut communiquer à voix haute avec une tierce personne par le biais de la pensée alors qu'ils se trouvent à des milliers de kilomètres l'un de l'autre. Les recherches que j'ai effectuées m'ont fait comprendre que la télépathie est axée sur les ressentis, les impressions, la subjectivité. Il ne s'agit pas de conversations entre deux individus. Ce que je vis avec Mathias s'apparente vraiment aux symptômes reliés à la schizophrénie et je ne peux pas fermer les yeux sur les analyses médicales de mon psychiatre. Alors, quand j'ai commencé à prendre des médicaments antipsychotiques, j'en ai parlé à Mathias. Étrangement, c'est seulement à ce moment qu'il m'a mise au défi de l'appeler au téléphone. Je sais qu'il s'agit d'un conflit qui se passe dans ma tête. J'ai besoin de mon personnage imaginaire pour m'exprimer et, mise devant le fait accompli, il y a quelque chose en moi qui ne veut pas le détruire. Il y a donc une bataille qui se livre à l'intérieur de mon cerveau dont je ne suis pas consciente. Mais pour guérir, Mathias doit disparaître. Je n'ai pas l'intention de lui donner du pouvoir en acceptant ses suggestions débiles.

Daphnée encaissa toute l'information les lèvres pincées pour s'empêcher d'interrompre son amie, car sa réplique était toute prête.

— Rien ne pourra m'empêcher de penser que quelque chose de très puissant vous lie l'un à l'autre, quelque chose qui va bien au-delà des connaissances de l'homme.

Élissa sut alors que son amie ferait tout pour avoir le dernier mot. Elle se leva donc pour aller vider le contenu de son cabaret dans une poubelle. De retour près de la table, elle se pencha pour saisir son sac en toile noir sous sa chaise, mais Daphnée le fit avant elle et le lui tendit en disant :

— J’essaie de comprendre pourquoi, tout à coup, tu ne crois plus en Mathias, alors que depuis toutes ces années, tu es parvenue à me convaincre de son existence !

— Peut-on changer de sujet, s’il te plaît ?

Élissa n’attendit pas que Daphnée réponde. Avec des gestes lents, elle passa la courroie de son sac sur son épaule et se dirigea lentement vers la sortie de la cafétéria.

— Écoute... quelque chose me dit que ton psy se trompe, maintint Daphnée qui l’avait rejointe presque en courant. Ce n’est pas ordinaire que tes yeux s’allument subitement dès que tu entends sa voix. J’en ai été témoin tellement de fois !

Élissa ne s’arrêta que lorsqu’elles furent dans le large corridor qui menait aux casiers. Elle imita la posture qu’adoptait parfois la rouquine en mettant ses deux mains sur ses hanches. Son geste de défi contrastait toutefois terriblement avec son regard vide et sa voix neutre.

— Qu’est-ce que tu veux que je fasse, Daphnée ?

— Tu pourrais commencer par accepter cet appel téléphonique ! Ne pas aller au bout de la vérité te condamne peut-être à un faux diagnostic psychiatrique. Penses-y sérieusement ! Tu capitules trop rapidement devant le verdict de ce médecin. Il a étudié la psychiatrie, mais d’autres étudient la parapsychologie. Et rien ne prouve que ces théories soient fausses. Qu’est-ce que ça te coûte d’essayer de contacter Mathias ?

Élissa dut admettre que son interlocutrice n’avait pas tout à fait tort.

— Bon, on fait comme ça, capitula-t-elle enfin. Je téléphonerai au docteur Brossard après l’école et s’il juge que cet exercice peut m’aider, je le ferai.

— Voilà ! s’exclama Daphnée, satisfaite.

— Quitte à passer toute une soirée à attendre que le téléphone sonne pour te prouver que mon psy a raison...

Ce soir-là, installée à sa table de travail dans la tranquillité de sa chambre, Éliッサ ne parvenait pas à se concentrer sur ses devoirs. La conversation téléphonique qu'elle avait eue avec le docteur Brossard à son retour de l'école repassait continuellement en boucle dans sa tête. Et la dernière question qu'il lui avait posée vibrail encore à ses tympans : « Éliッサ, avec tous les efforts que tu déploies pour l'effacer de ton existence, veux-tu vraiment redonner du pouvoir à cet être fictif ? » Cette question était une réponse en soi, car bien évidemment, elle refusait de retourner à la case départ. Chaque jour qui passait était une victoire, même si Mathias revenait la hanter de temps à autre. Elle finirait bien par ressentir des émotions et les exprimer sans avoir besoin de cette voix dans sa tête. Il fallait seulement qu'elle soit constante dans sa démarche et qu'elle fasse confiance à son psy. Surtout, elle ne devait jamais plus oublier que Mathias était irréel, que Mathias était...

« Éliッサ, m'entends-tu ? »

La jeune femme interrompit brusquement le flot de ses pensées et chercha autour d'elle la provenance de la voix. Mais lorsque son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine et qu'une extrême nervosité la gagna, elle sut que ça ne pouvait être que Mathias. Ses émotions étaient de retour.

« Qu'est-ce que je t'ai fait ? entendit-elle encore dans sa tête. Vas-tu me bouder encore longtemps ? »

Agacée au plus haut point, Éliッサ ferma son cahier d'étude d'un geste brusque, se leva, puis fit les cent pas dans sa chambre en réfléchissant. Elle avait deux choix : se libérer à jamais de ce personnage imaginaire qui lui empoisonnait l'existence en suivant les conseils de son psychiatre, ou suivre la suggestion de Daphnée.

« Éliッサ, bon sang ! Vas-tu enfin me répondre ? »

Pressée par l'impatience de Mathias, la jeune femme se laissa guider par son instinct.

— Je t'entends, Mat, dit-elle d'un ton ferme.

« Enfin ! Tu te décides à délier ta langue ! »

— Ne prends pas ce ton victorieux. Tu risques de ne pas aimer notre dernière conversation.

« Notre dernière... Mais qu'est-ce qui se passe avec toi ? »

Dans sa chambre, l'adolescente marchait toujours en adoptant la cadence lente et régulière d'une personne qui réfléchit.

— J'aimerais que tu m'écoutes jusqu'à la fin, sans m'interrompre, prononça-t-elle doucement, mais avec autorité.

Le silence qui s'installa dans sa tête signifiait que Mathias respectait sa requête. Elle s'assit en tailleur au centre de son lit et respira profondément en essayant de choisir les mots justes. Maintenant que son prétendu ami imaginaire était là, elle sentait une nouvelle énergie l'envelopper et son être tout entier vibrer de vie. Non seulement elle n'avait plus envie de rompre son lien avec lui, mais en songeant à ce qu'elle s'apprêtait à lui dire, une ineffable et profonde douleur lui étreignit le cœur. Se remémorant toutefois les paroles du docteur Brossard, son intellect prit le dessus sur ses émotions. Tant et aussi longtemps qu'elle lui permettrait de vivre, il la hanterait. Si elle voulait apprendre à s'exprimer et devenir un être humain comme les autres, il lui fallait chasser Mathias. Et elle seule avait le pouvoir de le faire disparaître à jamais.

— Mat, j'ai compris, récemment, que tu n'existes pas, commença-t-elle sans plus d'hésitation. Tu es un personnage que j'ai créé pour je ne sais quelles raisons, mais je les découvrirai certainement durant ma thérapie. Tu as été mon complice, mon seul grand ami, mais je ne suis plus une enfant. Tu dois disparaître pour que je puisse réussir à avoir des émotions et apprendre à les exprimer. À partir de maintenant, je ne veux plus jamais entendre ta voix.

Elle s'arrêta et attendit une réplique qui ne vint pas. Mathias avait-il enfin compris ? La réponse à sa question ne tarda pas.

« On t'a fait un lavage de cerveau, ma foi ! Voyons, Éli ! Notre lien est si fort qu'on peut se parler sans téléphone ni ordinateur. Je ne connais personne d'autre qui arrive à communiquer de cette manière. Et toi ? »

— Tu l'as dit, Mat. Je suis la seule personne de tout mon entourage à vivre ça et c'est vraiment absurde. Je sais maintenant que ça se passe seulement dans ma tête et je veux guérir.

«Éli, tu ne souffres d'aucune maladie mentale. Je suis vivant. Tu communique avec moi par télépathie. Cette complicité, ces secrets, ce lien privilégié que nous avons créé...»

— Ce ne sont que des illusions de mon cerveau malade !

«Je t'ai proposé qu'on se parle de vive voix, mais tu as refusé et depuis, tu es muette comme une tombe ! Pourquoi ?»

Élissa se sentit soudain tiraillée entre ses sentiments et sa logique. Elle aurait tant aimé se prouver qu'elle était saine d'esprit en acceptant cet échange téléphonique. Elle se retrouverait alors en contact réel avec quelqu'un qui la comprenait, la complétait et surtout, qui lui permettrait d'être humaine. En même temps, un scénario tout autre se dessinait dans sa tête. Elle s'imaginait, le combiné en main, attendre en vain l'appel d'un personnage irréel. Le tableau, des plus pathétiques, la représenterait affublée d'une maladie mentale aussi grave que la schizophrénie. Pour une énième fois, les paroles du docteur Brossard dansèrent dans sa tête : «Élissa, avec tous les efforts que tu déploies pour l'effacer de ton existence, veux-tu vraiment redonner du pouvoir à cet être fictif ?»

— Il faut que ça arrête, dit-elle avec assurance. Je me fais ridiculiser par tout le monde à cause de toi. Tous les psys en ville connaissent mon cas et j'ai même commencé à prendre des pilules pour les névrosés ! Maintenant, je te demande de disparaître à jamais !

«Donne-nous au moins une chance ! supplia la voix dans sa tête. Dis-moi ton numéro et je te jure que ton appareil va sonner dans moins d'une minute !»

Le ton était si persuasif qu'Élissa vit s'effondrer sa dernière résolution, celle de ne pas céder aux prières de son ami imaginaire. Une petite voix au fond d'elle-même lui soufflait de courir le risque. Qu'avait-elle à perdre ? Même si elle attendait en vain l'appel de Mathias, qu'y aurait-il de si dramatique ? Cela viendrait seulement confirmer qu'elle était probablement schizophrène. Et puis, elle n'était pas obligée de dire à son psy ni à personne d'autre qu'elle avait espéré, l'espace d'une minute, que Mathias fût réel et qu'elle fût normale. Elle se redressa en inspirant profondément, comme si ce geste lui permettait de se sentir plus courageuse.

— D'accord, Mat, tu as gagné. Je te donne mon numéro et j'attends ton appel.

« Alléluia ! s'exclama le garçon, triomphant. Enfin, tu raisonnes comme il se doit ! »

— Tu dois cependant me faire une promesse.

« N'importe quoi, Éli ! N'importe quoi pour te prouver que nous ne sommes pas fous tous les deux ! »

— Si le téléphone ne sonne pas d'ici les cinq prochaines minutes, tu dois me promettre de ne plus jamais me parler. Tu devras disparaître à tout jamais.

« Ça ne ne risque pas de se produire. Attends-toi à la plus belle surprise de ta vie. »

— Jure-le quand même, Mat, insista Éliッサ d'un ton autoritaire.

« Je te le jure. Allez, donne-moi ton foutu numéro et nous aurons enfin la preuve de l'existence de l'autre ! »

Éliッサ sentit son cœur bondir dans sa poitrine et un sentiment de joie intense lui étreignit la gorge. L'assurance de Mathias venait de faire naître en elle un fol espoir. En effet, si le téléphone sonnait, cela signifierait qu'elle n'était ni timbrée ni schizophrène. Cela signifierait aussi que son lien avec lui allait bien au-delà de la télépathie, comme Daphnée l'avait suggéré plus tôt. Il ne lui resterait donc qu'à découvrir pourquoi elle ne ressentait des émotions que lorsqu'elle était en contact avec lui.

— C'est un appel interurbain. Tu dois composer le numéro 1 en premier, l'informa-t-elle d'une voix soudainement enjouée tant elle était incapable de contenir son excitation.

« Allez, accouche ! » s'impatienta Mathias.

— 514 438-2...

— Éliッサ ! Éliッサ !

La jeune femme s'interrompit brusquement. Cette voix si familière qui l'appelait était bien réelle et tout près d'elle. Deux coups secs résonnèrent ensuite contre la porte de sa chambre, avant qu'elle ne s'ouvre à toute volée. Le teint pâle, son père apparut sur le seuil.

— Éliッサ, on a besoin de toi ! Ta mère a fait une mauvaise chute dans l'escalier du sous-sol.

Voulant venir au secours de ses parents, elle fut aussitôt sur pieds et oublia ses folles espérances.

Mars 2006

La cloche qui annonçait la fin du cours n'avait pas fini de retentir que tous les étudiants se ruaient vers la sortie après avoir déposé à la hâte leur test de français sur le bureau de leur professeur, Jeff Adams. Le quadragénaire de taille moyenne, au crâne rasé et au visage sympathique se tenait debout près de la porte, les saluant un à un en répétant inlassablement avec bonne humeur :

— N'oubliez pas d'étudier ce soir, car la deuxième partie vous attend demain. Il ne faut pas négliger pour autant de compléter les exercices des pages 11 et 12.

— Des devoirs en plus ! Vous n'allez jamais nous donner de répit ! se plaignit une étudiante d'un ton boudeur.

— Vous me remercirez un jour, *Miss Walker*.

Quand tous les élèves furent sortis, Jeff Adams referma la porte d'un air satisfait. Tandis qu'il se dirigeait vers son bureau, il entendit un chuchotement vague quelque part autour de lui. Il s'arrêta net et son regard se porta au fond de la deuxième rangée. Ce qu'il vit lui arracha un soupir de contrariété. Crayon à la main, un étudiant était assis droit comme un piquet devant son pupitre, la tête penchée sur quelques feuilles éparées. Pendant toute la durée du cours, la posture du jeune homme lui avait donné l'impression qu'il était concentré à faire son examen, mais Jeff s'était royalement trompé. Il dormait !

Il s'en approcha, puis s'apprêta à poser une main sur son épaule pour le réveiller quand la voix de l'étudiant s'éleva, ce qui le força à suspendre son geste.

— Éli ! Éli, bon sang ! Réponds-moi !

Bien que Jeff eût déjà entendu parler du phénomène *Mathias Boissonneault*, c'était bien la première fois qu'il était témoin de ses *délires*. Le mot était sans doute un peu exagéré, mais aucun professeur n'avait réussi à expliquer les comportements bizarres de cet étudiant. Ils cherchaient tous à comprendre ce qui l'amenait à avoir des sautes d'humeur fréquentes et des réactions souvent excessives. Mathias Boissonneault pouvait éclater d'un rire soudain au beau milieu d'un

cours, alors que rien ni personne ne l'avait provoqué. Quand on le questionnait, il répondait qu'il venait de se souvenir d'une anecdote comique. Aussi, on le voyait parfois se réfugier dans un coin et soliloquer. Mais il avait toujours une explication logique : « Je réfléchis tout haut » ou encore « Je prépare un exposé oral ».

Quant à ses camarades de classe, filles et garçons, tous le fuyaient comme la peste et lui attribuaient des étiquettes infamantes telles que : débile mental, bipolaire ou schizophrène. Devenu solitaire par la force des choses, son seul ami était un adolescent turbulent et perturbateur. Mathias Boissonneault et Craig Jamieson faisaient la paire en raison du fait que tous les deux avaient des problèmes de comportement. Ils accumulaient les rapports de mauvaise conduite et les suspensions de cours. Contrairement à Mathias, Craig ne faisait toutefois peur à personne.

— Éliisa, arrête ce jeu !

Curieux, Jeff plissa les yeux et se pencha légèrement vers son élève, qui poursuivait son discours avec impatience.

— Pourquoi est-ce que tu t'obstines à garder le silence ? Je sais très bien que tu m'entends, Éli ! Tu n'as pas le droit de me faire ça !

« De toute évidence, les rêves de ce jeune homme sont peuplés de tourments », songea Jeff. Désireux de mettre un terme à ses cauchemars, il lui secoua doucement l'épaule.

— Réveille-toi, Mathias.

Le garçon sursauta, releva brusquement la tête et jeta un regard inquisiteur à son professeur.

— Qu'est-ce que j'ai fait, encore ? s'enquit-il, l'air faussement innocent.

— Tu as dormi pendant toute la durée du cours, signifia l'enseignant de ce ton tranquille qui le caractérisait. As-tu fait ton examen ?

Mathias se redressa avec nonchalance et lui remit son test. Jeff eut une grimace de déplaisir en s'apercevant que tous les espaces censés accueillir les réponses étaient vides.

— Quelle est ton excuse, cette fois ?

— Je n'ai pas besoin d'apprendre le français, cracha le jeune avec insolence. Nous le parlons couramment à la maison.

À vrai dire, si Mathias était parfaitement bilingue à l'oral, il récoltait souvent des échecs à l'écrit. Par moments, il surprenait son professeur en surpassant sa moyenne, mais il ne montrait aucune constance dans son apprentissage. De plus, si l'on se fiait au présent trimestre, il doublerait encore sa troisième année du secondaire, tandis que les adolescents de son âge avaient déjà fait leur entrée au collège. Jeff essaya de le remettre à l'ordre.

— Dans les écoles françaises, tous les élèves ont des cours de français, et pourtant, il s'agit de leur langue première.

— Je n'en ai rien à foutre de la syntaxe et de l'orthographe, maugréa Mathias. Je veux devenir pompier. Alors à quoi ça va me servir de bien écrire ?

L'enseignant fut tenté de lui expliquer que cela lui permettrait de changer de niveau, mais connaissant le tempérament fougueux de l'adolescent, il choisit de ne pas provoquer sa colère.

— Cette fois, je m'abstiendrai d'envoyer un rapport à l'administration et donc, tu auras la chance de reprendre ton examen demain. Mais j'aimerais que tu cesses de sommeiller pendant mes cours.

— Je ne dormais pas, le contredit Mathias en ramassant ses effets.

— Pourtant, tu rêvais, enchaîna Jeff en émettant un sourire sans malice. Je t'ai entendu très clairement parler à ta petite amie Éliissa.

Mal à l'aise, Mathias empoigna son sac à dos, tandis que son professeur retournait vers son bureau. Après y avoir fourré ses livres et ses crayons, il le balança de façon désinvolte sur son épaule et rejoignit son instituteur. Arrivé à sa hauteur, il lança avec bravade :

— Vous ne savez même pas qui est Éliissa ! Pourquoi dites-vous qu'elle est ma petite amie ?

Jeff finit de rassembler les examens de ses élèves et les déposa dans sa mallette. Puis, levant les yeux vers Mathias qui le dépassait de quelques centimètres, il lança d'une voix posée :

— Il n'est pas si difficile d'en tirer des conclusions. Tu négliges de faire un test et tu rêves à cette jeune fille durant tout le cours. Pendant ton sommeil, tu lui adresses des mots qui laissent sous-entendre qu'elle t'a... plaqué.

— Je vous ai dit que je ne dormais pas, se défendit encore le jeune homme avec véhémence. J'ai entendu la cloche sonner et vous avez répété au moins quinze fois d'étudier ce soir pour la deuxième partie de l'examen. Et Allison Walker s'est plainte d'avoir trop de devoirs !

L'étonnement se peignit sur les traits de Jeff. Son élève était de toute évidence bien réveillé à la fin du cours, puisqu'il avait eu conscience de tout ce qui s'était passé autour de lui. Pourtant, au même moment, il avait les yeux fermés et s'adressait à cette Éliissa comme s'il lui parlait en plein rêve.

Jeff Adams enseignait le français depuis presque dix ans, mais il était avant tout un passionné de psychisme, de parapsychologie, de même qu'il s'intéressait beaucoup aux phénomènes paranormaux et surnaturels. C'est assurément la raison pour laquelle une hypothèse s'imposa dans son esprit, hypothèse qu'il ne put s'empêcher de partager avec le jeune homme, avec néanmoins beaucoup d'hésitation.

— Mathias, est-ce que... serait-il possible que... est-ce que tu tentais d'établir un contact télépathique avec ta petite amie ?

Le garçon demeura muet de stupéfaction. Pour la première fois de sa vie, quelqu'un osait faire allusion à la communication par la pensée pour expliquer ce qu'il partageait avec Éliissa.

— Est-ce que tu crois à ce phénomène ? insista l'enseignant devant le silence de son élève.

Hésitant à répondre, Mathias se demandait si son professeur n'était pas en train de se payer sa tête. Il aurait tant souhaité se confier sur ce qu'il vivait depuis l'enfance avec Éliissa, mais pour une rare fois dans sa vie, la prudence l'emporta sur son impulsivité.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? s'enquit-il en repoussant d'une main une mèche brune qui retombait sur son front.

Jeff s'appuya contre son pupitre et croisa les bras avant de plonger son regard franc dans celui de Mathias.

— Tu affirmes que tu ne dormais pas et tu me l'as démontré en me racontant avec exactitude ce qui s'est passé dans les dernières minutes du cours. Quelques secondes plus tard, tu t'adressais à Éliissa et tes paroles laissaient deviner qu'elle t'ignorait. Je suppose donc que tu étais en transe télépathique. Dans cet état, l'humain peut voir et en-

tendre tout ce qui se passe autour de lui grâce à son conscient, tandis que son inconscient est complètement ailleurs.

Mathias n'arrivait pas à croire que Jeff Adams puisse aborder si naturellement un sujet jusque-là occulté par l'ensemble de son entourage.

— Vous êtes vraiment sérieux ? demanda-t-il pour s'assurer qu'il ne se moquait pas de lui.

— Bien sûr ! lui assura Jeff, comme si c'était une évidence. La télépathie existe, mais rares sont ceux qui sont capables de la pratiquer. L'humain est encore très fermé à cette forme de communication qui exige des connaissances plutôt difficiles à acquérir. D'ailleurs, j'ai toujours cru que seuls les gens dotés d'un don particulier pouvaient réussir à le faire. Je t'avoue cependant que je trouve étrange que tu communique à voix haute, car la télépathie est définie comme une transmission de pensées. Mais puisque je ne l'ai jamais pratiquée, j'ignore comment ça se passe réellement.

Mathias écoutait son enseignant avec une attention soutenue, ce qui était peu fréquent chez lui. Du coup, il sentit sa combativité naturelle s'atténuer. Il restait méfiant, car demeurait au fond de lui la crainte que Jeff Adams soit en train de rire à ses dépens. Comme si ce dernier venait de capter la préoccupation de son étudiant, il s'empressa d'ajouter :

— Je suis très sérieux. Je m'intéresse à ce sujet depuis fort longtemps et j'ai même essayé de pratiquer la télépathie, mais sans succès. Est-ce que tu y arrives vraiment ?

L'adolescent fut rassuré par ces paroles, mais surtout, par la sincérité qu'il lisait dans les yeux de son professeur. Ses dernières réticences tombèrent, puis il lança :

— Je vous jure que je communique avec Éliisa depuis que je suis enfant. La première fois que ça m'est arrivé, j'étais seul dans ma chambre. Aussi étrange que ça puisse paraître, on est devenus...

Il s'interrompit, repoussa de nouveau sa mèche rebelle et reprit en disant :

— Vous allez me croire vraiment dingue, prof, mais on est devenus les meilleurs amis du monde. Mes parents disent que j'ai inventé une amie imaginaire pour lui faire subir mes bizarreries, mon

trop-plein d'émotion et mon mauvais caractère. Vous êtes le seul à avoir saisi ce que je vis et je vous avoue que ça me déboussole.

Jeff ne doutait pas des propos de son élève, aussi inconcevables fussent-ils pour le commun des mortels. Cet adolescent, que tous croyaient un peu cinglé, était de toute évidence pourvu d'un don de transmission de pensées.

— Qui est Éliissa ?

La question éveilla chez Mathias des réactions contradictoires. Aujourd'hui, on le questionnait sur son amie alors qu'il avait tellement envie de parler d'elle ! En contrepartie, il ne parvenait pas à se départir entièrement de cette crainte d'être encore une fois jugé et classé dans la catégorie des aliénés. Pourtant, Jeff ne venait-il pas de lui dire qu'il ajoutait foi à ses paroles ? La compréhension dont faisait preuve ce dernier lui donna le courage de s'épancher.

— Je venais d'avoir cinq ans lorsqu'elle s'est manifestée dans ma tête pour la première fois. J'étais en pénitence. J'avais beaucoup de colère en moi, trop de colère pour un si jeune enfant. Et je me suis mis à parler tout seul à voix haute, en disant que j'étais tanné de n'être compris de personne et d'être enfermé dans ma chambre pour des raisons qui ne justifiaient pas une punition.

— Que s'était-il passé pour tu entres dans une telle colère ? questionna l'enseignant, hautement intéressé par l'histoire de Mathias.

— En entrant dans la maison, ce jour-là, j'ai accroché au passage un vase auquel ma mère tenait énormément. Un précieux souvenir d'un voyage en Chine qu'a fait ma grand-mère maternelle, qui est décédée très jeune. Il s'était brisé en mille morceaux. Je me souviens très bien que je courais dans le corridor, alors que c'était défendu. C'était un accident et j'en voulais énormément à ma mère de m'avoir puni injustement, mais je m'en voulais davantage d'être aussi... colérique et impulsif. Malgré mon jeune âge, j'étais conscient de mon mauvais caractère et de mes émotions trop intenses. Et pendant que je débitais des grossièretés à l'univers, la voix d'Éliissa s'est fait entendre dans ma tête. Je n'ai jamais oublié ses mots. « Samitha, aide-moi à rire, aide-moi à pleurer. » Ma colère s'est immédiatement estompée. J'ai accueilli cette fille dans ma vie ce jour-là, sans jamais me questionner à son sujet. C'était si... naturel d'être en contact avec elle.

Comme si elle était une partie de moi. Depuis, nous partageons toutes nos pensées et tous nos secrets. Quand la communication entre nous est rompue, je ressens un vide immense, comme s'il me manquait quelque chose de... de vital.

Ces confidences troublèrent Jeff, qui se demandait s'il s'agissait bien d'un contact télépathique. Cet adolescent vivait-il plutôt une expérience paranormale ? Le professeur referma sa mallette et esquissa un sourire bienveillant.

— Aimerais-tu m'en parler davantage ? Je sais garder les secrets, précisa-t-il en portant son poing fermé à son cœur, comme le font les adolescents.

— Vous êtes vraiment la première personne qui ne me juge pas et qui ne me traite pas de débile.

L'enseignant posa une main sur l'épaule du jeune homme et le guida vers la sortie du local.

— Allez, je t'offre le dîner.

La cafétéria était aussi bondée que bruyante. Mathias et son professeur se dénichèrent une petite table dans un coin retiré. Au menu : pizza, frites et coca. Installés face à face, ils débballèrent en même temps leurs ustensiles en plastique.

— Parle-moi d'Élissa, lança Jeff en trempant une frite dorée dans la mayonnaise.

— Avez-vous déjà eu un ami imaginaire ? demanda Mathias au lieu de répondre à la question.

— Et comment ! Falembert a été longtemps responsable des quatre cents coups que j'ai pu faire à mes parents et à ma fratrie !

— Il vous suivait partout ?

— Tout à fait, confirma Jeff en souriant et en se remémorant quelques souvenirs. Il était plus grand que nature, longiligne, avait les cheveux hirsutes et d'immenses yeux verts expressifs. J'ai si souvent fait peur à ma mère en lui disant que je voyais un monsieur derrière elle ! Je me souviens de cette première fois où j'ai évoqué la présence

de ce géant. Elle a échappé par terre une pile d'assiettes en se retournant brusquement pour voir qui était là.

Mathias ne put s'empêcher de rire en imaginant la scène. La main devant la bouche, son professeur se retenait de pouffer.

— Pauvre maman ! reprit celui-ci en essayant de reprendre son sérieux.

— Et ce Falembert, vous l'entendiez parler dans votre tête ?

— Pour tout te dire, je n'ai pas de souvenir d'avoir déjà entendu sa voix. Je le voyais ou plutôt, je l'imaginais.

— Combien de temps vous a-t-il accompagné ?

— Je ne me souviens pas du moment exact où il est apparu, mais j'avais environ huit ans quand j'ai compris que Falembert était né de mon imagination.

— Vous voyez, c'est l'inverse qui s'est produit avec Éliissa. Plus je grandissais, plus je savais qu'elle ne pouvait pas faire partie de mon imaginaire, et aujourd'hui, je suis persuadé qu'elle est réelle. Ce que je ressens pour elle est trop puissant.

Mathias se tut, le temps d'avaler quelques bouchées de pizza. Jeff en fit autant, non sans chercher à comprendre la dernière révélation du jeune homme. Était-il amoureux d'Éliissa ? La question lui échappa soudainement des lèvres.

— Quels sont tes sentiments pour cette fille ?

— C'est difficile à expliquer.

— As-tu... enfin... lui as-tu déjà proposé un rendez-vous ?

— Elle demeure à Montréal, souffla l'adolescent en soulevant les épaules d'un geste impuissant.

— Comment le sais-tu ? voulut savoir Jeff.

— Elle me l'a dit. Elle fréquente le Collège de Rosemont. Nous avons le même âge, mais elle n'a pas doublé d'année scolaire.

— Montréal, ce n'est pas le bout du monde !

— Non, c'est sûr. Mais c'est quand même à cinq mille kilomètres d'ici. Je suis mineur, je n'ai pas d'argent et mes parents n'accepteraient jamais de me laisser partir seul si loin.

— Et le téléphone ? De plus, avec l'arrivée des ordinateurs personnels et de l'Internet au cours des dernières années, il est maintenant possible de communiquer partout dans le monde ! Avez-vous tenté de vous parler autrement que par la télépathie ?

Une vive contrariété peignit le visage de Mathias qui pinça les lèvres avant de répondre :

— J'ai essayé, mais un peu trop tard.

— Que veux-tu dire ? l'interrogea Jeff.

Mathias but une longue gorgée de coca, déposa sèchement sa canette et secoua la tête, visiblement mécontent de lui-même.

— Tant et aussi longtemps que j'étais en contact avec Éliisa par la pensée, ça me suffisait. En fait, pendant toute mon enfance, je n'ai jamais cherché à lui parler d'une autre façon. Vers l'âge de douze ans, j'ai compris que je vivais quelque chose d'extraordinaire, que nous communiquions par la pensée. Puisque le téléphone ne nous avait jamais été nécessaire pour échanger, pourquoi aurions-nous dû commencer à l'utiliser ? Quant à l'Internet, mes parents me l'ont toujours défendu, surtout mon père qui est lieutenant dans l'armée. Il tient à protéger la confidentialité de notre vie familiale et notre identité. Mais c'est surtout à cause de mes piètres résultats scolaires qu'il s'y est toujours strictement opposé. Il affirmait que ce serait un autre objet de diversion. Le pire, et je sais bien que ça peut paraître dingue, c'est que je ne me suis jamais vraiment posé de questions quant à savoir si Éliisa était réelle ou non. Je veux dire... elle était là, dans ma tête, dans mes pensées et... dans mon cœur. Tout cela me suffisait. J'étais heureux de l'avoir dans ma vie et je n'ai jamais cherché à savoir si elle existait en chair et en os.

L'étudiant fit une pause, prit une autre gorgée de sa boisson gazeuse et ajouta, l'air soudainement pensif :

— À vrai dire, j'ai la certitude que ce qu'on partageait ensemble était bien au-delà du monde physique. Éliisa elle-même n'avait jamais suggéré un contact dans la vraie vie et...

Jeff leva la main qui tenait sa fourchette pour interrompre son interlocuteur.

— Juste un instant, Mathias. Je veux être certain de bien comprendre. Pourquoi est-ce que tu parles au passé ?

— J’y arrive, prof. Il y a quelques mois, Éliissa a commencé à nier mon existence. J’ai essayé de lui prouver que j’étais bien réel en lui proposant de l’appeler au téléphone, mais elle a trouvé l’idée ridicule. Elle s’est mise à rire en disant qu’elle refusait de composer le numéro de son ami imaginaire, qu’elle suivait une thérapie pour m’exorciser de sa tête et que son psychiatre allait certainement la faire interner si elle lui racontait qu’elle avait attendu mon appel toute une soirée. Elle affirmait que je n’étais qu’une invention de son imagination pour l’aider à extérioriser ses émotions et ses sentiments, et qu’elle devait maintenant apprendre à s’exprimer sans moi. Après cette conversation, elle m’a complètement ignoré pendant quelque temps. Finalement, la semaine dernière, elle s’est enfin manifestée quand je lui ai parlé, mais pour me redire que je n’existais pas et que c’était la dernière fois qu’elle acceptait de me parler. Je l’ai alors défiée de me donner son numéro de téléphone. À ma plus grande surprise, elle a fini par accepter. Elle était en train de me le transmettre, puis elle s’est soudainement tue. Et plus rien. Pas un seul mot depuis. Le néant total dans ma tête.

Jeff écoutait en silence, très intéressé par le discours captivant de son élève. Ce dernier poursuivit, encouragé par le fait qu’on lui portait une oreille attentive.

— Avant, je n’avais qu’à prononcer le prénom d’Éliissa, et peu importe où elle était ou ce qu’elle faisait, elle me répondait. Maintenant, elle ne me parle plus du tout. Si seulement je pouvais aller à Montréal, j’irais frapper à sa porte ! Elle verrait bien que j’existe !

— Tu as donc son adresse ? demanda Jeff.

— Non, je ne l’ai pas, mais je connais son nom de famille et je suis certain qu’avec des recherches, je pourrais la retracer.

Jeff ne savait plus que penser. Les *prétendus* refus d’Éliissa d’avoir un contact réel avec Mathias et le manque d’informations à son sujet ne suggéraient-ils pas une hypothèse démontrant l’inexistence de la jeune fille ? D’un autre côté, l’histoire de cet adolescent indiscipliné et turbulent était tellement fascinante, que Jeff avait envie d’y croire, même si quelques éléments de son récit étaient douteux. Quoi qu’il en soit, quelqu’un devait forcément apporter un support à ce garçon, peu importe que ses dires soient vrais ou non.

— As-tu confié à tes parents ce que tu viens de me raconter ?
Pour toute réponse, Mathias secoua négativement la tête.

— Peut-être seraient-ils prêts à t'accompagner à Montréal, s'ils savaient tout ça...

— Pfff! fit Mathias d'un air blasé. Ils ont toujours dit que je mentais pour attirer l'attention. J'ai arrêté de leur parler d'Élissa depuis bien longtemps !

Décidément, songea Jeff, ce jeune avait vraiment besoin d'aide, mais il lui fallait obtenir plus d'informations pour être en mesure d'évaluer la situation et voir vers quoi ou vers qui le diriger.

— Sans vouloir te vexer, est-ce que tu as déjà consulté ?

Mathias termina d'avaler sa bouchée de pizza avant de soupirer et de répliquer :

— Trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité. C'est le diagnostic d'un psychiatre et aussi, celui de ma mère qui est psychologue. Mais ils ont tort tous les deux. Ce n'est pas seulement dans ma tête qu'il se passe quelque chose. Depuis que je suis né, mes émotions sont trop fortes, trop intenses. Et il m'est impossible de les contrôler, sauf quand Élissa est en contact avec moi. Lorsque je la ressens en moi ou qu'elle me parle, je comprends que mes gestes et mes paroles sont souvent inacceptables. Sans elle, je ne fais pas la différence entre ce qui est bien ou mal.

Mathias se tut et les traits de son visage se contractèrent, signe évident qu'il faisait de gros efforts pour s'exprimer.

— J'ai vraiment l'impression qu'elle est une partie de moi-même, continua-t-il dans un souffle. Quand elle me parle, je me sens bien, je me sens... normal. Mais à la seconde où le contact est rompu, je perds tout contrôle. Il y a en moi un débordement qui me fait réagir de façon excessive, parfois violente, et je n'ai plus le même jugement. Cette surcharge d'énergie et d'émotion m'enlève toutes mes facultés intellectuelles. Je ne parviens pas à réfléchir normalement. Plus rien n'a de sens sans elle. Quant à Élissa, elle me répète depuis toujours que lorsque nous ne sommes pas en communication, elle ne ressent strictement rien. C'est comme si elle était morte à l'intérieur. Tandis qu'avec moi, elle est expressive et a accès à ses émotions. Elle dit qu'elle redevient entière. Il y a assurément quelque chose qui nous

lie... et qui fait en sorte que nous réagissons tous les deux de façon différente dès que nous sommes en mode télépathique.

En l'écoutant, Jeff ne put s'empêcher de se demander si l'adolescent n'était pas atteint d'une maladie aussi sérieuse que la schizophrénie. Car les gens qui en souffrent ont vraiment la conviction qu'une voix guide leurs gestes, leurs décisions et parfois même, leurs émotions.

Voyant le silence de l'enseignant se prolonger, Mathias en tira impulsivement ses propres conclusions.

— Vous croyez que je suis fou, laissa-t-il entendre avec détachement en repoussant l'assiette dans laquelle reposait sa croûte de pizza.

— Non, ce n'est pas ça, réfuta Jeff. Je suis réellement bouleversé par ton récit et...

— Prof, je ne cherche pas à vous convaincre, l'interrompit Mathias. Seulement, j'aimerais vous avouer qu'Élissa m'aide parfois à faire mes devoirs, mes leçons, et même mes examens. Quand j'ai de la difficulté, j'entre en contact avec elle et elle m'apporte une aide précieuse. Lorsqu'elle le peut, bien évidemment. Elle a ses études, elle aussi, et elle ne peut pas se permettre de toujours m'aider pendant nos heures de classe. Comme je vous le disais tantôt, depuis le retour du congé des Fêtes, elle m'ignore complètement et je... j'ai échoué à tous mes travaux scolaires et mes tests. Croyez-vous vraiment que je ferais cela délibérément? Je veux réussir et en finir avec l'école secondaire pour enfin passer à un niveau supérieur. Si Élissa n'était que le fruit de mon imagination, comment expliqueriez-vous les variations dans la compréhension de mes travaux scolaires? La plupart du temps, mon trop-plein d'émotions m'empêche de raisonner normalement. Je ne pourrais quand même pas créer un être imaginaire plus intelligent que moi! Vous saisissez?

Si Jeff ne comprenait pas vraiment ce que vivait son élève par rapport à Élissa, il dut admettre qu'il avait entièrement raison. Et cela expliquait peut-être pourquoi Mathias n'avait pas complété son test, aujourd'hui, et pourquoi il était dans cette transe télépathique: il avait tenté d'établir un contact avec cette fille pendant toute la durée du cours et elle l'avait manifestement ignoré. Il considéra le jeune homme en silence. Tous les professeurs, y compris lui-même, s'étaient permis

de le cataloguer de futur délinquant à cause de son caractère fougueux, de son audace et de son insolence. Il éprouvait de sérieuses difficultés de concentration en classe et on ne comptait plus ses renvois de l'école pour mauvaise conduite. Il récoltait tantôt des notes excellentes, tantôt passables, mais majoritairement, il essayait des échecs. Aucun ne comprenait comment il pouvait être si instable dans son apprentissage et dans son comportement.

Après avoir entendu son histoire, le professeur Adams voyait l'adolescent d'un œil complètement différent. Si tout ce qu'il venait de lui confier était vrai, Mathias Boissonneault était un cas exceptionnel qu'on devait non seulement étudier, mais supporter. Jeff était intimement convaincu que ce n'était pas d'un psychiatre que l'élève avait besoin, car ses problèmes relevaient vraisemblablement de la parapsychologie et non de la psychiatrie. Tout naturellement, un visage prit forme dans sa tête et il sut ce qu'il devait faire pour aider l'adolescent.

— Écoute, Mathias, selon ce que tu me racontes, il m'apparaît plus probable que tu vives un phénomène qui se rattache aux sciences occultes.

— Aux sciences occultes ? répéta le jeune homme. Vous pensez que je parle à un fantôme ? À une morte ?

— Les sciences occultes renferment la magie, l'astrologie, l'ésotérisme et la divination. Elles ne sont pas seulement reliées à l'invisible, mais aussi au visible. Les fantômes sont plutôt considérés comme une manifestation surnaturelle.

— Qu'essayez-vous de me dire, alors ?

— Qu'il y a une explication à tout ça et je connais quelqu'un qui pourrait certainement t'aider à comprendre ce que tu vis.

— Sérieux ? s'étonna Mathias avec une vive étincelle d'espoir au fond de ses prunelles bleues.

— Il s'appelle Jézhador, poursuivit Jeff avec enthousiasme. C'est un grand maître spirituel. Il possède des dons surnaturels très particuliers, comme la voyance. De plus, il est télépathe et ses connaissances de la vie et de l'au-delà sont très approfondies, pour ne pas dire illimitées. C'est un être unique.

— Vous croyez vraiment qu'il pourrait faire quelque chose pour moi ?

— J'en suis persuadé.

— Et où est-il, ce... grand maître spirituel ?

— Il habite le quartier chinois. Je pourrais te transmettre ses coordonnées après le cours de demain, si tu souhaites aller le voir.

De nature impulsive, Mathias accepta d'emblée. Même si cet homme s'avérait un charlatan, qu'avait-il à perdre à le rencontrer ? Sans doute quelques dollars, sans plus.

— Tu ne le regretteras pas, Mathias. Fais-moi confiance.

Sur un signe de tête, le jeune homme se leva et ajusta sa veste en cuir sur ses épaules, dans un geste qui se voulait plein de confiance.

— Merci de votre écoute, prof. Et merci pour le dîner.

L'adolescent s'éloigna rapidement, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, ignorant les regards furtifs que jetaient sur lui les élèves qui emplissaient la cafétéria.

Maintenant seul à la table, Jeff songea que Mathias Boissonneault vivait de toute évidence un phénomène surnaturel. Et il était certain que Jézhador parviendrait à percer son secret !

Installé sur une banquette du métro, Mathias regardait distraitemment les paysages montagneux de Burnaby qui défilaient à toute allure. L'esprit obnubilé par l'espoir de prouver son existence à Éliisa, il se rendait à son rendez-vous avec Jézhador, animé par une vive appréhension, combinée à de l'excitation et de la nervosité. Ce maître spirituel découvrirait-il son lien avec Éliisa Lacoste ? Le jeune homme souhaitait ardemment qu'il puisse l'éclairer, car il était las de nager dans le mystère.

Comment lui, un adolescent aux prises avec de sérieux problèmes d'apprentissage, pouvait-il arriver à communiquer par la pensée ? Parce qu'il s'agissait bien de télépathie ; le professeur Adams l'avait deviné. Mathias se réjouissait tellement de cette avenue, lui qui avait parfois craint que la voix d'Éliisa puisse être celle d'un fantôme.

À peine le long train vert et bleu venait-il de s'immobiliser à la station Chinatown, près du centre-ville de Vancouver, que Mathias bondit sur ses pieds et se plaça devant les portes, à l'avant de la file des passagers. Une fois sur le quai, il prit le temps de s'orienter, instructions en main. Bien qu'il eût grandi à Burnaby, il n'avait mis les pieds qu'une seule fois dans le quartier chinois, et c'était lors d'une activité scolaire. Le professeur Adams avait eu la gentillesse de lui imprimer les directions à partir de la station jusqu'à la porte de Jézhador. Mathias trouva donc facilement l'entrée du Village international de Chinatown grâce à la gigantesque structure d'architecture chinoise aux poutres de soutien rouges et aux multiples pavillons dont les avant-toits étaient relevés en courbes gracieuses. Il se fondit dans la foule grouillante des rues bordées de bâtiments colorés abritant des commerces de toutes sortes : marchés de fruits et légumes, brocanteurs, restaurants. Il descendit la rue Keefer jusqu'à la rue Main, où il bifurqua sur sa gauche après avoir jeté un autre coup d'œil au trajet imprimé. Encore une intersection et il arriverait à l'adresse du *grand maître spirituel*, pour reprendre les mots de son professeur. L'estomac noué par une hâte fébrile, Mathias accéléra le pas et atteignit la rue East Georgia. En voyant le café Brixton, il s'arrêta sur le trottoir, sachant qu'il était parvenu à destination. Jeff lui avait effectivement mentionné que l'immeuble où vivait Jézhador était voisin de ce com-

merce. Le rez-de-chaussée du bâtiment à la devanture rouge pompier hébergeait de toute évidence un dépanneur si l'on se fiait à ses vitrines remplies d'annonces diverses. Le paravent de la même couleur annonçait le *Lottery Ticket Centre*, dont le nom était entouré d'écritures blanches et chinoises. Les deux étages supérieurs, recouverts de stuc acrylique gris et comportant de nombreuses fenêtres aux châssis bourgogne, semblaient renfermer des logements résidentiels. C'était donc ici, dans le plus ancien quartier de la ville, que Mathias allait peut-être trouver son sauveur.

Planté devant le bâtiment, les mains enfoncées dans les poches de sa veste en cuir, il sursauta légèrement quand une voix féminine s'éleva tout près de lui.

— *May I help you*¹ ?

Mathias pivota sur lui-même et aperçut une petite Asiatique qui avait plus ou moins son âge.

— Je cherche Jézhador, répondit-il en anglais.

Un sourire angélique se dessina sur les lèvres de la jeune fille, qui lui donna aussitôt les instructions : derrière l'immeuble, au haut de l'escalier, première porte à droite. L'adolescent ne bougea pas, gagné par l'envie soudaine de s'informer sur cet homme. Par curiosité, mais aussi, pour se faire rassurer, puisqu'il n'avait encore jamais rencontré des personnes comme Merlin l'enchanteur. Depuis que Jeff lui avait parlé de Jézhador, il s'en était fait l'image d'un magicien aux cheveux blancs et à la longue barbe de la même couleur, habillé d'une toge bleue imprimée d'étoiles dorées et tenant à la main son éternelle baguette magique.

— Est-ce que... euh... le connais-tu ? bafouilla-t-il, sans trop savoir comment formuler sa question.

— Bien sûr ! répondit la jeune femme, comme si c'était une évidence. C'est mon arrière-grand-père.

Mathias hocha la tête et décida d'arrêter là son interrogatoire. Ce lien familial ne jouait pas en sa faveur.

— Ne crains rien, le rassura la petite Asiatique comme si elle lisait en lui. Il te surprendra sûrement, mais il ne dira jamais rien que tu n'es pas prêt à entendre.

1. Puis-je t'aider ?

Tandis qu'elle s'éloignait d'une démarche légère, le garçon la suivit des yeux, non sans se demander si elle n'était pas dotée de quelque pouvoir. Puis il détourna la tête et reporta son attention sur l'immeuble où se trouvait le maître... Jézhador ! Quel drôle de prénom pour une personne d'origine chinoise ! Lee, Chang ou Shing, pensa-t-il, mais pas Jézhador !

D'un pas mal assuré, il contourna le bâtiment et grimpa l'escalier jusqu'au balcon du deuxième étage. Après avoir constaté qu'il n'y avait pas de sonnette, il frappa quelques coups contre la porte vitrée. Lorsque celle-ci s'ouvrit, il eut la surprise de voir apparaître un septuagénaire d'origine autochtone. De stature moyenne, le corps très droit pour son âge, l'homme au visage buriné avait les yeux bleu foncé d'une profondeur désarmante et dégageait une extrême gentillesse. Deux longues tresses blanches descendaient sur ses épaules. Il était vêtu d'une tunique rouge bordée et perlée et d'un pantalon uni beige.

— Sois le bienvenu, Mathias, l'accueillit le vieillard d'une voix affectueuse.

— Merci, monsieur... euh...

— Sioui. Mais appelle-moi donc Jézhador. Entre, je t'en prie.

En silence, le maître guida son visiteur jusqu'à une pièce aux murs sombres, au milieu de laquelle trônait une grande table ronde entourée de chaises en bois. Lorsqu'il referma la porte derrière lui, la petite salle sans fenêtre fut vite plongée dans une semi-obscurité percée par la pâle lueur de quelques chandelles disposées çà et là.

— Tu pensais bien rencontrer un Chinois du nom de Lee, Chang ou Shing, rigola Jézhador.

Mathias demeura interdit. Dans la pénombre, ses yeux arrondis de stupeur croisèrent un regard animé d'une douce malice. Il resta sans voix tant son étonnement était à son comble devant la clairvoyance du maître spirituel. Jeff Adams lui avait pourtant dit que Jézhador était aussi télépathe, mais il ne s'attendait vraiment pas à ce qu'il puisse saisir ses pensées avec autant d'exactitude, alors qu'il n'était même pas encore entré dans son logement !

— Je suis amérindien et ma femme était chinoise, expliqua Jézhador qui avait repris son sérieux. Elle est décédée il y a six ans. La famille qu'elle m'a donnée est très nombreuse : quatorze enfants,

trente-deux petits-enfants et seize arrière-petits-enfants. J'espère voir naître la cinquième génération.

— Je vous le souhaite, monsieur.

Jézhador émit un sourire bienveillant et invita l'adolescent à prendre place à la table. Avec curiosité, ce dernier nota le cercle gravé au centre, formé de fils entrelacés or et argenté. Dès que l'Amérindien s'assied en face de lui, il se sentit intimidé. Était-ce à cause de l'ambiance mystérieuse de la pièce, ou du regard pénétrant de Jézhador qui le scrutait maintenant avec intensité ?

— Laisse-moi tout d'abord te rassurer, commença l'homme qui dégageait une assurance tranquille. Tu n'es pas le seul être humain sur cette planète à vivre une telle situation.

— Mais... comment pouvez-vous connaître mon problème, alors que je ne vous ai encore rien dit ?

— J'ai passé quelques heures dans tes énergies, et j'ai pu voir bien au-delà de ta conscience, répondit l'homme en appuyant son menton sur ses mains jointes.

— Vous pouvez vraiment faire ça ?

— Bien sûr, sourit le vieil homme. J'ai appris à développer pleinement et harmonieusement l'ensemble de mes facultés physiques et psychiques. Chacun pourrait en faire autant, par la foi et la confiance, par la compréhension et la connaissance de soi.

Le timbre de sa voix était berceur et enveloppant. Mathias l'aurait écouté parler pendant des heures, mais il était trop curieux et impatient de connaître enfin la vérité sur ce qu'il vivait avec Éliisa.

— Que savez-vous au sujet de moi et... ?

— Éliisa Lacoste ? termina Jézhador.

L'adolescent resta encore une fois bouche bée. Il se souvenait parfaitement d'avoir mentionné le prénom d'Éliisa à son professeur, mais jamais il n'avait prononcé son nom de famille ! Jeff Adams n'avait donc pas pu le répéter au devin.

— J'ai été témoin de votre dernière conversation, expliqua Jézhador. Éliisa t'a demandé de sortir de sa tête à jamais. Tu lui as proposé de l'appeler ou de la rencontrer virtuellement, ce qu'elle a d'abord catégoriquement refusé. Mais tu as finalement réussi à la

convaincre et elle te donnait son numéro de téléphone quand elle s'est brusquement tue. Elle ne t'a plus jamais parlé depuis.

— C'est mon professeur qui vous a raconté tout cela ? supposa Mathias avec une soudaine méfiance.

— 514-438-2... il s'agit bien d'une partie du numéro de téléphone qu'Élissa t'a transmis avant de devenir muette comme une carpe ?

— C'est incroyable ! balbutia Mathias, complètement ahuri. Cela, je ne l'avais pas dit à Jeff Adams et vous...

Il ne put terminer sa phrase tant il était sidéré par les informations que détenait le maître spirituel. Comment avait-il pu entendre sa voix et celle d'Élissa en même temps ?

— Par voyage astral, répondit Jézhador à sa question muette.

— Il y a quelque chose que je ne saisis pas, signifia Mathias. Tout récemment, j'ai parlé à mon professeur de ma situation... en fait, une semaine après qu'Élissa m'ait définitivement chassé de sa vie. Mais vous, comment avez-vous pu être témoin de notre dernière conversation alors que je n'avais pas encore fait appel à vos services ?

— Il y a toute une hiérarchie dans ce monde, l'informa Jézhador en souriant malicieusement.

— Je ne comprends pas.

— L'humain doit absorber certaines informations au compte-gouttes, sinon son esprit devient perturbé. Alors pour le moment, tu devras te contenter de cette réponse, Mathias. Je savais que tu viendrais vers moi et il était important que j'assiste à votre dernière communication astrale avant notre rencontre d'aujourd'hui.

D'autres questions fusèrent immédiatement dans la tête de l'adolescent, mais Jézhador les captant au fur et à mesure, il s'empressa d'ajouter :

— Tu n'es pas prêt à connaître ces réponses. Pas maintenant.

— Comment faites-vous tout ça ? s'enquit Mathias. Comment êtes-vous parvenu à nous entendre en même temps, Élissa et moi ?

— Par déplacement de l'esprit, expliqua le maître avec un petit sourire.

— Savez-vous pourquoi elle refuse de me parler ?

— Tu as compris qu'elle agit sous l'influence de son psychiatre qui, comme la plupart de ses confrères, ne croit pas à la parapsychologie. Voilà pourquoi ils associent ce genre de phénomène à des hallucinations et qu'ils cherchent à lui attribuer une quelconque psychopathologie.

Mathias n'en croyait pas ses oreilles. Ce vieil homme avait réellement tout entendu ! Il mit quelques instants à se remettre de sa surprise avant de dire :

— Tout le monde nie l'existence d'Élissa. Moi-même j'en ai parfois douté, mais quelque chose me dit qu'elle est réelle !

— Il faut toujours écouter sa petite voix intérieure, l'encouragea Jézhador. Nous allons à présent découvrir le lien qui vous amène à communiquer par les voies astrales.

— Alors, vous êtes certain que... que je lui parle... euh... par télépathie ? voulut s'assurer Mathias.

— Nous utiliserons ce terme pour le moment, répondit le médium en plissant les yeux. J'étais dans tes énergies lorsque j'ai assisté à votre conversation, mais reste à savoir si vous faites partie de la même dimension.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Jézhador posa ses mains à plat sur la table et parut hésitant. Son regard saphir scrutait intensément l'adolescent, qui bougeait d'impatience sur sa chaise.

— J'aimerais vraiment comprendre, insista Mathias devant le silence mystérieux du maître spirituel.

— Il se pourrait très bien qu'Élissa ne soit pas dans cette vie, prononça lentement Jézhador. Par exemple, elle pourrait vivre dans un monde parallèle. Il serait possible que ce soit seulement son âme qui communique avec toi à partir d'une autre dimension.

— Attendez. Je... je parlerais avec... un fantôme ?

— Le mot est mal choisi. Je dirais plutôt avec une âme.

Mathias sentit sa nervosité s'amplifier. Une boule d'anxiété lui comprimait la gorge. Élissa serait un esprit ? Non, c'était impos-

sible ! Elle disait vivre à Montréal ! À moins qu'elle lui eût raconté son ancienne vie ? Comment Jézhador allait-il s'y prendre pour trouver toutes ces réponses et découvrir ce qui le liait à Éliissa ?

— N'aie aucune crainte, répondit encore une fois le médium à l'interrogation silencieuse du jeune homme. Je vais seulement entrer en communication avec ton subconscient par hypnothérapie pour remonter dans le temps.

— Je ne suis pas très à l'aise avec l'hypnose, s'opposa faiblement Mathias.

— Il ne s'agit pas d'une séance de transe hypnotique, mais bien de sophrologie en mode de rêve éveillé pour faire émerger ton vécu in utero.

— Vécu in utero ? répéta Mathias qui ne comprenait rien à ce terme.

— Le début de ton existence dans cette vie terrestre. Autrement dit, quand tu étais dans le ventre de ta mère. J'ai aussi besoin de connaître les raisons qui t'ont amené à choisir ce parcours.

— Je... je n'en ai strictement aucune idée.

Jézhador esquissa un autre sourire bienveillant, puis répliqua :

— Ton subconscient le sait. Tu dois simplement placer tes mains au centre de la table, fermer les yeux et te détendre.

Mathias considéra de nouveau le cercle or et argenté. Pourquoi ce dessin imprimé dans le bois l'intimidait-il autant ?

— Notre corps est relié à notre âme par une corde argentée qui s'étend à l'infini, expliqua Jézhador. Quant au fil d'or, il a la faculté de nous conduire des ténèbres à la lumière... ou vice-versa.

— Je vois, feignit de saisir Mathias, qui en fait, ne comprenait pas grand-chose à ce qui venait de lui être dit.

— Tout ça te semblera plus clair dans un autre temps, précisa le maître. Est-ce que tu es prêt, maintenant ?

— Je... je ne sais plus, répondit l'adolescent, soudainement anxieux.

Incapable de contrôler ses vives émotions, Mathias se leva d'un bond et retira sa veste en cuir, qu'il accrocha au dossier de sa chaise.

Puis, au lieu de se rasseoir, il marcha autour de la table comme un animal effrayé. Jézhador tenta de le rassurer en lui disant :

— Personne ne t'oblige à rien, jeune homme. Mais si tu décides de poursuivre, je t'assure que tout ira bien.

— Cette situation me rend fou ! lança le garçon entre ses dents serrées. Je ne peux pas être juste un peu angoissé ! Je ne peux pas être juste un peu nerveux ou moyennement en colère... c'est toujours à des degrés d'intensité démesurée ! Mais quand Éliissa me parle dans ma tête et que je la ressens en moi, j'ai l'impression que je redeviens normal. Je n'en peux plus de vivre ainsi... Je n'aurais jamais dû naître !

Jézhador l'observait avec les mêmes yeux attendris qu'un père pose sur son fils.

— Chacun de nous a une mission de vie à accomplir, lui dit-il d'un ton apaisant. La tienne est aussi importante, sinon plus que n'importe quelle autre. Ce que tu vis avec Éliissa peut te paraître incompréhensible, mais il y a une explication et je crois être en mesure de te l'apporter.

Ces mots prononcés avec douceur réussirent à calmer Mathias, mais surtout, à faire ressurgir sa curiosité qui s'était momentanément dissimulée sous ses craintes. Il respira profondément et vint reprendre place en face de Jézhador.

— J'ai trop besoin de savoir, lâcha-t-il avec aplomb en posant ses mains sur la table.

— Essaie de faire le vide en toi, enchaîna le médium en saisissant les mains de son sujet pour les placer à l'intérieur du grand cercle, paumes tournées vers le ciel.

Mathias abaissa les paupières et fit d'énormes efforts pour relâcher ses muscles tendus, mais il y avait tant d'émotions poignantes et troublantes qui s'étaient emparées de lui que tous ses membres demeurèrent crispés. Ce fut seulement lorsque Jézhador promena ses paumes au-dessus des siennes qu'il parvint à se rasséréner un peu. Sa respiration devint plus régulière, puis un vide total s'installa dans son esprit, ce qui apaisa son âme.

— Comment te sens-tu ? chuchota Jézhador.

— Bien.

Quand le maître spirituel sentit le jeune homme se détendre complètement, il sut qu'il pouvait commencer la séance.

— Je vais maintenant entrer en communication avec ton inconscient. Par le fait même, je serai en mesure de tout savoir sur toi, puisque les réponses dont j'ai besoin proviendront de ton subconscient qui emmagasine des informations que tu ignores toi-même. Est-ce que tu saisis bien tout cela, Mathias ?

— Oui.

— Commençons par faire le tour de ta situation familiale.

Mathias se sentait flotter sur un nuage moutonné tant son corps était devenu léger et son être parfaitement détendu.

— Ta mère se prénomme Jacinthe et ton père Simon.

L'adolescent hochait positivement la tête.

— Simon est lieutenant militaire, et Jacinthe psychologue.

— Je n'en reviens pas que vous sachiez tout ça, souffla Mathias à mi-voix.

— Nous allons maintenant remonter à ta naissance. Ton âme existait bien avant de naître dans cette vie. Avant ta conception, elle apprivoisait tes parents et ta future existence.

Bien que Mathias n'eût jamais cru à la réincarnation, il ne pouvait qu'accorder sa confiance à cet homme qui semblait le connaître parfaitement. Les yeux fermés, il se concentrait sur la douce énergie se dégageant des paumes qui passaient et repassaient au-dessus des siennes, ce qui lui procura un doux réconfort. Plus rien ne comptait que cet instant de paix suprême. Un certain temps, qui parut relativement court pour Mathias, s'écoula, puis la voix de Jézhador lui parvint de très loin, comme si elle émanait d'un rêve.

— Tu peux maintenant ouvrir les yeux.

Le jeune homme souleva lentement les paupières, non sans regretter que ce moment pacifique et extraordinaire se termine. Il vit alors Jézhador qui s'était levé pour allumer la lampe sur une table de coin.

— Ce que je vais te révéler appartient à ta vie spirituelle, dit le maître dès qu'il se fut rassis. Et comprends bien qu'il m'est permis de te dévoiler seulement ce qui touche ton âme et non ta vie terrestre.

Mathias sentit sa nervosité revenir au galop. Une boule d'anxiété lui comprimant la gorge, il fut incapable de formuler la question qui hantait son esprit, car il craignait la réponse. Mais elle tourbillonnait dans sa tête à un point tel qu'il en avait la nausée. Est-ce que son âme était possédée ? Était-ce pour cette raison que Jézhador avait dit que ses découvertes ne se limitaient qu'à son âme ?

— Ne crains rien, mon garçon, ton âme n'est pas habitée par le diable, lui assura Jézhador qui captait toute l'angoisse de son interlocuteur.

— Qu'est-ce que vous avez découvert, alors ? le pressa Mathias.

— Éliisa Lacoste est ton âme jumelle, dit le maître.

— Elle est mon âme sœur ! s'exclama Mathias à la fois étonné et soulagé.

— Oh non ! La différence entre les deux est considérable ! Les âmes sœurs naissent d'une étincelle de vie presque identique. C'est pourquoi elles ont les mêmes goûts, les mêmes valeurs, partagent les mêmes visions et les mêmes conceptions de la vie. Cela les amène à faire plusieurs parcours ensemble, sur la terre comme ailleurs, à communiquer de façon plus vraie et plus authentique, ainsi qu'à se connaître mieux que quiconque. Les âmes jumelles, quant à elles, naissent de la même flamme divine qui s'est scindée en deux, comme des jumeaux qui naissent du même ovule. Elles sont une seule et même entité, et elles doivent cheminer dans la même direction pour redevenir une flamme divine.

— Éliisa existe donc vraiment ? interrogea Mathias qui ne savait trop comment interpréter les explications du maître.

— C'est la bonne nouvelle. J'ai pu capter ses énergies et effectivement, l'âme d'Éliisa a choisi de vivre dans la dimension actuelle.

L'adolescent ne put s'empêcher de lâcher un soupir de soulagement. Il ne parlait donc pas à une défunte ! Il n'était pas possédé non plus. Et surtout, il n'était pas schizophrène !

— Comment se fait-il que je puisse communiquer avec elle par la pensée ? s'enquit-il en repoussant une mèche sur son front. C'est dingue cette impression de la connaître à fond et en même temps, de n'avoir aucune idée de qui elle est !

Jézhador opina du menton, en accord avec cette dernière affirmation.

— Ton âme et celle d'Élissa ont planifié cette venue sur terre avec un objectif bien précis. Mais certains événements survenus font en sorte que vous possédez une partie de l'âme de l'autre. Par le fait même, vous êtes connectés par le monde astral.

— Euh... je... nous...

Mathias s'interrompt. Ce que Jézhador lui disait relevait de l'impossible ! Comment pouvait-il avoir une partie de l'âme d'Élissa et elle une partie de la sienne ? Il ne connaissait absolument rien aux âmes, mais logiquement, elles ne pouvaient pas se séparer en deux.

— L'âme est pourtant divisible, mon garçon, fit le maître qui suivait chacune des pensées de Mathias. Elle possède trois parties. L'âme vitale est celle qui tient sa place dans la poitrine, près du cœur. Elle régit les passions nobles comme l'honneur, le courage et la fierté. Dans l'abdomen, on trouve l'âme émotionnelle, qui est à l'origine des appétits, des pulsions, des sentiments et des émotions. Et enfin, le siège corporel de l'âme intellectuelle se trouve dans la tête et sa vertu est la sagesse, ainsi que la prudence. Jusque-là, tu me suis ?

— Euh... oui, répondit le jeune homme en accordant toute son attention à son interlocuteur.

— Tu as donc la partie d'âme émotionnelle d'Élissa et de son côté, elle détient ta partie d'âme intellectuelle.

Mathias absorba chacune des informations, sans entretenir le moindre doute sur la véracité des paroles du maître. Comment aurait-il pu, puisque ce dernier connaissait le prénom de ses parents, leur métier et de plus, il avait narré avec exactitude ses échanges télépathiques avec Élissa ?

— C'est trop fort ! s'exclama Mathias dans son langage d'ado. Mais comment et quand m'a-t-elle volé une partie de mon âme ?

— Vous avez plutôt fait un pacte, rectifia Jézhador, et ce, bien avant de naître dans cette vie. Tu lui as volontairement laissé ta partie d'âme intellectuelle, car aucune âme ne peut renfermer plus de trois parties. Ainsi, tu as deux parties d'âme émotionnelle et une partie d'âme vitale. Élissa, elle, possède deux parties d'âme intellectuelle

et une partie d'âme vitale. Puisque tu détiens sa partie d'âme émotionnelle, tu vis avec une constante surcharge d'émotion. Cela génère des problèmes de concentration et d'attention qui causent un sérieux handicap au niveau de ton apprentissage. Tu ne peux discerner le bien du mal, ce qui nuit considérablement à ton éducation. Quant à Éliissa, complètement privée de ses émotions, elle est d'une sagesse et d'une intelligence extrêmes, ce qui lui permet de réussir brillamment.

— Oui... c'est... c'est exactement ça... ça nous ressemble en tous points, bégaya Mathias qui n'en revenait tout simplement pas.

Ses grands yeux bleus expressifs s'accrochèrent au regard tranquille du vieil homme, puis il secoua la tête, dépassé par les prises de conscience qu'il faisait au fur et à mesure que Jézhador lui transmettait de l'information.

— J'ai toujours cru que je n'étais pas intelligent, s'adressa-t-il à lui-même. Ce que vous m'apprenez m'aide tellement à mieux comprendre !

— En effet, jeune homme, tes émotions trop puissantes sont responsables de tous tes malheurs.

— Savez-vous pourquoi j'ai l'impression de redevenir normal quand je parle avec Éliissa ?

Jézhador hochait lentement sa tête blanche avant même que Mathias ait terminé de formuler sa question.

— Lorsque vos énergies fusionnent par les voies astrales, vos âmes jumelles se connectent ensemble, ce qui vous permet de vous sentir entier.

Cela paraissait si incroyable, et pourtant, si plausible à la fois ! Mathias remercia intérieurement son professeur de français de l'avoir guidé chez ce maître. Il commençait certes à comprendre ce qu'il vivait avec Éliissa, mais le mystère persistait quant aux causes qui les avaient amenés là tous les deux.

— Pourquoi avons-nous fait ce choix ? demanda-t-il encore. Qui est Éliissa Lacoste ? Que représente-t-elle pour moi ?

— Il vous appartient à tous les deux de le découvrir. C'est votre mission de vie.

Mathias saisissait parfaitement la réponse du maître spirituel, mais ce n'était pas celle qu'il souhaitait entendre. Il se permit d'insister.

— Éliissa habite-t-elle vraiment Montréal, comme elle me l'a dit ?

— C'est une autre question à laquelle je ne peux pas répondre, Mathias. Tout ce qui se rattache à votre vie sur terre vous appartient.

— Dans ce cas, expliquez-moi pourquoi nous avons fait ce pacte.

— Par solidarité, puisque la mission des âmes jumelles est de s'entraider sur les chemins du karma.

L'adolescent secoua encore la tête, bouleversé par tous ces mystères auxquels s'ajoutait la dernière réponse de Jézhador, qui était pour lui une véritable énigme. Puis, soudainement, il se sentit victime d'une grande injustice en songeant qu'Éliissa avait beaucoup plus d'avantages que lui.

— C'est moi le perdant dans tout ça ! s'emporta-t-il malgré lui. J'ai un trop-plein d'émotions par sa faute et c'est ce qui cause tous mes problèmes. Le fait qu'elle n'ait pas sa partie d'âme émotionnelle ne l'empêche pas du tout de réussir sa vie ! Tandis que moi, je vais d'échec en échec !

Le visage de Jézhador s'assombrit. Il devinait l'avenir aussi incertain qu'inquiétant qui attendait son visiteur. De nos jours, un diplôme universitaire ou collégial s'imposait pour vivre confortablement. Et que dire des impacts relationnels et psychosociaux qu'auraient ses insuccès sur sa vie ?

— Il est vrai que ton chemin semble ardu, admit le maître. C'est pourtant celui que tu as choisi avant ta venue dans ce monde.

Mathias soupira bruyamment, vivement contrarié par sa dure réalité. Comment allait-il poursuivre sa vie en sachant tout cela ?

— En affrontant et en surmontant les épreuves qui se dresseront sur ta route, répondit le sage homme.

Cette fois, Mathias ne dit rien devant la perspicacité supérieure de Jézhador. Il avait bien compris que le vieillard était doté de pouvoirs surnaturels. Ce dernier ajouta :

— N'oublie pas que l'amour ne doit jamais se gagner avec la guerre et que ce sont les chemins qu'on emprunte ici-bas qui nous mènent aux portes du paradis... ou à celles de l'enfer.

— Le paradis et l'enfer existent vraiment ? s'enquit Mathias d'un air désabusé.

— Pas exactement comme l'enseigne la Bible, indiqua Jézhador en souriant. Ce sont des états d'âme avant tout. Toutefois, les anges existent bel et bien. Chacun de nous a son ange gardien qui est là pour le guider. Cette petite voix au fond de toi, il serait bon que tu apprennes à l'écouter, puisque c'est la sienne.

Sur ces derniers mots, le maître se leva. L'entretien était terminé, mais Mathias n'avait pas la force de se soulever sur ses jambes, trop ébranlé par tant de révélations. Il suivit des yeux Jézhador, qui se dirigeait vers un petit frigo dans un coin pour revenir aussitôt avec une bouteille d'eau qu'il lui tendit.

— Je comprends que tu sois chaviré. Mais même si toute vérité n'est pas toujours bonne à entendre, ce que tu viens d'apprendre pourra néanmoins éclairer ton parcours.

Mathias hocha la tête à contrecœur et cala la moitié de la bouteille en une longue goulée. L'eau froide eut pour effet de le sortir de sa léthargie hypnotique. Il se mit sur ses pieds et enfila rapidement sa veste en cuir.

— Combien je vous dois, dites-moi ? s'informa-t-il en tirant son porte-monnaie de la poche arrière de son pantalon.

— Qui a parlé d'argent ? demanda Jézhador en marchant lentement vers la porte qu'il ouvrit toute grande. Je partage mes connaissances avec autrui. Je les aide à retrouver leur chemin. C'est ma mission de vie.

Lorsque Mathias arriva à la hauteur de son hôte, celui-ci posa une main compatissante sur son épaule et leva vers lui un regard pénétrant.

— Je te souhaite de trouver la paix intérieure.

Mathias s'apprêtait à franchir le seuil, mais stoppa son élan, incapable de se résigner à partir sans exprimer ce qui le tourmentait depuis quelques instants.

— Est-ce qu'il y a un moyen de reprendre notre partie d'âme que l'autre possède ?

Les yeux supérieurement intelligents du maître le scrutèrent longuement et attentivement, avant que ne lui parvienne la réponse. Une réponse qui atterra Mathias et qui lui fit regretter sa question.

Les paroles de Jézhador hantèrent l'esprit de Mathias durant tout le trajet du retour. Des âmes jumelles ! Il était lié à Éliissa Lacoste par la vie spirituelle. Jamais il n'aurait pu imaginer cela et encore moins qu'ils puissent détenir une partie de l'âme de l'autre. Éliissa possédait sa partie d'âme intellectuelle, tandis que lui portait deux parties d'âme émotionnelle. Voilà pourquoi il souffrait d'une surcharge affective qui provoquait tous ses problèmes. Voilà aussi pourquoi Éliissa pouvait s'exprimer seulement lorsqu'ils communiquaient ensemble ; elle reprenait contact avec la partie de son âme émotionnelle. Le fait d'être dans les énergies l'un de l'autre leur permettait de se sentir normaux, puisqu'ils recouvraient momentanément leur partie d'âme manquante.

Et dire qu'il n'existait aucune solution à leur problème. En fait, c'était faux. Il y en avait une. Une seule. La réponse que Jézhador lui avait donnée sur le pas de la porte vint effleurer l'esprit de Mathias et bien malgré lui, des scénarios horribles prirent naissance dans sa tête.

Complètement atterré par les pensées machiavéliques qui l'envahissaient contre sa volonté, Mathias eut soudain envie de fuir. Il regarda autour de lui, à la recherche d'une échappatoire, mais le train bondé qui roulait à vive allure le gardait prisonnier des monstrueuses visions qui provoquèrent en lui un effroi mortel. Il lui fallait sortir de ce train pour arrêter de penser, sinon il risquait de devenir fou.

Tout à coup, comme si la vie répondait à ses prières, le métro ralentit, pour enfin s'immobiliser. Mathias se leva, puis s'élança hors du wagon, le corps transpirant de sueurs froides. Arrivé au bas de l'escalier, constatant le vaste stationnement et l'absence d'immeubles, il comprit qu'il se trouvait à la station Scott Road, à Surrey. Son esprit fût si préoccupé par toutes ses pensées accablantes que Le *SkyTrain* était passé devant la station Metrotown sans même qu'il s'en soit rendu compte. Treize kilomètres séparaient les deux stations, une distance qu'il pourrait parcourir à pied en quelque deux heures. Il eut envie d'appeler un taxi, mais se ravisa en se disant que l'air frais de cette fin d'hiver allait certainement l'aider à se remettre les idées en place.

Toutefois, après avoir marché plus de trois kilomètres, la réponse de Jézhador qui tournoyait encore et toujours dans sa tête finit par lui donner le vertige.

« Seulement par la mort. Seulement par la mort. »

Il aurait voulu rejeter toutes les révélations de ce médium, mais c'était impossible, parce que le maître savait tout de lui, d'Élissa Lacoste et même de ses parents. Comment ne pas lui vouer une confiance aveugle ?

Ainsi donc, pour qu'il puisse récupérer sa partie d'âme manquante, Élissa devait mourir. Et à sa mort, il redeviendrait un être normal. Et si elle vivait jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans ? Il serait alors handicapé de sa partie d'âme intellectuelle pour le reste de sa vie, avec toutes les conséquences que cela engendrerait sur son existence et celles des membres de son entourage. Des images effrayantes vinrent lui bousculer l'esprit, mais il s'empressa de les chasser. Il ne souhaitait rien de mal à Élissa. Elle était son amie, sa complice, son âme jumelle !

Comment régler cette foutue situation ? Mathias s'en voulait de voir ces images apparaître dans son esprit contre sa volonté. Il *fallait* qu'il existe une autre façon qui n'impliquerait pas la mort d'Élissa ! Soudain, une idée fit naturellement son chemin dans sa tête. Et si c'était lui qui mourait ? Il ne réussissait en rien et n'aurait jamais une profession honorable. En l'absence de son âme intellectuelle et en possédant deux parties d'âme émotionnelle, sa vie n'aurait jamais de sens. S'il n'était plus de ce monde, Élissa récupérerait sa partie d'âme émotionnelle et pourrait avoir une existence normale. Ainsi, il aurait accompli au moins une bonne chose sur cette terre !

À quatorze heures précises, Mathias longeait la passerelle piétonnière du pont Pattullo, une imposante structure en acier qui enjambait le fleuve Fraser pour relier la ville de Surrey à celle de New Westminster. Il s'arrêta pour reprendre son souffle et s'accouda au parapet en prenant conscience qu'un tel saut l'assurerait d'une chute mortelle.

Il se pencha davantage en avant, soumis à la tentation du suicide. De cette façon, il ne ferait de mal à personne, sauf à lui-même. En s'enlevant la vie, il se délivrerait de la partie d'âme d'Élissa pour la lui rendre. Avec ironie, il songea que celle qui était depuis toujours sa raison de vivre devenait aujourd'hui sa raison de mourir. Derrière lui, des dizaines de voitures passaient et personne ne lui prêtait attention. Les conducteurs croyaient sans doute qu'il admirait le fleuve, le pont du *SkyTrain* et les montagnes au loin. Qui aurait pu se douter que le

jeune homme nonchalamment appuyé contre la clôture en fer couleur rouille songeait à l'enjamber pour se laisser tomber dans le vide ?

« Ce serait si facile, songea Mathias. Quelques secondes et tout serait fini. »

Il était si absorbé par la scène qui se déroulait dans sa tête qu'il n'entendit ni ne vit la jeune fille qui s'approcha de lui avant de s'arrêter à sa hauteur.

— Moi aussi j'ai déjà voulu le faire, déclara l'inconnue avec douceur.

Mal à l'aise de s'être fait prendre en plein moment de désespoir, Mathias se redressa et fixa l'eau brunâtre qui coulait paresseusement. Arborant une attitude décontractée, la jeune fille s'adossa au parapet et enfonça les mains dans les poches de sa veste. Mathias se retint de la regarder pour ne pas l'encourager à poursuivre la conversation, souhaitant seulement qu'elle déguerpisse. Au contraire, elle insista.

— Je t'assure que ce n'est pas la solution.

— De quoi parles-tu ? la questionna Mathias, les yeux braqués sur le fleuve invitant.

— En finir avec la vie.

— Qu'est-ce qui te fait penser que j'ai envie de sauter ? demanda-t-il d'un ton dépit.

— Mon intuition, répondit laconiquement la jeune fille. Mais pourquoi voudrais-tu mourir ? Tu vis une peine d'amour ?

Mathias eut un ricanement amer et les mots franchirent ses lèvres impulsivement, sans qu'il puisse les retenir.

— Si j'avais une amoureuse, j'aurais au moins une raison de rester en vie.

— Ça ne va vraiment pas bien, constata l'inconnue en faisant une moue chagrine. As-tu envie d'en parler ?

Mathias se tourna enfin vers... sa sauveuse. De taille moyenne, présentant des courbes gracieuses, sa longue chevelure d'ébène encadrait un joli visage à la peau mate, aux traits délicats, aux grands yeux bruns frangés de cils sombres et veloutés. Malgré lui, l'ado fut frappé par sa beauté. Vêtue d'un jean moulant, de hautes bottes noires à talons plats et d'une veste en cuir rouge, elle était sans contredit le

genre de fille qui ne passe pas inaperçue. Et bien qu'il eût l'étrange impression de l'avoir déjà vue quelque part, cela ne l'empêcha pas de refuser son offre.

— Merci, mais ma mère est psychologue, lui fit-il savoir d'un ton détaché.

— Sans vouloir récuser ses compétences, je me permets de te dire que l'on comprend davantage son prochain quand on a marché dans les mêmes traces que lui.

La curiosité de Mathias l'emporta sur son humeur taciturne.

— Pourquoi voulais-tu mourir ?

— Pour la même raison que toi, répondit la jolie demoiselle d'une voix posée.

— Tu ne sais rien de moi, lança sèchement Mathias.

Loin de se laisser atteindre par ce comportement peu amène, elle répliqua :

— Quels que soient nos problèmes, il n'y a qu'un seul motif qui nous conduit au bord du précipice. C'est notre manque de confiance en soi et en l'avenir. C'est l'absence d'espoir.

Ces sages paroles touchèrent Mathias en plein cœur. Ce qui le poussait aujourd'hui à vouloir mourir était effectivement la forte conviction de n'avoir plus rien à attendre ni à espérer de son futur. Sans sa partie d'âme intellectuelle et avec ce trop-plein d'émotions, il était voué à une vie d'enfer. Toutefois, son orgueil l'empêchait de se confier, ce qui le poussa à continuer de faire voir sa carapace de dur.

— Tu n'as rien de mieux à faire que des leçons de morale à des étrangers ?

— J'aimerais pouvoir t'aider, insista la jeune fille, guère intimidée par l'attitude hostile de son interlocuteur. Si je te racontais mon histoire, tu comprendrais que rien n'est insurmontable.

Mathias était agacé par l'hésitation qui se manifesta soudainement en lui. Cinq minutes plus tôt, il allait enjambrer cette balustrade avec aplomb, convaincu que son destin l'attendait plus bas. À présent, il était perplexe devant l'acte qu'il s'apprêtait à commettre et éprouvait un sentiment de honte, de lâcheté.

Il s'éloigna du parapet et enfonça les mains dans ses poches

avec une désinvolture affectée, car au fond de lui, il savait que la vie venait de lui envoyer un secours providentiel.

— As-tu l'intention de me raconter ta vie ici ? demanda-t-il en fournissant un effort suprême pour combattre le sourire de reconnaissance qui menaçait d'étirer ses lèvres.

— Le pub Brownsville est juste en bas du pont, sur Old Yale, dit l'inconnue en pointant dans la direction opposée à Burnaby.

Mathias hésita. Avec toute cette distance qu'il venait de parcourir, voilà qu'il devait à présent revenir sur ses pas pour retourner à Surrey. En revanche, il pourrait toujours appeler un taxi après ce curieux rendez-vous.

— Ma voiture est garée à l'hôtel Turf, à un quart d'heure d'ici, intervint la jeune femme comme si elle avait lu dans ses pensées. Je te conduirai chez toi ensuite.

— Que fais-tu à pied sur ce pont si ta voiture est tout près ? s'enquit Mathias qui trouvait la situation un peu bizarre.

— Je viens de finir de travailler et... allez, je te raconterai tout ça au pub.

Mathias acquiesça d'un signe de tête et ils rebroussèrent chemin vers Surrey.

— Je m'appelle Mathias Boissonneault.

— Kiona Parson, se présenta la fille avec un sourire aimable.

— Ton prénom est original.

— Il est amérindien et signifie *colline dorée*.

— Tu es née à Vancouver ?

— Oui et toi ?

— Moi aussi. Je vis avec mes parents à Burnaby. Habites-tu Surrey ?

— Non.

Mathias sourit intérieurement. Il ne connaissait rien de cette fille, mais il était aussi subjugué par l'assurance et le calme qu'elle dégageait, que par sa remarquable beauté.

Le pub Brownsville était plutôt occupé en ce samedi après-midi.

À peine les deux adolescents furent-ils installés à une table devant les grandes fenêtres, qu'une serveuse dans la cinquantaine, petite, mince, cheveux courts teints en blond, peau bronzée et ridée, s'arrêta près d'eux, cafetière à la main.

— Est-ce qu'on vous sert un bon café frais pour commencer ?

Sa voix rendue rauque par la nicotine contrastait singulièrement avec son sourire accueillant.

Tous deux synchronisés, Kiona et Mathias placèrent leurs paumes sur la tasse blanche qui se trouvait devant chacun d'eux.

— Un thé vert chaud pour moi, s'il vous plaît, commanda Kiona.

— Un coca pour moi, réclama Mathias en glissant un regard de biais à la serveuse.

Sur un hochement de tête, cette dernière s'éloigna pour revenir moins de deux minutes plus tard.

— Voilà, dit-elle en déposant sur la table les deux boissons et des menus. Faites-moi signe quand vous serez prêts à commander.

— Alors où habites-tu ? demanda Mathias à sa nouvelle amie dès qu'ils furent seuls.

— À Burnaby moi aussi. En appartement, toute seule avec mon chat.

— Tu me sembles jeune pour vivre seule.

— J'ai dix-huit ans et demi, s'empressa de répondre Kiona avec une certaine fierté. Et toi ?

— Je vais avoir dix-huit ans en juin.

Ils échangèrent quelques banalités, mais l'esprit de Mathias vagabondait entre les révélations de Jézhador et l'arrivée de Kiona sur le pont. Il était bien curieux de connaître l'histoire de cette jeune femme, car son attitude sage et positive laissait supposer qu'elle avait repris sa vie en main. Et dans son profond désespoir, il souhaitait entendre des paroles qui l'aideraient à s'accrocher à quelque chose en ce monde.

— Qu'est-ce qui t'a amenée à vouloir te suicider ? osa-t-il demander en posant son manteau sur les dossiers de sa chaise.

N'imitant pas son geste, Kiona resserra plutôt les pans de sa veste

autour de son corps. Un long frisson lui parcourut l'échine à l'idée de parler de son passé. Mais elle le ferait pour essayer de redonner le goût de vivre à ce beau jeune homme qui lui plaisait terriblement. Elle remua de nouveau son sachet de thé, déposa sa cuillère sur la table et parut se perdre dans ses pensées lorsqu'elle mordilla sa lèvre inférieure. Le regard de Mathias s'attarda un instant sur sa bouche pulpeuse, puis sur le grain de beauté qui voisinait sa lèvre inférieure gauche et qui lui donnait un charme fou. Il remarqua l'absence de *piercing*, ainsi que le léger maquillage. Une beauté naturelle, pas comme les filles de son école qui se grimaient à en être méconnaissables et dont on ne comptait plus les anneaux sur le visage. Enfin, ses yeux vinrent rencontrer ceux de Kiona, qui s'étaient assombris.

— Je suis enfant unique et je suis née à Vancouver, commença cette dernière. Ma mère vient d'une nombreuse et pauvre famille autochtone, tandis que mon père était un caucasien de classe moyenne.

Kiona raconta les grandes lignes de son enfance, perturbée par les comportements d'un père alcoolique et d'une mère soumise. Une histoire troublante et bouleversante qui s'était terminée tragiquement. Son père avait assassiné sa mère le jour où elle avait osé le confronter en lui annonçant vouloir se séparer. Puis, son crime commis, il s'était enlevé la vie.

Mathias eut un élan de compassion si fort pour Kiona, qu'il dut se retenir pour ne pas prendre sa main toute menue, dont les doigts jouaient nerveusement avec le manche de sa cuillère.

— Tu dois certainement haïr ton père pour ce qu'il a fait !

— Évidemment. Je l'ai détesté de toutes mes forces et souvent, j'ai souhaité qu'il soit en vie juste pour lui lancer ma haine et ma colère au visage. Je l'ai maudit encore plus quand on m'a placée en foyer d'accueil parce qu'aucun membre de ma famille ne pouvait m'accueillir sous son toit. Mais j'ai fini par lui pardonner, pour la paix de mon âme.

— Je suis vraiment navré pour toi, souffla Mathias avec une empathie sincère et profonde. J'imagine que ç'a dû être terrible de te retrouver orpheline parmi des étrangers.

— Je n'y trouvais pas ma place. Le matin de mes dix-huit ans,

j'ai fait mes bagages. Je n'attendais que ma majorité pour déguerpir.

— Et... euh... quand, exactement, as-tu voulu en finir ? Est-ce que c'est quand tu es allée vivre seule en appartement ?

— Oh non ! C'était bien avant, rectifia Kiona en balayant l'air de sa main. À la suite de la mort tragique de mes parents, j'ai eu l'impression de ne plus avoir ma place sur terre. Je grandissais avec un énorme sentiment de culpabilité, car je croyais fermement que ma mère avait voulu se séparer pour me protéger. Je me répétais continuellement que si je n'avais pas existé, le drame de mes parents aurait pu être évité. Je ne comprenais pas, alors, que tous leurs problèmes résultaient de l'alcoolisme de mon père. Je prenais tout sur mes épaules. À l'âge de quatorze ans, j'ai avalé une poignée de pilules. C'est la mère d'accueil qui m'a sauvée. Six mois plus tard, j'ai installé une corde dans le garage de leur maison avec l'intention de me pendre, mais le fils de ma gardienne m'a vue et m'a dénoncée. La troisième et dernière fois, j'ai envisagé de sauter en bas du pont Pattullo, moi aussi. Ça fait un an aujourd'hui et c'est pourquoi je m'y trouvais tantôt.

— Pourquoi es-tu retournée à l'endroit où tu as voulu en finir ?

— Pour prendre davantage conscience de tout ce que j'aurais manqué si je n'avais pas été sauvée par mon chat.

— Ton chat ? répéta Mathias en haussant les sourcils.

— C'était la nuit, raconta Kiona. À l'époque, je vivais sur la 113^e avenue, à Surrey. J'étais intoxiquée par la drogue et après une autre engueulade avec la mère d'accueil, je me suis rendue sur le pont avec la ferme intention de mettre fin à ce que je croyais être mon enfer sur terre. J'étais sur le point de passer à l'acte quand j'ai entendu un long crissement de pneus et un miaulement plaintif à m'en déchirer l'âme. J'ai oublié d'un seul coup mes propres souffrances pour accourir vers le lieu de l'incident. Un pauvre chaton se contorsionnait de douleur et me regardait avec des yeux qui m'imploraient de mettre fin à ses supplices. J'étais chavirée. À cet instant, plus rien ne comptait que cet animal blessé qui ne demandait qu'à cesser de souffrir. La conductrice était très nerveuse et n'arrêtait pas de s'excuser, car elle croyait qu'il m'appartenait. Ce n'était pas faux, d'ailleurs, car à la seconde où j'ai vu le chaton, j'avais décidé qu'il serait à moi. La dame m'a conduite à l'hôpital vétérinaire où j'y ai fait soigner Minuit,

qui ne m'a jamais quittée depuis. Il était là pour une raison bien spécifique : il m'a arrachée à la mort, alors que c'est lui qui a bien failli mourir.

— Ton heure n'était pas venue, déduisit Mathias d'une voix étranglée par l'émotion. Et celle de ton chat non plus. Mais que faisait-il sur ce pont ? Les habitations sont si loin !

— Je me suis longtemps posé la question et j'ai fini par me dire qu'on l'avait abandonné. Le destin a fait en sorte que lui et moi, on se retrouve sur le pont à minuit ce jour-là.

Mathias pencha la tête pour essayer de cacher les larmes qui lui montaient aux yeux, tout en maudissant une fois de plus ses intenses émotions et en faisant d'immenses efforts pour les dominer. Il inspira profondément, serra les lèvres, puis offrit à Kiona un sourire qu'il voulait confiant.

— Minuit ne m'a pas seulement sauvé la vie, poursuivit celle-ci. Il lui a redonné un sens. Grâce à lui, j'ai trouvé la force d'aller travailler chaque jour pour payer les services du vétérinaire et les médicaments dont il a eu besoin. Pour faire un peu d'humour, ça m'a coûté un bras et une jambe pour le remettre sur ses quatre pattes.

Mathias éclata de rire.

— Ce gros minet n'a apporté que du positif dans ma vie. Par exemple, mon budget était si serré avec l'argent que j'investissais dans sa guérison, que je ne pouvais plus m'acheter de drogues. Je suis donc complètement sobre depuis un an.

— Wouah ! Félicitations ! s'exclama Mathias en levant son pouce. Mais comment fais-tu pour subvenir à tes besoins ?

— Je travaille du lundi au vendredi à la boutique de vêtements Chickadee, à Burnaby, ainsi qu'à l'hôtel Turf, ici, les week-ends. Il m'arrive même, parfois, d'y travailler les soirs de semaine, autant à la réception qu'au restaurant. J'aurais préféré poursuivre mes études, mais pour le moment, ce n'est pas possible. Peut-être un jour, sinon...

Kiona se tut et haussa les épaules avec impuissance.

— Sinon quoi ? l'invita à poursuivre Mathias.

— Je pourrais faire autre chose, comme avoir ma propre entreprise ; une boutique de vêtements. J'adore la mode.

— Tu es très vaillante, complimenta Mathias, impressionné par la débrouillardise dont sa nouvelle amie faisait preuve.

— Je suis plutôt heureuse d'être vivante. Je profite de chaque journée en me disant que chacune d'elles est un précieux cadeau.

Mathias devint tout à coup pensif. Kiona avait certes vécu des événements tragiques qui avaient entraîné de lourdes conséquences sur sa vie, mais elle demeurerait un être à part entière qui fonctionnait normalement. Elle avait repris goût à la vie et croyait en ses rêves. Mais lui, comment pourrait-il trouver le bonheur avec ce débordement émotionnel, alors même qu'il était privé de son âme intellectuelle ? Ses pensées torturantes furent interrompues par la voix de Kiona.

— Si tu me racontais ton histoire, maintenant ?

Mathias se rembrunit soudainement. Non. Il n'avait pas envie de parler de lui et de se faire ridiculiser par cette jolie fille. En focalisant à présent sur sa situation, il lui tardait de voir ses parents pour leur faire part de ce qu'il avait appris du maître spirituel. Depuis qu'il avait cinq ans, ils insistaient et maintenaient qu'Élissa n'était qu'une invention de son imagination. Mais aujourd'hui, ils n'auraient pas le choix de croire en son existence lorsqu'il leur raconterait les révélations de Jézador. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Seize heures trente ! Il venait de passer deux heures dans ce restaurant, oubliant complètement les raisons qui l'y avaient conduit.

— Je suis désolé, je dois rentrer chez moi, annonça-t-il en enfilant son manteau hâtivement.

Le désappointement se peignit sur les traits de Kiona, mais Mathias décida de ne pas y porter attention, jugeant que ce qu'il avait à faire était d'une importance capitale. Et d'ailleurs, cette fille n'était qu'une étrangère qu'il ne reverrait sans doute jamais. Il ne lui devait rien. Strictement rien !

C'est alors qu'une petite voix venue des tréfonds de lui-même lui chuchota : « Elle t'a sauvé la vie, Mathias. Ne crois-tu pas que tu lui dois un minimum de considération ? »

Cette voix qui résonna en lui n'était pas celle d'Élissa. Mathias l'entendait pour la première fois. Était-ce possible qu'elle fût vraiment celle de son ange gardien ? Il décida de faire confiance à Jézador. Et d'ailleurs, il devait admettre que cette voix n'avait pas tort. Son

comportement envers Kiona n'était pas très acceptable. Cependant, qu'allait-il devoir inventer pour lui expliquer sa fuite? «La vérité est le seul chemin à suivre», retentit encore la voix.

Mathias se leva et ajusta son manteau sur ses épaules, afin de se donner le temps de réfléchir. Il venait de passer un délicieux moment avec Kiona. Qui plus est, il la trouvait fort jolie. Si douce et si forte à la fois. Elle lui avait également ouvert le livre de sa vie alors qu'il n'était qu'un étranger, dans le seul but de lui offrir son aide.

— Je dois discuter avec mes parents, s'entendit-il expliquer. Je... enfin... je te suis vraiment reconnaissant d'être intervenue tout à l'heure. Je te dois sûrement la vie.

Malgré sa déception de le voir mettre fin à leur discussion sans lui confier ses tourments, Kiona lui adressa un sourire sincère.

— Écoute, mon intention n'est pas de te fuir, crut bon de préciser Mathias. C'est juste que... mon problème est beaucoup plus compliqué que tu pourrais l'imaginer et je... j'ai seulement besoin d'un peu de temps avant de pouvoir te parler de moi.

— Il y aura donc une suite à notre rencontre? demanda la jeune fille, le regard pétillant d'espoir.

— Si tu le veux, répondit Mathias, le cœur battant.

— Bien sûr, souffla Kiona, qui avait déjà sorti son cellulaire de la poche de sa veste.

Avec un enthousiasme non dissimulé, ils échangèrent leur numéro qu'ils enregistrèrent dans leur appareil respectif.

Mathias paya ensuite leurs consommations et accepta l'offre de Kiona de le conduire chez lui. Ils quittèrent le café dans un silence curieusement complice.

Après avoir remercié Kiona et promis de la rappeler, Mathias descendit de la petite voiture blanche en lui adressant un dernier sourire. Dès qu'elle fut partie, il pénétra en trombe dans la maison. Puis, comme il le faisait enfant, il se débarrassa de son manteau, qu'il accrocha au pilastre de l'escalier et grimpa à l'étage. Il trouva sa mère dans sa chambre, assise à sa coiffeuse en train d'appliquer un lustre rosé sur ses lèvres. Elle se maquillait en de rares occasions, c'est pourquoi Mathias devina tout de suite qu'elle se préparait à sortir.

— Salut, m'man. Où vas-tu ? s'enquit-il.

— Nous allons souper avec Shirley et Brian, répondit Jacinthe en lui jetant une œillade par le miroir. Tu t'es bien amusé avec Craig ?

Mathias se souvint qu'en quittant la maison, le matin même, il avait menti à ses parents en leur disant qu'avec son ami, il irait à la salle d'arcade *Planet Laser*, à New Westminster. Il leur avait demandé de l'argent pour payer son activité et ses frais de déplacement en *Skytrain*. Puis, au même moment, dansèrent de nouveau dans sa tête les mots que la voix venue des tréfonds de son être avait prononcés au restaurant : « La vérité est le seul chemin à suivre. »

— Je n'étais pas avec Craig, aujourd'hui, avoua-t-il. J'avais un rendez-vous important et je dois vous parler d'un sujet très sérieux. Papa est dans sa tanière, comme toujours ?

— Ne sois pas insolent. Il a beaucoup de travail et... Mathias...

Or, déjà, l'adolescent avait quitté la pièce sans entendre les derniers mots de sa mère : « ... tu m'inquiètes », qui s'évanouirent dans l'air.

Simon Boissonneault était concentré à l'étude d'un rapport quand son fils fit irruption dans son bureau. En voyant son expression tourmentée, il referma son dossier et joignit les mains sur la chemise cartonnée bleue.

— Tu en as une de ces mines, mon garçon ! Que se passe-t-il ?

Mathias était à l'image de son père, tant par sa taille imposante que par ses épaules larges et robustes. Là ne s'arrêtait pas leur ressemblance physique ; le jeune homme avait également hérité des yeux saphir de Simon, ainsi que de ses traits mâles et virils.

— Je dois vous parler de quelque chose, à toi et à maman.

À cet instant même, cette dernière surgit dans la pièce, brosse à cheveux en main.

— Ça me semble plutôt grave, vu ton agitation et ton expression anxieuse, dit-elle.

Maintenant debout, Simon contourna son pupitre pour s'approcher de son fils avec un regard accusateur.

— Tu n'as pas fait d'autres bêtises, j'espère ?

— Ne t'inquiète pas. J'avais un rendez-vous assez particulier et maintenant, il faut vraiment que j'en discute avec vous.

Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, Simon hocha la tête.

— Nous avons trente minutes à t'accorder, dit-il de son habituel ton ferme, façonné par ses nombreuses années dans les forces militaires.

Lorsqu'ils furent tous installés dans la somptueuse salle de séjour, Mathias tenta d'adopter une posture désinvolte en s'asseyant sur le rebord du fauteuil, le corps fléchi vers l'avant et les avant-bras appuyés sur les cuisses. Or, dès qu'il commença à parler, sa voix tremblotante trahit sa nervosité.

— C'est en lien avec ma personnalité, ma mauvaise conduite et mes émotions incontrôlables. Je viens de découvrir la source de mon problème.

— Il y a longtemps qu'on le sait, lança Simon.

— Je ne souffre pas d'un TDAH², papa. C'est autre chose.

Haussant des sourcils interrogatifs, Jacinthe se tourna davantage vers son fils, assis à sa gauche sur le divan, curieuse d'entendre ce qu'il allait leur dévoiler, puisqu'elle-même avait posé ce diagnostic de TDAH lorsqu'il avait à peine cinq ans.

— De quoi s'agit-il, alors ? interrogea-t-elle d'une voix intéressée.

— Je sais bien que vous allez penser que je suis bon pour l'asile, commença Mathias avec une moue de dépit. Aussi, je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez sur parole, mais je vous demande de m'écouter et de faire preuve d'une certaine ouverture d'esprit.

2. Trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité.

— Tout ça est bien intrigant, intervint Jacinthe, tout ouïe.

— Je ne parle pas à une amie imaginaire, lança Mathias en observant la réaction de ses parents.

Ses parents le regardaient avec la même expression, les sourcils froncés, cherchant visiblement à comprendre où il voulait en venir.

— Je fais plutôt de la télépathie avec un être vivant, enchaîna Mathias qui avait entièrement confiance aux conclusions de Jézhador. Éliissa est vivante... et elle est mon âme jumelle. Elle détient ma partie d'âme intellectuelle et j'ai sa partie d'âme émotionnelle. Ça explique pourquoi j'ai des problèmes d'apprentissage et pourquoi tout ce que je ressens est doublé en intensité.

Simon et Jacinthe fixaient leur fils d'un air incrédule, jugeant ses propos complètement absurdes et trouvant tout à fait ridicule qu'aujourd'hui, Mathias croie à l'existence de cette amie imaginaire. Il était presque un homme et le deuil de ce personnage irréel aurait dû être fait depuis longtemps. Mais voilà qu'il la considérait maintenant comme... un être vivant, son âme jumelle ! Pire encore, il parlait d'échange de parties d'âme entre eux, comme on parle de la pluie et du beau temps. De toute évidence, il souffrait d'un trouble mental autre qu'un TDAH !

Jacinthe se sentit soudainement envahie par un profond sentiment de culpabilité. Comment n'avait-elle pas su analyser les problèmes qui affligeaient son fils, elle qui était psychologue ? Avait-elle vraiment passé les dix-sept dernières années dans le déni face au comportement anormal de Mathias ? Parce qu'à présent, elle ne pouvait fermer les yeux : ce qu'elle venait d'entendre s'apparentait à du délire psychotique.

Simon, quant à lui, s'imaginait en train de secouer les épaules de son fils en lui demandant de revenir à la réalité. Il repoussa cette image violente et s'empressa plutôt de le remettre à l'ordre.

— C'est complètement grotesque ! s'exclama-t-il. Mais qui t'a mis de telles idioties en tête ?

Mathias s'attendait à cette réaction, et c'est pourquoi il ne se laissa pas décourager par l'attitude rigide de son père et la pitié qui se lisait sur le visage de sa mère. Au contraire, il décida d'aller jusqu'au bout de sa vérité.

— Je viens de passer deux heures avec un grand maître spirituel. Il m'a dit qu'Élissa était mon âme jumelle et m'a expliqué pourquoi je suis comme ça.

— Que veux-tu dire, exactement ? demanda Jacinthe.

— Mes problèmes comportementaux et scolaires, mon trop-plein d'énergie, l'intensité et la violence de mes émotions... tout ça m'amène à vivre le rejet des autres, à recevoir les nombreuses punitions et réprimandes de mes professeurs, et de vous deux. Mais je comprends tout, aujourd'hui. Je fais de la télépathie avec mon âme jumelle ; nous sommes en contact par les voies astrales !

— Voyons, Mathias ! Tout ça relève du fantastique, argua Simon, désabusé. Tu ne vas pas croire à ces stupidités !

— Ce faux maître spirituel n'est qu'un charlatan qui t'a raconté de pures bêtises, renchérit Jacinthe.

Sans se laisser atteindre par la résistance de ses parents, Mathias s'empessa de défendre Jézhador.

— Il connaissait vos noms et vos professions ! C'est impossible qu'il ait tout deviné à votre sujet !

— Qui t'a recommandé ce personnage ? voulut savoir Simon d'un œil sévère.

— Mon professeur de français, répondit impulsivement Mathias en souhaitant que ses parents le considèrent comme une source fiable.

— Un enseignant qui a accès à ton dossier scolaire, qui contient le nom et la profession de tes parents ! souleva Simon en secouant la tête. Comment peux-tu être aussi naïf ?

Malgré cet argument implacable, Mathias ne se laissa pas impressionner. Son père marquait peut-être un point, mais il restait convaincu que Jeff n'avait pas transmis ces informations à Jézhador. D'ailleurs, ce dernier connaissait aussi le nom de famille d'Élissa et pourtant, Mathias était certain de ne pas l'avoir mentionné à son professeur. Il s'empessa d'en informer ses parents en ajoutant que Jézhador lisait aussi ses pensées.

— Certains diseurs de bonne aventure sont plus rusés que d'autres. Ils enquêtent sur leurs clients avant de les rencontrer, tenta de rationaliser Jacinthe.

— Il n'a pas voulu d'argent, alors je ne vois pas pourquoi il se serait donné tout ce mal, s'entêta Mathias.

— Simplement pour impressionner, rétorqua durement Simon. C'est sans doute un homme seul qui n'a rien à faire de sa vie et qui cherche l'attention des gens. Tu devrais te méfier de ce genre d'individu !

Sur ces derniers mots, l'horloge grand-père du salon principal fit tinter un coup de cloche. Les aiguilles dorées indiquaient dix-sept heures trente.

— Nous devons partir, annonça Simon en se levant. Oublie toutes ces sottises, Mathias. C'est franchement ridicule !

Jacinthe imita son mari et, en passant près de son fils, lui effleura doucement l'avant-bras.

— Je t'assure que cet homme n'est qu'un imposteur, assura-t-elle, persuadée d'avoir raison. Toute cette histoire d'âmes jumelles n'a aucun sens et relève du monde ésotérique, pas de la réalité.

Mathias se renfonça dans son fauteuil en poussant un soupir contrarié. Jézhador ne pouvait pas avoir menti ! Et même s'il avait enquêté sur lui et sa famille, il n'aurait pas pu deviner avec autant d'exactitude les mots échangés avec Éliissa lors de leur dernière conversation télépathique. Il connaissait même le début du numéro de téléphone qu'Éliissa lui avait transmis par la pensée et qu'il n'avait pourtant répété à personne ! Cet homme était vraiment un télépathe ! Ses dons et pouvoirs étaient amplement prouvés ! Mais à quoi bon insister auprès de ses parents ? Ils étaient complètement bornés !

— Nous ne rentrerons pas tard ! lança soudainement sa mère à partir du vestibule.

— Bonne soirée ! répliqua Mathias d'un ton boudeur, sans bouger de son fauteuil.

Quand la porte d'entrée se referma, un sentiment d'abandon étreignit douloureusement le jeune homme. Ses parents n'avaient pas cru un mot de ce qu'il venait de leur dire et ils ne le croiraient sans

doute jamais. Éliisa l'avait chassé définitivement de sa vie et il n'avait personne à qui se confier. Quant à Craig, son unique ami, il lui poufferait au visage s'il lui parlait de Jézhador. Un sourire angélique lui revint soudain en mémoire. Non, il n'était pas seul. À la hâte, il alla chercher son BlackBerry dans la poche de sa veste et appela Kiona.

— Allo ? fit la voix joyeuse dans l'appareil.

— Salut, Kiona. Je t'avais promis de te rappeler.

— Mathias ! Quelle belle surprise !

— Euh... est-ce que je te dérange ?

— Pas du tout ! Je viens de nourrir Minuit et j'étais sur le point de préparer mon repas.

— Je t'invite à souper. Ça te tente ? proposa Mathias en saisissant l'occasion au vol.

— Bien sûr ! répondit spontanément Kiona.

— Quel restaurant aimes-tu ?

— Faisons ça simple. Pizza chez moi ! Veux-tu que je vienne te chercher ?

— Donne-moi seulement ton adresse. Le temps d'une douche et de sauter dans un taxi, je serai à ta porte.

Mathias rangea son cellulaire et se rua dans la salle de bain. Il ne comprenait pas ses propres agissements. Alors qu'il aurait dû se mettre à parcourir le monde à la recherche d'Éliisa, il prenait plutôt rendez-vous avec Kiona, une étrangère qui avait par hasard croisé sa route lors de cette même journée. Une étrangère ? Sûrement pas, car il n'arrivait pas à se départir de cette forte impression de la connaître.

L'appartement de Kiona était petit, mais joliment décoré. Il y avait des fleurs dans toutes les pièces, qu'elles soient réelles dans des vases ou peintes sur des toiles. L'endroit respirant la vie, il était difficile de croire que, dans un passé tout de même pas si lointain, la jeune femme ait souhaité mourir.

Comme Kiona était joviale, amusante et intelligente, Mathias aimait grandement sa compagnie. Et bien que son idée première en l'invitant à souper fut de lui confier ses tourments, il évita soigneusement de parler d'Éliisa, par crainte de lui déplaire.

Lorsqu'il revint chez lui, Mathias était fortement étonné de ce magnifique moment passé en compagnie d'une autre fille que... Éliissa. Malgré qu'il n'eût jamais rencontré son âme jumelle, elle était la seule à le comprendre, à le connaître entièrement et à ne jamais l'avoir jugé. Avec elle, il avait toujours été lui-même. Il lui avait confié ses joies, ses peines, ses inquiétudes et ses secrets les plus intimes. Lorsqu'il était en communication télépathique avec Éliissa, il se sentait entier et heureux.

Pourtant, dès après le premier rendez-vous avec Kiona, ils se virent presque tous les jours, au cours desquels s'installèrent entre eux une complicité évidente, une profonde amitié et même, une attirance amoureuse. Mathias présenta Kiona à ses parents, qui ne purent qu'exprimer leur joie de voir enfin leur fils fréquenter une fille, mature de surcroît, et laisser de côté ses jeux d'arcade, ainsi que ses mauvais coups avec Craig Jamieson.

Mathias fondait de bonheur auprès de Kiona et sa peur de la perdre l'empêchait de parler d'Éliissa. D'ailleurs, il nageait dans une telle euphorie que la plupart du temps, il en oubliait l'existence de son âme jumelle. Toutefois, un soir, un événement le plaça dans une situation délicate et l'obligea à se vider le cœur.

Kiona et lui passaient une merveilleuse soirée à regarder des films. Serrés l'un contre l'autre, ils échangeaient de nombreux baisers langoureux. L'intimité physique devenant inévitable, la jeune femme soupirait de plaisir contre les lèvres de Mathias, qui sentait monter en lui un désir brûlant. Sa bouche scellée à celle de sa copine, tandis que sa langue explorait des délices jusqu'alors inconnus, il osa glisser ses doigts dans l'échancrure de sa blouse afin d'y cueillir un sein ferme et haletant. Dans un élan de passion, sa compagne se pressa davantage contre lui en déboutonnant sa chemise, pour ensuite caresser timidement son torse imberbe et musclé. Emporté dans un tourbillon de sensations voluptueuses, Mathias l'allongea sur le divan et s'étendit sur elle en l'écrasant de son poids et en emprisonnant ses lèvres de sa bouche devenue plus vorace que gourmande. Sous ces caresses inexpérimentées et même quelque peu brutales, Kiona se crispa et détourna la tête afin de s'arracher aux baisers fougueux de son partenaire.

— Arrête, Mathias ! Laisse-moi me relever, je t'en prie ! dit-elle, à bout de souffle.

Se sentant rejeté, Mathias fut immédiatement animé d'une vive colère. Toute passion, tout désir et tout sentiment amoureux venaient subitement de s'évanouir pour faire place à l'humiliation. Kiona l'avait émoustillé et maintenant, elle le repoussait. Quelle sorte de fille était-elle ? Une aguicheuse de première classe qui prenait plaisir à rejeter les hommes après les avoir affriolés ? Convaincu qu'elle se moquait ouvertement de lui, Mathias s'emporta, indigné. Toujours penché sur elle, il lui saisit les poignets avec force, et les souleva au-dessus de sa tête.

— À quoi joues-tu ? rugit-il, les dents serrées.

Kiona tremblait de tous ses membres, puis ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mathias, laisse-moi t'expliquer. Je... j'ai tellement envie de toi, moi aussi. Je voulais... j'aurais aimé...

Elle s'interrompit et éclata en sanglots, mais Mathias ne relâcha nullement son étreinte.

— C'est la première fois pour moi, reprit-elle entre deux pleurs. Et je... j'imaginais que les choses se seraient déroulées avec plus de douceur, mais je me suis plutôt sentie attaquée.

Les mots de Kiona atteignirent l'adolescent en plein cœur. Frustration et colère l'abandonnèrent brusquement, puis Mathias regretta ! Oh, comme il s'en voulut d'avoir été, encore une fois, incapable de gérer ses trop vives émotions. À cause de ce... handicap, il venait de tout gâcher. Submergé par la honte, il aida la jeune femme à se rasseoir.

— Je suis horrible, s'excusa-t-il en enfouissant son visage dans ses mains.

— Non... ne dis pas ça. J'aurais dû...

— C'est de ma faute, interrompit Mathias en repoussant sa mèche rebelle sur son front. En fait, c'est à cause de cette foutue Éliisa !

— Éliisa ? répéta Kiona en réajustant nerveusement ses vêtements. Qui est-ce ?

Mathias se leva, puis fit quelques pas dans la pièce en pesant rapidement le pour et le contre. Kiona ne semblait pas lui tenir ri-

gueur de son emportement, du moins ne l'avait-elle pas mis à la porte sur-le-champ. Mais après ce malheureux et regrettable épisode, accepterait-elle de le revoir ? Il songea que s'il y avait la moindre chance qu'elle veuille encore de lui, il devait se montrer honnête et lui expliquer les raisons de son comportement. Elle le chasserait peut-être en le croyant complètement fou, mais au point où il en était, qu'avait-il à perdre ? Dans sa tête, il répéta les mots de cette petite voix venue des tréfonds de son être et qu'il voulait désormais considérer comme celle de son ange gardien : « La vérité est le seul chemin à suivre. »

— C'est à cause d'elle que j'allais me suicider, se confia-t-il sans plus d'hésitation.

— C'était ta petite amie ?

— Non. Je n'ai jamais eu de petite amie avant toi, répondit Mathias en se rassoyant aux côtés de la jeune femme. J'aurais dû tout te raconter dès le départ, mais j'avais peur de faire mauvaise impression. Et je viens de tout gâcher entre nous deux.

— Tu n'as rien gâché, Mathias, lui assura Kiona en prenant sa main dans la sienne et en se rapprochant de lui. Ce n'est qu'un... malentendu. Et je veux continuer à te voir parce que je... je t'aime.

— Tu es sérieuse ? s'étonna le garçon, les grands yeux bleus pleins d'espoir.

— Jamais je n'oserais jouer avec tes sentiments. Oui, Mathias, je t'aime.

Mathias sentit une douce exaltation envahir son cœur. Kiona l'aimait ! Elle n'était pas son âme jumelle, mais elle l'aimait pour celui qu'il était, même après son affreux comportement. À cet instant, il sut qu'elle représentait beaucoup plus qu'Élissa. Elle n'était pas juste une voix dans sa tête, mais une jeune femme avec laquelle il partageait de merveilleux moments. Il pensait à elle continuellement, et chaque fois qu'il la voyait, à peine venait-il de la quitter qu'il attendait avec impatience leur prochain rendez-vous. Il constata également qu'il n'avait plus tenté de parler à Élissa depuis que Kiona était dans sa vie, qu'il n'avait plus besoin d'être dans les énergies de son âme jumelle pour se sentir heureux. Cette fille lui apportait un réel bonheur. Il l'attira dans ses bras et la serra doucement contre lui, comme s'il craignait de lui faire peur à nouveau.

— Je t’aime aussi, souffla-t-il à son oreille. Je pense que je suis tombé amoureux de toi dès la seconde où je t’ai vue sur le pont. Je te demande pardon de t’avoir brusquée. Je ne le ferai plus jamais.

Leurs lèvres se trouvèrent et ils échangèrent un long baiser au goût de merveilleuses promesses.

— Oublions tout ça, d’accord ? suggéra Kiona. Parle-moi plutôt d’Élissa. Si elle n’est pas ton ex-petite amie, qui est-elle pour te faire souffrir au point de vouloir mourir ?

Rassuré et soulagé par tant de compréhension, Mathias décida de se jeter à l’eau, dans l’espoir que même si sa petite amie ne saisisait pas ce qu’il vivait avec Élissa, elle ne le jugerait pas. Elle méritait bien sa transparence, elle qui s’était livrée à lui en toute confiance dès leurs premiers instants. C’est ainsi que dans l’abandon le plus complet, il lui fit part de ses échanges télépathiques avec Élissa et de la complicité qu’ils avaient tissée depuis leur plus tendre enfance. Il lui parla aussi de sa rencontre avec Jézhador et des étonnantes révélations de ce dernier.

— En revenant chez moi, ce jour-là, je ne voyais pas d’issue à mon problème, ajouta-t-il. Cet homme d’une grande sagesse venait de m’annoncer que nous ne pouvions récupérer notre partie d’âme manquante que dans la mort. Des images horribles ont pris naissance dans mon esprit. Je... je me voyais en train de tuer Élissa. Je me suis tellement haï, que j’ai voulu en finir. Si je mourais, Élissa reprendrait sa partie d’âme émotionnelle et vivrait heureuse. Et puis... tu es arrivée au moment où je m’apprêtais à sauter dans le vide.

Kiona avait écouté son récit avec un air tantôt attristé, tantôt soucieux ou surpris, mais sans jamais l’interrompre. Lorsque Mathias se tut, elle expliqua :

— Ma mère disait que chaque être humain possède deux âmes : l’âme animale et l’âme divine. Mais je ne savais pas que l’âme divine avait trois parties, pas plus que je connaissais l’existence des âmes jumelles. J’ai toujours entendu le terme *âmes sœurs*.

Mathias s’attendait à une réaction bien différente. Kiona aurait dû être fortement étonnée, et même incrédule devant son histoire.

— Tu ne me trouves pas bizarre ? s’inquiéta-t-il.

— D’abord, je dois te dire que je crois en la vie spirituelle. Aussi, j’ai lu la vérité dans ton regard, je l’ai sentie vibrer dans chacun de tes mots, tout comme j’avais perçu la détresse en toi sur le pont. Mais plus que tout, je trouve tellement curieux que tu aies pensé au suicide à la même date et au même endroit que moi, un an plus tard, et que quelque chose d’inexplicable nous ait sauvé tous les deux !

— Nous sommes sûrement des âmes sœurs, chuchota Mathias en approchant ses lèvres de celles de Kiona.

Ils s’embrassèrent longuement, puis la jeune femme se détacha doucement de leur étreinte. Le lien qui unissait Mathias à Éliissa créait en elle un sentiment d’incertitude face à ce nouvel amour qui venait d’éclore, et elle osa exprimer son ressenti.

— Dis-moi, qu’as-tu l’intention de faire... à propos d’Éliissa ? questionna-t-elle en souhaitant ne pas paraître jalouse.

— J’aimerais tant lui apprendre ce que Jézhador m’a dévoilé et lui prouver que j’existe ! répondit Mathias en haussant les épaules pour signifier son impuissance.

Puis, voyant Kiona se rembrunir, il s’empressa de la rassurer en ajoutant :

— Mais ce n’est plus possible, car elle m’a complètement chassé de son existence.

— As-tu encore des sentiments pour elle ?

— Kiona, je ne suis pas amoureux d’Éliissa et je ne l’ai jamais été. J’aime Éliissa, mais ça n’a rien à voir avec l’amour que j’ai pour toi. Et pour tout te dire, je ne pense plus à elle depuis que je t’ai rencontrée.

Ces mots prononcés avec sincérité sécurisèrent considérablement la jeune femme, qui embrassa encore son copain, pour ensuite l’entraîner... jusqu’à sa chambre.

Mai 2016

Debout sur l'estrade d'honneur, Éliissa Lacoste recevait, tout comme les quelque cent vingt condisciples qui l'entouraient, son diplôme universitaire en médecine de famille. Jamais elle n'avait paru aussi confiante que dans cette longue toge noire. Sous sa coiffe de la même couleur, ses cheveux bruns bouclés, attachés en un chignon souple et bas sur le côté droit, rehaussaient la beauté de ses traits délicats. La fierté au cœur, Rosémie et Julien assistaient à la cérémonie qui avait lieu au Palais des congrès, à Montréal. Lorsque le nom d'Éliissa Lacoste résonna dans les haut-parleurs, sa mère lui envoya des baisers du bout des doigts, tandis que son père applaudissait avec enthousiasme. Leur fille serait dorénavant la docteure Éliissa Lacoste. Quelle brillante réussite !

Ils ignoraient tout, cependant, de la dure bataille qu'elle avait menée au cours des neuf dernières années pour arriver à se considérer comme un être humain *passablement normal*. D'une intelligence supérieure, Éliissa avait appris à utiliser les intonations de sa voix pour échanger avec ses pairs de façon moins robotique. Son esprit analytique lui avait aussi permis d'apprendre le langage corporel. Elle ne pouvait compter le nombre d'heures passées devant son miroir à imiter des gestes mémorisés autant chez les acteurs de la télévision que chez les figurants de sa propre vie. De plus, elle réussissait à mimer certaines expressions faciales, comme froncer les sourcils quand elle se questionnait ou arrondir les yeux lorsque quelque chose survenait sans qu'elle s'y attende. Quand elle réfléchissait, elle mordillait l'intérieur de sa joue et levait les yeux au ciel. Elle avait souvent remarqué cette gestuelle chez Daphnée, son amie d'enfance, qui avait déménagé à Québec avec ses parents à la fin de ses études secondaires. Bien qu'Éliissa eût brillamment appris les mimiques qui s'agençaient avec ses pensées, d'autres expressions lui étaient plus difficiles, comme sourire spontanément. Elle avait beau étirer les lèvres jusqu'à montrer ses dents, son regard affreusement inexpressif donnait l'impression qu'elle grimaçait. Son beau visage manquait terriblement de vie, parce qu'elle n'était jamais parvenue à ressentir une quelconque émotion

après la disparition de son ami imaginaire, et ce, malgré ses attentes et celles de son psychiatre. Cependant, elle était satisfaite que les symptômes liés à la schizophrénie dont elle souffrait fussent enfin contrôlés grâce au traitement de *Risperdal*. Mais pour que ce bien-être perdure, elle allait devoir prendre une médication antipsychotique pour le reste de sa vie, afin de s'assurer que la voix de Mathias ne revienne plus jamais la hanter.

Alors qu'elle se trouvait sur l'estrade pour recevoir des honneurs bien mérités et qu'elle avançait la main pour saisir son diplôme sous des applaudissements tumultueux, elle crut entendre un chuchotement à son oreille. Elle promena son regard autour d'elle, mais hormis le recteur de l'université qui lui tendait le document enrubanné d'un fil bleu et le maître de cérémonie, il n'y avait personne à côté d'elle.

Élissa ne put s'empêcher de se questionner sur la provenance de ce murmure, tout en essayant de rester rationnelle. Il y avait tant de gens et de mouvements dans la salle ! Qu'est-ce qui pouvait bien lui faire croire qu'il puisse s'agir de... Mathias. Mathias ! Il n'en fallut point davantage pour que son ami imaginaire envahisse à nouveau ses pensées. Et curieusement, elle se demanda en cet instant ce qu'il serait devenu s'il avait vraiment existé. Son rêve était d'être pompier. L'aurait-il accompli ?

— Mademoiselle Lacoste, vous pouvez descendre.

La voix du maître de cérémonie la tira de ses réflexions. À quelques pas d'elle, il lui désigna l'escalier au bas duquel étaient regroupés d'autres diplômés.

— Je suis désolée, j'étais distraite, s'excusa-t-elle avant de rejoindre le groupe.

À travers félicitations, accolades et poignées de main, Élissa continuait à s'interroger au sujet de ce chuchotement qu'elle avait entendu. Voilà des lustres que cela ne s'était pas produit et c'est à Mathias qu'elle avait aussitôt pensé, tout en sachant pertinemment qu'elle était une schizophrène endormie par les antipsychotiques. Depuis qu'elle étudiait la médecine, elle avait compris tant de choses à propos de son état de santé mentale, mais surtout, elle avait appris à rationaliser toute pensée liée à cet être irréel qui l'avait accompagnée durant l'enfance et l'adolescence. Pourtant, lorsqu'on servit le buffet et qu'un toast fut porté aux diplômés, la même question se répétait en

boucle dans sa tête : si Mathias avait été un être réel, à quoi ressemblerait sa vie, aujourd'hui ?

Les souvenirs de ses longues discussions et de ses fous rires avec son ami imaginaire l'obsédant jusqu'à la soirée dansante, elle ne put s'empêcher de revivre ces moments où elle se sentait si heureuse et si entière. Mathias finirait-il par disparaître complètement de ses pensées, un jour ? Tout en regardant les diplômés se secouer au rythme d'une musique endiablée, elle se disait qu'après toutes ces années, sa médication diminuait peut-être graduellement en efficacité et qu'il serait sans doute temps d'envisager un autre type de traitement pour contrer la schizophrénie.

Après le départ de ses parents, elle sortit dehors pour essayer de se changer les idées. Ayant abandonné sa toge et sa coiffe, elle paraissait d'une fragilité exquise dans sa longue robe noire au profond décolleté dans le dos, qui moulait à la perfection sa mince et gracieuse silhouette.

Une fois au grand air, elle ne put empêcher les souvenirs qui la liaient à Mathias de se succéder dans son esprit. Ses pas la menèrent à la place Jean-Riopelle, devant la fontaine *La Joute*, qu'elle étudia attentivement, dans l'espoir de détourner ses pensées. La sculpture monumentale était mise en valeur dans un bassin circulaire où un grand cercle de feu se déployait à la surface de l'eau. La fraîcheur de l'air combinée à la tiédeur de l'eau créait une brume lumineuse qui flottait au-dessus du réservoir pour monter vers le ciel et se dissiper comme par enchantement. Immobile comme une statue, Éliissa contemplait l'œuvre quand un phénomène pour le moins étrange se produisit. Émergeant du brouillard, un visage colérique se dessina avec une netteté captivante. Mais avant même qu'elle puisse s'interroger sur cette vision, celle-ci disparut complètement.

Éliissa ferma les yeux pour chercher à comprendre ce qui venait de se passer, quand une scène prit forme dans sa tête. Elle vit un homme pousser brusquement une femme aux longs cheveux blonds, puis entendit les paroles menaçantes émises par cette voix qui ne lui était que trop familière : « Ceci est mon troisième et dernier avertissement ! La prochaine fois que tu ne paieras pas dans les délais, attends-toi à pire ! » La jeune femme fut saisie de stupeur à l'apparition de cette scène. Un frisson glacé la parcourut et elle se sentit paralysée par la peur. Ses émotions étaient de retour ! Émotions qu'elle ne

put imputer qu'à la présence de... Mathias ! Elle ouvrit subitement les yeux. La vision avait brutalement disparu et l'agitation l'abandonna soudainement. Aussi figée que la sculpture qui lui faisait face, elle essaya de trouver une explication rationnelle à cet étrange phénomène. Et bien malgré elle, des mots traversèrent ses lèvres :

— Mathias, pourquoi reviens-tu dans ma vie après toutes ces années ?

Mathias sortit du logement en claquant la porte. Rouge de colère, il dévala l'escalier et quitta l'immeuble rapidement en jetant de furtifs regards derrière lui. Dès qu'il atteignit le trottoir, il remarqua les deux colosses qui le suivaient et la peur le submergea. Avait-on devancé son échéance ? Allait-on l'abattre comme un animal au milieu de cette petite rue déserte parce que certains clients ne payaient pas à temps ? Que devait-il faire ? Se mettre à courir, ou s'arrêter et affronter les deux tueurs ? Il n'eut aucune décision à prendre, puisque les deux hommes le dépassèrent finalement sans lui accorder la moindre attention. Soulagé, le cœur battant à se rompre, il ralentit le pas quand soudain, une voix retentit dans sa tête, ce qui calma d'un coup ses fortes émotions.

« Mathias, pourquoi reviens-tu dans ma vie après toutes ces années ? »

Il s'arrêta net et tourna la tête dans tous les sens, pour constater qu'il était bel et bien seul dans cette sombre ruelle. Il n'avait donc pas rêvé ! C'était vraiment la voix d'Élissa qu'il venait d'entendre ! Le cœur à l'envers, il répliqua :

« Chère Éli, as-tu enfin compris que j'existe ? »

Élissa marchait lentement autour de la fontaine quand elle entendit la réponse. Comme autrefois, une joie ineffable vint l'envahir au son de cette voix. Celle de Mathias ! Il n'y avait que lui pour la faire vibrer de vie. Mais comment pouvait-il réapparaître après tout ce temps ? Elle chercha une explication logique. Pourtant... elle suivait

son traitement à la lettre et avait compris depuis fort longtemps que les amis imaginaires n'existaient que dans l'esprit du malade. En ce cas, pourquoi entendait-elle encore la voix de Mathias ? Et comment en était-elle arrivée à avoir des hallucinations ?

— Ça n'a aucun sens ! lâcha-t-elle tout haut. J'ai tout fait pour que tu disparaisses, mais rien ne fonctionne !

« Et tu n'as pas encore saisi pourquoi ? »

Élissa alla s'asseoir sur le muret en ciment qui encerclait la sculpture et se prit la tête entre les mains, complètement déstabilisée. Elle n'était plus une enfant ni une adolescente, mais une femme de presque vingt-sept ans, médecin de surcroît. Pourquoi alors, dès que la voix de Mathias retentissait en elle, son être tout entier palpitait-il de vie et se sentait-elle renaître ? Quel était donc son réel problème ?

« Réponds-moi ! » la pressa Mathias.

Se trouvant ridicule d'entrer encore dans ce jeu, Élissa soupira profondément, mais ce fut plus fort qu'elle.

— Je... je ne sais pas, Mat ! C'est complètement dingue ! J'ai entendu un murmure à mon oreille tout à l'heure et j'ai pensé que c'était toi. Et voilà que tu...

« C'était moi, en effet, l'interrompit Mathias. J'essayais de te parler, mais un brouhaha infernal résonnait dans ma tête, comme si tu étais dans une foule en délire. J'ai dû y renoncer. »

C'était complètement aberrant ! Son ami imaginaire entendait maintenant ce qui se passait autour d'elle, alors qu'elle-même avait des visions de lui ! Elle eut envie de retourner à l'intérieur du Palais des congrès en oubliant à jamais ce qu'elle venait de vivre, mais elle ne pouvait fermer les yeux sur la résurgence de ses émotions, qui était bien réelle. Quelque chose de plus fort que sa raison la poussa à demander :

— Pourquoi reviens-tu maintenant ?

« J'ai gardé le silence pendant toutes ces années parce que tu me l'as imposé. Mais je n'en peux plus de me taire parce que... parce que j'ai trop besoin de ton aide. »

Élissa ne put s'empêcher de penser à Daphnée, qui clamait depuis toujours l'existence de Mathias. Et si elle avait raison ? Une autre question s'échappa de ses lèvres.

— Mat, es-tu en compagnie d'une jeune femme aux cheveux blonds ?

« Je l'étais, juste avant d'entendre ta voix. »

— L'as-tu poussée ?

Un rire cinglant précéda la réponse.

« Tiens ! As-tu développé des dons de médium ? »

— Depuis quand mon ami imaginaire est-il violent ? murmura Éliissa comme si elle se posait davantage la question à elle-même.

« Ce n'est qu'une pute ! Une danseuse qui me doit de l'argent ! » se défendit Mathias.

Éliissa demeura consternée devant la réplique inattendue et le mot vulgaire qui ne faisait pas partie de son vocabulaire.

« Au lieu de me critiquer, veux-tu bien me dire comment tu fais pour me voir ? » enchaîna Mathias.

— C'est... absurde, souffla la jeune femme. Je suis en train de rêver et je vais me réveiller dans quelques secondes...

« Tu continues à nier ! Mais pourquoi as-tu toujours refusé qu'on se rencontre ? J'habite toujours Vancouver, pas le mont Sinaï, et tu en aurais le cœur net ! Mais non, tu préfères te croire atteinte de schizophrénie ! Appelle-moi tout de suite sur mon cellulaire, bon sang ! Tu verras bien que tu n'es pas folle ! »

Éliissa se sentait comme un boxeur amateur dans une arène, incapable d'éviter les coups ou même de répliquer. Chaque parole prononcée par Mathias la rendait de plus en plus faible, de plus en plus vulnérable. Pourquoi, en effet, n'avait-elle jamais essayé de le contacter ? Était-ce parce qu'adolescente, elle avait accordé toute sa confiance à son psychiatre en espérant devenir un être humain comme les autres ? Elle se remémora ce jour où elle avait été sur le point de lui donner son numéro de téléphone avant que sa mère ne tombe dans l'escalier. C'était comme si le destin n'avait pas voulu qu'elle franchisse ce pas. Sans doute parce que la seule vérité, c'est qu'elle était schizophrène et qu'elle se serait ridiculisée en ajoutant foi à ce personnage imaginaire.

— Tu es disparu de ma vie dès que j'ai commencé la médication, lâcha-t-elle d'un ton à peine audible. Et jusqu'à aujourd'hui, tu as gardé le silence. Je ne comprends pas pourquoi...

« Tu m’as chassé, Éli, la coupa à nouveau Mathias. Le jour où tu étais sur le point de me donner ton numéro de téléphone, tu t’es arrêtée et le néant s’est fait dans ma tête. J’ai essayé de te parler ensuite, et plus jamais tu ne m’as répondu. Ça m’a pris du temps, mais j’ai fini par baisser les bras et t’oublier. »

La scène qui se jouait dans sa tête paraissait si réelle, qu’Élissa se prêta tout naturellement au jeu.

— J’admets que je t’ai sciemment ignoré, Mathias. Dès que j’entendais ta voix, je mettais mes écouteurs sur mes oreilles et je haussais le volume de la musique. Mon psy m’avait convaincue que tu n’existais que dans ma tête et tout ce que je voulais, c’était d’avoir une vie normale.

« Une vie normale ? répéta Mathias avec sarcasme. Parlons-en de normalité ! Sais-tu ce que je suis devenu, aujourd’hui ? Rien ! Je ne suis rien ! Je n’ai même pas pu finir mes études secondaires ! C’est toi et toi seule, la responsable de mes échecs ! »

— Mais qu’est-ce que j’ai fait ? Il me semble avoir toujours été là pour t’aider dans tes études !

À peine ces mots prononcés, Élissa songea qu’elle était plus que malade d’argumenter avec un être irréel.

« Tu m’as volé une partie de mon âme en me laissant une partie de la tienne ! ragea Mathias. C’est ça que je veux t’expliquer depuis des années, mais tu ne m’en as jamais donné la chance ! »

— Voyons, Mat ! Ça n’a aucun sens !

« C’est ce que je me disais aussi, jusqu’à ce que je rencontre un puissant maître spirituel qui savait tout de toi et moi, alors que je ne l’avais jamais vu ! Il était au courant de nos conversations télépathiques, Éli. Oui, nous communiquons par télépathie astrale depuis notre enfance, parce que nous sommes des âmes jumelles et que chacun de nous possède une partie de l’âme de l’autre. Selon Jézhador, nous avons fait un pacte avant de naître dans cette vie et c’est pour cette raison qu’il nous manque chacun une partie de notre âme. Tu ne le sais peut-être pas, mais l’âme est divisible en trois. J’ai ta partie émotionnelle, ce qui fait en sorte que l’intensité de mes émotions est doublée et que toi, tu n’en as pas. Tu possèdes ma partie d’âme intellectuelle qui nous permet de discerner le bien du mal. Je suis un voyou, aujourd’hui, alors que toi, tu dois sûrement bien réussir ta vie ! »

Âmes jumelles. Âme émotionnelle et âme intellectuelle. Télépathie astrale. Jézhador. Tous des mots complètement inconnus d'Élissa. Mais comment son ami imaginaire pouvait-il dire des choses dont elle ignorait l'existence ? Devant l'inconnu, un sentiment de fuite l'assaillit. Elle ne chercha pas davantage à essayer de comprendre ce qui passait dans sa tête de psychosée. Ne voulant plus entendre ces inepties qui provenaient de son imagination, elle ouvrit son sac à main, saisit son flacon de pilules et avala deux comprimés de *Risperdal* à l'aide de sa salive.

— Retourne là où tu étais pendant tout ce temps, Mat ! Et restes-y pour toujours ! lança-t-elle en se levant avec l'intention de retourner à l'intérieur de l'édifice.

« Élissa, attends ! supplia Mathias. Tout ce que je te demande, c'est de m'aider, comme tu le faisais avant ! J'ai besoin de ton énergie et de ta présence pour avancer dans la vie. Pourquoi est-ce que tu me refuses ça ? »

— Oh ! Ça suffit, maintenant ! C'est complètement ridicule !

Sentant qu'il perdait toutes ses chances de convaincre son interlocutrice, Mathias laissa son impulsivité prendre le dessus.

« Jézhador m'a dévoilé un secret, ce jour-là, Éli, mais tu n'as pas voulu l'entendre. Tu sauras donc, ma chère, qu'il est possible de reprendre notre partie d'âme manquante et d'avoir une vie normale. »

Élissa se dirigeait vers le bâtiment, mais les derniers mots de Mathias la clouèrent sur place. Elle ne put s'empêcher de songer à tout ce dont elle était privée depuis sa naissance. Son ami imaginaire détenait-il vraiment la clé pour régler tous ses problèmes ?

Elle passa bien près de céder à la curiosité et de demander au jeune homme de lui dévoiler ce secret, mais sa logique s'imposa encore une fois avec force. Pendant neuf ans, elle avait réussi à faire taire Mathias parce qu'on l'avait convaincue qu'elle l'avait inventé. Puis, à la seconde où elle avait pensé à lui, il revenait la hanter. Il ne faisait donc aucun doute qu'elle avait créé ce personnage fictif et par le fait même, elle était la seule qui parviendrait à le détruire définitivement.

« Alors, tu ne veux pas savoir comment reprendre la partie de ton âme que je possède ? » insista Mathias.

Persuadée que cette voix n'existait que dans sa tête, Élissa plaqua ses mains sur ses oreilles et s'enfuit en courant vers l'entrée du

Palais des congrès. Et pourtant, elle se retourna maintes fois, comme si elle craignait que Mathias la pourchasse.

Juin 2016

Mathias écrasa un autre mégot dans le cendrier déjà plein et lança sa canette de bière vide parmi celles qui jonchaient la table du salon. Depuis fort longtemps, ses activités diurnes se résumaient à rester allongé sur son divan, à fumer et à boire devant la télévision. Et il *travaillait* la nuit.

Incapable de réussir sa troisième année du secondaire, il avait fini par abandonner ses études et repousser toutes les propositions de ses parents qui lui suggéraient de s'inscrire à des cours pour adultes ou dans une école de métiers. Usant de son autorité pour lui imposer des choix, son père l'avait vu quitter le nid familial pour aller s'installer chez Kiona. Sa mère avait bien essayé de le convaincre de revenir à la maison, mais à tout ce luxe, ce confort et cette sécurité financière, Mathias avait impulsivement choisi sa liberté. Il lui arrivait parfois de le regretter, en particulier lorsqu'il n'amassait pas à temps sa part du loyer et qu'il devait compter sur sa bien-aimée pour subvenir à ses besoins quotidiens. Dans ces moments, son orgueil en prenait un sale coup, ce même orgueil qui l'empêchait de retourner chez ses parents. De toute façon, il aimait Kiona et ne s'imaginait plus vivre loin d'elle.

La relation du couple, qui avait d'abord baigné dans la passion, était rapidement devenue houleuse et surtout pénible pour Kiona, aux prises avec les sautes d'humeur excessives et les colères incontrôlables de son compagnon. Elle en était pourtant sincèrement amoureuse et lui pardonnait tous ses écarts de conduite. Mais là ne s'arrêtaient pas leurs difficultés. L'abandon de ses études occasionnait à Mathias un obstacle majeur lors de ses recherches d'emploi et l'empêchait de gagner un salaire convenable. On lui avait donné sa chance dans un restaurant à service rapide, mais il s'était vite lassé de tourner des boulettes de hamburger en échange d'un revenu minable. Kiona avait dû se dénicher un troisième travail pour acquitter les factures de la vie courante, ce qui plaça son partenaire dans une position humiliante. Au lieu de reconnaître les efforts qu'elle déployait jour après jour, Mathias lui reprochait de n'être jamais à la maison, non sans engendrer d'autres querelles. Finalement, pour s'extirper de cette situation dégradante, il

était devenu vendeur de drogue. Ce marchandage illégal lui permettait de gagner assez d'argent pour faire face à ses responsabilités, d'autant plus qu'il ne consommait aucune substance illicite. Sa clientèle, située dans les bas-fonds de la ville, était majoritairement constituée de danseuses nues, de prostituées, de membres de *gangs* de rue et de jeunes délinquants. La plupart de ses acheteurs étaient fiables et payaient leur marchandise dès l'achat, tandis que d'autres, comme une effeuilleuse prénommée Betty, rencontraient toujours des problèmes à s'acquitter de ses grosses commandes. Tout récemment, Mathias avait reçu un sérieux avertissement des têtes dirigeantes parce qu'il n'avait pas pu remettre dans les délais prévus l'argent que représentait la consommation mensuelle de Betty. Cette dernière avait finalement réglé son dû et les choses étaient rentrées dans l'ordre. Toutefois, Mathias n'avait pas aimé que deux molosses débarquent chez lui pour le menacer à la pointe d'un revolver. Depuis ce jour, il cherchait en vain une autre façon de gagner son pain. Et voilà qu'une lueur d'espoir perçait aujourd'hui son monde, plongé dans une profonde noirceur. Le retour d'Élissa ! Finirait-elle par comprendre qu'il existait ? Deviendrait-elle cette main charitable qui le délivrerait enfin des ténèbres ?

Tandis que Mathias ruminait ses plans futurs, Élissa était installée dans le petit salon du logement que ses parents avaient aménagé pour elle dans le sous-sol de leur maison et faisait des recherches sur Internet. La voix dans sa tête l'avait défiée de le faire, alors elle le ferait ! Sa curiosité s'était éveillée à propos des âmes jumelles, puisqu'elle n'avait jamais entendu parler d'une telle chose avant que son ami imaginaire ne le mentionne. Cela pouvait-il vraiment exister ? Or, elle ne s'attendait pas à trouver autant d'informations sur le sujet. Ce qu'elle lut d'abord provenait du site de la médium Galatée.

Toutes les âmes viennent de la Source et ont été créées par la Source. Les âmes jumelles sont issues de la même étincelle de vie qui s'est scindée en deux pour former deux âmes.

Elles sont rassemblées régulièrement sur terre dans les sphères supérieures et se proposent souvent de rester ensemble le temps de comprendre le prochain travail à faire pour leur élévation commune dans l'incarnation. Celles-ci ne se sont jamais séparées, jamais. Même

si elles n'ont pas toujours été côte à côte dans le même contexte, dans les mêmes connaissances, elles sont liées et se ressource à la même flamme ; celle de leur amour.

Cette information poussa Éliissa à faire d'autres recherches sur le Web. De clic en clic, elle ajouta à ses favoris de nombreuses pages qu'elle se promit d'imprimer plus tard. Les textes qui retinrent grandement son attention étaient tirés de deux différents sites.

Le premier allait comme suit : Auparavant, j'avais vécu plusieurs années avec mon âme jumelle, qui contrairement à l'âme sœur, est davantage un partenaire de défi et un véritable jumeau. Donc, il n'y a pas de désir ni passion entre les âmes jumelles, qui sont comme des frères et sœurs qui s'accompagnent et se soutiennent au cours des vies. Elles sont des miroirs qui nous permettent de régler des situations de conflits pour mieux nous connaître.

Le second apporta cette autre vision du sujet : Les âmes jumelles sont loin des âmes sœurs. Elles sont en fait issues de cellules similaires. Ce sont elles, vos véritables moitiés, celles sans qui vous vous sentez incomplet. Elles sont connectées entre elles à un niveau spirituel, presque divin. Vous n'en avez qu'une. Cependant, il n'est pas dit qu'elle se réincarne en même temps que vous. Si vous vous sentez seul et incomplet, il y a de fortes chances que votre âme jumelle ne soit pas avec vous dans ce monde, mais soit restée dans l'astral. Ce n'est pas pour autant que la connexion ne peut pas être établie avec elle. Même de l'au-delà, elle peut manifester sa présence et vous apporter ce qu'il vous manque sur cette terre par une simple connexion. Un lien invisible vous unit à elle, où que vous soyez.

Quand vous rencontrez votre âme jumelle, la connexion est immédiate entre vous. Inconsciemment, vous vous reconnaissez. Cela est dû aux similitudes énergétiques qui vous habitent toutes les deux. Lorsque vous avez la chance de trouver votre âme jumelle, vous vous sentez enfin complètement entier et prêt à faire face à la vie et à ses multiples défis. Vous avez en face de vous une personne avec qui vous êtes immédiatement fusionnelle. Vous savez que vous pouvez tout lui dire, tout lui confier, elle vous comprendra toujours. Elle est votre complément parfait et promet une très forte complicité. Une âme jumelle ne peut être votre mère, père, frère ou sœur... elle est forcément votre amour, celui ou celle avec qui la vie à deux devient une relation belle et épanouie.

Ainsi donc, Internet regorgeait d'informations au sujet des âmes jumelles. Les deux textes qu'Élissa avait lus s'opposaient, puisque dans l'un, on affirmait qu'il s'agissait d'une relation fraternelle et dans l'autre, d'une relation amoureuse. La jeune femme n'aurait su dire laquelle de ces théories s'appliquait à Mathias et à elle. Ce qu'elle savait, c'est qu'elle pouvait tout lui dire, tout lui confier et qu'elle se sentait entièrement comprise. Depuis toujours, dès que la voix de Mathias se manifestait dans sa tête, elle devenait entière. Et depuis qu'elle l'avait chassé de sa vie, un gouffre sans fond habitait son être. Est-ce que les âmes jumelles pouvaient faire de la télépathie astrale ? Élissa chercha la réponse de page en page, de site en site, pour enfin tomber sur ce texte :

Les âmes jumelles s'aperçoivent rapidement qu'elles ont sans cesse besoin d'être dans l'énergie de l'autre. Cela les pousse à toujours vouloir rester ensemble et une immense tendresse envahit leur âme et leur esprit dès qu'elles s'approchent l'une de l'autre.

Elles peuvent, et apprennent, à être dans l'énergie de celle qui se trouve à distance, en méditant au même instant et en se rapprochant dans un tourbillon énergétique qui les fait se rejoindre au même endroit, dans les mêmes rêves, les mêmes sphères. Les âmes jumelles peuvent facilement développer la télépathie en raison de leur lien énergétique puissant.

Si Élissa repoussait depuis toujours l'idée que Mathias puisse exister, ces lectures la forçaient à voir les choses sous un angle différent. Qu'est-ce que Mathias lui avait dit d'autre ? Ah oui ! Que l'âme était divisée en trois parties. Elle tapa *parties de l'âme* dans le moteur de recherche Google et tomba aussitôt sur le titre : *Les trois parties de l'âme pour Platon*. Elle cliqua sur le lien et lut :

L'âme comporte trois niveaux, facultés : 1) Epithumia, « l'appétit », la partie concupiscible, le niveau désirant, les envies inférieures (faim, soif, etc.) 2) Thumos, « la colère », la partie irascible, le niveau agressif, les passions, et 3) Logistikon, « le raisonnable », la partie rationnelle, le niveau divin, la pensée, qui seule est immortelle (mythe de l'attelage et du cocher dans Phèdre). La pensée de Platon a évolué. Dans Phédon, Platon reconnaît une âme ; dans La République, il reconnaît trois parties de l'âme ; dans Phèdre, il fait une présentation imagée de l'âme sous la figure d'un attelage avec un cheval noir qui représente la partie désirante, un cheval blanc qui représente la par-

tie irascible, et le cocher qui représente l'esprit ; Platon, dans Timée, à la fin de sa vie, reconnaît trois âmes. Ce tripartisme remonte à Pythagore.

Toute cette lecture n'apportait pas à *Élissa* l'explication qu'elle recherchait, bien que dans la culture antique, on parlât déjà de la trinité des âmes. La jeune femme continua à fouiller sur Internet, jusqu'à ce qu'elle trouve un titre qui attira son attention : *Top Secret, Révélation d'un Univers étonnant, 1^{re} partie, Marc Wittman*. Elle passa rapidement à travers tout ce qui se rattachait aux hallucinations, puis s'intéressa à ce titre : *L'âme selon les courants ésotériques*. Ses yeux se mirent à parcourir les lignes.

Les divers courants ésotériques n'ont pas des conceptions identiques de l'âme. Souvent, l'âme est considérée comme ayant une triple structure comme c'est le cas de Robert Fludd au XVII^e siècle, qui la considère comme le principe de vie : dans la tête, elle est pour lui l'âme intellectuelle, dans la poitrine, l'âme vitale, dans le ventre, l'âme sensitive. Pour Robert Fludd, l'âme intellectuelle comprendrait elle-même trois parties : la Mens, qui est la substance même de l'âme, l'intellectus, qui est orienté vers les mondes supérieurs d'où l'âme est descendue et le ratio, qui se tourne vers elle-même et les mondes inférieurs.

De nombreux textes, qu'ils proviennent de livres anciens ou modernes, expliquaient les trois parties de l'âme. Les termes *âme intellectuelle*, *âme émotionnelle* et *âme vitale* revenaient souvent. Si souvent, qu'*Élissa* finit par se dire qu'elle-même n'avait pas pu inventer tout cela. Ainsi, Mathias était réel et tous deux faisaient de la télépathie. Il était bien écrit que les âmes jumelles apprenaient à communiquer par la pensée tellement elles étaient liées par les voies astrales. *Élissa* imprima tous les articles. Il lui paraissait si plausible, maintenant, qu'elle vive un tel phénomène avec Mathias, qu'elle n'eut aucune hésitation à saisir le téléphone pour demander un rendez-vous urgent avec son psychiatre, qui fut fixé à dix heures le jour suivant.

Après avoir lu avec attention les lectures sur les âmes jumelles et l'information sur les trois parties de l'âme, le docteur Brossard dé-

posa les feuilles sur son pupitre. Puis, il observa Éliisa par-dessus la monture de ses lunettes. L'adolescente timide qu'il avait connue était devenue une belle femme avec plus d'assurance, très intelligente de surcroît, puisqu'elle venait d'obtenir son diplôme en médecine. Il ne parvenait donc pas à comprendre ce qu'elle faisait encore dans son bureau aujourd'hui, à lui parler de cet ami imaginaire.

— Crois-tu à ces théories, Éliisa ?

Sa jeune patiente avait non seulement troqué sa tenue d'écolière contre des vêtements à la mode, mais elle avait également adopté, au fil des années, des postures qui la faisaient paraître plus sûre d'elle, quoiqu'elle n'exprimât toujours aucune émotion. En ce moment, par exemple, elle était assise très droite dans son fauteuil et balançait sa jambe croisée dans une attitude décontractée. Ses bras, qui enserraient sa poitrine, laissaient transparaître une certaine défiance qui fut confirmée par ses mots pourtant prononcés d'une voix monocorde.

— Pourquoi pas ? Elles pourraient expliquer mon lien avec Mathias.

— Internet déborde de fausses informations, tu le sais autant que moi. Et ces lectures proviennent de très anciens ouvrages, à des époques où l'homme n'était pas aussi... évolué, disons.

— Donc, selon vous, les âmes jumelles, les parties de l'âme et Mathias, n'existent pas.

— Tu en as la preuve. Mathias a complètement disparu depuis plusieurs années ! rétorqua le médecin sur un ton encourageant.

— Ce n'est pas exact, rectifia Éliisa. Mathias est revenu. Le soir de ma graduation, dans un moment où je ne m'y attendais pas. J'ai également eu des visions de lui. Alors, malgré la thérapie, malgré la médication et malgré ma conviction qu'il n'a toujours été que le fruit de mon imagination, il est réapparu. Sur le coup, je n'ai pas voulu croire un mot de ce qu'il m'a raconté à propos des âmes jumelles. Mais vous devez bien admettre que toute cette information se rapporte à ce que je vis avec lui. De plus, j'ignorais tout de ces phénomènes spirituels. N'est-ce pas questionnable, docteur ?

Le psychiatre s'éclaircit la voix, tandis que l'expression de son visage venait de passer de l'étonnement à l'inquiétude.

— Éliissa, as-tu déjà eu la moindre preuve que Mathias existe, outre sa voix dans ta tête ?

— Non, mais n'oubliez pas que j'ai refusé ses demandes de nous rencontrer sur *Skype* ou de nous appeler.

— Pourquoi ?

— Vous aviez réussi à me convaincre qu'il n'existait pas, répondit spontanément Éliissa. Je me souviens de cette fois où j'étais prête à lui donner mon numéro de téléphone et que ma mère est tombée dans l'escalier. Je m'étais alors dit que je fabulais vraiment. Qu'il ne fallait pas que je me ridiculise au point d'attendre l'appel d'un être imaginaire, que la chute de ma mère était un signe que Mathias n'aurait jamais appelé.

— Tu m'as raconté cet épisode, Éliissa, tu avais dix-sept ans à l'époque. Presque dix ans se sont écoulés depuis et tu n'as plus jamais entendu la voix de Mathias, ce qui prouve que tu as effectivement inventé ce personnage. Alors pourquoi, maintenant, sembles-tu vouloir changer d'avis ? S'est-il passé quelque chose au cours des dernières semaines ?

— Mathias m'a dit qu'il avait arrêté de me parler parce que je l'avais exigé. Il n'a pas tort.

Le docteur Brossard s'adossa à son fauteuil, retira ses lunettes qu'il garda dans sa main, tandis que de l'autre, il massa ses mâchoires et son menton tout en réfléchissant profondément.

— Je t'ai demandé autrefois de chercher Mathias Boissonneault sur les réseaux sociaux, dit-il enfin. Nous connaissons tous les deux la réponse.

— Mathias n'avait pas le droit d'être sur les réseaux sociaux. Il m'a toujours dit que ses parents étaient très stricts à ce sujet. Plus particulièrement son père, puisqu'il travaillait dans la police militaire et refusait que leur vie soit étalée sur Internet. De mon côté, j'avais créé un profil *Facebook* et *Twitter* à votre demande pour rechercher Mathias, puis j'ai fermé ces comptes.

— Pourquoi ?

— Parce que les réseaux sociaux n'ont jamais fait partie de mes intérêts. Mes études ont toujours été prioritaires.

— Et tu n'avais pas trouvé Mathias sur les réseaux sociaux, ajouta le psychiatre.

— Qu'il n'y soit pas ne prouve pas son inexistence.

Le psychiatre hocha lentement la tête, puis chaussa de nouveau ses lunettes et s'accouda sur son pupitre.

— Écoute, Éliisa. Nous avons travaillé ensemble plusieurs années, toi et moi. Tu es devenue médecin, ce qui démontre ta belle intelligence. Aujourd'hui, j'aimerais m'adresser à toi comme à une... collègue. Je sais que tu comprendras entièrement ce que je vais te dire.

Éliisa cessa de remuer sa jambe, devinant que le docteur Brosard allait lui révéler des informations qu'il n'avait jamais osé lui partager dans le passé. Le psychiatre se leva et arpenta lentement la pièce, les mains jointes dans le dos. Puis, il s'éclaircit la voix avant de lancer :

— Je me dois de te dire que les nombreux tests psychiatriques que tu as passés avec moi se sont toujours avérés normaux. Ainsi donc, je n'ai jamais été en mesure de conclure sans l'ombre d'un doute que tu étais atteinte de schizophrénie ou de tout autre trouble de dissociation et de dépersonnalisation. Nous t'avons aussi fait passer des tests physiques pour nous assurer qu'il n'y avait pas présence d'une tumeur cérébrale ou autre maladie potentiellement grave. Par ailleurs, la médication psychotrope a depuis longtemps prouvé son utilité chez les personnes souffrant de symptômes liés aux troubles de la schizophrénie, ainsi qu'à des maladies semblables, et malgré l'absence d'un diagnostic précis en ce qui te concerne, on ne peut nier que les médicaments ont eu sur toi une certaine efficacité. Mais avec ce que tu me rapportes sur la résurgence de Mathias, il est peut-être temps d'essayer autre chose, d'autant plus que tu affirmes avoir eu des visions. La personne qui me parle de ses hallucinations auditives et visuelles, puis celle, rationnelle et supérieurement intelligente qui se trouve devant moi en ce moment, sont deux antagonismes radicaux. Enfin, je dois te dire qu'au cours de la dernière décennie, j'ai fait de nombreuses recherches pour essayer de donner un nom à... au phénomène que tu vis depuis ton enfance, mais cela m'a été impossible. C'est pourquoi je me demande si une autre approche pourrait t'être bénéfique.

— À quoi pensez-vous ?

Le psychiatre vint s'appuyer contre le coin de son bureau, croisa les bras et inclina la tête en fermant les yeux, montrant ainsi une expression de profonde réflexion.

— Des séances d'hypnothérapie te permettraient sûrement de remonter à la source, dit-il en la regardant enfin. Elles t'aideraient à comprendre pourquoi Mathias a pris naissance dans ton imaginaire et pourquoi il continue d'y vivre aujourd'hui.

— Vous pensez que j'obtiendrais des résultats par l'hypnose ? s'enquit Éliisa.

— Ce n'est pas garanti, mais l'essayer ne te coûterait que quelques centaines de dollars.

La jeune femme demeura silencieuse tout en se questionnant sur ce genre d'approche. Elle avait surtout besoin de démêler toute l'information que son cerveau emmagasinait depuis le retour de Mathias.

— Cette méthode fonctionne dans plusieurs cas, ajouta le psychiatre devant l'hésitation de sa patiente. Tu as mis tellement de temps et d'efforts pour en arriver là où tu es aujourd'hui. Sans parler des dépenses encourues pour tes traitements. Tu ne voudrais surtout pas revenir à la case départ, n'est-ce pas ? Ces séances te seraient très bénéfiques, j'en suis convaincu.

Éliisa réfléchit un court instant. Le docteur Brossard avait raison en ce sens qu'elle avait suivi à la lettre tous ses conseils et avait pris sa médication religieusement, dans le seul but de se débarrasser à tout jamais de Mathias, et cela avait fonctionné jusqu'à tout récemment. Il n'avait peut-être pas tort non plus de lui demander s'il s'était passé quelque chose de particulier pour que Mathias ressurgisse après avoir gardé le silence aussi longtemps. Et si l'hypnose lui permettait vraiment de remonter à la source ?

— D'accord, accepta-t-elle. Au point où j'en suis, je n'ai rien à perdre.

L'air satisfait, le psychiatre retourna derrière son pupitre, ouvrit un tiroir et lui tendit une carte professionnelle.

— Linda St-Germain est une excellente hypnothérapeute. Son cabinet est situé tout près d'ici. J'aimerais que tu reviennes me voir

après ta première séance. Et autant que possible, ignore la voix de Mathias quand elle se manifestera la prochaine fois.

Élissa lui prit la carte des mains, la glissa dans la poche de son veston, puis se leva. S'apprêtant à sortir du bureau après avoir remercié le psychiatre, elle s'arrêta sur le seuil et se retourna en disant :

— Docteur Brossard, je vous informe que j'ai tout de même l'intention d'entreprendre des démarches pour savoir si Mathias existe ou non, quitte à accepter sa prochaine proposition d'appel téléphonique. Je veux des réponses et c'est la seule façon de les avoir.

Linda St-Germain était accueillante et sympathique. Dans la jeune cinquantaine, elle ressemblait à une enseignante avec ses cheveux tirés vers l'arrière en un chignon strict, ses épaisses lunettes à monture rouge, sa longue jupe beige qui lui tombait aux chevilles et sa blouse blanche à haut collet. Munie d'une tablette électronique, elle prit place dans le fauteuil en face du divan-lit dans lequel sa patiente venait de s'allonger, puis demanda :

— Êtes-vous prête, Élissa ?

Pour toute réponse, la jeune femme hocha simplement la tête. Linda venant de lui expliquer le déroulement d'une séance d'hypnothérapie, elle se sentait parfaitement en confiance.

— Très bien. Fermez les yeux. Laissez votre corps se détendre lentement, doucement, prononça l'hypnothérapeute d'une voix calme.

Rapidement, Élissa se retrouva dans un état de relâchement. Les paupières closes, les mains jointes sur son ventre plat, elle se concentra sur les mots de la praticienne à la voix douce et apaisante. Cette dernière lui demanda de focaliser son attention sur différentes parties de son corps, puis Élissa tomba dans une sorte de somnolence dont elle avait tout de même conscience. Les questions de Linda lui parvinrent comme dans un rêve et elle s'entendit lui répondre comme si sa voix résonnait en un écho lointain. Aussi, elle ignorait tout des mots qui traversaient ses lèvres. Après un temps qu'elle ne put déterminer, elle ouvrit les yeux et revint à la réalité. Au-dessus d'elle, Linda St-Germain était légèrement penchée et l'observait avec une expression à la fois interrogative et soucieuse.

— Comment vous sentez-vous ?

— Correcte, fit Éliissa d'une voix à peine audible.

— Redressez-vous et buvez quelques gorgées d'eau, conseilla gentiment Linda en lui tendant un grand verre à moitié rempli.

Éliissa s'exécuta tout en se demandant ce qu'elle allait soutirer de cette première expérience. Comme si la praticienne avait capté ses pensées, elle lui annonça :

— Il nous faudra sans doute plusieurs séances pour expliquer l'existence de votre ami imaginaire. Aussi, il m'apparaît essentiel de comprendre les raisons pour lesquelles vous vous cachez derrière le personnage de Samitha. Qui est-ce ?

— C'était ma poupée, répondit spontanément Éliissa. Je vous ai parlé d'elle ?

— Oui et non. Vous m'avez dit que vous vous appeliez Samitha. Vous paraissiez même très agacée chaque fois que je prononçais votre prénom et vous me corrigiez en répétant que vous étiez Samitha.

— C'est plutôt étrange, s'étonna Éliissa. Mes parents l'ont donnée à l'Armée du Salut quand j'avais à peu près douze ans et je l'avais complètement oubliée. En fait, je me souviens tout juste que vers l'âge de quinze ou seize ans, j'avais mentionné quelque chose à ma mère au sujet de cette poupée, mais plus jamais par la suite.

— Dans quelles circonstances en aviez-vous reparlé ?

— Je m'étais aperçue que Samitha était l'anagramme de Mathias.

— Intéressant, répliqua Linda en haussant ses minces sourcils avec étonnement et en faisant courir ses doigts sur sa tablette tactile. Avez-vous une sœur ?

— Je suis enfant unique. Pourquoi ?

— Il arrive fréquemment que les cadettes cherchent à s'identifier à leur aînée, mais ça ne peut s'appliquer à votre cas.

— Non, en effet, convint distraitement Éliissa en essayant de comprendre ses propres agissements.

L'hypnothérapeute prit encore quelques notes, puis raccompagna sa patiente jusqu'à la sortie. Avant d'ouvrir la porte, elle lui dit tout bas :

— Vos prochaines séances nous permettront d'en savoir davantage sur cette fausse identité que vous vous donnez.

Kiona trouva Mathias de fort mauvaise humeur lorsqu'elle rentra chez elle après son quart de travail. Profondément calé dans le divan, le jeune homme resta froid comme un bloc de glace quand elle vint l'embrasser. C'était fréquent qu'il ne soit pas dans son assiette et Kiona avait appris depuis longtemps à composer avec ses états d'âme souvent excessifs. Voyant qu'il ne daignait même pas la regarder, elle s'assit sur le bord du canapé et tenta de lui tirer les vers du nez.

— Tu me racontes quel malheur t'a frappé aujourd'hui ?

— Même si je t'en parlais, ça ne changerait rien, répondit Mathias du bout des lèvres en continuant de fixer la télévision qui diffusait un match de football entre les Whitecaps de Vancouver et Los Angeles.

— Au contraire, je pourrais t'aider à trouver une solution.

Comme toujours, Kiona avait les bons mots pour encourager son homme, le raisonner et apaiser ses tourments. Et celui-ci, conscient de ses belles qualités, se répétait souvent qu'elle était si douce, si persévérante et si intelligente, qu'elle méritait sûrement mieux qu'un type dans son genre.

— Élissa, lâcha Mathias en éteignant le téléviseur.

Aussitôt, Kiona sentit poindre en elle l'inquiétude qui l'avait rongée au début de leurs fréquentations, mais qui avait fini par disparaître quand Mathias avait cessé de lui parler de son... âme jumelle. Mais celle-ci était manifestement de retour !

— Depuis quand est-elle revenue dans tes pensées ? s'enquit-elle d'un ton léger en souhaitant camoufler son angoisse.

Mathias se redressa légèrement sur le divan et comme il le faisait souvent, repoussa d'une main la mèche rebelle qui lui tombait constamment sur le front. L'envie de mentir l'effleura, mais il apprenait de plus en plus à écouter sa petite voix intérieure qui lui répétait inlassablement que la vérité était l'unique chemin à suivre.

— J'ai besoin de son aide, Kiona ! s'exclama-t-il d'un ton désespéré. Je veux une vie différente pour toi, pour moi et notre avenir ! Elle seule peut faire en sorte que j'y parvienne.

— Souviens-toi, Jézhador t'a dit qu'il n'y avait aucune façon de reprendre ta partie d'âme manquante et de lui redonner la sienne.

Le jeune homme ne le savait que trop. Mais il n'en pouvait plus de vivre avec cette surcharge émotionnelle et ce manque de discernement qui lui gâchaient la vie.

— Il doit sûrement y avoir une solution, lança-t-il. Je ne peux quand même pas passer le reste de ma vie comme ça ! Ce n'est pas ce que j'ai demandé !

Kiona demeura silencieuse quelques instants, en essayant de garder la même ouverture d'esprit que lorsque son copain lui avait parlé d'Élissa la première fois. Elle avait cru à son histoire et aux propos du maître spirituel Jézhador. Puis l'eau avait coulé sous les ponts. L'âme jumelle avait disparu des pensées de Mathias, de leur vie et pour Kiona, Élissa Lacoste n'existait plus depuis fort longtemps. Pourquoi donc refaisait-elle surface aujourd'hui ?

— Donc, vous avez communiqué comme avant... par télépathie ? questionna-t-elle, hésitante.

— Par quel autre moyen, d'après toi ? ironisa Mathias. Elle a toujours rejeté mes propositions de discussion réelle et je n'arrive pas à la trouver sur cette fichue planète !

Kiona se remémora les nombreuses recherches qu'ils avaient effectuées ensemble, quelques années auparavant, pour tenter de localiser une Élissa Lacoste qui habitait Montréal. Ils n'avaient déniché qu'une seule personne de ce nom sur *Facebook*, mais il n'y avait ni photo ni aucune mention de lieu de résidence, d'études ou d'emploi. La page du profil était vide. Kiona avait quand même écrit à la personne un court message, mais elle n'avait jamais obtenu de réponse. Le moteur de recherche *Google* ne leur avait donné aucune piste non plus. Mathias répétait inlassablement qu'il s'en voulait tellement d'avoir oublié les informations qu'Élissa lui avait autrefois transmises. Elle lui avait entre autres dévoilé le nom de ses parents, mais il ne les avait pas gardés en mémoire.

— C'est elle qui t'a fait signe en premier ? l'interrogea soudainement Kiona en s'arrachant à ses pensées.

— J'ai fait le premier pas. Ça fait des mois que j'essaie de lui parler et samedi dernier, j'ai enfin réussi.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit pour te mettre dans cet état ?

— Les premiers mots qu'elle m'a adressés ont été : « Pourquoi reviens-tu dans ma vie après tant d'années ? » répondit Mathias en se calant à nouveau dans le divan.

Kiona se posait exactement la même question. Pourquoi son amoureux tentait-il de communiquer à nouveau avec Éliissa après tout ce temps ? On aurait dit qu'il ne pouvait pas vivre sans elle. La jeune femme ne put refouler le sentiment de jalousie qui lui étreignait le cœur.

— J'ai compris tout de suite qu'elle se fichait bien de moi ! poursuivit Mathias. Nous avons toujours été si proches, si complices ! On pensait de la même manière sur tous les sujets ou presque. Mais depuis qu'elle est entrée en thérapie à l'âge de dix-sept ans, elle est complètement bornée...

— Qu'as-tu répondu à sa question ? voulut savoir Kiona.

Connaissant son amoureuse, Mathias comprit tout de suite qu'Éliissa représentait une rivale pour elle. C'est pourquoi il s'empressa de la rassurer.

— Tu n'as rien à craindre ! articula-t-il d'un ton persuasif en enveloppant les fines mains de Kiona dans les siennes. Je n'aime que toi, pour la vie ! Je lui ai seulement expliqué que j'avais besoin d'elle. Pour la première fois, elle m'a laissé lui raconter ma rencontre avec Jézhador et lui parler de notre lien d'âmes jumelles. Mais, fidèle à elle-même, elle n'en a pas cru un mot. Elle persiste à dire que je n'existe pas.

Kiona non plus n'arrivait pas à saisir ce type de comportement. Si elle-même vivait une telle situation, il y a longtemps qu'elle aurait fait des vérifications approfondies. Alors pourquoi Éliissa rejetait-elle toutes les suggestions de Mathias visant à lui prouver qu'il était bien réel ? Pour la toute première fois, un léger doute chercha à s'insinuer dans son esprit quant à l'existence de cette âme jumelle.

— Depuis le temps que vous communiquez par télépathie, elle devrait plutôt mourir d'envie de te rencontrer ! Elle est une adulte, aujourd'hui. Pourquoi ne se donne-t-elle pas la chance de connaître la vérité ?

— C'est exactement ce que je lui ai dit ! renchérit Mathias avec enthousiasme en sentant l'appui de sa bien-aimée. Mais je crois qu'elle a eu peur de moi.

— Dans quel sens ? se montra curieuse de savoir Kiona en fronçant ses fins sourcils noirs.

Regrettant aussitôt d'avoir trop parlé, Mathias eut envie de se mordre la langue. Sa grande impulsivité l'empêchait souvent de réfléchir avant de prendre la parole. À présent, il n'avait d'autre choix que de raconter l'entière vérité à Kiona, qui posait sur lui un regard scrutateur.

— Tu ne me croiras peut-être pas, Kiona, mais Éliissa parvient maintenant à me voir ! expliqua-t-il avec une énergie toute renouvelée en s'assoyant sur le bord du divan. Je n'ai aucune idée comment elle arrive à faire ça, mais elle a vraiment été témoin de mon altercation avec une cliente !

En apercevant l'expression choquée de sa compagne, Mathias se demanda s'il n'aurait pas été préférable, cette fois, d'opter pour le mensonge. Pour sa part, Kiona porta davantage attention au comportement inacceptable de son amoureux qu'aux talents de voyance d'Éliissa.

— Une altercation avec une cliente ! répéta-t-elle d'un ton accusateur. Mathias, que s'est-il donc passé ? Dis-moi la vérité !

— J'ai perdu les pédales à cause des mastodontes qui s'étaient pointés ici, s'empressa-t-il de lui expliquer. Tu te souviens des menaces qu'ils m'ont faites ? Alors j'ai juste été plus... ferme avec elle.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, exactement ?

— Je l'ai seulement poussée. Elle est tombée sur le divan, ça ne lui a pas fait mal.

— Tu l'as quand même agressée !

— C'est arrivé juste une fois ! s'impatienta Mathias.

Kiona se leva brusquement et vint se planter devant son compagnon pour le défier d'un regard colérique que Mathias soutint, tout en restant assis.

— Mon père aussi a battu ma mère *juste une fois*, ragea-t-elle en imitant les intonations de Mathias. Et le lendemain, il l’a tuée ! Je refuse de vivre avec un homme dans son genre !

— Je ne suis quand même pas un meurtrier ! s’emporta à son tour Mathias. Je te répète que je l’ai juste bousculée un peu !

— Il serait temps que tu apprennes à gérer ta colère ! continua Kiona, les mains sur les hanches.

— Tu sais bien que c’est à cause d’Élissa que je suis si émotif ! se défendit le jeune homme. Si elle reprenait sa foutue partie d’âme émotionnelle, je serais normal !

— Je commence à me demander si cette Élissa n’est pas un prétexte mensonger pour justifier ton sale caractère ! lui cracha Kiona au visage.

Mathias eut l’impression de recevoir une gifle magistrale. Son amoureuse ne croyait plus en lui ! Elle, la seule personne en qui il avait entièrement confiance, doutait aujourd’hui de sa parole !

— Tu oses me traiter de menteur ! cria-t-il en se levant d’un bond.

— Ne recommence pas avec tes petits jeux de manipulation ! le menaça Kiona en agitant vigoureusement l’index. Tu devrais vraiment aller chercher de l’aide professionnelle, parce que ma patience a atteint ses limites !

Sur cet avertissement à peine voilé, elle sortit de la pièce d’une démarche raide et précipitée.

Mathias se laissa tomber sur le divan, se prit la tête entre les mains et éclata en sanglots silencieux. Dès le premier jour, Kiona avait porté foi à son histoire avec Élissa et elle avait toujours continué à y croire. Mais voilà qu’aujourd’hui, sa confiance en lui s’était effritée, jusqu’à disparaître complètement. Elle mettait en doute l’existence de son âme jumelle et le traitait ouvertement de menteur ! Pire encore, elle osait le comparer à son assassin de père et menaçait de le quitter. Or, Mathias ne pouvait s’imaginer vivre sans elle. Il avait tant besoin de sa présence, de son amour, de sa compréhension et de sa tendresse. Il refusait de se séparer ! Par amour pour elle, il faisait des efforts quotidiens depuis une décennie pour essayer d’avoir une existence

normale. De toute évidence, Kiona ne le voyait plus comme avant. Elle s'était lassée de lui, elle ne l'aimait plus. Mathias comprit avec horreur que sa relation amoureuse était sur le point de se terminer. Il allait perdre Kiona, sa raison de vivre, et ce, par la faute d'Élissa. Parce qu'elle l'avait délaissé et qu'elle refusait encore de lui venir en aide. Quelle égoïste !

Les larmes de Mathias firent soudain place à une colère vengeresse. Il ne laisserait certainement pas cette foutue Élissa Lacoste détruire sa vie ainsi ! Il en avait plus qu'assez de souffrir à cause de son silence et de ses refus de le rencontrer. Sa patience à lui aussi venait d'atteindre ses limites. Il essuya rageusement ses joues du revers de la main et se dirigea prestement dans la cuisine, où Kiona s'activait à préparer le souper.

— Je vais te la ramener ici et te prouver qu'elle n'est pas un grossier mensonge ! rugit-il d'un ton acerbe. Et je te jure que je reprendrai ce qui m'appartient ! Elle ne gâchera pas ma vie !

Dire qu'un jour, il avait voulu mourir pour Élissa. À présent, son amour pour Kiona le raccrochait à la vie. Son bonheur valait bien plus que celui d'Élissa et il était prêt à tout pour ne pas le perdre.

De retour chez elle après son rendez-vous, Élissa se doucha et se changea, puis monta voir ses parents. Sa rencontre avec l'hypnothérapeute avait soulevé des questions dont elle n'avait pas les réponses, mais sa mère les avait peut-être ? Elle trouva cette dernière dans le salon, confortablement installée dans un coin du divan et profondément concentrée à la lecture d'un roman de Marc Levy, célèbre romancier français.

— Bonjour, maman, la salua-t-elle à voix basse pour ne pas la surprendre.

— Élissa ! sourit Rosémie en la voyant. Tu as passé une bonne journée ?

— Oui, merci, répondit Élissa en venant s'asseoir sur le fauteuil en face du canapé. Je viens te demander quelque chose.

Rosémie ferma son livre et le déposa sur la table basse pour porter toute son attention à sa fille.

— Bien sûr, ma chérie. Qu'est-ce que c'est ?

— Serait-il possible que j'aie une sœur quelque part ?

— Mon Dieu, non ! s'exclama sa mère, étonnée. C'est absolument impossible ! À part toi que j'ai portée pendant trente-trois semaines, je n'ai pas rendu mes six grossesses à plus de quatre mois. Et je t'assure que ton père est un homme fidèle. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— J'ai commencé des séances d'hypnothérapie comme me l'a suggéré docteur Brossard...

— Vraiment ? s'empessa de répondre Rosémie, les yeux arrondis par la surprise. Mais... pourquoi, Éliissa ? Il me semble que tout va bien, pour toi, depuis fort longtemps.

— Bien sûr, maman. Mais il cherche toujours à comprendre pourquoi j'ai créé le personnage de Mathias.

— Je ne savais pas que tu consultais encore ce psychiatre. Es-tu certaine que tu ne me caches pas quelque chose ?

Les joues de Rosémie avaient légèrement rosé, signe que cette conversation éveillait ses inquiétudes. Éliissa décida de lui dire la vérité pour la calmer.

— Mathias est revenu dans mes pensées dernièrement. J'ai donc consulté le docteur Brossard pour essayer de comprendre la raison de ce retour.

Rosémie fut incapable de prononcer le moindre mot. Bien qu'elle soit devenue médecin, sa fille entendait encore et toujours la voix d'un personnage imaginaire dans sa tête. C'était incompréhensible.

— Ce n'est arrivé qu'une seule fois, poursuivit Éliissa devant le silence troublé de sa mère. J'ai quand même préféré voir mon psy pour en discuter avec lui et il m'a suggéré des séances d'hypnose pour remonter à la source.

— Je comprends, finit par dire Rosémie en esquissant un léger sourire, quelque peu soulagée. Mais pourquoi me questionnes-tu au sujet d'une possible sœur ?

— Aujourd'hui, pendant que j'étais sous hypnose, je me suis identifiée comme étant Samitha. Après quoi, l'hypnothérapeute m'a demandé si j'avais une sœur. Je sais que ça paraît fou que je te pose cette question, mais j'essaie seulement de comprendre pourquoi j'ai agi de cette façon.

— Tu étais dans un demi-sommeil, tenta d'expliquer Rosémie. Souviens-toi que tu considérais Samitha comme ta jumelle à cause de sa chevelure brune et de ses grands yeux bleus, comme les tiens. Ce sont sans doute ces souvenirs qui ont refait surface.

Élissa dut admettre que c'était plausible. Pourtant, depuis sa rencontre avec l'hypnothérapeute, elle avait l'impression que quelque chose en elle cherchait à ressurgir, comme si une partie de sa vie était enfouie dans l'oubli.

— J'ai des pensées étranges depuis cette première séance, confia-t-elle. Comme si cette vie n'était pas vraiment la mienne.

Cette déclaration troubla tellement Rosémie, qu'elle resta muette une fois de plus. S'ajoutaient à l'absence d'émotion de sa fille d'autres symptômes pour le moins obscurs. Et l'hypnothérapie, au lieu de l'aider, semblait aggraver son état. Elle aurait aimé lui conseiller de mettre un terme à ces séances, mais Élissa était une adulte et ses décisions lui appartenaient.

Cette dernière se leva, puis son regard bleu si magnifique, mais à la fois terriblement vide, croisa celui plutôt inquiet de Rosémie. Une fois de plus, Élissa nota que ses yeux n'étaient pas de la même couleur que ceux de sa mère. Ni de son père, d'ailleurs. Des interrogations remontèrent à la surface, pour lesquelles des réponses devenaient essentielles.

6 août 2016

Les corridors de l'Université McGill fourmillaient d'étudiants en ce début de semestre. Tout en se dirigeant vers le département de Génétique, Éliissa se trouvait ridicule de permettre qu'un doute sur ses origines s'immisce dans son esprit. Et même si elle jugeait encore plus absurde le plan qu'elle avait échafaudé afin d'obtenir des réponses à ses questions, elle ne voyait aucune autre façon devant l'amener à comprendre pourquoi elle n'avait aucune ressemblance avec ses deux parents. Bien sûr, il existait quand même un pourcentage de 6,25 que deux parents aux yeux bruns donnent naissance à un enfant aux iris bleus. Mais il y avait plus que cela. Éliissa n'avait aucun trait physique de Rosémie ou de Julien, ce qui renforçait les scénarios qui se dessinaient dans son esprit. Se pouvait-il qu'elle eût été adoptée et qu'ils eussent gardé le secret ? Avait-elle une sœur, quelque part, du prénom de Samitha ?

Pour en avoir le cœur net, une discussion s'imposait avec Geneviève Rancourt, qui achevait son bac en biologie médicale. Éliissa savait qu'elle pourrait compter sur la discrétion de cette amie qui lui avait toujours voué une grande estime et une affection sincère.

Si l'enfance et l'adolescence d'Éliissa avaient été marquées par l'isolement social, son passage à l'université s'était déroulé tout autrement, car elle avait réussi à tisser des liens avec ses pairs. Bien entendu, nul ne l'avait surprise dans un coin en pleine conversation avec un personnage invisible, puisque son *ami imaginaire* avait disparu pendant longtemps. Quant à sa nature apathique, on l'associait généralement à une grande timidité ou à une personnalité introvertie, sans s'interroger davantage.

En arrivant au laboratoire dont la porte était ouverte, Éliissa aperçut Geneviève, installée sur un tabouret devant une longue table et penchée sur un microscope. Dès que celle-ci l'entendit entrer, elle releva la tête. Lorsqu'elle vit Éliissa sur le seuil de la pièce, un large sourire illumina son visage.

— Hey, bella ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu as obtenu ton diplôme, selon ce que j'en sais !

Toute menue, Geneviève avait des cheveux noirs très courts, une figure ovale au teint d'ivoire et ne portait aucun maquillage. Enfin, son nez légèrement retroussé était chaussé de lunettes à la fine monture blanche.

— J'ai besoin de ton aide, lança Éliッサ sans autre préambule en arrivant à sa hauteur. C'est personnel et il faut que ça reste entre nous.

Geneviève délaissa son microscope et la contempla avec curiosité.

— Tu peux absolument compter sur moi, répliqua-t-elle. De quoi s'agit-il ?

Sachant qu'elle avait là une alliée, Éliッサ sortit de sa bourse un sac en plastique transparent qui contenait une tasse et un rouge à lèvres, ainsi qu'un petit flacon blanc qu'elle lui tendit en disant :

— J'aimerais que tu prélèves un échantillon d'ADN sur ces deux objets, que tu les analyses et que tu fasses de même avec le coton-tige qui se trouve dans ce contenant, question de comparer les ADN.

— Oh là ! lâcha Geneviève d'un air médusé. Je soupçonne que tu doutes de ton lien biologique avec tes parents !

— C'est une très longue histoire, dit évasivement Éliッサ, sans pour autant nier le raisonnement juste de son amie.

Incrédule, celle-ci haussa les sourcils et ne put s'empêcher d'insister un peu.

— Je suis vraiment curieuse ! Qu'est-ce qui t'amène à te poser de telles questions ?

— Je te remercie de ta sollicitude, Geneviève, mais pour le moment, je préfère ne pas en parler. Est-ce que tu acceptes de me rendre ce service ?

— Bien sûr, répondit son amie sans la moindre hésitation.

— Combien de temps ça te prendra ?

— Deux jours. En m'y mettant tout de suite, ce sera prêt mercredi.

— D'accord, répliqua Éliッサ de son habituel ton neutre. Appelle-moi sur mon cellulaire quand tu auras les résultats.

Le mercredi après-midi, son quart de travail terminé à la Clinique d'urgence St-Denis, Éliissa se rendit au Complexe Alexis Nihon pour faire un peu de magasinage. Il était plus que temps qu'elle troque ses vêtements confortables pour des costumes plus élégants. De plus, Geneviève lui avait promis les résultats d'ADN avant la fin de la journée et puisque le centre commercial voisinait l'université, elle ferait d'une pierre deux coups. Elle visita quelques boutiques où elle trouva des tenues qui lui convenaient parfaitement. Les bras chargés de sacs, elle s'arrêta au restaurant *Tim Hortons* du centre commercial et se laissa tenter par un café moka. Elle venait à peine de s'asseoir à une table avec son breuvage que son téléphone sonna au fond de son sac à main. Elle l'attrapa et glissa l'index sur le bouton vert.

— Éliissa Lacoste, s'annonça elle-même si elle avait reconnu le numéro de Geneviève sur l'afficheur.

— Allo, c'est Geneviève. J'ai terminé tes analyses.

— Quels sont les résultats ? l'interrogea froidement Éliissa.

— J'aimerais mieux te les transmettre en personne.

Éliissa jeta un rapide coup d'œil à sa montre, qui indiquait seize heures trente.

— Est-ce que tu es encore à l'université ? s'enquit-elle.

— Oui. Je n'ai pas de cours demain ni vendredi et je voulais finir ce travail avant de partir.

— Je suis tout près. J'arrive dans quelques minutes.

— Où es-tu, exactement ?

— Au *Tim Hortons* du Complexe Alexis Nihon.

— Je viens te rejoindre. Je suis affamée.

Éliissa rangea son cellulaire d'un geste lent, puis but son café à petites gorgées en se disant que Geneviève avait répondu à ses interrogations. Une bonne nouvelle s'annonçait par téléphone, pas une mauvaise.

Son amie surgit dans le restaurant comme si elle avait le diable à ses trousses. Elle trouva rapidement Éliissa et vint s'attabler en face d'elle, le souffle court.

— J’ai fait l’analyse deux fois pour arriver au même résultat, laissa-t-elle entendre d’une voix troublée.

— Ce qui signifie que c’est négatif, devina Éliissa.

Geneviève repoussa ses lunettes qui avaient glissé sur son nez avant de demander :

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Dans le cas contraire, tu ne les aurais pas refaits.

L’étudiante en biologie plaqua sa paume sur sa bouche, l’air désespéré. Cette expression dramatique permit à Éliissa d’en tirer une conclusion définitive.

— Quel est le pourcentage de mon ADN pour chacun des tests ?

Au lieu de répondre, la jeune biologiste tendit l’enveloppe brune qu’elle serrait fermement dans sa main. Pendant qu’elle alla passer sa commande au comptoir, sa copine ouvrit le document et consulta rapidement les rapports. Un pour sa mère, l’autre pour son père. Le résultat était le même dans les deux cas.

— À 0.001 %, lut-elle lorsque Geneviève réapparut à la table avec son bol de chili. C’est donc impossible qu’ils soient mes parents. Tout enfant hérite son ADN de ses parents biologiques en parts égales, soit 50 % de la mère et 50 % du père.

Complètement chavirée, Geneviève restait muette, tandis que les traits de son visage exprimaient consternation et désolation. Elle bougea sur sa chaise, visiblement mal à l’aise d’être porteuse d’une si terrible nouvelle.

— Éliissa, comment peux-tu garder ce calme olympien devant... ?

Elle fut incapable de terminer sa question, tant elle était ébranlée par les événements.

— J’ai des doutes depuis mon adolescence, avoua Éliissa en déposant les rapports sur la table. Ce n’est donc pas une si grande surprise.

— Quand même ! Je suis complètement déboussolée pour toi et tu es là, totalement flegmatique devant une nouvelle qui devrait te bouleverser !

Élissa en était plus que consciente, mais son absence d'émotions l'empêchait de réagir. La situation lui inspirait néanmoins des pensées profondes. Étant donné que les résultats prouvaient qu'elle ne portait ni l'ADN de Rosémie ni celui de Julien, cela signifiait que ses parents biologiques l'avaient abandonnée. Voilà qui ouvrait la possibilité quant à l'existence de Samitha.

Lentement, la jeune femme se leva et remplaça le couvercle en plastique sur son verre vide avant d'aller le jeter dans une poubelle de façon posée et précise, sous le regard étonné de Geneviève qui devant cette annonce, se serait attendue à tout sauf à ce calme déconcertant.

Élissa gara sa voiture dans l'entrée du chalet familial à Saint-Georges-de-Clarenceville. Tout au long du parcours, elle n'avait cessé de penser aux résultats des analyses. Il n'y avait qu'une seule explication : elle avait été adoptée et on le lui avait caché. Cela signifiait aussi que, vraisemblablement, ses parents biologiques n'avaient pas voulu d'elle. Malgré cette prise de conscience, elle était habitée de son impassibilité coutumière, tout en sachant que n'importe qui à sa place aurait fait une crise existentielle. Mais en ce qui la concernait, tout se passait dans sa tête. De nombreux questionnements naissaient, auxquels Rosémie et Julien devraient répondre.

Son enveloppe brune en main, elle pénétra dans la vaste résidence. Cette maison de campagne était son deuxième foyer et depuis ses vingt ans, elle venait souvent y séjourner seule pour étudier et retrouver la tranquillité de l'endroit.

— Maman, papa ! appela-t-elle à partir de l'entrée.

Ne voyant ni l'un ni l'autre apparaître, elle monta l'escalier en bois franc clair qui conduisait au premier palier et traversa la grande cuisine jusqu'aux portes-jardins qui menaient à la terrasse arrière. Elle y trouva ses parents, confortablement installés dans leur canapé en osier Shanghai aux coussins rouge flamboyant. Devant une limonade glacée, sa mère faisait des mots croisés, tandis que son père lisait le journal. Une scène qu'elle avait vue maintes et maintes fois depuis qu'ils étaient à la retraite. Ils lui faisaient dos, mais dès qu'elle mit la main sur la porte-moustiquaire, Rosémie, qui avait l'ouïe fine, se

retourna et l'aperçut. Son visage encadré d'une magnifique chevelure argentée s'éclaira aussitôt d'un sourire radieux.

— Quel plaisir que tu sois là, ma chérie ! Nous ne t'attendions pas avant quelques jours !

— Tu t'ennuyais sûrement, toute seule à Montréal ! lança Julien en enlevant ses lunettes.

Déjà, Rosémie était rentrée dans la maison de sa démarche claudicante, attribuable à sa chute dans l'escalier. Au fil des ans, elle avait développé de l'arthrite rhumatoïde au genou gauche. Elle revint sur la terrasse avec un verre de limonade glacée qu'elle déposa devant Éliisa, avant de se rasseoir en disant avec une mine interrogative :

— Je croyais que tu travaillais toute la semaine ?

Éliisa avait pris place en face de ses parents sur un tabouret au coussin moelleux du même rouge que l'ensemble patio.

— Effectivement, maman, répondit-elle d'un ton neutre. Je suis ici pour discuter d'un sujet très important.

Cela dit, Rosémie et Julien la virent déposer sur la table une grande enveloppe brune. Ils n'eurent pas le temps de s'interroger sur son contenu que leur fille sortait des documents en les brandissant sous leurs yeux.

— Je viens de faire une découverte, annonça-t-elle d'entrée de jeu.

— À quel sujet ? questionna Julien.

— Vous et moi.

Rosémie se sentit encore une fois gagnée par l'inquiétude, car même après avoir obtenu son baccalauréat en médecine, Éliisa continuait à avoir des comportements étranges et, tout récemment, elle lui avait tenu des discours préoccupants. D'abord avec ses séances d'hypnose, puis avec ses interrogations à propos de l'existence d'une sœur. Enfin, elle lui avait parlé de pertes de mémoire et d'une possible amnésie. De quoi était-il question, maintenant ?

— Qu'est-ce que tu as découvert ? demanda Rosémie d'une voix empreinte de curiosité et d'appréhension.

En guise de réponse, Éliisa fit simplement glisser les deux rapports devant ses parents.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demandèrent-ils en chœur.

— Prenez le temps de les lire, répondit-elle.

Rosémie et Julien prirent chacun un document et chaussèrent leurs lunettes. En voyant en grosses lettres le titre *Rapport de tests ADN*, Rosémie releva la tête en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ce sont des résultats d'analyses ADN, constata Julien.

— Je l'avais déjà deviné, dit Rosémie d'un ton où perçait la plus totale incompréhension. Je parlais plutôt de...

Elle s'interrompit, porta à nouveau son regard sur le document et balaya rapidement du regard les trois colonnes de codes lettrés et de chiffres, pour aller ensuite vérifier la dernière ligne. Puis elle lut à voix haute :

— Probabilité de maternité, 0.001 %. Mais qu'est-ce que c'est, Éliisa ? À qui donc appartiennent ces tests ?

— À vous et à moi.

— Probabilité de paternité, 0.001 %, prononça à son tour Julien. Explique-nous ce qui se passe, Éliisa !

— Je ne suis pas votre enfant biologique, déclara la jeune femme. Vous pouvez me l'avouer, maintenant, puisque la preuve est sur ces documents.

Éliisa s'exprimait d'un ton détaché, sans aucune intonation, qui ne se prêtait guère aux circonstances. Elle savait pourtant qu'elle aurait dû ressentir de la colère devant les mensonges de ses parents, mais elle ne pouvait que les informer des faits, comme s'il s'agissait d'une autre personne.

Rosémie fixait le rapport, trop abasourdie pour prononcer un seul mot. Elle hésitait entre le rire et les larmes devant ce qu'elle considérait comme une pure plaisanterie. Quant à Julien, il déposa doucement le sien sur la table et le poussa vers Éliisa dans un geste de déni total.

— Mais qui t'a mis de telles... choses en tête ? demanda-t-il en se reprenant de justesse pour ne pas dire *de telles idioties*. Comment peux-tu prétendre que nous ne sommes pas tes parents ?

— La preuve est là, sous vos yeux. Ces résultats d'ADN ne peuvent pas mentir.

Ayant travaillé dans le domaine pharmaceutique pendant plus de quarante ans, Julien possédait de très bonnes connaissances en médecine et en biologie. Il savait également qu'aujourd'hui, l'Internet offrait la possibilité de faire des tests ADN en ligne. Il avait même vu, à son plus grand étonnement, des entreprises telles que *Best Buy Canada* vendre sur le Web des trousseaux pour faire soi-même des analyses à domicile. Il lui fallait donc savoir d'où ces résultats provenaient.

— Comment t'y es-tu prise pour faire analyser notre ADN ?

— J'ai utilisé des objets qui vous appartiennent, répondit Éliissa dont les grands yeux bleus inexpressifs se promenaient de l'un à l'autre de ses parents.

— Quels objets, exactement ?

— Un rouge à lèvres de maman et une tasse dans laquelle tu as bu ton café.

— On se croirait dans un mauvais roman policier, ricana Julien, qui avait du mal à retenir son sarcasme devant le comportement incompréhensible de sa fille.

Il s'efforça néanmoins de reprendre son sérieux pour essayer de comprendre la situation que cette dernière vivait.

— Tu as envoyé ces objets à quel endroit ?

Je les ai apportés moi-même au département de Génétique de l'Université McGill. L'analyse a été faite à deux reprises ; il ne peut donc pas y avoir d'erreurs. Je ne suis pas votre enfant biologique.

Privée d'émotions, Éliissa ne pouvait s'imaginer l'effet dévastateur de cette déclaration sur ses parents. Elle ne put que constater l'expression effarée de Rosémie et le visage empourpré de Julien. Rosémie venait de recevoir un coup de poignard en plein cœur en entendant les derniers mots de sa fille. Il lui était inconcevable de penser qu'elle n'était pas la mère biologique d'Éliissa, puisqu'elle l'avait portée en son sein. Certes, elle avait vécu des complications qui avaient mené à une césarienne d'urgence après sept mois de grossesse, mais Éliissa était bel et bien son enfant, le sang de son sang, la chair de sa chair ! Et aucun autre homme que Julien ne pouvait être son père ! De ce fait,

ce qu'Élissa prétendait était complètement insensé et totalement illogique. Persuadée qu'il s'agissait là d'une grossière méprise, Rosémie continua à réfuter les résultats qu'elle avait sous les yeux.

— Ces analyses ADN sont complètement fausses, ma chérie, nia-t-elle, la voix chargée d'émotions contenues. Je t'ai portée pendant sept mois et j'ai accouché de toi par césarienne le 4 juin 1988. Je t'ai montré les échographies du bébé dans mon ventre, souviens-toi. C'était toi ! Que Dieu m'en soit témoin, je n'ai jamais trompé ton père ! Alors, il est impossible que nous ne soyons pas tes parents biologiques. On a monté ces faux résultats pour je ne sais quelle raison, mais je te jure qu'aucune autre femme en ce monde ne peut être ta mère et qu'aucun autre homme ne peut être ton père.

— Ta mère a raison sur toute la ligne, renchérit Julien.

Tous deux essayaient de rester calmes, mais ils étaient atterrés non seulement par les faux résultats des tests, mais par les motifs qui avaient poussé leur fille à en arriver là. Ce fut Julien qui osa la questionner à ce sujet.

— Élissa, pourquoi as-tu fait ça ? Qu'est-ce qui a bien pu t'amener à vouloir prouver tes origines ?

— Je ne vous ressemble pas, répondit la jeune femme. Et depuis cette séance d'hypnothérapie, je ne m'explique pas le fait d'avoir dit à la praticienne que je m'appelais Samitha. La thérapeute a cru que j'avais une sœur, et voilà que ces résultats viennent...

— Voyons donc ! l'interrompt Julien avec un soupçon d'impatience dans la voix. Les sujets sous hypnose sont dans un état de sommeil et leur cerveau, dans ces conditions, peut facilement créer de fausses informations, tout comme les rêves pendant que nous sommes endormis. Tu viens d'obtenir ton diplôme en médecine, tu dois savoir que ce genre de pratique n'est pas reconnue par l'Ordre des médecins.

— Les propos de ton père sont très sensés, releva Rosémie.

— On a prouvé les bienfaits de l'hypnothérapie, insista Élissa avec son calme habituel. Elle est fortement recommandée pour l'anxiété, l'anesthésie, l'accouchement et toute une panoplie de troubles psychologiques.

— L'hypnose peut sans doute s'avérer bénéfique dans plusieurs cas, admit Julien, tout aussi flegmatique que sa fille, mais en ce qui te concerne, ces séances ne semblent t'apporter aucune aide. Je dirais qu'elles te créent plutôt des questionnements et des incertitudes.

Ce disant, il s'empara des deux rapports sur la table et les repoussa vers sa fille en disant d'un ton moralisateur :

— Peu importe que l'hypnose soit reconnue ou non et peu importe qu'elle soit bénéfique ou non, je peux t'assurer que la personne qui a fait ces analyses ADN a commis une grossière erreur.

— Ce sont pourtant des examens très précis faits par une étudiante hautement qualifiée dans un laboratoire spécialisé, fit valoir Éliisa en remettant les documents dans l'enveloppe. Tu sais comme moi, papa, que l'ADN prélevé dans la salive est le même que celui que l'on retrouve dans le sang. Il ne peut pas y avoir d'erreur.

— Dans ce cas, l'ADN analysé ne nous appartient pas ! se défendit rapidement Julien.

Éliisa convint qu'en d'autres circonstances, cela pourrait se révéler possible, mais elle avait entièrement confiance en Geneviève, qui était sur le point d'obtenir sa maîtrise en biologie cellulaire et moléculaire. Lui ayant remis les échantillons en main propre, elle ne voyait pas comment son amie aurait pu commettre une bétise. De plus, cette dernière n'aurait jamais osé lui annoncer une nouvelle aussi dramatique sans être certaine de l'exactitude des analyses. Elle les avait faites deux fois et chaque fois, les résultats étaient les mêmes.

Connaissant cependant l'entêtement de son père, Éliisa savait qu'elle n'aurait pas gain de cause avec lui. Mieux valait laisser tomber et se concentrer sur des recherches qui viendraient leur prouver la véracité de ces tests. D'autant plus que sa mère, au bord des larmes, semblait vraiment ignorer qu'elle n'était pas son enfant biologique. Elle décida donc de jouer une autre carte que celle de l'obstination.

— Il y a certainement une explication, dit-elle après avoir pris quelques gorgées de limonade, je ne vous embêterai plus avec ça.

Ce disant, elle se leva et passa sur son épaule la courroie de son sac à main.

— Tu ne restes pas pour le souper ? s'étonna Rosémie.

— Non, maman. Je préfère rentrer à la maison avant la nuit. Je dois me lever très tôt demain.

La visite d'Élissa à Saint-Georges-de-Clarenceville avait profondément perturbé Rosémie, qui cherchait à comprendre ce qui avait réellement motivé sa fille à entreprendre de telles démarches. De son côté, Julien s'était renfermé dans un mutisme obstiné, allant même jusqu'à refuser de revenir sur le sujet quand Rosémie avait voulu le questionner. Ils avaient soupé sur la terrasse dans un lourd silence, puis Julien s'était rendu seul sur la plage en emportant avec lui les deux rapports laissés sur la table.

Rosémie ne doutait pas que cette histoire devait le bouleverser lui aussi. Se faire dire du jour au lendemain par son enfant qu'on n'est pas son parent biologique, c'est perturbant et déstabilisant, même en sachant que c'est faux. Mais dans leur rôle de parents, ne se devaient-ils pas d'en discuter afin de trouver une façon de prouver à leur fille ses origines ? Rosémie était si certaine qu'Élissa était leur enfant qu'elle était prête à se soumettre à des analyses ADN dans un laboratoire de leur choix. Il lui fallait maintenant convaincre Julien de l'assister dans cette démarche et elle savait que c'était loin d'être gagné.

Après avoir poussé un long soupir désespéré, la pauvre femme prit sa canne et sortit sur la terrasse. Elle s'avança jusqu'au sommet de l'escalier et de là, put apercevoir son mari sur la plage, profondément calé dans une chaise en bois, face au lac. Elle le rejoignit lentement et s'assit sur le siège voisin. Julien lui jeta un rapide coup d'œil, puis continua à fixer l'horizon.

— Ne crois-tu pas qu'il est de notre devoir de rassurer Élissa ? demanda Rosémie.

Le bruissement des feuilles dans les arbres fut la seule réponse qu'elle obtint. Elle tourna la tête vers son compagnon de vie et eut un pincement au cœur en voyant son expression torturée. Elle posa doucement une main sur son avant-bras et ajouta :

— Julien, puisque nous savons que ces résultats sont faux, peux-tu m'expliquer ce qui te met si à l'envers ?

Son époux posa les yeux au loin sur les montagnes, et inspira profondément avant de répondre :

— Selon ces rapports, le comparatif est à 0.001 %, que ce soit entre Éliissa et toi ou elle et moi. Une erreur aurait pu se glisser pour l'une des analyses, mais pas dans les deux cas.

Rosémie était sidérée de voir que Julien, qui avait catégoriquement nié la validité des rapports, semblait maintenant vouloir leur accorder une certaine crédibilité.

— Qu'essaies-tu de me dire, chéri ?

— J'ai été injuste envers notre fille.

Alors que Rosémie s'efforçait de comprendre ce soudain revirement, Julien se mit sur ses pieds et annonça avec fermeté :

— Nous rentrons à Montréal à la première heure demain matin.

— Mais... pourquoi ?

— Parce que la campagne n'est pas l'endroit pour régler certaines choses.

— Julien, j'aimerais que tu m'expliques ce qui se passe, s'inquiéta Rosémie en se levant à son tour.

— Ça fait des heures que j'y réfléchis et... Éliissa n'a aucune ressemblance physique avec nous deux. Je dis bien, aucune. Je me dois de lui donner entièrement raison sur ce point.

— Tous les enfants ne ressemblent pas nécessairement à leurs parents, le contredit Rosémie, de plus en plus déstabilisée par les propos de son mari.

Pourtant, elle savait que ce dernier n'avait pas tort. Éliissa avait des traits complètement différents des leurs. Que ce soit la forme de ses yeux en amande et leur couleur, son nez fin, ses lèvres charnues, sa peau légèrement basanée, la texture de ses cheveux bruns bouclés. Depuis la naissance de sa fille, jamais Rosémie ne l'avait comparée à elle-même ou à Julien. Or, à présent, cette prise de conscience la frappait comme une gifle magistrale.

— Nous devons parler à David Morency, dit Julien.

Cela dit, il tendit la main à Rosémie, qui se laissa guider jusqu'à l'intérieur du chalet, le cœur chaviré. En voyant son mari saisir le

téléphone, elle pressentit que tout son univers était sur le point de basculer.

10 Août 2016

Mathias sortit du dépanneur du coin en glissant dans la poche de sa veste en cuir deux paquets de cigarettes. En descendant rapidement l'escalier, il tomba nez à nez avec une jolie brunette aux grands yeux bleus, mince, vêtue d'une jupe beige qui lui allait aux genoux et d'une blouse blanche en soie. Il pensa tout de suite à Éliissa. Éliissa qui, plusieurs fois, lui avait fait cette description physique d'elle-même. De plus, elle paraissait avoir le même âge. Cette inconnue pouvait bien être son âme jumelle ! Celle-ci lui avait peut-être menti en disant qu'elle vivait à Montréal. Perpétuellement habité par la peur de voir son couple se briser, Mathias était obsédé par l'idée de la retrouver pour la ramener à Kiona.

La jeune femme le contourna avec une expression timide et se dirigea à l'intérieur du commerce. Pas question pour Mathias de manquer sa chance ! Il alluma une cigarette et s'appuya avec nonchalance sur la rampe de l'escalier, un pied posé sur la première marche. Moins de deux minutes plus tard, la jeune femme réapparut. Chaussée de talons hauts, elle descendit lentement l'escalier en se tenant à la rampe opposée à celle où Mathias était adossé et lui jeta un regard incertain.

— Éliissa ? lança-t-il impulsivement.

La jeune femme haussa des sourcils interrogateurs.

— Est-ce que tu t'appelles Éliissa ? répéta Mathias en la fixant intensément, comme s'il essayait de sonder son âme.

— Non, répondit-elle en piquant à gauche dès qu'elle atteignit le trottoir.

— Mathias écrasa sa cigarette avec la pointe de sa chaussure sport, puis rattrapa rapidement son interlocutrice.

— Tu me rappelles drôlement quelqu'un, insista-t-il. Tu ressembles vraiment à une amie que je n'ai pas vue depuis... l'école secondaire. Es-tu certaine de ne pas mentir ?

La jeune femme s'arrêta net. L'insistance de cet inconnu commençait à lui faire peur.

— Qu'est-ce que tu me veux ? lâcha-t-elle avec un tremblement dans la voix.

— J'aimerais juste savoir si tu t'appelles Éliissa Lacoste, s'impatienta Mathias.

— Je t'ai déjà dit non. Mon nom est Stacy Cook. Maintenant, laisse-moi tranquille.

Elle fit un mouvement pour poursuivre son chemin, mais Mathias l'en empêcha en la retenant par un bras. Une idée ingénieuse venait de lui traverser l'esprit. Cette inconnue qui avait les caractéristiques physiques d'Éliissa pourrait lui servir à prouver qu'il n'était pas fou et que son âme jumelle existait vraiment. N'importe quoi pour sauver son couple ! Kiona verrait qu'il ne mentait pas, reprendrait confiance en lui et l'aimerait comme autrefois.

— Tu pourrais bien t'appeler Éliissa, dit-il d'un ton conspirateur. Juste pour me rendre service.

La jeune femme sentit qu'elle était sur le point de céder à l'affolement. Cet homme était peut-être un violeur, un dangereux psychopathe. Prise de panique, elle tenta de se dégager.

— Écoute, j'ai un rendez-vous important. Laisse-moi partir !

Or, Mathias ne l'entendait pas ainsi. Sa dernière prise de bec avec Kiona l'avait rendu irritable et il lui était impossible de calmer son agressivité. La hargne viscérale qu'il nourrissait envers son âme jumelle était si vive, qu'il resserra son étreinte. Pas question de libérer l'inconnue.

Après son retour de Saint-Georges-de-Clarenceville, Éliissa se rendit en solitaire au restaurant Roberto à Rosemont, qui offrait les meilleurs plats italiens dans un espace chic et décontracté. Pour une rare fois, elle se permit un verre de vin rouge pour accompagner son spaghetti *alla Checca*. Au lieu de rentrer directement chez elle après son repas, elle conduisit longuement dans les rues de Montréal tout en songeant à sa visite au chalet. La réaction inattendue de ses parents l'amenait à tirer deux conclusions possibles. Soit, ils étaient tous deux des acteurs nés, soit ils ignoraient vraiment qu'elle n'était pas

leur enfant biologique. Elle écarta rapidement la première hypothèse, car elle les connaissait trop bien pour savoir qu'ils n'auraient jamais pu feindre leurs expressions d'indignation et de bouleversement. Elle ne pouvait donc que conclure que le personnel du département de l'obstétrique l'avait mise, par inadvertance, dans les bras d'une autre mère, en occurrence la sienne. Cela rendait donc possible l'existence de Samitha, née de ses parents biologiques qui eux, avaient fort probablement élevé un autre enfant que le leur ; la fille mise au monde par Rosémie. Ce genre d'accident s'était déjà produit dans plusieurs hôpitaux du monde entier. Pourtant, même si cette dernière déduction s'avérait exacte, en quoi cela expliquerait-il la présence de Mathias dans sa tête ? S'il n'était qu'un être imaginaire, pourquoi l'aurait-elle créé ? Et s'il existait vraiment, quel lien avait-elle avec lui ? Des âmes jumelles, lui avait-il dit. Une explication qui relevait du monde spirituel et qui ne trouvait aucune concordance avec sa vie réelle.

Soudain, sa gorge se noua et son cœur se mit à tambouriner à grands coups dans sa poitrine. Élıssa reconnut la peur. Puisque ses émotions étaient de retour, cela signifiait que Mathias était là, quelque part dans ses énergies astrales. Si cette histoire d'âmes jumelles était vraie, c'est ce soir qu'elle le découvrirait, une bonne fois pour toutes !

Tout en conduisant, elle attendait que la voix de Mathias se manifeste, mais le silence dans sa tête ne servit qu'à amplifier l'angoisse qui l'oppressait déjà. C'était anormal. Pourquoi ne disait-il rien ?

— Mathias, prononça-t-elle tout bas. Mat, est-ce que tu m'entends ?

Tout ce qui résonna à ses oreilles se limita aux battements affolés de son cœur. Incapable de refouler au fond d'elle-même le bouleversement qui s'était emparé de son être, elle appuya un peu plus sur l'accélérateur, pressée de rentrer. Elle n'avait parcouru que deux cents mètres lorsqu'une scène effrayante apparut soudain en transparence dans son pare-brise, ce qui l'obligea à freiner brusquement et à se ranger sur l'accotement. Les yeux agrandis de stupéfaction, elle vit un homme saisir le bras d'une jeune femme à la longue chevelure brune et la secouer sans ménagement. Mathias ! C'était la deuxième fois qu'elle avait une vision de lui en train de brusquer une femme. Mais pourquoi ces images s'imposaient-elles à elle lorsqu'il était en colère ?

— Mathias ! s'écria Élıssa malgré elle.

À peine la deuxième syllabe prononcée que la scène dans le pare-brise disparut, tandis que la voix familière retentit dans sa tête.

« Te revoilà, Éli ! »

Décidée à connaître les motifs du comportement brutal de cet être et à élucider le mystère qui la liait à lui, Éliッサ se laissa enfin guider par son instinct.

— Mat ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

« Je te cherche, chère âme jumelle ! »

Le ton menaçant du jeune homme la surprit au plus haut point, mais elle décida de ne pas se laisser intimider.

— Es-tu en compagnie d'une femme aux longs cheveux bruns ?

« Tiens, tiens ! Tu es décidément devenue une vraie voyante ! railla Mathias. Comme il est fort ce lien qui nous unit, n'est-ce pas ? »

Éliッサ secoua la tête d'incompréhension. Toujours garée en bordure d'une ruelle de son quartier, elle serra le volant à s'en blanchir les jointures. Ne pas se croire folle, c'était la première chose à faire pour essayer de découvrir la vérité.

— Je t'ai vu la brusquer, elle aussi, dit-elle. Pourquoi lui fais-tu du mal ? Qui est-ce ?

« Je viens à peine de la croiser. Elle te ressemble avec ses longs cheveux bruns bouclés et ses grands yeux bleus. Si je ne t'entendais pas parler en ce moment, je pourrais presque croire qu'il s'agit de toi. »

— Mais pourquoi t'en prends-tu à une personne qui me ressemble ? s'enquit Éliッサ avec plus de fermeté.

« Je t'ai demandé de m'aider tant de fois et tu continues à faire la sourde oreille. Tu m'as chassé de ta vie comme une mouche dans l'œil ! Alors puisque je ne peux plus compter sur toi pour régler mes problèmes, je vais y voir moi-même ! »

Les mots de Mathias étaient partiellement couverts par des pleurs. Éliッサ ferma les yeux et se concentra davantage sur les sons qui résonnaient dans sa tête. Comment tout cela était-il possible ? Elle avait eu une vision de cette femme, tout comme elle avait vu l'autre que Mathias avait brusquée. Mais cette fois, elle pouvait l'entendre pleurer !

Les âmes jumelles peuvent facilement développer la télépathie en raison de leur lien énergétique puissant.

Cette phrase dansait continuellement dans sa tête depuis qu'elle l'avait lue sur le Web.

— Laisse cette femme tranquille et je t'aiderai, promit Éliッサ en coupant court à ses pensées pour secourir l'inconnue.

« Comme si j'allais te croire ! s'écria Mathias. Tu vas encore disparaître pendant des années dès que je l'aurai relâchée ! J'exige de te voir en personne ! »

Éliッサ saisit la balle au bond. Il était temps de donner suite à cette proposition pour confirmer, ou infirmer, l'existence de Mathias.

— D'accord, accepta-t-elle sans plus d'hésitation. Donne-moi ton numéro de téléphone et je t'appelle tout de suite.

« Tu me prends pour un imbécile ou quoi ? ricana méchamment Mathias. Comment se fait-il que tu acceptes si facilement alors que tu as toujours refusé ? Je ne veux pas entendre ta voix, Éli, je l'entends depuis que j'ai cinq ans. Je veux te voir. Face à face. Donne-moi plutôt ton adresse complète et je saute dans le premier avion pour Montréal, si c'est toujours dans cette ville que tu habites. Et assure-toi de ne pas me mentir, Éliッサ Lacoste, parce que tu auras la mort de cette femme sur la conscience ! »

Ces derniers mots furent suivis d'une longue plainte désespérée. Cette pauvre fille que Mathias tenait vraisemblablement en otage était terrorisée ! Il lui faisait du mal parce qu'elle lui ressemblait, c'était bien ce qu'il avait dit ! Mais pourquoi ? Cette prise de conscience la fit hésiter à lui donner ses coordonnées. Qu'est-ce qu'il avait l'intention de lui faire lorsqu'ils seraient face à face ?

« J'attends toujours, Éli. Tu me donnes ton adresse ou je continue à lui faire du mal par ta faute ? »

— Pourquoi es-tu devenu si méchant ? demanda Éliッサ, complètement outrée. À quoi ça t'avance de t'en prendre à une personne qui me ressemble ?

La voix de Mathias contenait la rage du désespoir lorsqu'il riposta :

« Je veux te retrouver, c'est le but que je me suis fixé pour avoir une vie normale. S'il me faut éliminer toutes les femmes qui te ressemblent pour parvenir jusqu'à toi, je le ferai. »

Avec peine, Éliissa déglutit, effrayée qu'elle était d'entendre ces propos diaboliques sortir de la bouche de celui qu'elle avait toujours cru son allié.

— À... à quoi ça te servirait de... de les tuer ? balbutia-t-elle.

« Arrête de me faire perdre mon temps. Tu me la donnes, ton adresse ? »

Le temps n'était plus aux réflexions. Éliissa se devait d'aider cette femme qu'elle entendait toujours pleurer dans sa tête.

— D'accord, accepta-t-elle. Mais laisse-la partir tout de suite.

Elle était si absorbée par ses échanges avec Mathias, qu'elle ne vit pas l'auto-patrouille, gyrophares allumés, s'immobiliser derrière elle ni l'agent de police en descendre. Lorsque celui-ci cogna contre la vitre de sa portière, elle sursauta violemment en étouffant un cri de surprise. En apercevant le policier qui la regardait d'un air soucieux, elle soupira et baissa la vitre.

— Vous êtes arrêtée sur un passage piétonnier, fit le jeune constable en lui désignant l'enseigne sur la ligne jaune au centre de la rue. Est-ce que vous vous sentez bien, mademoiselle ?

Les émotions d'Éliissa l'abandonnèrent subitement et l'expression de son visage redevint impassible.

— Est-ce que tout va bien ? réitéra l'agent.

— Oui, excusez-moi, répondit-elle enfin de sa voix neutre. Je croyais m'être égarée.

— Où allez-vous ?

— Chez moi.

— Où demeurez-vous ?

— À... quelques rues, répondit évasivement Éliissa, non sans craindre que Mathias ne l'entende dire son adresse.

Le policier l'observa un moment, comme pour détecter si elle était en état d'ébriété ou sous l'effet d'une drogue. Il remarqua que son regard semblait parfaitement lucide, quoique peu expressif, mais il capta tout de même une odeur éthylique en provenance de l'habitacle.

— D'où venez-vous ? interrogea-t-il en examinant l'intérieur de sa voiture à l'aide d'une lampe de poche.

— Du restaurant Roberto. J'ai consommé un seul verre de vin pour accompagner mon repas, si c'est ce qui vous inquiète. Vous pouvez me faire passer l'ivressomètre.

L'agent voyait bien qu'elle était en pleine possession de ses moyens. Il eut un sourire en coin, puis donna deux petites tapes sur la portière en lançant d'un ton aimable :

— Soyez prudente.

Élissa le remercia et quitta lentement l'endroit. Ses pensées se tournèrent aussitôt vers le sort de l'inconnue qui était vraisemblablement entre ses mains. Il lui fallait absolument convaincre Mathias de la laisser partir. Elle essaya de reprendre sa conversation télépathique avec lui, mais un affreux silence régnait dans sa tête. De retour à son domicile, elle eut beau appeler son nom des dizaines de fois et le supplier de l'écouter, il ne se manifesta pas.

11 août 2016

Rosémie et Julien Lacoste arrivèrent à Montréal après un parcours empreint de lourds silences. Trop de questions les accablaient pour débattre du sujet qui les ramenait en ville. À peine furent-ils garés que Rosémie releva l'absence de la petite voiture rouge de leur fille.

— Éliisa n'est pas à la maison.

— Nous sommes jeudi, lui rappela Julien. Elle doit sûrement travailler.

— Bien sûr, souffla Rosémie en secouant sa tête blanche. Depuis que tu es à la retraite, je perds la notion du temps.

— C'est une bonne chose qu'elle ne soit pas là pendant la visite de David, dit Julien en pinçant les lèvres. Elle pourrait surgir à tout moment ou même, entendre notre conversation d'en bas. Qui sait ?

Rosémie approuva et descendit lentement du véhicule, tandis que son époux alla prendre leurs bagages dans le coffre arrière. S'appuyant sur sa canne alors qu'elle pénétrait dans la maison les mains vides, la pauvre femme maudissait son arthrite qui la réduisait pratiquement à l'impotence.

Elle fit du café pendant que Julien montait les valises à l'étage. Au moins, était-elle encore capable de s'activer dans la cuisine. C'est toutefois son mari qui transportait le plateau sur la table basse du salon au moment où carillonna la sonnette de l'entrée. David Morency était d'une ponctualité exemplaire. Rosémie se dirigea vers le vestibule de son pas lent en boitant de la jambe gauche. Comme elle s'y attendait, le sexagénaire se tenait sur le perron. Un sourire aimable éclairait son visage osseux marqué par des rides d'expression et de vieillissement qui n'enlevaient rien à son charme.

— Ça fait bien une éternité que je t'ai vue ! dit-il en donnant une affectueuse accolade à la maîtresse des lieux. La santé est bonne ?

— L'arthrite m'accompagnera le reste de ma vie, sinon, je n'ai pas à me plaindre. Et toi ?

— Tout va bien, je suis en pleine forme !

Ils rejoignirent Julien au salon, qui versait déjà le café dans les tasses disposées sur la table. Lorsqu'il vit son ami arriver, il déposa la cafetière en grès et tous deux se serrèrent chaleureusement la main.

— Je suis heureux de te revoir, l'accueillait-il en lui désignant le fauteuil en face du grand canapé où il s'installa aux côtés de sa femme.

— C'est un très grand plaisir pour moi aussi, répliqua le médecin retraité. On ne prend plus le temps. Tout va si vite. À quand remonte notre dernière partie de golf?

Les deux amis avaient foulé ensemble de nombreux parcours, du Club Royal Laurentien, dans les Laurentides, jusqu'au Golf Trek, à Myrtle Beach, en Caroline du Sud. Ils avaient partagé cette passion commune pendant deux décennies, mais du jour au lendemain, Julien avait choisi de rester auprès de son épouse, qui avait de plus en plus de difficulté à gérer les problèmes quotidiens que lui causait l'arthrite rhumatoïde. Il ne le lui avait jamais dit, mais elle savait bien que c'était l'unique raison pour laquelle ses bâtons prenaient maintenant la poussière dans le garage.

— C'est bien malheureux, commenta Rosémie. Vous vous privez tous les deux de bons moments ensemble.

Julien ne releva pas cette réplique et détourna la conversation en y allant de propos anodins, jusqu'à ce que David, sans s'en rendre compte, pénétre dans le vif du sujet.

— Comment va Éliisa? A-t-elle terminé ses études en médecine?

Julien eut un pincement désagréable au creux de l'estomac, un obscur pressentiment sourdait en lui. Il posa sur son ami un regard tourmenté.

— C'est la raison pour laquelle je voulais te voir.

— Ne me dis pas qu'elle n'a pas obtenu son diplôme!

— Bien sûr que si! s'empressa de le rassurer Rosémie avec fierté. Elle est même déjà embauchée dans une clinique de médecine familiale au centre-ville de Montréal. Tu connais Éliisa... Si brillante, si intelligente. Nous n'avions aucun doute sur sa réussite.

— Quelle bonne nouvelle, alors ! s'exclama David en applaudissant le succès de la jeune femme qu'il avait toujours considérée comme sa nièce. Le contraire m'aurait grandement surpris.

Julien s'avança au bord du canapé et s'accouda sur ses cuisses. Il était temps de poser la question qui lui rongait les entrailles depuis la visite de sa fille au chalet.

— David, est-ce que quelque chose de particulier serait survenu à la naissance d'Élissa ?

L'ex-médecin prit une gorgée du délicieux café à la vanille et leva les yeux par-dessus sa tasse, qu'il déposa ensuite lentement sur la table. Son regard valsa de Rosémie à Julien pendant quelques secondes, puis il tendit les mains devant lui dans un geste d'impuissance.

— Nous savons tous que Rosémie a vécu de terribles complications lors de l'accouchement, répondit-il, l'air chagriné. Mère et fille auraient pu y laisser leur peau !

— Et après ? insista Julien. S'est-il passé quelque chose ?

Voyant un point d'interrogation se peindre sur le visage de David, il ajouta :

— Au sujet de notre bébé...

— Élissa était en parfaite santé physique, malgré les difficultés rencontrées, précisa David en fronçant ses épais sourcils grisonnants. Son état apathique et son absence d'émotion n'ont rien à voir avec l'accouchement. Pourquoi ces questions, Julien ?

— Notre fille a fait analyser notre ADN et les résultats n'indiquent que 0,001 % de probabilité parentale, que ce soit avec Rosémie ou avec moi. Si ces tests sont véridiques, cela signifie que nous ne sommes pas ses parents biologiques.

Les traits décomposés, David observa Julien un long moment.

— Qu'est-ce que... pourquoi Élissa a fait une telle chose ? finit-il par demander en bafouillant.

Rosémie lui raconta les événements des derniers mois : le retour de Mathias, les séances d'hypnose et les questions de leur fille au sujet de l'inexistence de ressemblance entre ses parents et elle.

— Elle a fait faire par deux fois les tests au Département de génétique de l'Université McGill, pour obtenir les mêmes résultats,

conclut Julien. Sur le coup, je n'ai pas voulu y croire, mais après réflexion, je dois admettre qu'elle a raison quand elle dit qu'il n'y a aucune ressemblance entre nous. Éliissa n'a hérité d'aucun de nos traits physiques. Je l'avais remarqué au fur et à mesure qu'elle grandissait, mais... il était évident pour moi qu'elle était notre fille. Et voilà que ces tests... ces tests ADN viennent...

Il s'interrompt, visiblement bouleversé de verbaliser ces douloureuses constatations, puis ajouta :

— Je crains qu'une erreur ait été commise à l'hôpital.

David Morency l'avait écouté en silence, les yeux empreints d'une sincère sollicitude.

— Ce n'est malheureusement pas impossible, lâcha-t-il avec transparence, au plus grand désarroi de ses interlocuteurs qui auraient tout donné pour qu'il nie avec force cette possibilité. Ce genre d'accident survient plus souvent qu'on le pense : un bébé placé malencontreusement dans un mauvais berceau.

Les mots atteignirent le cœur de Rosémie comme si un poignard venait de le transpercer. Une douleur intense et indescriptible traversa tout son être, toute son âme. Non ! C'était impossible ! Sa petite famille ne pouvait pas être la cible d'un sort si cruel ! Le personnel de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont avait-il vraiment pu commettre une erreur aussi monstrueuse ? Rosémie se remémora soudainement l'attente interminable avant qu'on lui apporte son bébé après l'accouchement. Et s'il s'était passé quelque chose qu'on lui avait délibérément caché ? La question jaillit de ses lèvres tremblantes, sans qu'elle puisse la retenir.

— Pourquoi j'ai attendu si longtemps avant de voir mon bébé ?

— Éliissa était intubée dans un incubateur, expliqua le médecin d'un ton tranquille. Tu as accouché prématurément et elle pesait à peine 1.8 kilo. Nous n'étions même pas sûrs de pouvoir la sauver, tandis que ton état de santé fragile, après la césarienne, ne te permettait pas de quitter le lit.

Rosémie dut admettre que les justifications de David étaient logiques et reflétaient bien la réalité, mais elles ne prouvaient en rien les origines de son enfant. Dans le seul but de se faire rassurer, elle se leva et alla chercher les deux rapports d'ADN qu'elle avait précieusement rangés dans un tiroir de la cuisine après leur arrivée du chalet.

—Selon toi, David, est-ce que ces documents sont fiables ? le questionna-t-elle en les lui tendant.

Après les lui avoir pris des mains, David les parcourut rapidement, puis jeta une œillade furtive à ses amis. Lorsqu'il parla, ses yeux continuèrent à fixer les chiffres, car il lui était trop difficile de soutenir le regard abattu de ses hôtes.

—Je n'ai pas fait ces analyses et je n'ai pas vu l'ADN qui a servi à faire ces tests, mais les rapports me semblent tout à fait authentiques. Le Département de génétique de l'Université McGill est solide et je doute fortement que là-bas, on remette des résultats qui ne sont pas véridiques.

—Mon Dieu ! s'exclama Rosémie en portant ses mains à sa bouche. C'est impossible ! Je ne peux pas croire qu'Élissa...

La voix brisée, elle fondit en larmes. Julien lui entoura les épaules d'un bras, la pressa contre lui et dit d'un ton las :

—Une erreur aurait pu se glisser pour l'un de nous, mais pas pour les deux. C'est terrible, ce qui nous arrive.

David Morency agita tristement les documents qu'il tenait toujours en main. Ses joues étaient aussi rouges que celles de Rosémie.

—Je suis vraiment navré de n'avoir pu empêcher cette tragique situation, articula-t-il tout bas. Il s'agit de toute évidence d'une bévue monumentale commise par l'hôpital.

Un silence écrasant s'abattit dans la pièce. David n'émettait pas une hypothèse, mais bien un fait. Il n'y avait pas de *si* ni de *peut-être*. C'était bien le mot *évidence* qu'il venait d'employer pour accuser ouvertement l'hôpital Maisonneuve-Rosemont d'être responsable d'un échange de bébés survenu vingt-huit ans plus tôt. Vingt-huit ans ! Élissa avait vécu le tiers de sa vie au sein d'une famille qui n'était pas la sienne.

—Où est notre vraie fille ? s'enquit Julien, le visage décomposé tant il était sous le choc.

Cette question assomma Rosémie comme un coup de massue en plein front. Depuis qu'elle avait pris connaissance des résultats d'ADN, elle était si absorbée à vouloir les nier que cette pensée ne lui avait même pas effleuré l'esprit ! Mais puisque David admettait l'erreur du personnel hospitalier, cela signifiait effectivement que le bébé qu'elle portait avait grandi dans une autre famille ! Son enfant avait une autre mère ! Non, non et non ! Tout cela était trop cauche-

mardesque pour être réel. La souffrance qui augmentait de seconde en seconde devenait si insupportable, que la pauvre femme choisit inconsciemment le déni.

—C'est impossible ! s'exclama-t-elle d'une voix méconnaissable, en proie à une pénible agitation. Une telle chose ne peut pas s'être réellement produite ! Ma véritable enfant est Éliissa... et ces tests sont complètement faux !

Pour essayer de la calmer, Julien lui caressa le dos en faisant de larges mouvements rotatifs. Puis, David prit doucement la parole :

—Éliissa vous a apporté tant d'années de bonheur et vous en apportera de nombreuses autres. Peu importe ce qui s'est passé il y a vingt-huit ans, rien ne pourra changer ce que vous savez aujourd'hui. Pour votre bien à tous, le mieux serait de faire une croix sur cette histoire et de poursuivre votre vie comme avant. Éliissa vous considère comme ses vrais parents et vous l'aimez comme votre propre fille. C'est tout ce qui compte.

Ces paroles sages ne réussirent pas à apaiser les tourments de Rosémie, qui ne put retenir les larmes de désespoir qui roulaient sur ses joues. Julien la pressa encore contre lui, cherchant désespérément les mots qui saurait effacer tout le chagrin qui venait troubler leur petite vie tranquille. Mais il ne les trouva pas.

—Avons-nous le choix ? finit-il par demander. Retrouver notre enfant biologique relève quasiment de l'impossible. Et nous ne pouvons concevoir de perdre Éliissa. Elle est toute notre vie, qu'elle soit de notre sang ou non.

11 août 2016

Vêtue d'un long sarrau blanc, Éliissa pénétra dans une salle d'examen de la clinique, un dossier sous le bras. Un homme dans la jeune trentaine lisait une revue, assis très droit sur l'unique chaise de la petite pièce. En la voyant, il s'arracha à sa lecture et lui adressa un sourire courtois.

— Bonjour, docteur.

— Bonjour, monsieur Saumier. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, aujourd'hui ? demanda Éliissa en prenant place sur le tabouret à roulettes.

Bien que cette dernière fût consciente de rencontrer ce patient pour la première fois, elle eut une étrange impression de déjà-vu.

— Je suis ici pour faire retirer des points de suture à ma jambe, expliqua-t-il. On me les a faits à l'hôpital et on m'a demandé d'y retourner dans dix jours, mais le temps d'attente est si absurde que j'ai préféré venir ici, à la clinique d'urgence.

— Montrez-moi votre blessure, le pria Éliissa.

L'homme s'y installa et remonta la jambe droite de son pantalon jusqu'au genou. Sur son mollet, Éliissa vit une plaie d'environ dix centimètres suturée de fil noir, puis nota la présence de rougeurs anormales sur le pourtour.

— Que vous est-il arrivé ?

— Je transportais un sac à ordures qui contenait une boîte de conserve ouverte. Le couvercle doit être plutôt fier de son œuvre.

— Vous ne faites pas de recyclage ? l'interrogea Éliissa en palpant de son pouce l'enflure autour de la plaie.

— J'étais à mon travail.

La jeune docteur en déduisit que son patient était un employé municipal affecté à la collecte des ordures ménagères, bien qu'il lui fut difficile d'imaginer cet homme aux allures raffinées accroché derrière un camion de la ville.

— Votre blessure s'est infectée, l'avisa-t-elle en se levant pour aller chercher le nécessaire à la désinfection dans une petite armoire fixée au mur. Il faut la nettoyer.

Reprenant place sur son tabouret, elle appliqua sur la plaie rouge un tampon imbibé de Bétadine tout en demandant :

— Comment se fait-il que votre blessure ne soit pas recouverte ?

— Je croyais que ça guérirait plus vite à l'air libre.

— C'est faux. Non seulement le pansement protège, mais il crée également un milieu humide qui favorise la guérison.

— Je ne l'oublierai pas, promit le patient en souriant.

Élissa hocha la tête et prit un nouveau tampon pour répéter le même geste, lorsque soudainement, une voix familière résonna dans sa tête.

« Je suis en train d'organiser mon voyage à Montréal, Éli. Attends-toi à me voir très bientôt. »

La jeune femme se figea telle une statue de plomb. Depuis qu'elle avait eu cette vision la veille, elle essayait de parler à Mathias pour négocier une entente : en échange de sa promesse de ne plus faire de mal à aucune femme, elle s'engageait à le rencontrer dans un lieu public à Montréal. Toutefois, le silence qui avait perduré dans sa tête toute la soirée et une partie de la nuit l'avait une fois de plus amenée à la conclusion qu'elle était atteinte de folie. Et voilà que Mathias se manifestait dans un moment vraiment mal choisi. Sans même s'en rendre compte, elle murmura avec accablement :

— Ce n'est pas vrai !

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta le patient en se penchant pour regarder sa blessure.

— Non... je... tout va bien. Je me suis rappelé... euh... que j'ai oublié mes clés dans ma voiture, bafouilla Élissa en prenant conscience qu'elle venait de parler à voix haute.

Devant son bégaiement, elle comprit que le malaise qu'elle était en mesure de ressentir actuellement n'était imputable qu'à l'intervention de Mathias.

Guillaume Saumier, de son côté, esquissa un sourire de soulagement et se redressa, inconscient du drame qui se jouait dans la tête de sa soignante.

« Qu'est-ce que tu racontes, Éli ? Tes clés de voiture ? »

Au prix d'énormes efforts, Élissa ignora la voix et se concentra sur la blessure qu'elle couvrit d'un pansement en tissu et d'un bandage. Ceci fait, elle se mit à écrire quelques notes dans le dossier du patient en disant :

— Je préfère ne pas retirer vos points aujourd’hui pour permettre à votre plaie de mieux se cicatriser. Il faudrait repasser à la clinique dans cinq jours. Si je ne suis pas ici, un autre médecin saura quoi faire.

L’homme se leva du petit lit et replaça la jambe de son pantalon tout en la remerciant de ses bons soins. Éliッサ essayait de l’écouter poliment, mais la voix de Mathias couvrait celle de son patient.

« De quoi est-ce que tu parles, Éli ? Est-ce que je suis en train de comprendre que tu es un médecin ? As-tu bien dit : *je ne peux pas retirer les points* ? C’est ça ! Tu es un docteur, maintenant ! Tandis que moi, je ne suis rien à cause de toi ! »

Cherchant un moyen de faire taire cette voix qui la dérangeait considérablement dans son travail, Éliッサ se leva brusquement de son tabouret pour se retrouver nez à nez avec son patient, toujours debout à côté du petit lit. Quand ses yeux rencontrèrent le regard brun pâle de l’homme, elle eut l’impression que des milliers de papillons virevoltaient au creux de son estomac. À la seconde où elle était entrée dans la salle, elle avait constaté que ce monsieur qui l’attendait était très beau, mais à présent que Mathias était là et que se ravivaient ses émotions, une sensation indéfinissable traversait tout son être. Comme une sorte de magnétisme qui l’électrisait littéralement et la perturbait en même temps. Elle ne pouvait nommer cette émotion intense qu’elle ressentait pour la première fois, mais elle lui attribuait un total bien-être.

Craignant que son patient lise en elle le trouble qui l’envahissait, elle se dirigea rapidement vers la porte.

— Voilà ! dit-elle en l’ouvrant. La secrétaire fixera votre prochain rendez-vous dès que j’aurai terminé d’inscrire mes notes à votre dossier. J’en ai pour deux minutes.

Guillaume Saumier la remercia une autre fois et sortit de la pièce sur un signe de tête courtois. Dès que la porte fut refermée derrière lui, un vide étrange enveloppa Éliッサ. Une sorte de sentiment d’abandon. Pourquoi ? Elle l’ignorait complètement. Ce qu’elle savait, c’est que si elle était en mesure de ressentir ses émotions, c’est parce que Mathias était toujours là. Alors pourquoi cette impression de délaissement ? Son prétendu ami imaginaire revint à cet instant à la charge, ce qui vint mettre un terme à son questionnement.

« En as-tu terminé avec ton malade ? J’ai bien deviné, n’est-ce pas ? Tu es médecin ! Tu as brillamment réussi ta vie et moi, je suis un

raté ! Et c'est entièrement ta faute ! Si je n'avais pas ta foutue partie d'âme émotionnelle, je serais un être normal comme tous les autres et je serais sûrement pompier, aujourd'hui ! Mais non, il a fallu que tu me détruises à cause de ton égoïsme ! »

— Est-ce que tu t'entends parler ? s'offusqua Éliッサ en se ras-soyant sur sa chaise à roulettes. Si tu es réel, si ce que tu dis est vrai, si chacun de nous a une partie de l'âme de l'autre, je suis dans le même bateau que toi ! Mais tu ne peux pas savoir ce que je vis, parce que tu n'es centré que sur tes propres malheurs !

« Tu n'as pas compris, Éli ! Je veux... »

— C'est toi qui ne comprends pas ! l'interrompit la jeune femme en déposant le stylo qu'elle venait à peine de prendre entre ses doigts.

Puis, elle leva les yeux au plafond, comme si Mathias s'était trouvé juste au-dessus d'elle.

— Qu'est-ce qui se passe, Mat ? Qu'est-ce qui est arrivé à notre grande amitié, à notre belle complicité ? Pourquoi est-ce que tu es toujours en colère quand tu me parles ? Pourquoi es-tu toujours en colère, point ? Pourquoi fais-tu du mal à ces femmes qui me ressemblent ? Tu me détestes, maintenant ?

« J'en ai assez de vivre comme ça, par ta faute ! »

— De vivre comment ? questionna Éliッサ avec une réelle empathie. Qu'est-ce que tu vis de si difficile ?

« Ma vie est un vrai gâchis ! explosa Mathias. Je ne réussis rien, je n'ai pas terminé mon secondaire, je n'ai pas d'emploi valorisant et j'habite un minable appartement avec une fille qui est sur le point de me larguer tellement elle n'en peut plus de moi ! Mon tempérament est excessivement colérique et impulsif, tout ça parce que je porte en moi ta foutue âme émotionnelle ! Voilà ce que tu as fait de moi ! Mais tu ne sais rien de tout cela, Éliッサ, parce que tu m'ignores complètement depuis des années ! Tu n'as pas besoin de moi, puisque ta vie est si parfaite, docteur Lacoste ! »

— Crois-tu que ma situation soit plus enviable ? Je n'arrive pas à esquisser le moindre sourire ou à ressentir la moindre émotion sans ta présence... invisible ! Je n'éprouve aucun sentiment, même envers mes parents qui m'ont tout donné ! Et je ne connaîtrai jamais l'amour !

« Tu as une profession noble, une place de choix dans la société et une stabilité financière. Jamais je n'aurai ça ! »

— As-tu au moins essayé de...

« J'ai tout essayé, interrompit durement Mathias. Les sports, les thérapies, la médication... En l'absence de mon âme intellectuelle et à cause de ma surcharge émotionnelle, je ne pourrai jamais m'accomplir en tant qu'individu respectable et respecté. »

— Et c'est pour ça que tu me détestes ?

« Est-ce que j'ai dit ça ? »

— Explique-moi alors pourquoi tu t'en es pris à cette inconnue qui me ressemble !

« Je veux... une vie meilleure. »

— Ce n'est certainement pas en maltraitant d'innocentes personnes que tu vas l'améliorer ! D'ailleurs, qu'est-ce que tu as fait de cette jeune femme qui était avec toi, hier ?

« Ça me regarde », répondit Mathias de façon énigmatique.

— Ce n'est pas une réponse, Mat. Tu lui faisais du mal. Je t'ai vu la malmené, je l'ai entendue crier et pleurer, et tu as aussi menacé de la tuer. Mais pourquoi ? À quoi ça t'avance d'agir comme ça ?

« Je vais te redire ceci, Éli : je suis prêt à tout pour te retrouver. Tu as quelque chose qui est à moi et je veux le reprendre », prévint le jeune homme d'une voix courroucée.

Le cœur d'Élissa s'arrêta de battre quelques secondes, pour repartir à toute allure. La seule chose qu'elle possédait et qui appartenait à Mathias était sa partie d'âme intellectuelle. Enfin, c'est ce qu'il racontait. Et puisque l'âme ne quittait le corps qu'au moment de la mort... voyons ! Il n'allait quand même pas... Elle s'obligea à freiner ses pensées lugubres, ayant peine à croire que son ami de toujours devenait aujourd'hui son pire ennemi.

— Quels sont tes plans, Mathias ?

« Je veux me délivrer de ta partie d'âme, Éli, et reprendre la mienne. »

Le ton doucereux lui donna la chair de poule. Il s'agissait bel et bien d'une menace ! Les intentions de Mathias ne pouvaient être plus claires ; il voulait la tuer !

— Tu ne ferais jamais ça ! articula bravement Éliissa, malgré la peur qui lui nouait soudainement les tripes.

« Tu me mets au défi ? »

— Je te mets plutôt en garde. Parce que si ton intention est vraiment de me tuer, sache que je ne me laisserai pas faire !

Comme chaque fois qu'elle parlait à Mathias, Éliissa s'était exprimée à voix haute. Sur ses derniers mots, elle entendit la porte s'ouvrir. Elle se retourna donc lentement et vit dans l'entrebâillement la tête de la secrétaire, dont les yeux étonnés faisait le tour de la pièce.

— Vous cherchez quelqu'un, Diane ? l'interrogea Éliissa d'un ton impatient qui ne lui ressemblait guère.

« Oui, celui avec qui vous parlez », aurait voulu lui dire l'employée. Mais le respect étant de mise avec les médecins, elle demanda plutôt :

— Avez-vous encore besoin du dossier de monsieur Saumier ?

— Donnez-moi une minute, répliqua Éliissa en attrapant son stylo.

Rapidement, la jeune femme termina d'inscrire ses observations, ainsi que les soins apportés au patient. Le silence qui s'était désormais installé dans sa tête avait vidé son cœur et son être de toute émotion. Lorsqu'elle sortit de la salle d'examen pour remettre la chemise cartonnée à la secrétaire, elle vit Guillaume Saumier qui attendait patiemment à l'accueil. Quand elle lui présenta de plates excuses d'avoir pris tout ce temps pour écrire ses notes évolutives, il lui répondit avec une charmante bonhomie :

— Ne vous en faites pas, je suis en congé, aujourd'hui. À bientôt, docteur Lacoste.

— À bientôt, monsieur Saumier.

11 août 2016

Rosémie et Julien vivaient des heures pénibles depuis leur rencontre avec David Morency, le matin même. Non seulement ils ne pouvaient concevoir qu'Élissa ne fût pas leur fille biologique, mais il leur était impossible d'accepter l'idée que leur propre enfant ait grandi dans une autre famille. La vérité étant trop cruelle, trop difficile à supporter, ils s'étaient tous deux enfermés dans un déni mutuel. Comment David pouvait-il affirmer avec certitude que les résultats d'ADN provenant de l'Université McGill étaient sans faille ? Élissa avait mentionné qu'ils avaient été faits par une étudiante. Peut-être que celle-ci, par maladresse, avait analysé des profils génétiques qui ne leur appartenaient pas ? Peut-être que les instruments d'analyse étaient défectueux ? Peut-être qu'elle s'était tout simplement trompée dans la retranscription des chiffres ? Peut-être... Peut-être... Tant de choses pouvaient expliquer ces résultats erronés. Ce dont ils étaient sûrs, toutefois, c'est qu'ils aimaient leur fille d'un amour incommensurable. Ils avaient donc décidé, d'un commun accord, de ne pas faire d'autres tests d'ADN, parce qu'ils étaient convaincus qu'Élissa était leur véritable fille. Et parce qu'ils étaient ses parents, ils se devaient de lui venir en aide. En effet, son comportement des dernières semaines et les propos étranges qu'elle leur tenait sur une possible sœur prénommée Samitha leur prouvaient qu'elle n'allait pas bien.

Rosémie ne s'était jamais placée dans un rôle de régenteuse, mais pour le bien de sa fille, elle n'avait pas le choix. Julien, de son côté, affirmait qu'Élissa était trop malade pour comprendre l'ampleur de ses problèmes et que c'était leur devoir de se tourner vers les ressources nécessaires.

Leur premier réflexe fut donc d'entrer en contact avec le docteur Jean-Louis Brossard. Ils se retrouvèrent cependant devant un obstacle de taille : le psychiatre était farouchement attaché au secret professionnel, d'autant plus qu'Élissa n'avait jamais eu d'idées suicidaires ou homicidaires. Il leur rappela que leur fille était une adulte et que sa santé mentale ne constituait aucune menace pour elle-même ou autrui. Rosémie eut beau insister en lui parlant des propos étranges qu'Élissa

avait tenus récemment, le docteur Brossard ne dérogea pas aux stricts règlements de l'Association des médecins psychiatres du Québec.

Loin de se laisser décourager, Julien proposa à sa femme de contacter le pédopsychiatre François Jordan. Puisqu'il avait suivi Éliissa pendant plusieurs années quand elle était enfant, il pourrait probablement leur venir en aide. Rosémie ne se fit pas prier pour prendre le téléphone et contacter l'expert en psychiatrie infantile. Celui-ci s'était toujours montré simple et accessible, et encore aujourd'hui, il accepta d'emblée de venir à leur secours. D'autant plus que Rosémie lui avait mentionné qu'elle et son mari étaient très préoccupés par le comportement de leur fille devenue adulte et qu'ils ignoraient vers qui se tourner pour obtenir de l'aide. Ce cas l'ayant intrigué au plus haut point, il était curieux de savoir ce qu'il en était maintenant d'Éliissa, elle qui était exempte de toute maladie mentale selon les résultats des examens psychiatriques qu'elle avait passés durant son enfance et son adolescence. Encouragée par la gentillesse du pédopsychiatre, Rosémie l'invita à prendre le thé à la maison le soir même et fut grandement soulagée de l'entendre accepter sur-le-champ. Ils pourraient enfin raconter à un spécialiste en santé mentale ce qui les préoccupait tant.

François Jordan n'avait pas beaucoup changé au cours de la dernière décennie, hormis les quelques rides d'expression qui s'étaient dessinées autour de ses yeux et de sa bouche, et les rares cheveux gris sur ses tempes. Aussi attentif et professionnel qu'à l'époque, il écouta le couple lui confier que leur fille adulte croyait toujours à l'existence de son ami imaginaire et que lui seul parvenait à lui faire ressentir ses émotions. S'ajoutait aujourd'hui à ses propos incohérents la certitude d'avoir une sœur prénommée Samitha. Ceci, après s'être soumise à une séance d'hypnose, une brillante idée de son psychiatre incompetent qui refusait tout entretien avec eux, selon Julien. Sa femme et lui s'étaient entendus pour ne pas parler tout de suite des tests d'ADN.

— Que pensez-vous de tout ça ? interrogea Rosémie en prenant sa tasse de thé pour humecter sa gorge rendue sèche par l'anxiété.

Le pédopsychiatre parut réfléchir un moment, le regard accroché à un tableau suspendu au mur en face de lui et sur lequel il pouvait voir un arbre effeuillé sur fond de ciel d'orage. Enfin, ses yeux se posèrent sur ses hôtes, manifestement aussi tourmentés que le paysage de la toile.

Quand Éliisa a-t-elle passé des examens psychiatriques pour la dernière fois ? demanda-t-il d'un ton professionnel.

— Je sais qu'elle en a subi avec le docteur Brossard au cours des dernières années, répondit Rosémie. Elle nous a toujours dit que les résultats étaient normaux. Nous n'y comprenons rien.

— Chaque spécialiste possède une approche différente avec ses patients. Je ne récuse pas les compétences de son psychiatre actuel, bien évidemment, s'empressa de préciser François. Je crois simplement qu'une deuxième opinion serait bénéfique pour tous. Éliisa devrait se soumettre à d'autres examens avec un nouveau psychiatre, comme vous l'avez fait lorsqu'elle était enfant.

— Mais tous les spécialistes que nous avons consultés dans son enfance n'ont jamais été en mesure d'établir un diagnostic précis, souigna Rosémie d'une voix plaintive.

— Je suis certain qu'elle souffre d'une forme de schizophrénie, affirma Julien. Je ne vois rien d'autre qui puisse expliquer ses hallucinations.

— Éliisa n'a jamais présenté de symptômes reliés à cette maladie ni à aucune psychopathologie, maladie neurodégénérative ou psychanalytique lorsqu'elle était enfant et adolescente, le contredit le pédopsychiatre. Les schizophrènes ont des émotions, mais elle, elle n'en a pas. Habituellement, les hallucinations auditives du malade consistent à commenter en permanence les comportements ou les pensées du sujet. Mais en ce qui concerne Éliisa, elle échange avec son ami imaginaire, elle rit et elle vit. Elle parle de lui comme d'un être vivant. Votre fille possède une intelligence supérieure, elle ne semble avoir aucun dysfonctionnement social et prend soin d'elle-même, ce qui est contraire aux manifestations qu'on retrouve chez les personnes atteintes de schizophrénie. Je vous avoue qu'elle demeure pour moi le mystère le plus complet.

— Comment devrions-nous l’aborder pour la convaincre de se soumettre à d’autres tests ? interrogea Julien. Elle est majeure, donc libre de ses choix.

Le docteur Jordan n’eut pas le temps de répondre à cette question, puisque le sujet de leur discussion venait d’apparaître sur le seuil du salon. Vêtue d’un pantalon à carreaux marine et noir et d’une blouse blanche, les cheveux noués en une queue de cheval basse, Éliisa paraissait sûre d’elle et professionnelle.

Un léger malaise plana au-dessus des trois conspirateurs lorsqu’ils l’aperçurent. En fait, chacun se posait la même question : Éliisa avait-elle entendu des bribes de leur conversation ? Celle-ci s’approcha lentement de ses parents, après avoir poliment salué François Jordan d’un signe de tête.

Voilà plus de dix ans qu’elle n’avait pas revu ce faux collègue de son père. À l’adolescence, elle avait découvert que tous les jeux, les dessins et les dictées qu’ils avaient faits ensemble dans sa petite enfance étaient en vérité des examens psychiatriques visant à déterminer si elle souffrait d’une maladie mentale. Elle comprenait toutefois les inquiétudes de ses parents et savait bien que ceux-ci, ainsi que François Jordan, avaient agi dans son intérêt. Et maintenant, elle se doutait bien que la présence du pédopsychiatre était imputable à ses dernières révélations à la suite de sa séance d’hypnose et des rapports d’ADN. Rosémie et Julien cherchaient à se faire rassurer et ils mettaient leur confiance dans le jugement du docteur Jordan. Elle aussi, d’ailleurs, reconnaissait les compétences et le professionnalisme de l’expert. Du coup, elle se demanda si sa présence n’était pas salulaire. Il lui fallait parler à quelqu’un de ses hallucinations visuelles, mais connaissant son psychiatre actuel, elle ne doutait pas qu’il l’enverrait de nouveau chez l’hypnothérapeute ou qu’il trouverait quelque explication en lien avec une anomalie psychologique ou même physique. Et ce n’était pas ce qu’elle voulait entendre. Le pédopsychiatre serait-il plus ouvert d’esprit devant les phénomènes surnaturels ?

Éliisa savait aussi qu’elle n’avait d’autre choix que de se confier et de prévenir quelqu’un de l’éventuelle visite de Mathias à Montréal, pour le cas où celui-ci déciderait de mettre ses menaces à exécution. Parce qu’à cet instant précis, elle n’avait plus de doute quant à l’existence de cet être. Elle était tout à fait consciente de l’invraisemblance

de son histoire, mais si elle voulait de l'aide, il lui fallait en parler. Dire que jusqu'à tout récemment, elle avait été complètement fermée aux élucubrations ridicules que lui avait chantées Mathias... Elle avait fini par changer son fusil d'épaule après avoir fait maintes et maintes recherches sur le Web, car tout ce qu'elle avait appris à travers ses lectures expliquait bien le phénomène qu'elle vivait avec Mathias depuis l'enfance et les raisons de son absence d'émotion. Pouvait-elle en espérer autant de ces trois personnes qui la dévisageaient curieusement ?

— Je suis désolée d'interrompre votre conversation, s'excusa-t-elle. Il y a un sujet important dont je voudrais vous parler.

— Bien sûr, firent ses parents en chœur, quelque peu mal à l'aise d'être surpris en présence du pédopsychiatre.

— Tu aimerais une tasse de thé ? lui offrit aussitôt Rosémie en faisant un geste pour se lever.

— Non merci, maman.

Rosémie retomba donc sur le divan, tandis qu'Élissa allait prendre place dans le fauteuil voisin de celui de François. Ce dernier déposa sa tasse sur la table en disant :

— Je crois que je vais vous laisser discuter en famille.

— Non, l'arrêta Élissa. Votre visite tombe à point, car je suis plutôt curieuse de connaître votre opinion sur un certain sujet.

— C'est un plaisir de te revoir, Élissa, répliqua François avec un sourire franc. J'en profite d'ailleurs pour t'offrir mes plus sincères félicitations pour ton baccalauréat en médecine. J'ai toujours su que tu étais vouée à une noble profession.

— Merci, se contenta de répondre Élissa.

— Quel est ce sujet dont tu veux nous parler ? la pressa Julien qui ne pouvait dissimuler son inquiétude.

La jeune femme glissa un regard vers ses parents, assis côte à côte dans le grand divan, puis ses yeux rencontrèrent ceux du pédopsychiatre.

— Avant, demanda-t-elle à ce dernier, j'aimerais connaître votre opinion à propos de la télépathie.

— Je n'ai aucune connaissance sur le sujet, répondit prudemment Jordan.

— Mais croyez-vous cela possible ? insista Éliisa.

— Rien n'est impossible jusqu'à preuve du contraire, affirma encore adroitement le spécialiste. Pourquoi t'intéresses-tu à cela ?

— Parce que la télépathie semble être la réponse aux phénomènes que je vis depuis l'enfance avec Mathias, déclara Éliisa. Cependant, personne ne veut y croire.

François Jordan hocha lentement la tête en soupesant chaque mot prononcé par la jeune femme au magnifique visage inexpressif.

— Je suis consciente que mes propos peuvent vous paraître absurdes, poursuivit cette dernière en regardant ses interlocuteurs en alternance. Ils l'étaient aussi pour moi jusqu'à ce que je décide de faire preuve d'une plus grande ouverture d'esprit, car en continuant à nier l'existence de Mathias et en fermant les yeux sur la possibilité de communiquer avec lui par la pensée, j'acceptais de m'affubler de maladies psychologiques dont je ne souffre pas. Autrement dit, j'ai cru toute ma vie que j'étais folle et je sais que c'est ce que tout le monde croit encore aujourd'hui.

— Nous n'avons jamais pensé une telle chose, la corrigea Rosémie.

— Je comprends parfaitement votre jugement, reprit Éliisa en détournant la tête vers sa mère. Mais certaines choses survenues récemment m'ont amenée à me renseigner sur certains sujets. Et aujourd'hui, je ne peux que conclure que Mathias n'est pas un ami imaginaire, mais un être réel avec qui je communique par télépathie astrale.

Éliisa observa attentivement son auditoire, dans l'attente d'une réaction. Puis, voyant que rien ne venait, elle enchaîna en s'adressant au pédopsychiatre.

— Je suis médecin, vous le savez, docteur Jordan. Croyez-vous que j'aurais pu obtenir un baccalauréat en médecine si je souffrais réellement d'une maladie mentale comme la schizophrénie ? Il ne s'agirait pas là d'un problème mineur, mais d'un grave problème qui m'amènerait à avoir des hallucinations auditives et visuelles.

— Visuelles ? répéta le pédopsychiatre. Depuis quand ?

— C'est tout récent, mais c'est arrivé deux fois.

— Qu'en est-il de tes hallucinations auditives ?

— J'ai entrepris une thérapie avec le docteur Brossard à l'âge de dix-sept ans et la voix dans ma tête s'est tue pendant des années, expliqua-t-elle. J'ai voulu croire que mon psychiatre avait raison en affirmant que Mathias était un ami imaginaire et que la médication avait réussi à régler mon problème. La vérité, c'est que quand j'ai commencé mes séances, je répétais sans relâche à Mathias de me laisser tranquille. C'est ce que mon psy exigeait de moi. Selon lui, tant et aussi longtemps que je parlerais à mon ami imaginaire, je lui donnerais du pouvoir. Mais tout récemment, Mathias m'a expliqué qu'il s'était retiré parce que je l'ignorais continuellement. Je me suis donc leurrée à croire que le *Risperdal* avait réussi à le faire disparaître. Et le jour de ma graduation, j'ai de nouveau pensé que j'étais folle quand la voix de Mathias s'est manifestée dans ma tête après presque dix années de silence.

— S'est-il passé quelque chose de particulier, ce jour-là ? demanda le docteur Jordan.

Persuadée qu'elle pouvait lui faire confiance, Éliissa répondit honnêtement :

— Non. Rien. J'ai entendu des murmures lorsque j'étais sur l'estrade en train de recevoir mon diplôme. Je me souviens qu'à ce moment, j'avais eu une pensée pour Mathias ; je me demandais s'il était réel et, dans l'affirmative, s'il avait réalisé son rêve de devenir pompier.

— Et auparavant ? As-tu déjà pensé à Mathias sans que sa voix se manifeste ?

— Oui. C'est arrivé de nombreuses fois. Aussi, j'essayais de lui parler et il ne me répondait pas.

— Parle-moi plus en profondeur de tes hallucinations visuelles, Éliissa.

Rosémie et Julien suivaient la discussion en retenant leur souffle, comme s'ils étaient des spectateurs invisibles.

— Ce sont des images claires et nettes de Mathias, expliqua Éliissa. À deux reprises, je l'ai vu brusquer des jeunes femmes. Quand je l'ai questionné à ce sujet, il a proféré des menaces à mon égard.

J'étais en train de soigner un patient, cet après-midi, lorsqu'il a surgi dans ma tête pour m'aviser qu'il débarquerait à Montréal sous peu dans le but de reprendre ce qui lui appartient.

— Et qu'est-ce qu'il veut reprendre? demanda le pédopsychiatre qui peinait à cacher son étonnement devant les propos de la jeune femme.

Cette dernière promena encore une fois son regard vide du docteur Jordan à ses parents. Quelles étaient les chances qu'on la croie? Infimes! Mais elle n'avait pas le choix de poursuivre ce qu'elle avait commencé. Elle fit cependant un énorme détour avant de répondre, consciente que ses propos seraient sûrement rejetés à l'unanimité.

— Comme je vous le disais, j'ai fait beaucoup de recherche et de lecture sur la télépathie et les âmes jumelles. Je sais que ça peut paraître décousu, mais ça explique exactement ce que je vis. Après que Mathias m'ait informée que nous communiquions par la pensée, j'ai lu que les âmes jumelles pouvaient effectivement faire de la télépathie. Cela peut se produire lorsqu'elles se retrouvent incarnées en même temps sur la terre, parce que le lien cosmique qui les unit est très puissant. Mathias m'a aussi parlé d'un médium qu'il a consulté et qui lui a révélé que chacun de nous possédions une partie de l'âme de l'autre. J'aurais sa partie d'âme intellectuelle et il aurait ma partie d'âme sensitive. Vous devez certainement penser que cette théorie est à dormir debout, mais elle explique pourquoi je ne ressens rien, alors que Mathias a des surcharges émotionnelles qui l'amènent à vivre des complications dans toutes les facettes de sa vie.

Trois paires d'yeux la fixaient toujours, sans aucune réaction. Élisabeth savait qu'ils la croyaient bonne pour l'asile, mais elle décida d'aller jusqu'au bout de sa vérité.

— Je ne peux pas avoir inventé tout cela... Mathias, la télépathie, les âmes jumelles, les parties d'âme et les conséquences que nous subissons tous les deux. Maman, papa, vous vous demandez depuis toujours pourquoi je n'arrive pas à m'exprimer ou à ressentir quoi que ce soit quand il n'est pas dans ma tête. C'est parce que dès que nous sommes en contact télépathique, je me reconnecte à mon âme émotionnelle à travers les énergies astrales de Mathias. Ça semble loufoque et pourtant, c'est la seule explication.

Elle fit une pause et regarda ses interlocuteurs tour à tour. Devant leur long silence, elle ajouta :

—Et maintenant, Mathias menace de me tuer pour se délivrer de ma partie d'âme et reprendre la sienne, sous prétexte que sa vie est un enfer. Pour quel motif est-ce que j'inventerais cette histoire ? Je viens de passer les huit dernières années à étudier sérieusement pour obtenir mon diplôme en médecine générale. Je n'ai pas de temps à perdre avec un monde imaginaire.

—Personne n'a dit que tu inventais des histoires, précisa rapidement le pédopsychiatre.

Élissa posa le regard sur celui-ci et perçut immédiatement de la pitié dans ses yeux. C'était évident qu'il la croyait folle, de même que ses parents, aussi muets qu'une carpe, qui la regardaient avec tristesse. Clair qu'elle s'était trompée en pensant qu'ils l'auraient crue.

—Merci, docteur Jordan, poursuivit-elle. Pourtant, vous paraissez convaincu, tout comme mes parents, que je suis atteinte d'une maladie mentale qui m'empêche de dissocier la réalité de l'imaginaire. Vous comprendrez l'importance, pour moi, de savoir que je suis saine d'esprit, puisque personne ne veut le croire.

Tous trois demeurèrent muets devant ces paroles remplies de justesse.

—Votre réaction est normale et sans doute que j'agis de la même manière si j'étais à votre place, ajouta Élissa en se levant de son fauteuil. J'ai pensé qu'aujourd'hui, puisque je suis devenue médecin, vous verriez la situation différemment. Mais je comprends qu'il est beaucoup moins troublant de penser que je n'ai pas toute ma raison que de savoir que je fais de la télépathie avec mon âme jumelle.

Complètement sidérés par sa franchise désarmante, ni le docteur Jordan, ni Rosémie ni Julien ne trouvèrent les mots pour la retenir lorsqu'elle passa lentement devant eux pour quitter lentement la salle de séjour. Évidemment, pas un ne croyait pas à cette histoire abracadabrante de télépathie et d'âmes jumelles !

Ce dernier discours de leur fille amena dans l'esprit de Rosémie et de Julien l'habituel et persistant questionnement sur son état mental. De quoi souffrait-elle donc ? Finiraient-ils par comprendre un jour ce qui se passait dans sa tête ? Tout aussi perplexe, François Jordan, lui, posait sur ses hôtes un regard mi-ahuri mi-interrogateur. C'est Julien qui brisa le silence embarrassant après s'être assuré qu'Élissa avait bien regagné son appartement au sous-sol et que la porte de l'escalier était fermée.

—Je ne sais pas ce qui lui arrive, chuchota-t-il en reprenant place sur le divan. C'est la première fois qu'elle prétend que son ami imaginaire veut la tuer.

—Qu'est-ce que nous pouvons faire ? questionna Rosémie en jetant de furtifs coups d'œil vers l'entrée du salon, par crainte qu'Élissa surgisse à nouveau dans la pièce.

Le pédopsychiatre parut réfléchir profondément, le menton entre le pouce et l'index.

—Tout d'abord, indiqua-t-il, votre fille doit être soumise à des examens psychiatriques le plus tôt possible. Deuxièmement, elle ne peut pas continuer à exercer la profession de médecin dans cet état. Elle n'a jamais fait la distinction entre le réel et l'imaginaire, et c'est toujours le cas aujourd'hui. Pire encore, elle nous arrive avec une histoire d'âmes jumelles et de menaces de mort émanant de cet être irréel qui veut prétendument reprendre la partie d'âme qui lui appartient et qu'elle aurait en sa possession. Ses agissements ne doivent pas être pris à la légère. Élissa est profondément... perturbée. Le mieux serait de soumettre une ordonnance d'examen psychiatrique, le temps de trouver le remède à ses problèmes. Avec des propos aussi incohérents, il est presque assuré qu'elle sera gardée sous surveillance en attendant qu'on découvre ce qui l'affecte ainsi.

Tandis que Julien hochait la tête en signe d'assentiment, Rosémie énonça ses réticences.

—Elle va nous en vouloir terriblement de manigancer ainsi dans son dos. Faire émettre une ordonnance d'examen psychiatrique par la cour signifie que la police débarquera ici pour l'interner. Qu'est-ce que le voisinage pensera et dira en voyant notre fille partir dans une auto-patrouille ? Nous ne pouvons pas lui faire ça, Julien. Il y aura des conséquences. Sans compter qu'Élissa peut perdre son emploi.

Tout en parlant, elle s'était tournée vers son mari, s'attendant à ce qu'il la soutienne.

—Il ne sera peut-être pas nécessaire d'aller jusque-là, prononça Julien à voix basse. Si on lui fait entendre le gros bon sens, elle acceptera sûrement d'être soignée en établissement. Notre fille est si intelligente, qu'elle comprendra sûrement tout ça.

—Elle ne consultera pas un autre psychiatre de son plein gré et encore moins dans un hôpital psychiatrique, affirma Rosémie qui connaissait sa progéniture comme le fond de sa poche. Maintenant

qu'elle croit fermement en l'existence de Mathias, elle fera tout en son pouvoir pour nous persuader qu'elle a raison.

Le docteur Jordan se frotta les mains, l'air soucieux, et intervint en disant :

— Si elle refuse de se soumettre à des examens, je ne vois pas comment on pourra lui venir en aide.

— Qu'est-ce que nous pouvons faire ? s'enquit Rosémie, les joues rosies par l'anxiété.

— En tant que parents d'une personne adulte gravement atteinte mentalement, vous en êtes responsables. N'oubliez pas qu'elle exerce la profession de médecin et qu'avec des propos aussi délirants, elle met en danger sa propre vie et celle de ses patients. Elle doit être très malade pour croire qu'un être imaginaire veut la tuer pour reprendre une partie de son âme. Je n'ai jamais entendu pires insanités de toute ma carrière et je pense sincèrement que la chose la plus sensée est de demander une ordonnance. Pour le bien de tous, à commencer par Éliissa.

— Et si on se trompait tous ? osa soumettre Rosémie. Si Mathias existait réellement et que nous étions dans l'erreur en ne la croyant pas ?

— Voyons, Rosémie ! l'arrêta Julien. Souviens-toi de la première fois qu'elle a parlé à ce personnage imaginaire. Elle n'avait que cinq ans. Comment aurait-elle pu entrer en contact télépathique avec un être vivant à cet âge ?

— J'étais à votre chalet, ce jour-là, se remémora le docteur Jordan.

Puis, s'adressant seulement à Rosémie, il ajouta :

— Votre époux a raison. Éliissa a une imagination débordante depuis sa toute petite enfance. Si ma mémoire est bonne, elle vous avait même dit que vous ne pouviez pas voir Mathias, parce qu'il était dans sa tête. D'ailleurs, ne croyez-vous pas que s'il existait vraiment, elle aurait déjà tout fait pour vous le prouver ? N'est-il pas étrange qu'elle n'ait jamais cherché à établir un contact réel avec lui ?

Devant ces propos logiques, Rosémie capitula à contrecœur. Elle aurait tout donné pour éviter de faire subir à sa fille ce qu'ils manigachaient à son insu.

Cette nuit-là, les parents d'Élissa s'endormirent en songeant aux conseils du pédopsychiatre. Ils avaient beau tenter d'atténuer le niveau de gravité du problème, ils devaient le regarder en face, tel que François Jordan le leur avait exposé. Leur fille était gravement malade et s'ils ne faisaient rien pour l'aider, ils allaient certainement le regretter un jour. Ils se retrouvaient donc devant la décision la plus difficile à prendre depuis qu'ils étaient devenus des parents : demander une ordonnance d'évaluation psychiatrique. Ce choix allait inévitablement entraîner l'internement de leur fille dans un hôpital pour les personnes atteintes d'un trouble de santé mentale. Il leur en coûtait tellement de se mettre Élissa à dos, mais par amour pour elle, ils n'avaient aucune autre alternative. Elle ne pouvait pas rester dans cet état. Et si elle les reniait, ils pourraient au moins se consoler en se disant qu'ils auraient fait tout en leur pouvoir pour la sauver et la protéger de cette grave affliction.

Plus que Julien, Rosémie craignait les réactions de sa fille et son cœur de mère souffrait déjà, rien qu'à penser aux répercussions qu'auraient sur Élissa leurs gestes. Pourtant, confier son cas aux spécialistes était la chose la plus sensée à faire pour son bien.

À leur réveil, leur décision était prise. Dès l'ouverture des bureaux, Julien appela lui-même un avocat pour obtenir un rendez-vous le plus rapidement possible afin qu'une demande d'ordonnance soit faite au tribunal. Il préférerait remettre le dossier entre les mains d'un professionnel, plutôt que de commettre des erreurs en effectuant lui-même les démarches. Quatre heures plus tard, il était assis devant Maître Loïc Guillot, en train de lui expliquer l'urgence de la situation. Celui-ci l'informa que la requête serait déposée en fin de journée et qu'habituellement, l'ordonnance était délivrée le même jour sur acceptation. Toutefois, puisqu'on était vendredi, il fallait s'attendre à ne la recevoir que le lundi suivant.

Julien et Rosémie se rongèrent les sangs tout le week-end, se demandant si le tribunal allait accepter de les aider. Ils avaient tous deux l'impression qu'Élissa se doutait de leurs manigances, puisqu'elle avait passé la fin de semaine seule au chalet à Saint-Georges-de-Clarenceville et, contrairement à son habitude, elle n'était pas venue les saluer à son

retour, le dimanche après-midi. Rosémie était allée frapper à sa porte pour l'inviter à souper, mais elle avait refusé, sous prétexte qu'elle avait des dossiers à mettre à jour avant de retourner à la clinique le lendemain. Puis, quand le couple s'était levé le matin même, Éliissa avait déjà quitté la maison pour son travail. À l'heure du dîner, ils reçurent l'appel tant attendu de l'avocat Guillot qui les informa que leur demande avait été acceptée et qu'ils pouvaient passer chercher le document légal à leur convenance. Ils s'y rendirent alors, sur-le-champ.

Le silence de plomb qui régnait à présent dans le salon donnait l'impression à Rosémie et Julien que le toit de leur maison était sur le point de s'écrouler sur leur tête. Maintenant qu'ils avaient l'ordonnance d'évaluation psychiatrique en main, il leur fallait franchir la prochaine étape. Mais ils craignaient de ne pouvoir supporter les conséquences qui s'ensuivraient : mettre ainsi un terme à la carrière de leur fille, une carrière qui ne faisait que commencer. Éliissa les renierait sans aucun doute. Ils risquaient de la perdre à tout jamais.

— Elle n'a pas d'émotions, lâcha soudain Julien.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Rosémie d'une voix troublée.

— Nous sommes les seuls à souffrir de sa condition. Elle n'a jamais compris qu'elle est gravement malade.

Rosémie hocha la tête et une larme perla au coin de son œil. C'était vrai, et pourtant si affligeant.

— Il faut que nous prenions les meilleures décisions pour elle, Rosémie. Elle croit qu'un être imaginaire veut la tuer. Ce n'est pas...

La voix de Julien se brisa, avant qu'il n'ajoute :

— ... normal. Nous devons l'aider, ma chérie.

— Tu as raison, soupira Rosémie dont les larmes coulaient maintenant à flots sur ses joues. Faisons-le pour elle, parce que nous l'aimons plus que tout au monde. Elle le comprendra un jour.

— Nous devrions prendre un repas en famille, ce soir, et appeler les policiers seulement demain matin pour qu'ils viennent la chercher. Qu'en penses-tu ?

Les yeux rougis par ses pleurs et essuyant compulsivement son nez, Rosémie acquiesça d'un faible signe de tête.

En ce mardi matin, Éliissa se leva plus tôt qu'à l'accoutumée et prépara lentement son déjeuner en songeant aux événements des derniers jours. Elle avait évité ses parents depuis la visite du docteur Jor-

dan, pour finalement accepter de souper en leur compagnie, la veille. Mais elle avait soigneusement choisi ses sujets de conversation, sans jamais parler de Mathias. Bien qu'elle ne fût pas en accord avec le fait qu'ils avaient encore fomenté des plans sans l'en informer, elle évita aussi d'en parler, ayant perdu toute confiance en eux ; car si elle ne pouvait pas ressentir la blessure de la trahison, elle était tout de même apte à discerner leurs agissements, qui s'apparentaient au complot. Et un complot signifie qu'un projet est concerté secrètement par plusieurs personnes contre un individu. Ses parents n'étaient-ils pas censés être ses alliés ? Elle comprenait leurs inquiétudes et leurs questionnements, mais ne pouvaient-ils pas, pour une fois, être transparents ? Non. Ils préféreraient encore manigancer dans son dos, comme quand elle était enfant. Pour eux, il n'y avait aucune autre explication que la maladie mentale pour justifier la présence de Mathias dans sa tête et dans sa vie. Ils étaient fermés à toute autre explication, complètement bornés, comme ses psychiatres.

Une petite voix chercha alors à s'insinuer dans son esprit, lui rappelant qu'elle aussi avait nié catégoriquement les propos de Mathias. Elle n'avait jamais accepté l'idée qu'il puisse être réel. Pendant longtemps, elle avait rejeté toutes les thèses de Daphnée selon lesquelles il était son âme sœur et qu'il vivait quelque part sur cette terre. La seule croyance qui s'était enracinée dans sa conscience pendant toute sa vie se rattachait à un problème de santé mentale que les psychiatres ne pouvaient nommer. Et depuis qu'elle était sous les soins du docteur Brossard, elle avait fini par y croire. Fermement. Solidement, même. Jusqu'à ce que Mathias ressurgisse dans sa tête après toutes ces années de silence et qu'elle se décide enfin à fouiller l'Internet. Après avoir fait toutes ces lectures sur les âmes jumelles et les parties de l'âme, Éliissa ne voyait plus les choses de la même manière. Elle s'était entièrement ouverte à d'autres croyances, à d'autres possibilités, à d'autres avenues. Peut-être que si ses parents prenaient connaissance de ces articles, ils changeraient eux aussi d'avis ? Elle comprenait maintenant l'urgence d'établir un contact réel avec Mathias pour leur prouver à tous et surtout, à elle-même, qu'il n'était pas un être imaginaire.

Après son déjeuner, Éliissa se doucha et se vêtit d'un pantalon noir et d'une blouse en soie blanche à longues manches. Elle se maquilla légèrement, attacha ses cheveux bouclés en une queue de che-

val ; sa coiffure classique pour les jours de travail. Elle arriverait au moins une heure en avance à la clinique, mais cela lui donnerait le temps de lire quelques résultats d'analyse de sang, d'autres examens et de préparer la liste des rendez-vous en conséquence. Avant son départ, elle ramassa la pile d'articles imprimés, projetant les laisser sur la table du salon chez ses parents. Ainsi, ils trouveraient ces lectures à leur réveil et elle pourrait en discuter avec eux à son retour. Il lui fallait absolument établir un contact télépathique avec Mathias aujourd'hui pour lui proposer une conversation sur Skype le soir même lorsqu'elle serait en présence de ses parents. Ils n'auront d'autre choix que d'admettre leurs erreurs.

À pas feutrés, Élissa monta l'escalier menant au rez-de-chaussée, pour ne pas réveiller ses parents qui dormaient sûrement encore. Elle ouvrit lentement la porte et s'apprêtait à mettre le pied dans le corridor quand elle entendit des voix en provenance de l'entrée. Les mots prononcés par son père la clouèrent sur place.

— Nous avons longuement hésité à faire ces démarches légales, mais c'est vraiment la seule chose à faire pour sauver notre fille.

— Nous comprenons parfaitement, répondit une voix masculine et inconnue. Nous sommes là pour vous aider.

— Comment allez-vous procéder maintenant que... que vous avez... euh... l'ordonnance en main ? demanda sa mère avec beaucoup d'hésitation. Je ne vous cache pas que de devoir faire appel à la police nous rend très nerveux, mon mari et moi.

— Soyez sans crainte, madame. Nous la conduirons dans un établissement psychiatrique pour qu'elle puisse subir les examens nécessaires, expliqua l'homme. Il est possible qu'elle doive y séjourner quelque temps, dépendamment de la disponibilité des experts et, bien entendu, des résultats. C'est bien ce que vous souhaitez ?

— Tout à fait, acquiesça Julien. Notre fille est totalement perdue et son état s'aggrave de jour en jour.

— Où est-elle, actuellement ? chercha à savoir une voix féminine.

— Ici, dans le logement, au sous-sol de notre maison, répondit encore Julien. Elle est médecin généraliste et doit partir dans une heure environ pour se rendre à la clinique d'urgence, sur Saint-Denis. Nous croyons que c'est le moment propice pour...

Il n'acheva pas sa phrase, mais Éliissa la termina dans sa tête. L'appréhender. L'hospitaliser. Elle venait de comprendre que deux agents de police se trouvaient dans sa maison parce que ses parents avaient obtenu une ordonnance du tribunal pour l'obliger à se soumettre à des examens psychiatriques. Ils s'en remettaient donc aux forces de l'ordre pour qu'elle s'y conforme. C'était plus qu'un complot, c'était une trahison. Pure et simple. Dans sa condition, Éliissa ne pouvait que constater la situation et prendre des mesures d'urgence pour se soustraire à son internement, tout en comprenant que derrière leurs bonnes intentions se cachait l'expression de leur peur.

Tout doucement, elle retourna chez elle sur la pointe des pieds. D'une minute à l'autre, on frapperait à sa porte avec cette ordonnance du tribunal en main et elle ne pourrait plus échapper à son sort. Elle devait à tout prix éviter d'être internée. Avec une extrême rapidité d'esprit, Éliissa avait déjà établi son plan de fuite. Elle n'utiliserait pas la sortie de son logement qui donnait sur le côté gauche de la maison où était garée sa voiture. Et il était hors de question qu'elle quitte avec sa petite Nissan rouge. Les policiers la rattraperaient en moins de deux. Sa seule option était de s'enfuir à pied par la porte arrière, pendant qu'il était encore temps. Mais pour ce faire, elle devait monter chez ses parents. Par chance, cette sortie se trouvait à moins de dix pas de l'escalier de son logement. Rapidement, Éliissa chaussa ses souliers de course, attrapa un foulard en coton fleuri, ses verres fumés et sa bourse dans laquelle elle fourra sa liasse de feuilles imprimées, laissant délibérément son cellulaire sur la table de la cuisine. Elle savait bien qu'avec les programmes de géolocalisation, la police la retrouverait facilement. En remontant les marches en douce, elle entendit les voix qui s'élevaient toujours depuis l'entrée. Les policiers étaient encore en discussion avec ses parents. Elle marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte qu'elle parvint à ouvrir et refermer sans faire de bruit, puis elle descendit à pas de souris l'escalier de la terrasse avant de prendre la clé des champs.

Éliissa traversa la cour arrière de quelques maisons voisines et dut enjamber deux clôtures, mais à cette heure matinale, il y avait peu de risques qu'elle attire l'attention. À peine eut-elle atteint la rue des Tilleuls qu'elle s'empressa de mettre ses lunettes de soleil et de couvrir sa tête de son foulard. Rapidement, elle se dirigea vers le parc Cité Jardin, vaste étendue d'herbe agrémentée de jeux pour enfants, qu'elle

foula en courant jusqu'au boulevard Rosemont. Là, elle s'arrêta et reprit son souffle. Son cœur battait la chamade non pas parce qu'elle avait peur, mais parce qu'elle venait d'accomplir tout un sprint pour échapper aux mains des policiers. Bien évidemment, aucune émotion n'était impliquée dans les événements que la jeune femme vivait actuellement. Par contre, elle se savait trahie par ses parents qui demandaient à la justice qu'on l'interne et qu'on évalue sa santé mentale.

Et maintenant? Pouvait-elle se rendre à la clinique en toute sécurité? Sûrement pas, puisque les policiers connaissaient son lieu de travail. Se laissant guider par son instinct, elle héla le premier taxi qui passa sur le boulevard et se fit conduire sur la rue Saint-Denis. Tout ce chamboulement l'amena à la clinique un quart d'heure avant son ouverture. Debout sur le trottoir, Éliissa songea que les agents de police étaient probablement postés devant sa demeure et attendaient qu'elle sorte de chez elle pour l'intercepter. Mais bientôt, ses parents se questionneraient sur son retard. L'un d'eux irait frapper à sa porte pour s'apercevoir de sa disparition. Pour la suite des choses, elle n'en savait strictement rien. Les policiers viendraient-ils la chercher ici? Éliissa s'en doutait bien et c'est pourquoi elle décida de mettre toutes les chances de son côté. Elle ne concevait pas l'idée de voir débarquer ces agents en uniforme dans son bureau pour l'amener de force avec eux. Qu'allaient penser ses collègues de travail? Quelle image donnerait-elle à ses patients? Non. Il fallait qu'elle évite que cela se produise et pour ce faire, quelques jours de congé s'imposaient pour régler la situation. Mieux valait s'éloigner tout de suite, car en restant plantée devant la clinique à réfléchir aux gestes à poser, elle risquait de se faire prendre. Mais où pourrait-elle bien aller à pied? Daphnée, sa meilleure amie, vivait à Québec. À moins qu'elle ne s'y rende en autobus, en train? Peut-être aussi que Geneviève Rancourt, qui habitait tout près de l'université, pourrait l'accueillir chez elle quelques jours? Éliissa décida d'y songer plus tard. Pour le moment, elle devait trouver une cabine téléphonique et appeler son employeur pour justifier son absence par un grossier mensonge.

Elle ajusta ses verres fumés, replaça son foulard sur sa tête et fit volte-face avec l'intention de partir en direction sud sur la rue Saint-Denis, quand elle se heurta violemment contre quelqu'un. Elle resta de marbre, mais ses lunettes se retrouvèrent au sol, tandis que deux mains solides l'agrippaient par les bras pour l'empêcher de tom-

ber. Rapidement remise de la collision, elle se dégagea sans même regarder l'inconnu contre qui elle venait de se buter et se pencha pour ramasser ses lunettes. Cependant, avant même qu'elle puisse les toucher, une main masculine les avait déjà cueillies et une voix prononça des mots d'excuse.

— Je suis sincèrement désolé, madame. Je courais plus que je ne marchais. Est-ce que vous allez bien ?

Élissa se redressa et son regard croisa celui du responsable de cette brusque rencontre. Les deux personnes impliquées se reconnurent immédiatement.

— Monsieur Saumier, s'étonna-t-elle en prenant ses lunettes, qu'il lui tendait. Que faites-vous ici de si bon matin ?

— Docteur Lacoste ! s'exclama celui-ci en réajustant son veston marron. Je suis vraiment navré de vous avoir heurtée de cette façon. Je venais justement vous voir pour que vous retiriez mes points de suture. Vous m'aviez bien demandé de revenir mardi prochain, n'est-ce pas ?

Élissa opina de la tête, toujours recouverte de son foulard fleuri.

— Je n'ai pas votre dossier devant les yeux pour me souvenir des informations avec exactitude, mais je crois que c'est cela.

— J'espère que je ne vous ai pas blessée ? s'enquit Guillaume Saumier avec gentillesse.

— Non, bien sûr. C'était juste inattendu.

— Encore toutes mes excuses. Venez, ajouta-t-il en désignant le bâtiment d'un geste de la main, je vous ouvre la porte pour me faire pardonner.

Élissa se retourna instinctivement et vit entrer le docteur Lambert, médecin en chef de la clinique. Elle se tourna aussitôt vers Guillaume Saumier et replaça ses lunettes sur son visage.

— Je ne travaille pas ce matin, l'informa-t-elle. Mais on s'occupera de vous.

— J'avais cru comprendre que vous étiez en poste, aujourd'hui, lorsque j'ai appelé hier pour me renseigner, signala Guillaume sans cacher sa surprise devant cette soudaine déclaration.

— Une urgence m'oblige à...

Élissa se tut brusquement en apercevant un véhicule de patrouille s'approcher lentement de la clinique. Un policier conduisait et une policière était assise du côté passager. Certaine qu'il s'agis-

sait des agents qui étaient passés chez elle ce matin, elle chercha à se dissimuler derrière la haute silhouette de Guillaume Saumier, détournant la tête pour qu'ils ne voient pas son visage. Il était évident que ses parents, vu son absence, leur avaient fourni l'adresse de son lieu de travail ainsi qu'une photo d'elle ! Devant les agissements d'Élissa, Guillaume Saumier en déduisit immédiatement qu'elle se cachait de quelque chose ou de quelqu'un.

— Docteur Lacoste, est-ce que vous allez bien ?

Élissa ne sut jamais pourquoi sa réponse fut si spontanée et honnête.

— Non, monsieur Saumier. Ça ne va pas du tout. Je ne devrais vraiment pas être ici, mais je suis à pied et je ne sais pas comment disparaître de cet endroit.

L'homme haussa des sourcils interrogateurs et ses yeux parcoururent rapidement les alentours.

— Un ex qui vous pourchasse ? demanda-t-il le plus sérieusement du monde.

— Si seulement c'était aussi simple que ça.

— Je peux vous conduire ailleurs, offrit-il en pointant un véhicule *Cadillac Escalade* noir garé en bordure de la rue.

— Je vous en serais très reconnaissante, accepta Élissa en continuant de se cacher.

Guillaume Saumier lui prit doucement le bras et la guida vers son véhicule. À peine eut-elle pris place sur le siège passager qu'Élissa vit passer très lentement une autre auto-patrouille. Elle eut la certitude, désormais, que le SPVM³ était à sa recherche. Les vitres teintées de la voiture de son patient lui étaient donc des plus salutaires.

— Où aimeriez-vous aller ? demanda Guillaume en s'installant derrière le volant.

— Je n'en ai aucune idée, avoua Élissa en se renfonçant dans son siège.

— Voulez-vous que je vous conduise à votre résidence ?

— C'est bien le dernier endroit où je veux aller !

L'homme se gratta la nuque et afficha une expression perplexe.

— Je ne voudrais surtout pas paraître indiscret, mais dois-je en déduire que vous vivez une phase difficile avec votre conjoint... votre mari ?

3. Service de police de la Ville de Montréal.

—C'est beaucoup plus compliqué, dit la docteure en enlevant ses verres fumés pour fixer son interlocuteur de son regard impassible.

Une main sur le volant et l'autre sur le bras de vitesse, Guillaume Saumier se tourna davantage vers sa passagère pour lui dire :

—Docteure Lacoste, j'aimerais que vous sachiez que vous pouvez me faire confiance. Peu importe ce qui se passe actuellement dans votre vie, je ne vous jugerai pas. Je côtoie tous les jours des gens qui vivent des situations difficiles, délicates, parfois même impossibles à imaginer. J'ai appris à voir les trois côtés de la médaille, puisqu'il y a toujours une vérité cachée. Vous saisissez ?

Élissa continua de le regarder en silence, se souvenant qu'il lui avait dit s'être coupé la jambe au travail en transportant un sac à ordures.

—Ça vous étonne ? lui demanda-t-il en souriant.

—En effet, admit-elle. J'avais cru comprendre que vous ramassiez les ordures pour la ville.

—C'est un peu ça, puisque mon travail consiste à épingler les meurtriers, spécifia l'homme avec un humour inattendu. Je suis enquêteur à la Section des crimes majeurs.

Malgré son absence d'émotion, Élissa trouva la répartie plutôt drôle. Ayant appris au fil des années à créer des expressions faciales pour cacher son handicap, elle étira les lèvres en dévoilant ses dents droites et blanches. Toutefois, son regard était inexpressif et Guillaume Saumier en ressentit un certain malaise qu'il s'empressa de briser.

—Docteure Lacoste, comment puis-je vous aider ? Je vous répète que vous pouvez me faire confiance.

Élissa cessa aussitôt de grimacer et, avec une spontanéité désarmante, elle répondit :

—Oui, j'ai besoin d'aide. Personne ne veut croire en mon histoire, qui, je l'admets, est plutôt abracadabrante. J'ignore vers qui me tourner, car tout le monde s' imagine que je suis cinglée.

L'enquêteur songea qu'une personne qui jugeait sa propre histoire comme étant absurde ne pouvait certainement pas être folle.

—J'aimerais bien savoir de quoi il s'agit, admit-il en démarrant le moteur.

—Je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez, dit la jeune femme en refusant de se bercer d'illusions.

Une autre phrase sensée qui éveilla la curiosité de Guillaume.

— Je vous conduis à mon bureau, dit-il. Vous me raconterez tout cela.

Elle accepta d'un signe de tête et remit ses verres fumés.

Pendant le trajet, Éliッサ s'enferma dans le silence, s'interrogeant sur la curieuse confiance que lui inspirait Guillaume Saumier. En sa présence, elle s'était montrée transparente et spontanée, alors qu'habituellement, elle se fermait telle une huître, peu encline à se confier, encore moins à un pur étranger. Elle se rappela également les émotions ressenties envers lui la semaine précédente tandis qu'elle le soignait et que Mathias s'était manifesté. Elle ne savait strictement rien des sentiments, quels qu'ils soient, mais pour la première fois de sa vie, des sensations agréables avaient traversé tout son être au point de lui en faire oublier Mathias. Et à présent, elle se trouvait dans la voiture de cet homme comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, se laissant conduire à son lieu de travail pour lui confier son histoire. Privée de tout ressenti, Éliッサ parvenait quand même à discerner cette force tranquille et rassurante que dégageait Guillaume Saumier, ce qui l'amenait probablement à vouloir accepter son aide.

Mais lorsqu'il ralentit devant un grand bâtiment flanqué d'une enseigne SPVM sur la devanture et qu'il s'engagea sur le vaste stationnement, il éveilla plutôt chez sa passagère un sentiment de suspicion.

— Que faisons-nous ici ? demanda-t-elle, une main sur la poignée, comme si elle était prête à prendre la poudre d'escampette.

— Nous sommes à mon lieu de travail, répondit Guillaume.

Puis, cherchant à saisir le sens de cette question, il ajouta :

— Les bureaux de la Section des crimes majeurs ont tout récemment déménagé. Nous étions auparavant à la Place Versailles.

Éliッサ secoua la tête.

— Je n'avais pas compris que vous travailliez pour le SPVM.

— Effectivement, je ne l'avais pas précisé, j'en suis désolé. Cela vous pose-t-il un problème ?

— Je crois qu'il serait plus prudent que nous quittions cet endroit, suggéra Éliッサ.

Guillaume la regarda avec curiosité. puis rétorqua :

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— C'est en lien direct avec mon histoire et la raison pour laquelle je suis en fugue depuis ce matin.

—D'accord, dit l'inspecteur en hochant la tête. Vous savez que le poste de police est le lieu le plus sécuritaire qui soit, peu importe ce qui vous arrive ?

—Pas pour moi, rétorqua Éliisa, qui enleva ses verres fumés pour le regarder directement dans les yeux.

—Vous m'intriguez, avoua Guillaume, l'œil vif sous sa paupière plissée.

—Je vais tout vous raconter depuis le commencement, promit la jeune femme en penchant la tête à l'approche d'une auto-patrouille qui quittait le stationnement. Mais pour le moment, vous devez savoir que mes parents ont obtenu à mon insu une ordonnance d'évaluation psychiatrique et que des policiers se sont présentés chez moi ce matin pour me conduire dans un établissement. Pinel, fort probablement.

Guillaume ne parvenait pas à comprendre comment on pouvait interner une femme de toute évidence très intelligente, cohérente, médecin de surcroît. Décidément, il lui manquait des pièces pour résoudre ce casse-tête.

—C'est du sérieux, dit-il avec une moue désabusée. Je comprends maintenant pourquoi vous vous cachez de la voiture de patrouille devant la clinique et pourquoi vous vouliez fuir les lieux.

Éliisa hocha la tête et répliqua :

—Et maintenant, il faudrait que j'avise mon employeur de mon absence, mais j'ai laissé mon cellulaire chez moi intentionnellement. Ils m'auraient retrouvée tout de suite.

—Bien pensé, approuva Guillaume. Dans ces circonstances, nous n'utiliserons pas le mien. Cherchons d'abord un téléphone public, puis un petit café où vous pourrez me raconter en détail votre histoire.

L'enquêteur quitta le stationnement et s'engagea sur la rue Sherbrooke Est. Il passa devant un restaurant Tim Hortons qu'il jugea inapproprié, vu le mouvement constant et les tables trop rapprochées les unes des autres. Moins de deux kilomètres plus loin, il s'arrêta à un dépanneur Couche-Tard, ayant repéré deux cabines téléphoniques en bordure du trottoir. Éliisa avisa donc Diane, la secrétaire de la clinique, de son absence pour quelques jours, sans en justifier la raison. Guillaume conduisit ensuite jusqu'à un petit centre commercial et se gara à proximité du café Sunset.

—Attendez-moi ici, je vais m'assurer que c'est ouvert.

À grandes enjambées, il se dirigea à l'intérieur du commerce qui ressemblait davantage à un bistro qu'à un café avec son bar central, ses machines à sous et sa table de billard. L'éclairage était aussi tamisé que celui d'un bar en pleine nuit et il n'y avait pas un chat à l'intérieur. L'endroit idéal pour une conversation à l'abri des regards et des oreilles indiscretes. Il revint à son véhicule et ouvrit la portière du côté passager.

— Ce n'est pas une place que nous fréquenterions, mais pour la circonstance, on ne pourrait dénicher mieux, fit-il savoir en tendant la main à Éliisa.

Celle-ci sortit du luxueux véhicule en acceptant l'aide de Guillaume et se laissa galamment guider par le bras jusqu'à l'intérieur de l'établissement. Derrière le bar se trouvait une jeune femme début trentaine toute de noir vêtue, cheveux courts d'ébène avec de nombreux *piercings* aux oreilles, quelques-uns au visage, notamment aux sourcils, à la narine gauche et à la lèvre inférieure. Elle esquissa un sourire sympathique lorsque le couple arriva à sa hauteur.

— Qu'est-ce que je vous sers ? demanda-t-elle d'une voix accueillante.

— Un café pour moi, répondit Éliisa.

— La même chose, enchaîna Guillaume.

— Installez-vous où vous voulez, la place vous appartient, ce matin ! Je vous apporte ça dans quelques minutes.

Le couple se dirigea vers une petite table ronde, la plus éloignée du bar. À peine assise, la docteure retira ses lunettes de soleil et le foulard qui camouflait sa chevelure, et les fourra dans son sac à main. Elle ébouriffait sa queue de cheval pour lui redonner du volume quand la serveuse revint avec deux tasses fumantes et un petit panier rempli de godets de lait, de crème, d'enveloppes de sucre blanc et de *Sucaryl*.

— Je m'appelle Maryline, se présenta-t-elle en déposant le tout devant eux. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi signe.

— Merci, articulèrent en chœur les deux clients.

Tandis qu'Éliisa ajoutait sucre et lait à son café avec des gestes gracieux, Guillaume l'observa à la dérobée. C'était seulement la deuxième fois qu'il la voyait, mais mis à part le fait qu'elle avait un regard franchement éteint, une voix peu expressive et une personnalité introvertie, elle paraissait normale. Il fallait aussi qu'elle soit très intelligente pour être médecin. Il avait pu constater personnellement à

la clinique qu'elle était très professionnelle, consciencieuse, courtoise avec sa clientèle. Pourquoi voudrait-on l'enfermer dans un asile ? Il ne put refouler plus longtemps sa curiosité.

— Alors, docteur Lacoste, qu'est-ce qui a bien pu amener vos parents à faire une telle chose ?

Élissa déposa sa cuillère à l'envers dans une petite soucoupe blanche et porta son regard bleu sur celui ocre de Guillaume.

— Monsieur Saumier, ce que je vais vous raconter sera sûrement l'histoire la plus inimaginable que vous n'aurez jamais entendue de toute votre vie. Je tiens également à vous dire que jusqu'à tout récemment, j'aurais été la première à ne pas ajouter foi à un récit aussi insolite. Mais j'ai fait des lectures dernièrement qui m'ont amenée à croire en l'impossible et qui expliquent ce que je vis depuis mon enfance. Et malgré l'illogisme de tout ça, je vous assure que je ne fabule pas et que je suis saine d'esprit.

— Au risque de me répéter, vous m'intriguez vraiment, lança Guillaume en portant sa tasse à ses lèvres. Allez-y, je suis tout ouïe.

Accoudée à la table, Élissa se confia entièrement, lui faisant le récit de sa vie à partir de son tout premier contact télépathique avec Mathias, à l'âge de cinq ans, jusqu'à sa fuite ce matin même. Elle n'omit aucun détail et lui expliqua même l'absence totale de ses émotions qui se ravivaient pourtant dès que la voix de Mathias se manifestait dans sa tête. L'enquêteur Saumier l'écoutait tout en l'observant, tandis que la serveuse remplissait leurs tasses régulièrement, ce qui leur donnait une pause.

Puis, Élissa conclut :

— Il m'est impossible de ressentir quoi que ce soit, sauf quand je suis en contact télépathique avec Mathias. Lorsque vous êtes passé me voir la semaine dernière pour faire soigner votre blessure, j'étais en mode panique parce que Mathias venait de me dire qu'il débarquerait bientôt à Montréal pour récupérer sa partie d'âme intellectuelle. Vous vous souvenez ? J'ai mentionné avoir oublié mes clés dans ma voiture...

— Je m'en souviens très bien, répliqua Guillaume. Vous étiez effectivement très agitée et disons... pas mal plus expressive que vous ne l'êtes maintenant dans les circonstances, si je puis me permettre. Je me souviens aussi de votre regard... différent d'aujourd'hui quand vous vous êtes soudainement levée de votre tabouret.

Élissa repensa à cette fameuse journée, alors que pour la toute première fois de sa vie, elle avait ressenti des milliers de papillons virevolter au creux de son estomac en croisant les yeux de Guillaume Saumier. Pourtant, en ce moment, elle ne ressentait strictement rien, même si elle le regardait depuis les deux dernières heures. Elle ne pouvait que constater qu'il avait de très beaux traits.

De son côté, l'enquêteur revivait lui aussi, comme si c'était la veille, sa visite à la clinique. Il revoyait le regard perturbé de la docteure Lacoste, ses joues empourprées, de même qu'il entendait encore les intonations variées de sa voix. Plus particulièrement, il se remémorait ce moment où ils s'étaient retrouvés face à face. L'expression émerveillée de ses magnifiques yeux bleus l'avait à ce point envoûté, qu'il avait eu l'impression qu'un interrupteur avait arrêté le temps pour que s'opère un véritable enchantement. Parce que depuis cet instant qui avait duré à peine quelques secondes, le visage de la jeune docteure s'était imprégné davantage dans son cœur que dans sa tête, et il avait ressenti le besoin inexplicable de la revoir. Soudain, la voix d'Élissa le tira de ses douces réflexions.

— De mon propre chef, j'ai suivi une longue thérapie et je subis un traitement antipsychotique depuis plusieurs années. Il s'agit d'un médicament conçu spécialement pour stopper les hallucinations des personnes atteintes de schizophrénie. Mais Mathias ne disparaît pas pour autant. Jusqu'à tout récemment, j'avais accepté le diagnostic de mon psychiatre qui me range dans une catégorie de schizophrènes, mais à présent, les explications de Mathias et les lectures trouvées sur Internet semblent être la clé de tous mes problèmes.

Guillaume se sentit incapable de dire quoi que ce soit. De toute sa vie, jamais il n'avait entendu un récit aussi tordu. Et Dieu sait qu'on lui en avait raconté de toutes sortes ! Toutefois, pour une raison qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, quelque chose le poussait à croire cette jeune femme. Lui qui était pourtant si cartésien se surprenait à vouloir ajouter foi à une histoire à l'apparence absurde, à des propos qui confondent l'entendement. Pourquoi ? Parce que ce récit était celui d'une docteure ? Parce que celle-ci était de toute évidence très intelligente et faisait preuve de discernement ? Il n'en savait strictement rien. Son intuition lui soufflait que la personne devant lui n'avait pas inventé cette histoire rocambolesque dans le seul but d'attirer l'attention. Tandis qu'une partie de lui-même voulait croire qu'elle ne men-

tait pas, une autre, plus logique et déductive, l'amenait à douter bien malgré lui de la véracité de ce conte presque fantastique. Le pauvre homme se sentait tiraillé par ses pensées contradictoires lorsqu'il demanda soudain :

— Pourquoi vos parents ont-ils attendu jusqu'à maintenant pour faire cette demande d'ordonnance ?

— Parce que j'ai fait la bêtise de leur parler de mes visions de Mathias, de ma dernière conversation avec lui et de ses menaces de mort le jour même où ils recevaient à la maison le docteur Jordan. Ce monsieur est un pédopsychiatre qui m'a suivie pendant dix ans. Je sais bien qu'ils l'avaient convoqué pour lui demander conseil, tout comme je sais que c'est lui qui les a encouragés à entreprendre cette démarche.

— Pourquoi n'avez-vous jamais essayé de contacter Mathias par les médias sociaux, par téléphone ou par courriel, ne serait-ce que pour vous prouver à vous-même et aux autres qu'il existe bel et bien ? Il y a tant de moyens de communication, de nos jours.

— Monsieur Saumier, vous avez entièrement raison de me poser cette question. Je n'avais que cinq ans quand j'ai commencé à faire de la télépathie avec Mathias. Les réseaux sociaux n'existaient pas, à ce moment-là, l'Internet naissait et nous n'avions jamais pensé à nous téléphoner. Nous ignorions complètement ce que nous vivions. Et puis, c'était amusant d'avoir cet ami avec qui je pouvais discuter en tout temps. Avec lui, c'est comme si nous faisions partie l'un de l'autre. Nous n'avons jamais eu besoin de communiquer autrement que par cette seule manière que nous connaissions. Quand j'ai commencé à me questionner à l'adolescence, nous n'avions pas d'ordinateur à la maison. Lorsque nous en avons eu un, je n'y avais qu'un accès très limité. J'avais toutefois réussi à créer un compte *Facebook* pour tenter de retrouver Mathias, mais sans succès.

— Qu'est-ce que vous avait amenée à effectuer ces recherches ?

— Je voulais me prouver que je n'étais pas folle. Avec mon amie Daphnée, nous avons souvent discuté du sujet, mais nous n'avons pas été en mesure de trouver un Mathias Boissonneault sur les réseaux sociaux. Alors j'ai fini par accepter le verdict de mon psy qui affirmait que j'étais schizophrène et j'ai arrêté mes recherches. Je ne me voyais pas en train d'essayer d'entrer en contact avec un être imaginaire, puisque j'étais persuadée d'être malade. Devant mes nombreuses demandes de

me laisser tranquille, Mathias s'est effacé et nous avons cessé de nous parler pendant plusieurs années. Cela a donc renforcé ma croyance voulant que je sois atteinte de schizophrénie. Finalement, Mathias est revenu à la charge ces derniers jours et vous connaissez la suite.

— Docteure Lacoste, pourquoi êtes-vous persuadée aujourd'hui de son existence, alors que vous dites en avoir douté si longtemps ?

— Monsieur Saumier, je ne peux pas avoir inventé tout ce que Mathias m'a raconté, car je n'ai aucune connaissance ni aucun intérêt sur ce sujet. Et tout ce qu'il m'a dit est confirmé par des lectures que j'ai faites sur le Web. Comment un être imaginaire pourrait-il m'apprendre des choses que je ne sais pas ?

À nouveau, Guillaume constata toute la logique dont faisait preuve la docteure Lacoste. Cette femme ne pouvait définitivement pas être schizophrène.

— Avez-vous fini par établir un contact réel avec lui ?

— J'étais sur le point de le faire aujourd'hui, quand j'ai découvert le complot de mes parents.

L'enquêteur réfléchissait à sa prochaine question quand Éliissa ajouta :

— Je dois cependant vous dire que la communication est plus difficile, entre nous, car Mathias semble maintenant me haïr. Avant, je n'avais qu'à dire son nom et je l'entendais me répondre. Mais depuis qu'il est revenu après presque dix ans de silence, tout a changé et il m'ignore souvent.

— Savez-vous où il habite ?

— Quand nous étions enfants, il affirmait qu'il vivait à Vancouver. Mais il pourrait être n'importe où, aujourd'hui, puisqu'il est majeur. Nous avons le même âge, soit dit en passant.

Guillaume hocha lentement la tête, conscient que toutes les réponses d'Éliissa étaient spontanées et cohérentes. Oui, cohérentes, et ce, malgré l'in vraisemblance de ses propos.

— Ce que vous me racontez est aussi complexe qu'incroyable, docteure Lacoste. Mais mon petit doigt me dit que vous n'êtes pas le genre de personne à inventer des histoires abracadabrantes, pour reprendre votre terme, dans le seul but de mettre du piquant dans votre vie.

— Merci, répondit simplement la jeune femme.

Cette dernière était reconnaissante envers cet homme qui lui avait prêté une oreille attentive. Reconnaisante, aussi, pour sa si grande ouverture d'esprit. Bien évidemment, il ne lui avait pas dit qu'il la croyait sur parole, mais il n'avait pas dit le contraire non plus.

— Serait-ce trop indiscret de vous demander ce que vous faisiez devant la clinique d'urgence, ce matin, alors que vous n'y travailliez pas aujourd'hui ?

— Je ne savais pas où aller quand j'ai hélé ce taxi. Après être descendue du véhicule, j'ai compris que je ne serais sûrement pas plus en sécurité à mon travail que chez moi. Et puis vous êtes arrivé.

Guillaume but sa dernière gorgée de café et repoussa sa tasse. Comme la serveuse l'avait remplie à au moins quatre reprises, il avait sa dose de caféine pour la journée.

— Que comptez-vous faire, maintenant ?

— Je dois trouver une façon de faire comprendre à mes parents que je leur dis la vérité. La seule manière d'y arriver serait de leur amener Mathias, mais vu ses intentions à mon égard, je n'ai pas vraiment envie de me retrouver en sa présence.

— Et en attendant, vous ne pouvez pas retourner chez vous...

— C'est hors de question, bien évidemment.

— Ni au travail, ajouta Guillaume.

— Effectivement. Et je dois aussi oublier la résidence secondaire familiale, à Saint-Georges-de-Clarenceville.

— Vous n'avez pas une amie de confiance qui pourrait vous héberger ?

Élissa songea encore une fois à Daphnée, puis à Geneviève Rancourt. Elle ignorait cependant si cette dernière vivait seule, chez ses parents, avec un ami de cœur ou une coloc.

— Pas vraiment, répondit-elle. Mais je peux me loger dans un hôtel du centre-ville le temps de régler la situation. Je devrai toutefois faire un peu de magasinage pour acheter des vêtements et quelques effets personnels.

Guillaume approuva d'un signe de tête, sans toutefois pouvoir s'empêcher de penser que si toute cette histoire était réelle, la vie de cette jeune femme était vraisemblablement en danger. Si elle avait effectivement des visions claires et nettes de Mathias, il pouvait bien en avoir d'elle lui aussi. Et s'il la repérait à sa chambre d'hôtel ? Il se sermonna intérieurement pour imaginer des scénarios aussi irréalistes,

tout en gardant à l'esprit la cohérence du récit de la docteure Lacoste. Il se sentait coincé entre sa logique et son intuition, mais comme il le faisait souvent dans son métier, il choisit d'écouter son sixième sens pour assurer la suite des choses. D'autant plus qu'il devait bien admettre que son flair ne l'avait jamais trompé.

— J'ai autre chose à vous proposer, docteure Lacoste.

— Ah oui ? lâcha la jeune femme en scrutant attentivement son interlocuteur.

— Il m'apparaît risqué de vous laisser à vous-même dans un hôtel du centre-ville de Montréal, puisque vous êtes pourchassée par vos parents, la police et... Mathias. Dès que vous aurez payé votre chambre avec votre carte de crédit, les policiers seront à votre porte dans la demi-heure. Même chose si vous allez magasiner et utilisez un autre mode de paiement que le comptant. Je ne connais pas beaucoup de gens qui se baladent avec plus de cent dollars en poche de nos jours.

— Vous avez entièrement raison, convint Éliissa. Quelle autre option me reste-t-il ?

— Au risque de me placer en conflit d'intérêts, je pourrais vous offrir le gîte pour quelques jours. Vous ne seriez pas laissée à vous-même et nous pourrions essayer de régler votre situation ensemble. Qu'en pensez-vous ?

Éliissa ne prit même pas la peine de réfléchir, sachant bien qu'elle n'avait aucun autre choix pour le moment.

— Je crois que c'est une bonne idée, admit-elle. Le seul problème, c'est que j'ai vraiment besoin de vêtements de rechange, d'une brosse à dents et autres effets personnels.

— Je vous accompagnerai pour votre magasinage et je paierai vos achats pour éviter que vous soyez repérée. Vous me remettrez l'argent plus tard, quand tout sera réglé.

— Vous êtes vraiment gentil et prévoyant. Comment vous remercier ?

— Vous me rendriez un grand service en retirant les points de suture de ma jambe, répondit Guillaume avec un sourire en coin.

16 août 2016

Installé à la petite table ronde de la minuscule cuisine, Mathias ne pouvait détacher son regard émerveillé de la feuille qu'il tenait entre les mains et qui contenait les informations sur le lieu de travail d'Élissa. Heureux comme un pape, il revenait de la bibliothèque où il avait pu découvrir, via le site Web du Collège des médecins du Québec, que la docteure Élissa Lacoste travaillait à la clinique d'urgence Saint-Denis à Montréal. Les maigres revenus du jeune homme ne lui avaient peut-être jamais permis de s'offrir un ordinateur et l'Internet à la maison, mais il n'était quand même pas idiot. Dès qu'il avait su que son âme jumelle était médecin, il avait compris que ce serait un jeu d'enfant de la trouver. À présent que c'était chose faite, il ne lui restait plus qu'à confirmer l'information par l'entremise d'un appel téléphonique.

Il alluma une cigarette, en inhala deux grosses bouffées, puis une satisfaction béate apparut sur son visage. Il attrapa ensuite le téléphone sans fil et composa le numéro qu'il avait sous les yeux. Impatient, il se mit à compter les sonneries. Deux, trois, quatre...

—Clinique d'urgence Saint-Denis, bonjour, répondit une voix féminine dans le récepteur.

—Bonjour, j'aimerais parler à la docteure Élissa Lacoste.

—Êtes-vous l'un de ses patients ?

Le cœur de Mathias s'arrêta de battre quelques secondes, pour ensuite repartir au galop. Il avait réellement trouvé le lieu de travail d'Élissa !

—Oui... euh... non, en fait, je suis... un ami d'enfance, bégayait-il. On ne s'est pas vu depuis longtemps.

—La docteure Lacoste est absente, aujourd'hui, lui annonça-t-on. Puis-je lui laisser un message ?

—Oui, dites-lui...

Mathias se tut brusquement et serra le poing en s'admonestant silencieusement.

«Abruti ! Prends le temps de réfléchir ! Tu ne vas quand même pas vendre la mèche si facilement ! Maintenant que tu sais où ton âme

jumelle se cache, tu n'as plus qu'à sauter dans le premier avion pour Montréal ! »

— Monsieur ? demanda la dame. Puis-je prendre un message ?

— Non, je... en fait, non, bafouilla encore Mathias qui n'arrivait pas à se calmer. Je viendrai la voir bientôt à la clinique... pour lui faire une surprise.

— Docteure Lacoste travaille sur un horaire irrégulier et plutôt surchargé, monsieur.

Le ton était poli, mais Mathias crut comprendre qu'il n'était pas le bienvenu puisqu'il n'était pas un patient. Il se permit quand même d'insister.

— Vous ne pourriez pas me fixer un rendez-vous ? Je suis certain qu'elle sera très heureuse de me revoir.

La réceptionniste soupira assez bruyamment pour que Mathias l'entende, puis reprit en disant :

— Écoutez, monsieur... ?

Voyant que son interlocuteur ne lui donnait pas son nom, elle poursuivit en expliquant :

— Je suis navrée de vous dire cela, mais nous peinons à servir notre clientèle. Notre clinique est engorgée à longueur de journée, six jours sur sept. Puisque vous êtes un ami d'enfance de la docteure Lacoste, le mieux pour vous serait de fixer un rendez-vous personnel avec elle pendant ses jours de congé.

— Je ne connais pas son horaire et vous refuserez certainement de me le donner, la défia Mathias.

— Elle ne travaille pas aujourd'hui, répéta la secrétaire. Il vous suffit de l'appeler sur son téléphone privé.

— Je n'ai pas son numéro, rétorqua Mathias qui peinait à freiner l'agitation qui le secouait d'avoir enfin trouvé Éliissa. Je vous ai dit que je suis un ami d'enfance qu'elle n'a pas vu depuis des années. Il n'y a vraiment rien que vous puissiez faire pour m'aider à la revoir ? Vous ne pourriez pas me donner son numéro personnel ?

— Les coordonnées de notre personnel sont strictement confidentielles. Transmettez-moi les vôtres et je lui remettrai votre message dès qu'elle sera de retour à la clinique, dit la secrétaire avec professionnalisme.

Mathias sentit la colère monter en lui. Cette femme était aussi têtue qu'un âne !

—Puisque vous êtes si empressée de m’aider, je me débrouillerai seul, lança-t-il sans pouvoir contenir son emportement. Et je vous remercie énormément de votre assistance ! termina-t-il avec un sarcasme méprisant.

—Je suis désolée...

Mathias refusa d’en entendre davantage et coupa brusquement la communication. Il serra fortement le téléphone sans fil en faisant d’immenses efforts pour ne pas le catapulter à travers la pièce. Sa colère se dirigea plutôt sur la feuille qu’il froissa en boule avant de la lancer en direction de la poubelle en marmonnant entre ses dents :

—Je suis sur la bonne piste, Éliisa Lacoste, et je jure que je te retrouverai très bientôt !

Sa rage était telle qu’il n’entendit pas la porte de l’appartement s’ouvrir et se refermer. Assis dos à l’entrée, il ne vit pas non plus Kiona s’avancer derrière lui, témoin de sa furie contre la secrétaire du centre médical. Lorsqu’elle lui parla, il sursauta violemment sur sa chaise.

—Que se passe-t-il, Mathias ?

Revenu de sa surprise, le jeune homme se leva avec une expression triomphante en brandissant les poings de chaque côté de ses larges épaules.

—Je l’ai retrouvée, Kiona !

—De qui parles-tu ?

—Éliisa Lacoste !

—Comment as-tu...

—Excusez-moi, coupa-t-il d’un ton railleur en étirant chaque syllabe. Docteur Éliisa Lacoste. Docteur. Elle est devenue médecin, la garce ! Et elle exerce sa putain de pratique de merde à Montréal !

—Mathias ! s’offusqua Kiona, complètement dépassée par ce vocabulaire grossier. Veux-tu bien m’expliquer ce qui t’arrive ?

Mathias tira une chaise et fit signe à sa compagne de s’asseoir. Hésitante, cette dernière obtempéra, tout en se tordant le cou pour suivre du regard les gestes de son amoureux, visiblement en furie. Celui-ci alla ramasser la boule de papier devant la poubelle et reprit place à la table en la défroissant. Kiona ne put s’empêcher de se dire qu’il était agité comme une personne sous l’effet de la cocaïne.

—Mathias, jure-moi que tu n’as rien consommé, le supplia-t-elle sans pouvoir cacher son inquiétude.

— Consommer, moi ? riposta-t-il d'une voix aiguë. Voyons ! Je vends de la drogue, je n'en ai jamais pris et tu le sais !

— Mais tu es si...

— Tu n'as pas compris ce que je viens de te dire ? J'ai retrouvé Éliissa ! Je l'ai enfin retrouvée ! s'exclama Mathias en brandissant sa feuille de papier.

Kiona le regardait en fronçant ses minces sourcils noirs, incapable de réagir à cette étrange nouvelle.

Son copain jeta la feuille sur la table et la prit par les mains.

— Est-ce que tu as une idée de ce que ça représente pour moi ? la questionna-t-il en avançant son visage plus près du sien. Tout le monde a toujours dit que j'avais créé un personnage imaginaire ! Toi-même, tu n'as jamais cru qu'elle était réelle ! Oh ! Tu as fait semblant dans nos débuts pour me faire plaisir, mais sois honnête, Kiona ! Tu pensais plutôt que je divaguais avec cette histoire d'âme jumelle. Et là, je peux enfin vous prouver à tous, en particulier à toi, que ma chère Éliissa Lacoste existe !

Kiona ne démentit pas les affirmations de Mathias. La vérité, c'est qu'elle avait réellement cru en l'existence d'Éliissa, mais d'une tout autre manière. Étant une personne très spirituelle, elle croyait fortement au *channeling*, aussi appelé la transcommunication. Selon cette doctrine spirite, Mathias pouvait inconsciemment posséder des dons de médium et être en contact avec une âme défunte, qui pouvait peut-être même être la flamme d'une de ses vies antérieures. Son copain n'avait pas nié la conception qu'elle avait de l'au-delà et de la communication avec les esprits d'un monde intermédiaire accessible à l'homme par la foi et l'amour. Non seulement avait-il abondé dans le même sens qu'elle, mais de plus, il semblait en paix avec lui-même depuis qu'elle lui avait transmis ses connaissances. Tellement en paix, qu'il n'avait plus parlé d'Éliissa pendant des années. Kiona avait fini par se dire que l'âme de cette femme s'était peut-être réincarnée dans une vie terrestre et qu'il ne pouvait plus communiquer avec elle. Mais voilà qu'il revenait à la charge en affirmant qu'Éliissa Lacoste existait vraiment, qu'il l'avait retrouvée et qu'elle pratiquait la médecine dans une clinique de Montréal. Kiona en déduisit rapidement qu'il ne pouvait s'agir que d'un homonyme. Il y avait peut-être une femme de ce nom à Montréal qui était médecin, mais elle ne pouvait pas être celle avec qui Mathias communiquait quand il était enfant ! C'était impos-

sible, parce que si l'âme de cette femme s'était réincarnée au moment où elle avait cessé de parler à Mathias, elle aurait seulement huit ou neuf ans, maintenant. Kiona voulait absolument continuer à croire en cette théorie, ne serait-ce que pour pouvoir rejeter cette sordide jalousie qui la rongait à l'idée que Mathias puisse tomber amoureux de cette Éliisa Lacoste qu'il ne pouvait manifestement pas oublier.

— Mathias, commença-t-elle doucement. Tu as cessé de communiquer avec Éliisa pendant presque dix ans. Qu'est-ce qui a changé, aujourd'hui ? Pourquoi dis-tu qu'elle est médecin ?

— Je l'ai entendue ! Dans ma tête, comme avant !

— Ce n'était pas un rêve ? demanda Kiona d'un air légèrement dubitatif.

— Non ! lâcha son conjoint avec impatience. J'étais complètement éveillé ! C'est moi qui lui ai parlé en premier. Elle ne m'a pas répondu tout de suite, car elle discutait avec un patient à qui elle disait qu'elle n'allait pas lui enlever ses points de suture. J'ai essayé de lui tirer les vers du nez, mais elle m'ignorait et continuait son entretien avec l'autre. Puis à un moment donné, elle m'a parlé. Elle était en colère contre moi parce que je la dérangeais. Elle m'a confirmé qu'elle était médecin et là, je viens de trouver son lieu de travail. Ce ne sont pas des inventions ! Elle existe vraiment et elle travaille à Montréal !

Ne sachant nullement comment interpréter ces paroles, Kiona demeura muette, à la recherche de la vérité dans les yeux de son amoureux.

— Arrête de me regarder de cette façon ! s'exclama ce dernier. Je ne suis pas fou ! Je n'ai pas inventé Éliisa Lacoste pour justifier mon sale caractère, comme tu l'as si bien dit l'autre jour. Elle est vivante et je vais te le prouver !

Kiona retira ses mains de celles de Mathias et se leva pour aller s'appuyer contre le comptoir de la cuisine, les bras croisés sur sa poitrine. Quel était donc ce lien si mystérieux et si puissant entre son petit ami et cette femme pour que cette dernière revienne le hanter après toutes ces années de silence ? Éliisa Lacoste existait-elle réellement, était-elle une âme qui dans une vie antérieure avait vécu avec Mathias, ou n'était-elle qu'un fantôme ?

Mathias se leva et vint la rejoindre. L'air de s'être calmé, il prit Kiona dans ses bras et la serra contre son cœur. Elle laissa sa tête tomber contre son torse solide.

— Dis quelque chose, la pria-t-il sur un ton plus doux.

— Je ne sais pas comment gérer cette... nouvelle, avoua-t-elle. Pour moi, Éliissa était une défunte avec qui tu avais établi un contact par la transcommunication et...

— Je t'ai tout raconté au sujet de ma rencontre avec Jézhador, l'interrompit Mathias. Il m'a assuré qu'elle existait vraiment et je ne te l'ai jamais caché.

Kiona défit leur étreinte et plongea son regard à l'iris aussi noir que ses pupilles dans les yeux bleu saphir de son homme.

— C'est un mage, un voyant ! plaida-t-elle. C'est normal qu'il puisse entrer en communication avec elle et qu'il puisse la voir, peu importe dans quelle dimension elle se trouve.

— Jézhador m'a dit qu'elle existait, répéta lentement Mathias d'un ton plus ferme. Il était sûr et certain qu'elle était réelle. En vie. Sur cette terre. À cette époque-ci.

La jeune femme secoua la tête, ce qui fit onduler sa longue chevelure de jais autour de son joli visage.

— Tu as pourtant cru tout ce que je t'ai dit au sujet de la transcommunication ! s'entêta-t-elle. Mathias ! Tu disais toi aussi qu'elle était morte, souviens-toi !

— C'était pour te faire plaisir ! Pour ne plus voir tes expressions d'incompréhension chaque fois que j'affirmais qu'elle était vivante ! Et je n'en pouvais plus du silence d'Éliissa. Alors par moments, j'ai voulu te croire en me répétant qu'elle n'existait pas. Mais dans mon for intérieur, j'ai toujours su qu'elle faisait partie de ce monde, que Jézhador me l'ait confirmé ou non. Et aujourd'hui, j'en ai la preuve !

Kiona tourna le dos et attrapa la bouilloire, qu'elle remplit d'eau. Elle avait besoin d'une boisson chaude et réconfortante, mais surtout, d'un prétexte pour cacher à Mathias son insécurité et la jalousie qu'il ne manquerait pas de lire sur son visage. Et si c'était vrai ? Si Éliissa était réelle et que Mathias la retrouvait à Montréal ? Perdrait-elle son grand amour à tout jamais ?

— Que comptes-tu faire, maintenant ? demanda-t-elle en souhaitant se faire rassurer.

— Je veux aller à Montréal, répondit Mathias. Je dois voir Éliissa en personne.

Kiona sortit deux tasses de l'armoire et déposa un sachet de tisane à la menthe poivrée dans chacune d'elles en disant :

— Pourquoi ne pas essayer de communiquer avec elle par téléphone avant de faire ce déplacement ? Tu ne penses pas que tu devrais au moins te faire confirmer...

— On m'a déjà confirmé qu'elle travaillait pour cette clinique à Montréal. Je l'ai entendue parler à ce patient et sa voix, je la reconnaîtrais entre mille. Je ne peux pas me satisfaire de lui parler au téléphone, maintenant que je l'ai retrouvée. Et surtout, elle a quelque chose qui est à moi et que je veux récupérer.

Kiona fit rapidement volte-face, avec un air d'interrogation au visage. Tant d'années s'étaient écoulées, qu'elle ne se rappelait plus avec exactitude tout ce que Mathias lui avait raconté à propos d'Éliissa. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir qui lui appartenait, alors qu'ils ne s'étaient jamais vus en personne ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, exactement ?

— Je me comprends, répondit Mathias, laconique.

— Explique-moi...

— Fais-moi confiance, Kiona, et je te jure que nous aurons une vie cent fois meilleure quand je reviendrai de Montréal. Je vais faire des études pour devenir pompier et je gagnerai assez d'argent pour t'offrir tout ce que tu mérites. J'en ai assez de cette existence de merde et toi aussi, avoue-le !

Se sentant sur le point de tout perdre, il n'était pas question que Mathias laisse Éliissa Lacoste détruire sa vie. Quant à Kiona, elle devait bien admettre qu'elle n'en pouvait plus de vivre dans ce minable logis, de manger des pâtes et du pain, de se priver de choses essentielles, de devoir partager son temps entre deux emplois, parfois trois, sans parvenir à joindre les deux bouts. Elle en avait assez de savoir son conjoint dans les bas-fonds de la ville la nuit à vendre de la drogue à des prostituées et des membres de *gangs* de rue. Ce qu'il

en retirait n'était même pas suffisant pour honorer sa part des factures mensuelles. Et s'il disait la vérité ? S'il pouvait vraiment changer de vie grâce à l'aide d'Élissa ?

— Comment comptes-tu te rendre là-bas ? s'enquit-elle en sentant naître en elle un regain d'espoir. Nous n'avons pas un sou en banque pour payer ton billet d'avion.

— Mes parents me doivent bien ça. Il y a des années que je suis parti et je ne leur ai jamais rien demandé.

— Tu vas vraiment leur dire que tu veux aller à Montréal pour rencontrer Élissa ? Tu sais bien qu'ils ne t'ont jamais cru. Ils refuseront de t'aider.

— J'inventerai bien quelque chose.

— Je te préviens, ne me mêle pas à tes mensonges !

Cela dit, Kiona lui tourna à nouveau le dos pour verser l'eau dans les tasses. Elle désapprouvait complètement le comportement de son copain, mais elle se disait qu'il était un adulte, et donc, responsable de ses actes. S'il mentait à ses parents, il devrait vivre avec les conséquences. S'il faisait ce voyage à Montréal pour se rendre compte qu'Élissa n'existait pas, il devrait encore une fois vivre avec les conséquences. En revanche, si elle existait vraiment et qu'il en tombait follement amoureux, c'est elle-même qui en subirait les conséquences.

Mathias ne pouvait maîtriser sa joie devant son triomphe. Non seulement avait-il repéré Élissa dans une clinique de Montréal, mais de plus, Jacinthe et Simon avaient accepté de lui avancer une somme d'argent appréciable, davantage que ce qu'il avait espéré. Comment auraient-ils pu refuser d'aider ce fils qui avait enfin compris qu'un diplôme lui était nécessaire pour s'assurer un avenir stable et florissant ?

En fait, il s'était présenté chez ses parents en leur débitant qu'il avait décidé de retourner aux études et qu'il s'était inscrit dans une école de métiers pour adultes. Le hic, c'est qu'il devait payer immédiatement son admission et tous les coûts afférents à sa première session. Et puisqu'il ne pourrait plus travailler pendant ses études, car bien évidemment, Jacinthe et Simon ignoraient qu'il était revendeur

de drogue, il lui faudrait un peu plus d'argent pour régler ses frais de subsistance, car la pauvre Kiona, qui s'épuisait déjà entre deux emplois, ne pourrait tout assumer à elle seule. À la suite de ce beau discours, sa mère lui avait signé un chèque de cinq mille dollars. Son époux et elle se disaient plus qu'heureux de soutenir une cause aussi noble. Jacynthe avait même ajouté qu'ils étaient vraiment fiers de constater que son fils prenait enfin son avenir en main.

Mathias n'avait pas ressenti le moindre scrupule à mentir aussi effrontément à ses parents. Il avait obtenu ce qu'il voulait, voilà tout ce qui importait.

Élissa marchait pieds nus dans l'allée piétonnière qui longeait la rue bordée d'immeubles à logements. La lumière du jour se tamisait lentement et une brume froide recouvrait le paysage d'une étrange teinte grisâtre. L'atmosphère inquiétante, mystérieuse et légèrement étouffée qui flottait tout autour donnait l'impression que les sons perçus étaient feutrés par un épais tapis moelleux. Se fondaient dans cette ambiance angoissante les quelques passants que la jeune femme croisait et qui ne lui accordaient aucune attention, comme si elle était invisible. Elle aurait voulu leur demander des renseignements sur l'endroit où elle se trouvait, mais leurs manières peu engageantes ne l'incitaient guère à leur adresser la parole.

Surgissant de nulle part, un petit bichon maltais se précipita à sa rencontre. Aussitôt, les souvenirs d'Élissa s'agitèrent et elle s'accroupit dans l'intention de caresser l'animal. Mais étrangement, celui-ci passa son chemin en courant, l'air de se désintéresser complètement d'elle.

— Toufou ! cria Élissa en se redressant.

L'écho prolongé de sa voix lui donna la chair de poule. Tout lui semblait si bizarre, presque irréel ! Soudainement, elle prit conscience que tous ses sens étaient en éveil, qu'elle vibrait de vie jusque dans les tréfonds de son être. Exactement comme lorsque Mathias était présent dans sa tête.

C'est alors qu'un aboiement se fit entendre. Après une rapide volte-face, elle aperçut le petit chien se diriger vers un garçonnet à la tignasse rousse. Elle chercha des yeux l'adulte qui normalement devrait accompagner l'enfant, mais constata qu'elle était seule avec le gamin dans la ruelle qui s'assombrissait peu à peu. Elle revint sur ses pas et s'arrêta près de lui.

— Où est ta maman ? l'interrogea-t-elle.

Le garçon se pencha, prit la petite boule de poils blancs dans ses bras et s'éloigna au pas de course sans répondre. C'était aberrant ! Les gens, et même les animaux, agissaient comme si elle n'existait pas ! Nul ne semblait la voir ni l'entendre. Mais où donc avait-elle atterri ? Et que faisait-elle ici, dans ce lieu qui lui était entièrement inconnu ?

Elle observa la rue, les voitures banales qui la longeaient, les immeubles vétustes et les nombreux objets qui jonchaient les balcons. Pas de doute, elle se trouvait dans un quartier défavorisé. Désirant se situer dans le temps, elle voulut consulter sa montre, mais celle-ci n'était pas à son poignet. Bizarrement, Éliissa se souvint qu'elle l'avait déposée sur la table de chevet dans la chambre d'amis de Guillaume Saumier avant de se mettre au lit.

— Suis-je en train de rêver ? se questionna-t-elle en se pinçant les avant-bras.

Elle tourna lentement sur elle-même, à la recherche d'un point de repère, mais tout ce qui l'entourait lui sembla presque surnaturel. Le cours des choses lui parut d'autant plus insolite lorsque le soleil disparut brusquement à l'horizon, et que le ciel s'obscurcit instantanément. La nuit venait littéralement de tomber en une fraction de seconde.

Malgré son effarement, la jeune femme continua d'avancer, attirée comme un aimant vers un immeuble situé à l'autre côté de la rue. Plus elle s'en approchait, plus sa gorge se comprimait. Ses mains devinrent moites et son cœur se mit à tambouriner de plus en plus fort. Elle ne ralentit pas pour autant, et essaya de reconnaître les émotions intenses qui la submergeaient. Qu'est-ce qu'elle ressentait ? De l'excitation ? De la peur ? De la joie ? Soudain, des bruits de pas résonnèrent. Éliissa fouilla la nuit du regard et aperçut sur le trottoir d'en face une silhouette sombre. Elle la suivit des yeux et, au moment où elle passa sous le réverbère, elle constata qu'il s'agissait d'un homme.

Sans trop savoir comment, elle se retrouva sur ce même trottoir. L'inconnu marchait en sens inverse et venait à sa rencontre. Cinq mètres les séparaient lorsque l'homme s'arrêta brusquement. Éliissa crut qu'il l'avait vue. Enfin ! Elle n'était plus invisible ! Toutefois, il ne lui porta aucune attention, regardant plutôt derrière lui comme s'il se sentait suivi. Puis, il adopta une démarche plus rapide avant de bifurquer dans la cour d'un immeuble ; le même qui avait tant attiré Éliissa quelques instants plus tôt. Encore une fois, elle fut saisie d'incompréhension devant tant d'indifférence. L'homme venait de lui passer pratiquement sous le nez et l'avait complètement ignorée, à l'instar de tous les gens qu'elle avait croisés. Pourtant, la rue était éclairée par des lampadaires ! Il était donc impossible qu'il ne l'ait pas vue.

Le suivant des yeux, Éliissa le vit ouvrir la porte de l'immeuble en se retournant encore une fois pour jeter un coup d'œil derrière lui. La lumière du hall projeta une faible lueur sur l'individu, ce qui permit à la jeune femme de distinguer sa chevelure brune et les traits de son visage. L'individu n'était nul autre que celui qu'elle voyait dans ses flashs visuels : Mathias ! Voilà pourquoi tous ses sens étaient en alerte et que ses émotions étaient si vives !

Une envie irréprensible de le rejoindre se manifesta, aussi puissante que celle d'une assoiffée désertique devant une oasis. Elle voulait à tout prix comprendre pourquoi il était si malheureux et pourquoi il nourrissait autant de colère envers elle. Il avait menacé de la tuer, persuadé qu'ainsi, il pourrait reprendre sa partie d'âme intellectuelle. Mais n'y avait-il pas une autre solution ?

Décidée à éclaircir tous les mystères qui l'entouraient, Éliissa bondit en avant pour rattraper son âme jumelle. Or, à peine eut-elle fait quatre pas qu'une force invisible la fit reculer à une vitesse vertigineuse. Elle allongea les bras pour tenter de s'agripper à quelque chose, mais ses doigts ne rencontrèrent que le néant. Malgré les efforts qu'elle déployait pour avancer, elle se retrouva bientôt très loin derrière, au milieu d'une intersection.

— Qu'est-ce que c'était ? lança-t-elle d'une voix qui retentit à ses oreilles comme un écho confus.

Ses yeux hagards scrutèrent les alentours et s'arrêtèrent sur deux panneaux verts disposés en croix, l'un au-dessus de l'autre, accrochés au poteau d'un luminaire.

— McKay Avenue et Maywood Street, lut-elle à voix haute.

Où se trouvait-elle donc ? Plusieurs rues de Montréal avaient des noms anglophones, mais les enseignes étaient blanches et on pouvait y lire *Rue*, non pas *Street*. Et où était Guillaume ? Il lui avait pourtant promis de l'accompagner dans ses recherches et de l'aider à retrouver Mathias.

— Monsieur Saumier ! cria-t-elle en plaçant ses mains en porte-voix. Où êtes-vous ?

Ne le voyant nulle part, elle reprit de plus belle :

— Monsieur Saumier ! Guillaume !

— Je suis là, docteur Lacoste.

Au son de cette voix familière, Éliissa pivota comme une toupie, à la recherche de celui qu'elle considérait déjà comme son protecteur.

— Où êtes-vous ?

— Devant vos yeux. Vous n'avez qu'à les ouvrir, répondit Guillaume d'une voix amusée.

— Ils ne sont pas fermés ! précisa Éliissa d'un ton expressif qui étonna l'homme. Je vois les voitures, les immeubles et les arbres...

Guillaume se remémora que la jeune femme lui avait fait part de visions dont elle avait été témoin. Du coup, une idée des plus saugrenues lui vint en tête. Et si elle vivait actuellement un voyage astral ? Il avait déjà eu vent de cette pratique mystique durant laquelle l'esprit se détache de l'enveloppe charnelle.

— Je crois que vous rêvez, dit-il tout en s'efforçant de demeurer rationnel. Vous n'êtes pas dans la rue, mais plutôt chez moi ; dans la chambre d'amis.

En entendant ces mots, Éliissa fut envahie par un sentiment indéfinissable. La gêne ? La confusion ? La honte ? Elle dut faire des efforts surhumains pour soulever ses paupières qui semblaient de plomb, non sans se demander comment celles-ci pouvaient être fermées, alors qu'elle voyait tout dans la ruelle sombre et déserte. Tout à coup, elle sentit une étrange secousse dans son corps et ses yeux s'ouvrirent brusquement. Aussitôt, toutes ses émotions l'abandonnèrent.

En apercevant Guillaume Saumier enveloppé d'une robe de chambre grise, Éliissa essaya de reprendre contact avec la réalité. Ses yeux devenus soudainement atones firent lentement le tour de la pièce. Le miroir ovale de la commode lui renvoya son image, alors qu'elle était assise dans un grand lit à baldaquin blanc recouvert d'une courteline bleu poudre. Autour d'elle reposaient une multitude de coussins blancs et gris de différentes tailles. De longs rideaux bleu pâle voilaient la fenêtre sur sa gauche tandis que des tableaux à fleurs blanches et bleues ornaient les murs. Sur sa droite, une table de chevet accueillait une lampe, un réveille-matin numérique et... sa montre. Ses souvenirs remontèrent alors à la surface. Elle était dans la chambre d'amis de Guillaume Saumier, chez qui elle séjournait, pour ne pas dire *se cachait*, depuis quelques jours.

Bien que ce dernier fût surpris par les expressions animées de son invitée et par les intonations chantantes et inhabituelles de sa voix dont il avait été témoin quelques instants plus tôt, il la retrouva désormais telle qu'il l'avait toujours vue : le regard inexpressif et le visage impassible.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda Éliisa.

— Je vous ai entendue crier mon nom à quelques reprises, expliqua Guillaume. J'ai accouru en croyant qu'il vous arrivait quelque chose de fâcheux. Vous faisiez un cauchemar, n'est-ce pas ?

— J'avais l'impression de réellement me trouver dans ces lieux étranges, répondit Éliisa en détournant la tête vers la fenêtre, comme si le fait de voir la nuit lui permettrait de s'imprégner des instants qu'elle venait de vivre.

— Où donc étiez-vous ?

— Dans une ruelle sombre et déserte. Mathias était là, lui aussi. Il est entré dans un immeuble. J'ai voulu le rejoindre, mais une force invisible m'a projetée loin derrière.

À nouveau, Guillaume se demanda s'il était possible que sa protégée puisse avoir voyagé jusqu'à Mathias par les voies astrales. Il s'était bien laissé convaincre qu'elle pouvait faire de la télépathie.

— À quoi ressemblait cet immeuble ?

— Il s'agit d'un vieux bâtiment au revêtement jaune.

— Avez-vous remarqué un détail particulier ? Un numéro sur la bâtisse, par exemple ?

Éliisa tenta de se remémorer les lieux en plissant les paupières, tandis que Guillaume restait debout au pied du lit, incapable de s'empêcher de la trouver attendrissante. La docteure Lacoste était sans contredit très jolie, mais sa beauté s'accroissait considérablement quand ses grands yeux bleus brillaient et que son visage s'illuminait grâce à une expression. Il en avait été témoin à deux reprises et c'est sans doute ce qui le poussait à vouloir croire en son histoire. Une personne ne pouvait pas passer d'une personnalité complètement amorphe à très expressive en un battement de cils. Encore moins une femme aussi intelligente que celle qu'il avait sous les yeux.

— Rien du tout, répondit Éliッサ à la dernière question de son hôte. Mon attention était centrée sur Mathias. Je me souviens par contre des enseignes de rues...

Elle ferma à nouveau les yeux pour mieux se concentrer, mais rien ne vint.

— Non, je suis désolée. Je n'arrive pas à m'en souvenir.

Guillaume se déplaça, appuya son épaule contre l'un des poteaux du lit et demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

— Correcte, répondit Éliッサ. Je me demande si je pourrai dormir. Ça semblait si vrai. Croyez-vous possible que j'aie fait un voyage astral ?

Guillaume ne fut pas surpris que la jeune femme avance l'hypothèse qui avait traversé son esprit quelques instants plus tôt.

— Rien n'est impossible, docteur Lacoste. Et pour être très honnête, j'y ai songé moi aussi.

Sur ce, l'homme regarda l'heure sur le réveille-matin.

— Il est presque une heure, indiqua-t-il en se dirigeant vers la porte. Essayez de vous rendormir. Nous en rediscuterons demain.

Il était à peine vingt-deux heures quand Mathias descendit de l'autobus à deux coins de rue de chez lui. Contrairement à son habitude, il avait déjà terminé ses livraisons illicites. Il lui avait fallu organiser son horaire différemment, puisqu'il devait s'envoler vers Montréal tôt le lendemain. En effet, dès qu'il avait reçu l'argent des mains de sa mère, il avait réservé un vol de dernière minute Vancouver-Montréal qui partait le mercredi à dix heures. Sûr de sa victoire, il avait fait sa valise en sifflotant. Voilà longtemps qu'il n'avait pas ressenti une telle euphorie ! Tout semblait lui sourire ! Sauf Kiona qui restait distante depuis leur dispute, mais il comptait lui prouver qu'Éliッサ existait bel et bien et qu'il pouvait devenir un homme meilleur en recouvrant son âme intellectuelle.

Il s'engagea sur le trottoir, les mains enfoncées dans les poches de son éternelle veste en cuir noire. Sa deuxième peau. L'impression

de se sentir invincible sous l'épaisseur et la lourdeur du cuir faisait en sorte qu'il la portait été comme hiver. Surtout la nuit, lorsqu'il se rendait dans les bas-fonds de la ville pour *travailler*.

En quelques minutes, il atteignit la rue de son immeuble. Elle était sombre, entièrement déserte et pourtant, le jeune homme sentit une présence autour de lui. Était-il suivi ? Ne pouvant s'en empêcher, il se retourna pour regarder en arrière. Personne. Il hâta néanmoins le pas et bifurqua rapidement dans sa cour. Ses yeux perçaient l'obscurité, à la recherche de cette présence qu'il devinait tout près de lui. Quelqu'un l'épiait, il en aurait mis sa main au feu. Il n'était quand même pas fou. Sentant un regard le scruter, il en eut la chair de poule. Lorsqu'il ouvrit la porte de la bâtisse, il se retourna de nouveau, persuadé de trouver quelqu'un derrière lui. Or, il était vraiment seul. Avec empressement, il s'engouffra dans l'immeuble et grimpa quatre à quatre l'escalier qui menait à son logement. Comme des frissons parcouraient toujours son épiderme, il attribua la chose à son impatience de retrouver Éliisa.

À cinq heures le lendemain, Mathias s'était douché, rasé et habillé avec soin. L'idée de mettre sous peu son plan à exécution le rendait si fébrile, qu'il n'avait pas réussi à fermer l'œil de la nuit. Admirant son reflet dans la glace, il s'encouragea.

— Tes beaux jours arrivent, Mathias. Tu retourneras vraiment aux études, ce qui te permettra de gagner un salaire respectable. Kiona et toi achèterez une maison, une voiture, et vous aurez de merveilleux enfants ! Une vie normale, quoi ! Ce que tu es en droit de recevoir !

Alors qu'il s'apprêtait à sortir de la salle de bain, une émotion poignante lui étreignit soudainement la gorge. Si bien, qu'il figea devant le miroir. Le souvenir d'Éliisa venait de se raviver dans son esprit de façon si intense, qu'il avait l'impression qu'elle était à côté de lui. Défilèrent ensuite dans sa tête, comme dans un film, leurs longues discussions, leurs confidences, leurs rires, leur complicité, ce qui ranima dans son âme un élan d'amour. Il eut un profond sentiment de dégoût envers lui-même en raison des pensées qu'il nourrissait et des gestes qu'il s'apprêtait à commettre. Immobile devant la glace, il se

dévisagea tout en haïssant son reflet, tandis que des images plus récentes venaient lentement remplacer ses souvenirs d'enfance. Il se releva, grimpé sur le parapet du pont Pattullo, prêt à mettre fin à ses jours pour le bonheur d'Élissa. Cette vision faisant place au doux visage de Kiona, il songea à leur amour, mais surtout, à leurs moments de bonheur brimés par la faute de son âme jumelle. Non, cette fois il n'envisagerait pas le suicide. Il méritait de vivre et d'être heureux lui aussi.

— La vie t'a tout donné et je n'ai rien eu, marmonna-t-il. Je t'ai toujours aimée, Éli, mais je n'en peux plus de cette misérable existence !

Brusquement, il s'arracha à ses remâchements et sortit de la pièce. Il écrivit un petit mot à Kiona qui dormait encore, et l'aimanta sur la porte du réfrigérateur.

Mon amour, je reviens très vite. Je t'aime.

Mathias xxo

17 août 2016

Guillaume habitait une chic maison en pierre grise située à Westmount, en plein cœur de l'île de Montréal. Les pièces du rez-de-chaussée étaient sobrement décorées dans les teintes de gris, de noir et de blanc, qui s'agençaient avec les planchers en bois franc. À l'étage, chacune des trois chambres avait son cachet particulier avec son décor champêtre en chêne blanc et aux murs très pâles. À croire qu'une décoratrice professionnelle y avait mis sa touche magique. Pourtant, Guillaume affirmait avec modestie qu'il avait eu un grand plaisir à rénover lui-même sa maison pour lui redonner un peu de fraîcheur. Éliissa n'avait pu s'empêcher de penser que la résidence tout entière était à l'image de son propriétaire, soit raffinée et décontractée.

La jeune femme en cavale prenait son café seule dans le vaste salon. Il s'agissait d'une élégante pièce meublée de tables d'appoint chromées en verre trempé, sur lesquelles reposait une lampe en porcelaine. Des tableaux africains modernes aux teintes jaune pâle, orangées et noires ornant le mur au-dessus du divan d'angle modulaire en cuir blanc, conféraient à l'endroit une touche de magnificence.

Éliissa n'arrivait toujours pas à savoir quelle décision prendre à la suite des événements qui l'avaient obligée à se cacher comme une meurtrière. À cause de ses parents, elle avait dû mentir à son employeur et s'absenter de son travail pour une période indéterminée, car il était hors de question d'aller se jeter dans la gueule du loup pour ensuite se voir enfermer dans un institut psychiatrique. Qu'aurait-elle fait sans la présence de Guillaume, ce pur étranger qui était venu à son secours? Cet homme, qui l'avait accueillie sous son toit en sachant que Rosémie et Julien voulaient la faire interner, s'était placé en conflit d'intérêts avec son employeur, puisqu'elle était recherchée par le SPVM.

Le regard fixé sur le large écran de la télévision éteinte, Éliissa repassa en mémoire les événements qui s'étaient déroulés depuis sa fugue. Lorsqu'ils avaient quitté le café *Sunset*, Guillaume avait pris congé pour l'accompagner au centre commercial *Les Promenades St-Bruno*, à Saint-Bruno-de-Montarville, afin qu'elle puisse y faire son

magasinage. Il avait agi prudemment en s'éloignant un peu de Montréal, question d'éviter de se retrouver nez à nez avec un collègue de travail ou un supérieur hiérarchique. À Saint-Bruno-de-Montarville, faibles étaient les chances pour qu'il rencontre une connaissance. Pour le moment, les médias n'avaient pas encore diffusé la photo d'Élissa, qui se doutait bien que Rosémie et Julien se gardaient une certaine réserve pour ne pas nuire à son nouvel emploi. Les policiers de la division sud ne constituaient donc pas un danger pour eux. Du moins, pas dans l'immédiat. Fidèle à sa parole, l'enquêteur avait payé tous ses vêtements et articles personnels.

Afin de se ramener dans l'instant présent, Élissa secoua la tête. Qu'allait-elle devenir ? Devait-elle essayer de raisonner ses parents ? Sa mère pouvait se montrer plutôt flexible dans ses opinions, mais son père défendait les siennes comme un guerrier implacable ! Quels étaient les bons gestes à poser ? Les meilleures décisions à prendre ? Elle ne pouvait quand même pas se cacher chez Guillaume Saumier pour l'éternité ! Mais elle ne pouvait pas non plus imaginer être internée. Comme son histoire était plus qu'invraisemblable pour le commun des mortels, s'il fallait en plus qu'elle se retrouve entre les mains de psychiatres, ceux-ci refuseraient assurément de la laisser en liberté après l'avoir entendu affirmer être victime de menaces de mort de la part d'un ami imaginaire. Elle en était plus que consciente et pourrait certainement dire adieu à sa carrière. Sans compter qu'on l'obligerait à ingurgiter des médicaments et... Elle refoula ses pensées, refusant de s'imaginer attachée sur un lit d'hôpital avec une camisole de force !

Guillaume lui avait conseillé de prendre quelques jours pour décanter tout ça, avant de lui assurer que les solutions viendraient d'elles-mêmes. C'était sage. Beaucoup plus que d'anticiper les pires scénarios, comme elle le faisait actuellement.

Bien malgré elle, son cauchemar de la nuit précédente remonta à la surface. Depuis son réveil, ce matin, elle n'arrivait pas à chasser de sa tête les images troublantes de ce rêve. Que se serait-il passé si cette force inconnue ne l'avait pas propulsée en arrière ? La pauvre avait l'impression de s'être trouvée au même endroit que Mathias, de s'être réellement téléportée jusqu'à lui par le biais de la pensée. Ou plutôt, d'un voyage astral. Ça devait être ça, car elle était trop émotive dans son rêve ! Sans la présence de Mathias, elle était une vraie loque humaine, que ce soit dans ses rêves ou dans la réalité.

Si elle avait eu accès à un ordinateur ou à son cellulaire, elle aurait pu faire des recherches sur le sujet. Or, son téléphone était resté chez elle et il n'y avait pas d'ordinateur à sa portée. Du moins, elle n'en avait pas vu au rez-de-chaussée ni dans la chambre d'amis, et elle n'osait pas fouiller les autres pièces de la maison en l'absence du propriétaire. Il lui était donc impossible, pour le moment, d'en apprendre davantage sur le voyage astral. Néanmoins, elle demeurerait certaine qu'elle n'avait pas rêvé. La nuit dernière, Mathias et elle avaient fort probablement vécu un autre type de connexion.

Le regard de la jeune femme se porta sur l'horloge murale qui indiquait onze heures. Il était grand temps qu'elle se douche, s'habille, et qu'elle songe à une façon de se sortir de ce guêpier. Le support de son hôte était inespéré, mais sa situation était loin d'être réglée; une menace planait sur elle, beaucoup plus grave que l'internement dans un asile. Mathias avait-il vraiment l'intention de la tuer?

Tout en s'interrogeant, Éliッサ se leva du confortable canapé pour se diriger vers l'escalier, qu'elle gravit lentement. En atteignant la quatrième marche, une étrange vibration traversa tout son être. Elle se figea avant que son pied gauche n'atteigne la cinquième marche et sa main se crispa involontairement sur la rampe en bois. Elle n'eut guère le temps de se questionner sur ce qui se passait que dans sa tête, résonnaient des mots redoutables.

« J'arrive, Éli ! Je viens chercher ce qui m'appartient ! »

Aussitôt, son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine et elle fut traversée d'une vive émotion. La peur. Oui, c'était bien la peur que lui inspirait désormais Mathias ! Elle le craignait tellement, en cet instant, que cette fois, elle n'avait aucune envie de lui parler pour essayer de le raisonner. Refusant d'entendre ses menaces, elle plaqua les mains sur ses oreilles et courut jusqu'à la chambre d'amis où elle s'enferma. Dès que la porte fut refermée, elle s'y adossa, non sans se trouver complètement illogique de fuir une voix dans sa tête. Son âme jumelle ne pouvait pas la voir, ne pouvait pas la toucher, ne pouvait pas la... tuer ! Il était à des milliers de kilomètres de Montréal et ne savait même pas qu'elle était dans cette maison de Westmount. Qu'est-ce qu'elle avait à craindre ? Mathias se trouvait seulement quelque part dans ses énergies et de ce fait, il ne pouvait lui faire aucun mal. Du moins, pour le moment.

Élissa inspira et expira lentement, en se répétant que Mathias n'avait aucune emprise réelle sur elle. Elle marcha jusqu'à la fenêtre, appuya ses mains contre le rebord et leva la tête vers le ciel nuageux tout en se concentrant sur sa respiration. Les battements de son cœur se calmèrent alors petit à petit, et tout son corps se détendit. Maintenant qu'elle pouvait raisonner normalement, elle s'interrogea sur ses réactions. La nuit d'avant, elle était prête à affronter Mathias. Elle... Affronter ? Le mot n'était pas approprié, car dans son rêve, elle ne ressentait aucune animosité entre eux. Elle n'avait pas eu peur en voyant Mathias. Pourquoi réagissait-elle complètement à l'opposé, aujourd'hui ? Parce qu'il venait de la menacer ? Si seulement elle pouvait comprendre ce qui avait amené son grand ami à croire que s'il la tuait, il pourrait récupérer sa partie d'âme intellectuelle. Nulle part sur Internet elle n'avait trouvé d'information à ce sujet. En toute logique, il lui paraissait impossible d'échanger ou de fusionner sur terre des parties d'âme qui s'étaient vraisemblablement séparées dans le monde cosmique. Alors, même si Mathias lui enlevait la vie, il ne pourrait pas reprendre sa partie d'âme. Il devait mourir lui aussi pour que leurs âmes fusionnent et qu'ils puissent récupérer leur partie manquante. Élissa fut surprise par ses propres déductions, qui lui apparaissaient cependant des plus logiques. Mais d'où lui venaient ces connaissances ? Y avait-il la moindre cohérence dans ce qu'elle avançait ? Cohérence ? Pouvait-on vraiment associer le rationnel au monde spirituel ?

Une certaine assurance la gagna lorsqu'elle se dit que Mathias devrait mourir lui aussi pour reprendre sa partie d'âme. Le savait-il ? Avait-il des idées suicidaires ? Sûrement pas. Elle se souvenait très bien qu'il lui avait dit vouloir une vie meilleure. Il tenait donc à vivre. Dans ce cas, elle devait absolument lui parler et lui faire comprendre qu'il n'obtiendrait rien si elle décédait. Elle devait à tout prix lui confier ses théories du monde cosmique et terrestre. C'était trop logique. L'âme incarnée de Mathias ne pouvait pas fusionner avec sa partie d'âme intellectuelle s'il la tuait, pas plus qu'il ne pourrait se libérer de sa partie d'âme émotionnelle. Ils devaient mourir tous les deux pour que le miracle se produise. Mais, plus que tout, Élissa devait lui faire comprendre que s'il mettait ses menaces à exécution, ses comportements répréhensibles lui vaudraient de lourdes conséquences.

Élissa se plaça au milieu de la pièce et fixa le plafond, comme elle le faisait si souvent quand elle s'adressait à son âme jumelle.

— Mathias, est-ce que tu m'entends ?

Elle répéta la question et la réponse fut la même : le silence absolu. Pourtant, elle ressentait bien que Mathias se trouvait dans ses énergies. L'ignorait-il délibérément ? Elle ferma les yeux et se concentra profondément sur les vibrations qui traversaient son corps. Un frisson parcourut ses avant-bras et elle eut la sensation qu'elle n'était pas seule. Mais elle n'ouvrit pas les yeux, car elle savait que ce qui se passait avait lieu à l'intérieur d'elle-même. Oui, Mathias était là, dans ses énergies, profondément connecté avec son âme. Sauf qu'il se moquait d'elle, c'était évident.

Mathias écrasa son mégot de cigarette avec la pointe de son soulier et jeta un regard impatient à sa montre. Six heures trente. Plus de trois heures d'attente avant que son avion ne décolle ! Il avait attendu ce moment toute sa vie et voilà que son souhait était sur le point de se concrétiser. Toutefois, les raisons qui motivaient ses gestes avaient grandement changé. Ce n'était pas pour prendre son âme jumelle dans ses bras qu'il s'envolait aujourd'hui vers Montréal. Non. C'était pour la tuer. Oui, il la tuerait. Pour réaliser ses rêves. Pour avoir une vie normale. Il la tuerait pour rendre Kiona heureuse et surtout, pour ne pas la perdre. Savourant d'avance sa victoire, il ne put s'empêcher de s'adresser à sa victime à voix haute.

— J'arrive, Éli ! Je viens chercher ce qui m'appartient !

Poussant devant lui sa valise grise sur roulettes, il franchit les portes de l'aéroport et se dirigea aux guichets d'enregistrement après avoir demandé des indications à deux reprises à des agents de sécurité. Même s'il mettait les pieds pour la première fois dans cet aéroport, il ignora complètement la beauté des nombreuses sculptures amérindiennes et des totems en bois qui ornaient les corridors et les différentes aires du vaste bâtiment. Il n'était centré que sur lui-même et son infâme but.

Une fois son enregistrement complété, il acheta un café et une brioche dans un restaurant, puis chercha des yeux un endroit pour savourer son déjeuner. N'en voyant aucun à proximité, il marcha autour des tables en poussant sa valise d'une main et en tenant ses articles

de l'autre, quand une jolie blonde début trentaine, assise seule à une table, lui fit signe de s'approcher. Mathias la rejoignit lentement tout en s'interrogeant. Se connaissaient-ils ? Une cliente ? Certainement pas ! Avec ce costume deux pièces et ses cheveux remontés en chignon, elle avait plutôt l'air d'une avocate.

— Tu sembles un peu perdu, lui dit-elle en anglais. Si tu cherches une place pour prendre ton déjeuner, tu peux t'installer ici. Les restaurants sont toujours bondés à cette heure-ci.

— Ah... euh... merci. C'est vraiment gentil, répondit Mathias dans la même langue en déposant son café et sa brioche sur la table. Tu sembles habituée à voyager.

— En effet. Mon travail m'amène aux quatre coins du monde et j'en suis passionnée.

— C'est indiscret de te demander ce que tu fais ? s'enquit Mathias en tirant sa valise près de lui.

— Je suis journaliste. Je pars aujourd'hui pour la France, pour assister à un grand concert.

— Hmm, intéressant, répliqua Mathias qui venait de prendre une bouchée de sa brioche à la cannelle.

— Et toi ?

— Je suis pompier, mentit-il spontanément pour ne pas perdre la face.

La jeune femme ouvrit la bouche pour parler, mais son cellulaire se mit à vibrer. Elle s'en empara rapidement, comme si elle attendait un appel urgent. Elle s'excusa avec un sourire contrit.

— Fais comme si je n'étais pas là, lança Mathias en portant son regard au loin et en mordant à nouveau dans sa pâtisserie.

Il prenait son gobelet de café quand la voix d'Élissa retentit soudainement dans sa tête.

« Mathias, est-ce que tu m'entends ? »

Et comment ! faillit-il répondre sur-le-champ, mais il se retint de justesse. Il ne pouvait certainement pas se mettre à parler à voix haute avec elle en présence d'une étrangère ! Il songea à s'éloigner de la table pour répondre à la jeune femme, mais avec tous ces gens autour de lui, on aurait tôt fait de le remarquer. Il but donc son café à

petites gorgées, dans l'attente que la journaliste finisse son appel pour poursuivre sa discussion avec elle.

Lorsqu'il entendit une nouvelle fois la voix d'Élissa, il continua de l'ignorer. Elle ne perdait rien pour attendre.

Élissa capitula. Mathias refusait de lui répondre. À quoi jouait-il donc ? Il était pourtant dans ses énergies puisqu'elle vibrait de vie ! Sans s'en rendre compte, elle crispa les deux poings, lorsque bien malgré elle, des pensées émergèrent de son esprit, tels des jets de gaz brûlant et des pierres jaillissant de leur cratère. Rosémie et Julien avaient refusé de croire à son histoire et l'avaient trahie depuis l'enfance, jusqu'à vouloir la faire interner ! Pour une raison qu'elle ignorait, ils lui avaient caché la vérité au sujet de son adoption, information qu'ils continuaient à nier même après qu'elle leur eut glissé la preuve sous les yeux ! Ses parents biologiques l'avaient abandonnée pour des motifs qu'elle ignorait. Chose certaine, ils ne l'aimaient pas, puisqu'ils n'avaient pas voulu d'elle ! Et maintenant, elle était en cavale parce que Mathias menaçait de la tuer et que sa famille demandait aux autorités de l'enfermer dans un asile !

Chacune des pensées qui se succédaient dans sa tête amplifiait une douleur qu'elle ressentait pour la première fois et qui lui déchirait le cœur. Puis, cette souffrance, qu'elle ne sut apaiser, se mua en une colère toute légitime. Sans qu'elle ne puisse retenir ses gestes, elle abattit ses paumes ouvertes contre le mur près de la fenêtre. Une fois. Deux fois. Trois fois.

En même temps, des images apparaissaient dans sa tête. On aurait dit des flashes, comme une télévision qui s'éteint et se rallume brusquement. Élissa vit Mathias assis à une table en compagnie d'une femme aux cheveux blonds tirés en arrière. Autour de lui, il y avait un va-et-vient continu de gens. Elle aperçut aussi une petite enseignes noire avec des écritures jaunes indiquant *C30*, puis une seconde sur laquelle elle pouvait lire : *Brioche Dorée*. Enfin, elle vit un grand totem en bois monté sur des pierres. Saisie par les images qui envahissaient son cerveau, elle se laissa glisser par terre et prit sa tête entre ses mains. Elle eut tout juste le temps de sentir une envie irrépressible de pleurer que toutes ses émotions l'abandonnèrent subitement.

Élissa eut l'impression de se réveiller à la suite d'un affreux cauchemar. Elle parcourut la pièce des yeux, regarda ses paumes rougies par les coups donnés sur le mur et prit conscience qu'elle était assise au sol, en tailleur. Puis, les dernières images de Mathias l'assaillirent à nouveau, sans toutefois qu'elle en ressente la moindre émotion.

Elle comprit qu'il n'était plus dans ses énergies et qu'il l'avait délibérément ignorée. Il ne voulait pas lui parler parce qu'il était en compagnie de cette femme. C'était logique. Combien de fois lui avait-elle fait la même chose ? Avait-il des visions d'elle, lui aussi ? Dans l'affirmative, allaient-elles lui permettre de la retrouver facilement ?

Élissa se releva lentement, sortit des vêtements neufs du placard et se rendit dans la grande salle de bain pour se doucher. Elle laissa l'eau chaude ruisseler sur son corps un long moment, tout en essayant de trouver la meilleure solution à ses problèmes. Cependant, elle n'arrivait pas à voir clair. Son cerveau était en ébullition et ses pensées s'agitaient en tous sens. En avant-plan de cette intense confusion mentale, une question tournoyait dans sa tête : l'internement ou la mort ?

Julien était furibond qu'Élissa ait réussi à échapper aux policiers. Lorsque ceux-ci s'étaient présentés chez sa fille, elle ne leur avait pas ouvert. Il était donc descendu dans le logement pour se rendre compte qu'il était vide. Avec agacement, il avait compris qu'elle avait filé à l'anglaise en laissant sa voiture dans l'entrée. Ni lui ni Rosémie ne s'étaient aperçus de sa fugue. Cherchant à comprendre ce qui l'avait motivée à s'enfuir, il songea que lorsqu'elle avait soupé en leur compagnie, le lundi soir, elle semblait avoir oublié l'épisode des analyses ADN et s'était comportée avec eux comme à l'accoutumée. Il lui paraissait donc logique de croire que c'est la présence des policiers qui l'avait fait fuir. Mais comment avait-elle su qu'ils étaient là pour elle ? La maison était très bien insonorisée et ils avaient parlé à voix basse pour s'assurer qu'elle ne les entende pas. L'unique explication, c'est qu'elle était montée au rez-de-chaussée et qu'elle avait entendu leur conversation. Pendant que les agents attendaient qu'elle parte pour la clinique, elle avait eu amplement le temps de prendre la poudre d'escampette par l'arrière. Julien ne voyait aucune autre hypothèse pour expliquer sa disparition. Élissa ne s'était quand même pas fait enlever par des extra-terrestres au cours de la nuit, même si elle avait le don de raconter des bizarreries qui n'avaient ni queue ni tête.

Le couple se doutait bien que dans les circonstances, Élissa ne se rendrait pas à son travail, mais Julien avait quand même transmis l'adresse de son employeur aux policiers et celle du chalet à Saint-Georges-de-Clarenceville. Après vérification, on avait informé les parents que leur fille ne se trouvait à aucun des deux endroits.

Rosémie et Julien avaient aussi tenté de la joindre sur son téléphone portable, mais avaient entendu la sonnerie qui provenait du logement au sous-sol. Élissa ne l'avait donc pas pris avec elle. Ils s'étaient dit qu'elle finirait par comprendre leurs préoccupations et qu'elle reviendrait avec de bonnes intentions, dont celle de se faire soigner par des spécialistes plus compétents que son psychiatre. Elle était si intelligente ! Cependant, après quarante-huit heures sans nouvelles d'elle, ils se retrouvaient aux prises avec une panoplie d'émotions, passant de l'indignation à la colère, de la colère à l'affolement, de l'affolement à la culpabilité, de la culpabilité à l'inquiétude.

Ne sachant où la chercher, c'est l'angoisse la plus profonde qui poussa Julien à se donner un ultimatum. Si Éliッサ ne leur donnait pas signe de vie avant vendredi, il donnerait le feu vert au SPVM pour lancer un avis de recherche et diffuser sa photo dans les médias. Rosémie et lui ne reconnaissaient plus leur fille depuis un certain temps et redoutaient qu'elle puisse avoir posé un geste fatal. Avec tous les propos incohérents qu'elle leur avait tenus, elle représentait assurément un danger pour elle-même. Ses pensées n'étaient plus rattachées à la réalité. Il leur était pénible de regarder la vérité en face, mais leur fille était très malade mentalement. S'ils ne faisaient rien, qui d'autre viendrait à son secours ?

Julien insista pour que sa femme appelle Daphnée Vaillant. Cette dernière vivait peut-être à Québec, mais Éliッサ l'avait visitée là-bas à quelques reprises. Elle pouvait certainement s'y trouver. Or, Daphnée sembla vraiment sincère lorsqu'elle affirma qu'elle n'avait pas eu la visite de son amie depuis l'automne dernier.

— Il ne lui est rien arrivé, j'espère ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, bien sûr que non, s'empessa de la rassurer Rosémie. C'est juste que... elle a recommencé à avoir des hallucinations et nous avons un peu insisté pour qu'elle consulte un autre psychiatre.

— O.K. Je comprends, maintenant, dit Daphnée en reprenant son calme. Elle a peut-être seulement besoin de prendre ses distances pour réfléchir à votre proposition ? Elle n'est pas au chalet familial ?

— Non. Nous avons vérifié, indiqua Rosémie qui préférait ne pas parler de l'ordonnance du tribunal qui se trouvait entre les mains des policiers.

— Depuis quand n'est-elle pas rentrée ?

— Elle est partie mardi matin et nous n'avons pas eu de nouvelles depuis, répondit Rosémie. Nous comprenons qu'elle veuille avoir du temps pour elle seule, mais... c'est très inquiétant. Nous avons pensé, Julien et moi, qu'elle était peut-être chez toi.

Silence à l'autre bout du fil. Un tableau des plus romanesques venait de prendre naissance dans l'esprit rêveur de Daphnée. La dernière fois qu'elle avait parlé avec Éliッサ sur *Skype*, cette dernière semblait faire preuve de plus d'ouverture d'esprit sur la possibilité que Mathias existait. Daphnée en avait été agréablement surprise. Éliッサ

avait-elle enfin compris qu'il était son âme sœur ? Était-elle partie à sa recherche ? Toutefois, hors de question que Daphnée partage ses questionnements avec les parents de son amie. Elle connaissait l'entêtement de Julien et Rosémie Lacoste, puisqu'Élissa l'avait souvent mise au parfum. Elle savait donc qu'elle n'arriverait pas à leur faire voir une autre vérité, car selon eux, leur fille était schizophrène.

— Daphnée ?

— Excusez-moi, Rosémie, je suis au travail et j'ai été déconcentrée, mentit la jeune femme pour la bonne cause.

— Je suis désolée de te déranger...

— Non, ça va. Mais je ne peux malheureusement pas vous aider. J'aimerais ajouter qu'Élissa est mon amie et que même si elle m'appelait pour me faire part de l'endroit où elle se trouve, je garderais le secret. Par contre, si je lui parle, je vous le dirai pour que vous cessiez de vous inquiéter.

Rosémie remercia son interlocutrice et raccrocha, incapable de s'empêcher de pleurer. Par sa faute et celle de Julien, Élissa demeurerait introuvable depuis maintenant deux jours. Et s'il lui était arrivé quelque chose d'irréparable ? Mon Dieu ! Qu'avaient-ils fait à leur enfant ?

La banque de données du SPVM ne contenait aucun individu du nom de Mathias Boissonneault né le 5 juin 1988, et ce, dans tout le Canada. Donc, si le Mathias en question existait, il n'avait pas de permis de conduire. Comme son nom ne figurait nulle part dans le système policier du pays, cela signifiait qu'il n'avait jamais fait de signalement pour quoi que ce soit : un chien perdu, un chat retrouvé, une bicyclette volée, un voisin tapageur, etc. De plus, personne n'aurait jamais porté plainte contre lui. Il serait un citoyen exemplaire qui voyageait à pied, à vélo, ou par le biais du transport en commun. Pourtant, Éliissa Lacoste le décrivait comme un être impulsif et colérique qui s'en serait pris physiquement à deux jeunes femmes en l'espace de quelques semaines. Impossible. L'une d'elles l'aurait assurément rapporté aux autorités. À moins qu'il les ait tuées et que les deux crimes ne fussent pas encore résolus, mais ce scénario était un peu trop poussé.

Assis à son bureau devant son ordinateur, Guillaume fixait l'écran en se massant les tempes. Ça ne tenait pas debout. Si Mathias Boissonneault était le personnage que lui décrivait la docteure Lacoste, il était inconcevable que son nom ne figure pas dans les banques de données nationales. Il écrivit sur une feuille de sa tablette lignée le peu de possibilités qui se présentaient à lui. La première : l'individu vivait à l'extérieur du Canada. La deuxième : il n'existait pas. La troisième : il avait eu assez de chance pour ne s'être jamais fait arrêter.

L'enquêteur aurait tout donné pour raturer à l'encre noire sa deuxième hypothèse. Il voulait croire la docteure Lacoste, parce qu'il avait vu de ses propres yeux ses changements de personnalité et d'émotivité. Mais encore là, il n'était pas psychiatre. Existait-il une maladie mentale qui rendait une personne tantôt apathique, tantôt énergique ? Et dont la personne qui en souffrait était en même temps assez intelligente pour détenir un baccalauréat en médecine ?

Guillaume se concentra profondément sur les échanges qu'il avait eus avec la jeune femme au café *Sunset*. Y avait-il une information, un détail qu'elle lui avait mentionné qui le mènerait à une piste devant lui permettre de trouver Mathias Boissonneault ? Ils n'avaient jamais communiqué autrement que par la télépathie, lui avait-elle dit. Avec l'arrivée de l'Internet, Éliissa avait fait des recherches, mais

n'avait pas réussi à retracer son âme jumelle. Du moins, elle n'avait pas trouvé un Mathias Boissonneault de son âge. Durant toute sa jeunesse, elle n'avait jamais rien fait pour tenter de contacter ce personnage dans le monde réel, que ce fût par courrier ou par téléphone. Pourquoi ? Un simple appel aurait permis de démontrer à tous que Mathias Boissonneault existait ! Comme elle était supérieurement intelligente, ce n'était donc pas par manque d'intellect qu'elle ne l'avait pas fait. Selon les propos de la jeune femme, les parents de Mathias étaient également convaincus qu'Élissa Lacoste n'était pas réelle. Ils étaient amis, ils étaient complices, ils étaient confidents, mais ni l'un ni l'autre n'aurait jamais entrepris de démarches pour prouver à l'autre qu'il existait. Pourquoi ?

L'enquêteur nageait dans le mystère face à ces questionnements et, avant de se noyer littéralement, il se devait d'interroger la personne concernée. Il s'empara donc du téléphone sur son bureau et signala le numéro de sa résidence, en souhaitant que son invitée réponde. Il dut s'y prendre à trois reprises avant que celle-ci décroche.

— Allo ?

— Bonjour, docteur Lacoste, ici Guillaume.

— Je n'osais pas prendre l'appel, mais j'ai fini par comprendre que c'était sûrement vous lorsque j'ai vu votre numéro privé sur l'afficheur.

Évidemment, pensa Guillaume. Quand on appelle du poste de police, tous les numéros de téléphone sont confidentiels.

— Je voulais vous transmettre les résultats de mes recherches, commença-t-il. En fait, il n'existe pas de Mathias Boissonneault né le 5 juin 1988 dans la base de données.

Pour ne pas donner l'impression à la docteur qu'il ne la croyait pas, il ajouta :

— Pensez-vous qu'il puisse vivre à l'étranger ?

— Je n'en ai aucune idée. Comme je vous l'ai mentionné, il m'a toujours dit qu'il habitait Vancouver, mais on ne s'est pas parlé pendant longtemps.

— Dans tout le système, je n'ai trouvé aucune information à son sujet.

— Comme s'il n'existait pas, lâcha Éliissa en devinant un sous-entendu dans les propos de son hôte.

— Docteur Lacoste, j'aimerais comprendre pourquoi ni vous ni Mathias n'avez tenté de prouver à vos parents ou à vous-mêmes l'existence de l'un et l'autre...

La réponse d'Éliissa n'arriva pas tout de suite. Guillaume craignit d'abord de l'avoir froissée, puis se souvint qu'elle ne ressentait rien.

— Je me disais que si vous l'aviez fait, se reprit-il, vous ne seriez pas en cavale aujourd'hui.

— Votre question est très légitime, monsieur Saumier, convint Éliissa. En ce qui me concerne, mes parents ont accueilli Mathias comme s'il faisait partie intégrante de la famille. Il n'a jamais été question de devoir leur prouver son existence. Du moins, jusqu'à tout récemment. Toutefois, il ne faut pas oublier que je n'ai plus reparlé de Mathias pendant presque dix ans. Que ce soient les spécialistes en santé mentale ou mes parents, personne n'a jamais fait de requête pour essayer de savoir s'il existait ou non. Le diagnostic de schizophrénie a été inscrit à mon dossier médical, même si mes tests étaient tous normaux. Cela semblait suffire à tout le monde, moi y compris.

— Je vois, répliqua Guillaume qui trouvait que les explications de la jeune femme étaient remplies de bon sens. Et pour Mathias ? Savez-vous comment réagissaient ses parents face à vous ? Que savez-vous d'eux ? Connaissez-vous leur nom ? Leur profession ?

— Sa mère est psychologue et selon ce que Mathias me disait, elle croyait elle aussi à une amie imaginaire. Vers l'âge de dix ans, il a cessé de leur parler de moi. Nous étions des enfants, des adolescents. Vous savez autant que moi, monsieur Saumier, que quand on est jeune, on vit notre propre vie. Ce que pensent nos parents nous importe peu.

Guillaume dut admettre une fois de plus que ces propos étaient logiques, sensés et précis. Si précis, qu'une question surgît spontanément dans son esprit.

— Docteur Lacoste, avez-vous dit que la mère de Mathias est psychologue ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Jacinthe. Je ne me souviens pas que Mathias m'ait déjà dit son nom de famille.

— Et son père ?

— Simon. Il est policier militaire. Simon Boissonneault, je présume.

L'enquêteur nota ces informations et remercia Éliissa avant de raccrocher. Puis, il se concentra sur ses nouvelles recherches. Grâce à l'aide d'un ami et partenaire de la GRC à Westmount, il put localiser un dénommé Simon Boissonneault avant la fin de l'après-midi. Caporal à la Gendarmerie royale du Canada, Détachement de Burnaby, il résidait à Vancouver. Aujourd'hui semi-retraité, il serait âgé de soixante ans et demeurerait toujours au même endroit, plus précisément sur l'avenue Bainbridge, à Burnaby. Guillaume avait également obtenu son numéro de téléphone.

Plus que satisfait de ces trouvailles, il se félicitait d'avoir fait confiance à son intuition. Ces informations semblaient concorder avec celles que lui avait révélées Éliissa Lacoste. Ne lui restait plus qu'à confirmer qu'il s'agissait bien du père de Mathias. Anxieux de connaître la réponse, il composa le numéro que son collègue lui avait transmis. Au lieu de se préparer un scénario pour amorcer la conversation, il décida de se laisser guider par son instinct, comme il le faisait la plupart du temps. À la deuxième sonnerie, une voix féminine lui répondit.

— Oui, bonjour ?

— Bonjour, j'aimerais parler à Mathias, demanda-t-il d'un ton plus amical que professionnel.

— Oh ! Mathias ne demeure plus avec nous depuis longtemps. À qui ai-je l'honneur ?

Guillaume se figea une seconde en se faisant confirmer l'existence d'un Mathias chez ce Simon Boissonneault de Vancouver. Il se reprit néanmoins rapidement.

— Êtes-vous sa mère ?

— Oui.

— Ah, d'accord ! Je suis un ami de votre fils, mais on ne s'est pas vu depuis l'école secondaire.

— Alors, dans ce cas, je comprends ! s'exclama la voix avec convivialité. Mathias habite avec sa compagne depuis presque dix ans.

— Il vit toujours à Vancouver ?

— À Burnaby, précisa-t-elle. Si vous me laissez vos coordonnées, je pourrais les lui transmettre pour qu'il vous contacte.

— J'en serais très heureux, remercia Guillaume de sa voix chaude et radiophonique. Mais pour être certain que nous parlons bien de la même personne, vous êtes Jacqueline, n'est-ce pas ?

« Ne pas être trop exact pour que cela ne paraisse pas trop louche », songea l'inspecteur.

— Vous n'êtes pas loin, rigola la femme. C'est Jacinthe.

— Ah ! Jacinthe ! Oui, je me souviens, maintenant, feignit Guillaume en profitant de cette belle ouverture pour poursuivre son jeu. Je me souviens aussi que Mathias m'avait mentionné que vous travailliez dans le domaine de la santé. Attendez... vous ne seriez pas nutritionniste ?

— Je suis effectivement dans le domaine de la santé, mais en santé mentale. Je suis psychologue.

Jacinthe répondait sans la moindre méfiance aux questions de son interlocuteur, qui décida de pousser l'audace encore un peu.

— Donc, c'est votre mari qui est nutritionniste.

— Mon Dieu, non ! rétorqua Jacinthe en lâchant un rire joyeux. Si vous connaissiez Simon, vous ne le verriez pas dans ce rôle. Il est policier militaire.

— Je suis complètement dans le champ, alors ! s'exclama Guillaume en riant à son tour.

Aucun doute qu'il était au bon endroit. Simon Boissonneault, policier militaire, et Jacinthe, psychologue, étaient selon toute vraisemblance les parents de Mathias Boissonneault. Éliisa Lacoste disait vrai ! Bon sang ! Et maintenant, il lui fallait mettre un terme à cette conversation, question de ne pas semer de soupçons.

— Bon, étant donné que je suis bien chez les parents de Mathias, je peux vous laisser mes coordonnées ?

— Bien sûr ! Juste un moment, je vais prendre un stylo et...

— Allo ? Vous êtes toujours là ? interrompit Guillaume en feignant de ne plus entendre la dame.

— Oui, je suis...

— Allo ? Madame ? reprit le policier comme si la communication avait été coupée.

— Oui, je...

— Allo ?

Sur ce dernier mot, Guillaume mit fin à l'appel et se renversa dans sa chaise, son téléphone en main. Il n'en revenait pas. Éliissa Lacoste avait vraiment un don de télépathie et Mathias Boissonneault n'était pas un ami imaginaire ! Et puisqu'elle pouvait vraiment communiquer par la pensée, comment ne pas croire à son histoire à propos des âmes jumelles ? Son âme émotionnelle manquante faisait en sorte qu'elle ne pouvait pas exprimer ni ressentir ses émotions lorsqu'elle n'était pas dans les énergies de Mathias Boissonneault. Oui, c'était illogique. Oui, c'était aberrant. Oui, c'était complètement abracadabrantesque. Mais ce que le détective venait de vivre le poussait à croire en l'impossible.

L'homme ferma son ordinateur et quitta son bureau, pressé d'aller annoncer la bonne (ou mauvaise ?) nouvelle à la docteure Lacoste. Car selon toute vraisemblance, Mathias Boissonneault avait menacé de mettre fin à ses jours.

Dans le salon de sa grande et chic maison de Burnaby, Jacinthe Dugas était assise sur le bout d'un fauteuil blanc, son téléphone sans fil en main. Il y avait eu un problème avec la communication, mais l'ami de Mathias rappellerait sûrement d'une minute à l'autre pour qu'elle puisse prendre ses coordonnées. C'est le moment que choisit Simon pour faire irruption dans la pièce avec un café fumant et le journal du jour.

— Tu attends un appel ? questionna-t-il en allant s'écraser dans son confortable *La-Z-Boy* noir.

— En quelque sorte. Un ami de Mathias a téléphoné et au moment où je prenais ses coordonnées, la communication a coupé. J'attends qu'il rappelle.

— Pourquoi ne le fais-tu pas toi-même ?

— C'était un numéro privé.

— Et pourquoi a-t-il appelé ici et non pas chez Mathias ?

— C'est un ami du secondaire.

— Tu as vraiment cru ça ? s'étonna Simon en regardant son épouse par-dessus ses lunettes.

— Je ne vois pas ce qu'il y aurait d'impossible, répliqua Jacinthe, soudainement sur la défensive.

— Notre fils n'avait qu'un seul ami à l'école secondaire et c'est Craig Jamieson, lui rappela Simon. D'ailleurs, ils n'ont jamais rompu leur lien, tu le sais autant que moi. Je ne comprends donc pas pourquoi il appellerait ici pour parler à Mathias, puisqu'ils se visitent régulièrement.

— Tu as raison, admit Jacinthe, l'air de se trouver bien naïve. Il semblait si convaincant que...

— J'espère que Mathias ne s'est pas fourré dans le pétrin encore une fois.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Tu le connais autant que moi, lâcha Simon avec lassitude. Il a toujours eu le don de se mettre les pieds dans les plats.

— Plus maintenant. Il veut retourner aux études, reprendre sa vie en main et...

— Et nous lui avons avancé cinq mille dollars en lui faisant confiance, interrompit Simon. Puis voilà maintenant qu'un inconnu qui bloque son numéro de téléphone appelle ici en se faisant passer pour un ami du secondaire. Ce n'est pas de bon augure. À quoi servira vraiment cet argent ?

L'inquiétude s'empara de Jacinthe. Son mari avait toujours eu le nez fin. D'autant plus qu'il connaissait leur fils beaucoup mieux qu'elle.

— Je vais lui téléphoner, décida-t-elle. Il pourra sûrement nous dire de qui il s'agit. Peut-être qu'il avait vraiment d'autres amis, qui sait ?

— Comme s'il ne mentait jamais ! maugréa le père.

Jacinthe appela d'abord Mathias sur son cellulaire, mais n'obtint aucune réponse. Elle composa donc son numéro résidentiel et entendit Kiona lui répondre dès la première sonnerie, comme si elle était assise sur le téléphone.

— Bonjour, Kiona, c'est Jacinthe. Est-ce que Mathias est là ?

— Non, répondit laconiquement la jeune femme.

— Doit-il rentrer bientôt ?

— Je l'ignore.

— Est-ce que tout va bien ? s'empressa de demander Jacinthe après avoir détecté une certaine nervosité dans la voix de sa belle-fille.

— Je présume que oui, répondit cette dernière avec honnêteté.

— Sais-tu où se trouve Mathias, actuellement ?

Jacinthe ne vit pas Kiona rouler les yeux vers le ciel en secouant la tête. Celle-ci détestait mentir, encore moins à ses proches, et surtout pas à Jacinthe qu'elle considérait davantage comme une mère qu'une belle-mère. Mais voilà que Mathias la plaçait dans une situation délicate. Comment contourner cette question sans inquiéter ses beaux-parents ni s'enfoncer dans le mensonge ?

— Je ne lui ai pas parlé, aujourd'hui, inventa-t-elle après avoir rapidement réfléchi. Il m'a laissé une note disant qu'il reviendrait bientôt.

— Bientôt ? répéta Jacinthe. Depuis quand est-il parti ?

— Depuis ce matin, mais je ne sais pas à quelle heure. Il était sûrement très tôt, car je me suis réveillée à sept heures et il n'était pas ici.

— Tu n'as vraiment aucune idée de l'endroit où il est allé ? insista Jacinthe d'un ton quelque peu dubitatif.

— ...

— Kiona, je suis inquiète. Où est Mathias ?

— À Montréal, avoua la jeune femme.

— À Montréal ! s'exclama Jacinthe en écho. Comment s'est-il rendu là-bas ?

— En avion.

— Mais... pour y faire quoi ? Ce n'est certainement pas en lien avec son retour aux études !

— Quel retour aux études ? interrogea spontanément Kiona qui en l'espace d'une seconde aurait tout donné pour pouvoir ravalier sa question.

Elle venait de comprendre que Mathias s'était servi de ce mensonge pour soutirer de l'argent à ses parents. Et elle l'avait en quelque sorte trahi !

— Tu n'étais pas au courant de ses projets ? s'étonna Jacinthe.

— Il souhaitait peut-être me faire la surprise, essaya de se rattraper Kiona. Mathias est parfois si cachottier.

— Tu ne connais vraiment pas le motif de son voyage à Montréal ?

— ...

— Kiona, je t'en prie. Nous avons reçu un appel étrange pour Mathias et on essaie de comprendre ce qui se passe.

— Qui a appelé pour lui ? demanda Kiona, la voix tremblante, certaine qu'il s'agissait d'Élissa.

— Un homme. Il a prétendu être un ami du secondaire de Mathias, mais au moment où j'allais prendre ses coordonnées, la communication a coupé. Fait étrange, il n'a pas rappelé et l'appel provenait d'un numéro privé. Alors, Simon pense que c'est louche.

— C'est ce que je crois aussi, convint Kiona. Mathias n'a jamais eu un seul autre ami que Craig. Et il appelle ici quand il veut lui parler.

— C'est ce que Simon m'a fait remarquer. Donc, tu ne sais vraiment pas ce qu'il est allé faire à Montréal ?

Jacinthe put entendre le long soupir de résignation lâché par son interlocutrice, qui finit par passer aux aveux.

— Il cherche Élissa, avoua-t-elle du bout des lèvres.

— Élissa ? s'exclama Jacinthe, grandement surprise. Élissa... son amie imaginaire ?

— Mathias est persuadé qu'elle existe, qu'elle est devenue médecin et qu'elle travaille dans une clinique à Montréal.

— Mais voyons ! Ça n'a aucun sens ! se récria Jacinthe. Depuis quand a-t-il relancé cette histoire ? J'étais certaine que cette phase était terminée depuis longtemps !

— Je le croyais aussi. Mais pour tout te dire, son comportement était bizarre au cours des dernières semaines.

Jacinthe porta sa main libre à sa bouche et secoua la tête avec tristesse.

— Ma pauvre enfant, tu aurais dû m'en parler. J'aurais pu faire quelque chose pour l'aider.

—J’espérais que ce serait passager, que ça lui passerait. Puis j’en suis arrivée à me dire que s’il lui fallait aller à Montréal pour exorciser Éliissa et la sortir pour de bon de sa vie, je ne l’en empêcherais pas.

—C’est donc pour faire ce voyage qu’il nous a demandé de l’argent ?

—Je suis désolée, Jacinthe, je...

—Ce n’est pas ta faute, Kiona, coupa doucement Jacinthe. Nous savons bien à quel point tu te démènes pour notre fils. Nous réglerons ça avec lui à son retour.

Cela dit, elle mit fin à la conversation et serra le combiné entre ses doigts. Ses yeux remplis de chagrin rencontrèrent le regard sévère de son mari.

—Notre fils est parti à Montréal pour...

—J’ai tout saisi, interrompit Simon, complètement dépassé. Ce ne sera pas la première fois qu’il nous déçoit et qu’il nous ment. Il n’a jamais su éviter les embrouilles, celui-là !

—Ce n’est pas sa faute, Simon, le défendit Jacinthe. Mathias a un TDAH et un trouble de la personnalité. C’est pour cette raison qu’il a des problèmes à établir des liens avec les autres, des difficultés à gérer le stress et qu’il agit avec autant d’impulsivité. Mais il n’est pas méchant.

—C’est un adulte, il n’a plus quinze ans. Il nous a menti délibérément pour nous soutirer de l’argent. C’est impardonnable !

—Je comprends que tu te sentes floué, Simon, reprit Jacinthe en se levant pour s’approcher du fauteuil de son mari, mais je t’en prie, sois clément envers ton fils. Il ne s’est pas acheté de la drogue et n’a pas dépensé cet argent dans des jeux de hasard. Il a besoin de notre aide financière parce que dans son esprit malade, Éliissa vit vraiment à Montréal et il veut confirmer ce fait.

—La réalité va le frapper de plein fouet, rétorqua Simon.

—Je sais. Mais nous ne pouvons rien faire, sinon attendre son retour.

À Westmount, dans la maison de Guillaume Saumier, Éliissa mettait le couvert tandis que son hôte retirait du four une lasagne aux épinards qu'elle avait concoctée. Après les dernières informations obtenues au sujet de Mathias, elle avait bien essayé de se changer les idées avec un peu de lecture ou une émission de télévision, mais sans succès. La cuisine, par contre, était une recette gagnante, car elle parvenait à s'y concentrer en oubliant tout le reste. Elle avait donc passé la journée dans un état apathique en se disant qu'au souper, elle raconterait tout à Guillaume. Il le fallait pour qu'il l'aide à trouver des solutions à ses problèmes et qu'elle puisse retourner à sa vie le plus rapidement possible.

La jeune femme ne s'attendait certes pas à ce que le détective la croie sur parole, mais le fait qu'il l'écoutât en lui accordant une certaine crédibilité était plus que suffisant. Elle avait découvert chez lui une belle ouverture d'esprit, puisqu'il n'avait jamais contredit la possibilité qu'elle puisse avoir fait un voyage astral, de même qu'il ne cherchait pas à nier son lien télépathique avec Mathias. Et qu'il se dise prêt à l'aider pour qu'elle échappe à l'internement était providentiel.

— Il s'est encore passé un événement, aujourd'hui, avec Mathias, commença-t-elle dès qu'ils furent attablés.

Guillaume, qui versait du vin dans les verres, lui jeta un rapide coup d'œil. Il avait attendu ce moment toute la journée, anxieux de raconter à son invitée la conversation qu'il avait eue avec la mère de Mathias, mais manifestement, la docteure Lacoste avait besoin de lui confier quelque chose. Viendrait ensuite son tour. Il déposa la carafe en cristal sur la table et s'empara d'un petit pain chaud.

— Racontez-moi, dit-il en le beurrant.

— J'ai entendu sa voix, ce matin. Il s'adressait à moi et disait qu'il arriverait bientôt pour prendre ce qui lui appartient.

Guillaume s'apprêtait à déposer son couteau, mais suspendit son geste, les sourcils froncés.

— A-t-il précisé ce dont il s'agissait ?

— Non, mais je le sais, répondit Éliissa. Sa partie d'âme intellectuelle. Et pour y arriver, il doit me tuer.

— C'est ce qu'il vous a dit ?

—Pas aujourd’hui, mais quand vous êtes passé à la clinique la première fois pour faire enlever vos points de suture.

—Quels ont été ses mots ? C’est très important de vous en souvenir avec le plus d’exactitude possible, docteur Lacoste.

Élissa prit le temps de bien réfléchir, jusqu’à revivre mentalement ce moment où Mathias avait menacé de la tuer.

—Il m’a dit : *Je veux me délivrer de ta partie d’âme, Éli, et reprendre la mienne*. Il m’a demandé si je le mettais au défi quand je lui ai répondu qu’il ne ferait jamais une chose pareille. Je n’oublie pas non plus qu’il m’a déjà assuré que s’il lui fallait éliminer toutes les femmes qui me ressemblaient pour me retrouver, il le ferait. Et je l’ai vu en maltraiter au moins deux, dont l’une avait de longs cheveux bruns bouclés comme les miens. Il m’apparaît clair qu’il a l’intention de me faire du mal.

Guillaume but une gorgée de vin. Encore une fois, sa logique lui faisait obstacle quant à l’aide qu’il voulait apporter à la jeune docteur. Même s’il savait désormais que Mathias Boissonneault existait bel et bien, jusqu’à quel point devait-il prendre au sérieux cette menace de mort quand il s’agissait de reprendre une partie d’âme ?

—Il est probablement déjà arrivé à Montréal à l’heure qu’il est, poursuivit Élissa devant son silence.

—Comment le savez-vous ?

—J’ai eu une autre vision. Mathias semblait être dans un aéroport ou une gare.

—Quand avez-vous eu cette vision ?

—Ce matin, vers neuf heures trente.

—Qu’est-ce que vous avez vu, exactement ?

Élissa décrivit les lieux qu’elle avait vus et le silence obstiné de Mathias après l’avoir avertie qu’il s’amenait à Montréal.

—Est-ce qu’il connaît l’adresse de votre domicile ?

—Non. Il sait seulement que j’habite Montréal.

—Est-ce qu’il sait que vous êtes médecin ?

—Il l’a deviné au moment où je vous soignais, la semaine dernière.

—C’est donc à votre lieu de travail qu’il vous cherchera d’abord, conclut l’enquêteur. J’é mets l’hypothèse qu’il a déjà trouvé votre employeur dans l’annuaire du Collège des médecins du Québec.

—Assurément, valida Éliissa en déposant sa fourchette. Il n’a d’ailleurs pas été long à annoncer son arrivée à Montréal après avoir su que j’étais médecin.

Guillaume but lentement une autre gorgée de vin. Dans sa tête s’échafaudaient différents scénarios pour mettre la main au collet de ce Mathias Boissonneault. Le seul problème, c’est qu’il voulait essayer de le localiser par lui-même, pour ne pas impliquer ses collègues de travail dans une histoire que tous jugeraient douteuse, pour ne pas dire tordue.

—Docteur Lacoste, pouvez-vous me faire un portrait physique de Mathias ?

—Dans mes visions, il semble assez grand, a une carrure athlétique, les cheveux bruns légèrement ondulés et les yeux bleus.

Guillaume alla chercher sur le comptoir de la cuisine la tablette informatique qu’il trimbalait constamment avec lui et revint s’asseoir pour y noter l’information.

—Un détail particulier ? questionna-t-il en posant à nouveau le regard sur son invitée. Une oreille percée, un tatouage, un *piercing* au visage... Un bijou ?

—Non, je n’ai rien observé de tout cela. Sauf qu’il porte toujours une veste en cuir noire.

Guillaume jugea que le temps était venu de confier les résultats de ses recherches.

—J’ai certaines informations à vous transmettre, se lança-t-il en repoussant son assiette vide.

—Vous avez retrouvé Mathias, devina Éliissa en le regardant de ses grands yeux bleus.

—Ses parents, pour être plus précis. J’ai parlé avec sa mère, Jacinthe, qui m’a informé que Mathias n’habitait plus la maison familiale depuis longtemps, mais qu’il vivait toujours à Vancouver. À Burnaby, pour être exact. Il n’y a plus aucun doute sur son existence, docteur Lacoste. Toutes les informations que vous m’avez transmises au sujet de cet homme et de sa famille sont justes.

Éliissa dévisageait son interlocuteur sans rien dire. Trop de pensées s’entrechoquaient dans sa tête. Elle avait besoin de temps pour démêler cette confusion qui accaparait soudainement son esprit. À l’étonnement de Guillaume, elle se leva et commença à débarrasser la table.

—Est-ce que ça va ? demanda-t-il en allant la rejoindre près du comptoir.

—Qu'est-ce que je dois faire, à présent ? s'enquit Éliissa avec son flegme habituel, sans répondre à la question.

—Nous devons y réfléchir, puisqu'il y a beaucoup d'éléments à soupeser. Nous savons maintenant que Mathias existe, qu'il est le fils de Jacinthe, psychologue, et de Simon, caporal militaire. Tout ce beau monde demeure à Vancouver, exactement comme il vous l'a dit. Sauf qu'il n'apparaît pas dans les bases de données de la police et donc, nous n'avons aucune façon de connaître son adresse ; du moins pour le moment. Votre dernière vision de lui dans un aéroport ou une gare tend à confirmer sa menace de se lancer à votre recherche *pour reprendre ce qui lui appartient*, selon ses propres dires. Alors, les probabilités qu'il soit actuellement à Montréal sont assez élevées. Mais nous ne sommes sûrs de rien.

—Ses parents pourraient peut-être répondre à nos questions, suggéra Éliissa.

—J'y ai songé, mais je suis d'avis qu'il serait préférable de ne pas les inquiéter en leur divulguant des informations aussi troublantes par téléphone. Si nous renversions les rôles ; imaginez qu'un enquêteur de Vancouver appelait vos parents pour les informer que Mathias existe et que vous êtes à sa recherche pour le tuer. Le croiraient-ils seulement ? Par ailleurs, je ne voudrais surtout pas qu'ils préviennent Mathias que nous sommes sur sa piste. Comme nous ne connaissons pas ces gens, nous ne pouvons prévoir leur réaction. Et actuellement, nous n'avons aucune preuve que leur fils mettra à exécution le plan diabolique qu'il vous a confié. Je dois avant tout en apprendre davantage sur Mathias Boissonneault : son travail, ses relations, ses fréquentations, son comportement, ses habitudes de vie... Il me faut un portrait plus précis de lui.

—Il est donc inutile d'annoncer la nouvelle à mes parents, n'est-ce pas ?

—En effet. Malgré cet échange téléphonique qui confirme l'existence de Mathias, vos parents et votre psychiatre ne seront pas plus convaincus de votre lien télépathique, de l'absence de votre partie d'âme émotionnelle et des menaces de mort que vous avez reçues. Je vous conseille d'attendre.

— Vous avez raison.

Ils finirent de débarrasser la table en silence. En ouvrant la porte du garde-manger pour y ranger les épices, Éliissa nota, sur la tablette, à la hauteur de ses yeux, quelques boîtes de pâtisseries *Vachon* empilées les unes sur les autres.

— Mon péché mignon, s'empressa de préciser Guillaume qui avait suivi son regard.

Toutefois, Éliissa ne l'entendit pas, son attention étant retenue par le nom *May West* écrit en lettres rouges sur l'une des boîtes. Son subconscient s'agita et des souvenirs la transportèrent dans ce même lieu inconnu où elle s'était retrouvée en rêve, ou plutôt, par voyage astral ; elle en était persuadée. Elle eut la vision du poteau sur lequel deux enseignes vertes étaient apposées et aperçut clairement les deux noms sur les écriteaux. Sans même s'en rendre compte, elle les cita à voix haute.

— Maywood Street. McKay Avenue.

— Maywood et McKay ? répéta Guillaume qui essayait la plaque de cuisson. Qu'est-ce que c'est, au juste ?

Les mouvements et la voix de l'enquêteur ramenèrent Éliissa dans le moment présent, puis celle-ci posa un regard absent sur son interlocuteur.

— Le nom des rues où j'étais, la nuit dernière, quand j'ai fait ce rêve étrange.

— Venez avec moi, commanda Guillaume en lançant sa lingette dans l'évier.

Celui-ci guida la jeune femme dans un endroit où elle n'avait encore jamais mis les pieds, soit le sous-sol. Il la fit entrer dans une immense pièce composée d'étagères, certaines remplies de bouquins, d'autres fermées, puis d'une longue table de travail sur laquelle reposait un ordinateur *Mac* et une lampe. Les teintes de bleu foncé et de bois donnaient à l'endroit une ambiance à la fois professionnelle et austère.

— Mon deuxième bureau, informa le maître des lieux. Je ne viens ici que pour travailler.

— C'est joli, complimenta Éliissa qui aimait la décoration.

Guillaume la remercia et alla chercher une chaise dans un coin, sur laquelle il s'installa avant de désigner à son invitée le confortable fauteuil en cuir noir.

— Je vous en prie, asseyez-vous, l'invita-t-il.

Il tourna ensuite son *Mac* afin qu'elle puisse aussi voir l'écran, ouvrit la page *Google Maps* et écrivit *Maywood Street* dans la barre de recherche. Il obtint cinq résultats : Burnaby en Colombie-Britannique, Worcester et Fermont aux États-Unis, et finalement, Ottawa et Niagara Falls en Ontario. Il fit la même chose avec l'avenue *McKay*. Là encore, cinq noms s'affichèrent : Bristol au Québec, Windsor et North Bay en Ontario, Winnipeg au Manitoba et, enfin, Burnaby en Colombie-Britannique.

— Une seule ville possède ces deux noms de rues. Burnaby, en Colombie-Britannique. Comme je vous le disais tout à l'heure, Simon Boissonneault demeure à Burnaby. Et Burnaby voisine la ville de Vancouver.

Au risque de se croire lui-même fou, Guillaume poursuivit en osant exprimer sa pensée.

— Ça ne peut pas être une simple coïncidence. J'en conclus que vous avez vraiment fait un voyage astral.

— J'en ai aussi la certitude, renchérit Éliissa.

Saisi d'une ardente curiosité, le détective agrandit l'image et parcourut avec l'aide du curseur toute la longueur de l'avenue McKay, jusqu'à ce qu'il se retrouve à l'intersection de la rue Imperial.

— Il n'y a que des maisons. Ne m'avez-vous pas dit que Mathias était entré dans un immeuble à logements ?

— En effet.

— Peut-être qu'il se trouvait sur Maywood, supposa Guillaume en continuant de manipuler la souris.

En déplaçant encore l'image, il aperçut une autre voie qui s'embranchait sur la rue Imperial. Il s'agissait d'une prolongation de McKay. Quelques clics plus tard, la carte virtuelle montrait l'angle de la rue Maywood et de l'avenue McKay, bordée des deux côtés par des immeubles à multiples appartements. Éliissa reconnut le bâtiment jaune et le pointa de l'index.

— C'est là que Mathias est entré.

Son hôte fit un gros plan de l'endroit et inscrivit sur un *Post-it* bleu les chiffres 6635 affichés sur la façade.

— C'est inexplicable, parce que je ne suis jamais allée à Burnaby. Je n'ai pas non plus fureté sur Internet pour tenter de trouver la résidence de Mathias. D'ailleurs, le seul endroit où il dit avoir vécu est Vancouver. Je n'aurais pas pu inventer ces deux noms de rue et cet immeuble.

Élissa fixait l'écran et parlait tout bas, comme si elle s'adressait à elle-même.

— Je vous crois sur parole, la rassura Guillaume en lui jetant un regard sincère.

Il ouvrit ensuite une page du site Canada411 et effectua une recherche inversée par adresse.

— Il y a au moins douze numéros de téléphone associés à cet immeuble, mais aucun n'est enregistré au nom de Boissonneault, constata-t-il. Sa mère a mentionné qu'il vivait avec sa compagne. Il existe donc deux possibilités : soit le service téléphonique est au nom de celle-ci, soit ils n'utilisent qu'un cellulaire, comme la plupart des jeunes.

Après avoir parcouru des yeux la liste à l'écran, il laissa entendre :

— Bon, nous n'avons qu'à tous les essayer. Je vais chercher mon téléphone portable.

Il revint rapidement et se réinstalla devant la longue table de travail. L'un après l'autre, il composa les numéros reliés à l'adresse 6635, avenue McKay. Sur six appels, deux personnes affirmèrent ne pas connaître Mathias Boissonneault, tandis que les quatre autres aboutirent dans des boîtes vocales. Guillaume ne laissa aucun message, préférant rappeler plus tard. Le prochain nom était K. Parson. Quatre sonneries retentirent avant que ne s'enclenche la messagerie vocale.

« You've reached Kiona and Mathias. We're not at home. Leave a message and we'll call you back⁴. »

4. Vous avez joint Kiona et Mathias. Nous ne sommes pas à la maison. Laissez un message et nous vous rappellerons.

C'était une voix d'homme aux intonations blasées, comme si l'individu se prêtait à l'enregistrement du message à contrecœur. Guillaume avait bien noté cela, de même qu'il avait bien entendu le prénom *Mathias* résonner à ses oreilles. Il eut alors la certitude qu'il s'agissait de Mathias Boissonneault. Une fois le message terminé, il mit fin à l'appel, appuya sur la touche recomposition et mit le cellulaire en mode haut-parleur.

— Je crois que nous avons quelque chose. Qu'en pensez-vous, docteur Lacoste ?

Élissa fixait l'appareil que tenait toujours Guillaume au creux de sa main. Après quatre sonneries, le message s'enclencha. Seulement trois mots avaient été prononcés avant que le cerveau de la jeune femme ne se bloque au son de cette voix qu'elle aurait reconnue entre mille. Mathias. Mathias qui parlait dans le téléphone portable de Guillaume et non pas dans sa tête. Bien qu'elle eût conscience de l'ampleur de cette découverte, elle ne pouvait que constater les faits, tout en étant incapable d'exprimer quoi que ce soit.

— C'est Mathias, affirma-t-elle en levant les yeux vers Guillaume. C'est sa voix, il n'y a aucun doute. Même s'il s'exprime en anglais, ça ne peut être que lui.

Le policier hocha la tête, sachant d'avance qu'il obtiendrait cette confirmation.

— Je suppose donc qu'il vous a toujours parlé en français, déduisit-il en déposant le téléphone sur la table.

— Effectivement. Et sans aucun accent, soit dit en passant.

— Sa mère aussi s'exprime dans un français impeccable.

Cela dit, Guillaume se retourna vers son ordinateur, se livra à une rapide recherche et annonça :

— À Burnaby, seulement 0,8 % de la population a pour langue maternelle le français. C'est franchement minime.

Élissa n'entendit la remarque que d'une oreille distraite, trop occupée à se répéter mentalement : « Mathias est réel, c'était sa voix au téléphone. Guillaume a parlé avec Jacinthe, sa mère. Mathias existe vraiment. Je ne suis pas folle. Je ne suis pas schizophrène. »

Les pensées de son allié rejoignaient les siennes. Certes, il était très surpris et même perturbé par cette histoire hors du commun, lui

qui primait la logique en tout et pour tout. Mais il détenait maintenant des preuves tangibles quant à l'existence de Mathias Boissonneault. De surcroît, toutes les informations relatives aux parents du jeune homme étaient exactes. Il avait eu l'intuition que la docteure Lacoste était saine d'esprit malgré l'in vraisemblance de son récit, et voilà qu'il se félicitait d'avoir encore une fois fait confiance à son flair.

— Une grande majorité de personnes repoussent tout ce qui touche aux phénomènes paranormaux, aux sciences occultes, à la magie, laissa-t-il entendre. Bref, tout cela relève de l'imaginaire et je suis bien le premier à avoir rejeté toutes ces théories jusqu'à... aujourd'hui. Je ne vous cache pas ma surprise de constater que tout est bien réel et sachez que j'en suis très heureux pour vous.

— Merci, répondit distraitements Éliissa.

De nombreuses pensées se bousculaient dans la tête de la jeune femme, tant sur leurs dernières découvertes que sur ses facultés télépathiques et son absence d'émotion. Elle savait que n'importe qui aurait sauté de joie en apprenant que Mathias existait, mais elle ne pouvait qu'en faire un constat rationnel.

— Je n'ai rien inventé, conclut-elle. Je suis saine d'esprit.

— Absolument, renchérit Guillaume. Vous êtes une femme très intelligente qui vit un phénomène tout à fait extraordinaire.

— Le docteur Brossard et le docteur Jordan en seront confondus. Sans parler de mes parents.

— C'est le moins qu'on puisse dire, approuva l'enquêteur.

En cet instant, Éliissa prit conscience que toutes ces découvertes avaient pu être faites en raison de la confiance que Guillaume Saumier lui avait accordée.

— Je vous serai éternellement reconnaissante, le gratifia-t-elle en tournant la tête vers lui.

— Je ne fais que mon devoir, docteure Lacoste.

Toutefois, l'enquêteur ne put s'empêcher de se demander comment il aurait réagi face à cette histoire si la jeune femme n'avait pas eu cette emprise envoûtante sur lui.

— Que faisons-nous, maintenant ? questionna Éliissa.

Guillaume émergea de ses pensées en secouant la tête, comme

s'il s'était trouvé à mille lieues de là.

— Je dois réfléchir et préparer un plan. Vous êtes coincée entre Mathias qui vous menace de mort et qui est actuellement Dieu sait où, puis vos parents et le SPVM qui sont à vos trousses pour vous faire interner. Par ailleurs, j'aimerais savoir ce que vous pensez de ces incroyables découvertes.

Élissa s'accouda sur la table de travail et appuya son menton au creux de sa paume, tout en réfléchissant profondément. De son côté, Guillaume s'adossa dans son fauteuil et attendit en silence.

— Évidemment, je ne ressens rien, répondit la docteure après un long moment. En revanche, je fais de nombreuses prises de conscience. Je pense que la première chose à faire serait de retrouver Mathias et de le présenter à mes parents. Comme ils n'auront pas le choix de me croire, ils laisseront tomber la demande d'internement. Je pourrai ainsi retourner chez moi et reprendre mon travail.

— Vous oubliez que Mathias vous a menacée de mort...

— Peut-être qu'au final, il ne me fera aucun mal, émit Élissa avec une sorte de naïveté touchante.

— Peut-être, aussi, qu'il vous en fera, la contredit Guillaume.

— Mathias est très impulsif et il peut dire des paroles qu'il ne pense pas vraiment.

— Voyez-vous, docteure Lacoste, vous avez un portrait de Mathias, parce que vous avez communiqué avec lui pendant votre jeunesse et un peu tout récemment. De mon côté, il m'est impossible d'analyser son comportement et ses intentions, puisque je ne détiens aucune information à son sujet. Son casier judiciaire est vide, mais vous affirmez qu'il s'en est pris à deux femmes et je ne doute pas qu'il vous ait menacée de mort. Mais pour continuer à vous protéger et pour le cerner, j'ai besoin d'en connaître davantage sur lui et sur sa vie.

— Que comptez-vous faire ? interrogea Élissa.

— Je dois aller à Burnaby pour faire ma petite enquête sur cet homme.

— Mathias est sûrement à Montréal à l'heure qu'il est, fit-elle

savoir.

— Justement. Vous serez plus en sécurité là-bas s'il se trouve ici, précisa Guillaume.

— Je vais donc vous accompagner ?

— Évidemment. Je compte visiter les parents de Mathias pour les informer de votre existence et des plans machiavéliques de leur fils. Il est clair que vous devez les rencontrer.

— Quand partons-nous ?

— Demain matin, sur le premier vol. Pour l'instant, seul le SPVM est à votre recherche et il faut agir rapidement avant que les médias ne s'en mêlent. Dès qu'ils le feront, il vous sera impossible de quitter Montréal.

Élissa voulait bien se rendre à Vancouver, mais connaissant ses parents, elle savait qu'ils devaient être morts d'inquiétude à la suite de sa disparition. Même s'ils étaient responsables de sa fugue, ils se créaient sûrement des scénarios tout aussi macabres les uns que les autres pour expliquer son absence. D'ailleurs, elle ne comprenait pas que sa photo n'ait pas encore été diffusée sur toutes les chaînes de télévision, dans les journaux et les médias sociaux.

— Il y a un problème ? s'enquit Guillaume en la voyant pensive.

— Mes parents... Il faudrait que je trouve un moyen de les aviser que je vais bien sans qu'ils sachent où je me trouve, mais je préfère ne pas leur parler pour le moment.

L'enquêteur approuva d'un signe de tête, puis demanda :

— Avez-vous une amie de confiance qui pourrait les appeler pour vous ?

— Daphnée Vaillant serait la personne désignée pour cela. Je sais que je peux tout lui dire et qu'elle ne transmettra que ce que je veux à mes parents.

— Parfait. Dans ce cas, allons faire un tour de voiture pour trouver une cabine téléphonique. Je ne veux pas prendre le risque d'utiliser mon téléphone résidentiel ou mon cellulaire.

— Je vous comprends.

Un quart d'heure plus tard, Éliisa composait le numéro de Daphnée via le téléphone public d'une salle de quilles, tandis que Guillaume l'attendait dans sa voiture. Avec ses lunettes fumées et ses cheveux recouverts d'un foulard, la fugitive était méconnaissable. Son amie répondit à la deuxième sonnerie.

— Allo, Daphnée, c'est moi, Éliisa.

— Éliisa ! Comment vas-tu ?

— Je vais bien, merci. J'ai un service...

— Est-ce que tu es de retour chez toi ? coupa Daphnée avec empressement. Tes parents m'ont appelée, ils s'inquiétaient pour toi ! Qu'est-ce qui se passe ? Tu fugues à ton âge, ma foi !

Éliisa reconnaissait bien là la personnalité remuante de sa grande amie.

— C'est compliqué, Daphnée. Est-ce que tu es seule ?

— Euh... pourquoi ?

Cette réponse fit comprendre à Éliisa que Thomas, le copain de Daphnée, était sûrement chez elle.

— J'ai des choses à te dire et je ne veux pas que d'autres personnes puissent m'entendre, même pas Thomas.

— Il est dans le salon et mon cellulaire n'est pas sur le haut-parleur, répliqua Daphnée sur un ton conspirateur. Mais explique-moi, je veux savoir ce qui t'arrive !

— Mes parents ont demandé l'assistance de la loi pour me faire interner. Je suis traquée par la police.

— Quoi ? cria presque Daphnée. À cause de Mathias ?

— Tu as deviné. J'ai recommencé à lui parler et je leur en ai fait part.

— En fait, je ne l'ai pas deviné. C'est ce que m'a dit ta mère quand elle m'a appelée. Mais elle s'est bien gardée de me dire qu'ils s'étaient rendus jusque-là ! Je n'en reviens pas !

— Daphnée, est-ce que tu es assise ? Je veux te dire quelque chose de très sérieux.

— Seigneur, Éliisa ! Tu m'inquiètes et pas juste un peu ! De

quoi s'agit-il ?

— Mathias existe vraiment. Nous venons de le découvrir aujourd'hui. Il habite Vancouver et ses parents se nomment Jacinthe et Simon, comme il me l'a toujours dit. Guillaume a parlé aujourd'hui à sa mère, qui a validé ces informations.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? s'exclama Daphné après quelques secondes de silence. J'ai toujours su que Mathias et toi faisiez de la télépathie, et tu ne voulais pas me croire ! Mais attends... qui est Guillaume ?

— C'est un enquêteur à Montréal qui m'apporte son aide. Écoute, Daphnée, j'en aurais très long à te raconter, mais il m'attend et je dois faire vite. J'ai un service à te demander.

— N'importe quoi, Éliisa !

— Je dois partir pour Vancouver et je voudrais que mes parents ne s'inquiètent pas pour moi. Je voudrais...

— Tu vas enfin rencontrer Mathias ! coupa encore Daphnée, la voix étranglée par l'émotion. Oh ! Mon Dieu, Éliisa ! Je t'ai toujours dit que c'était l'homme de ta vie ! J'aimerais tellement pouvoir être avec toi dans un tel moment ! Tu y vas seule ?

— Non. Guillaume sera là.

— Pourquoi vas-tu à Vancouver avec un enquêteur ? C'est trop mystérieux ! Je veux tout savoir ! exigea Daphnée, surexcitée.

— Je te raconterai tout dès mon retour. Pour l'instant, je voudrais que tu appelles mes parents pour leur dire que je vais bien et que je suis en sécurité. S'il leur prenait l'idée de mettre ma photo sur les pintes de lait, je ne pourrais pas prendre l'avion pour me rendre à Vancouver. Tu comprends ?

— Tu fais de l'humour, à présent ?

— Tu peux faire cela pour moi ? insista Éliisa sans porter attention à la remarque.

— Bien sûr. Tu sais bien que tu peux toujours compter sur moi.

— Ne leur dis surtout rien au sujet de ce que j'ai appris à propos

de Mathias et ses parents ; rien non plus sur l'enquêteur. Ils doivent croire que je voyage seule. Et peu importe s'ils insistent, tu ne sais pas où je suis.

— J'ai bien compris. Quand pars-tu ?

— Demain matin. Guillaume est très expéditif.

Élissa ne se rendit nullement compte qu'elle parlait de son hôte avec familiarité, détail qui n'échappa toutefois pas à Daphnée la rêveuse.

— Comment l'as-tu rencontré, ce Guillaume ? J'espère qu'il ne va pas interférer dans ton histoire d'amour avec Mathias ?

— Je dois raccrocher. Je t'appelle à mon retour.

— Promis ?

— Promis. Et toi, tu téléphones à mes parents ?

— Tout de suite. Tu peux partir en paix.

— Merci, Daphnée.

Élissa raccrocha et appela à la clinique, dont elle connaissait le numéro par cœur. Tel qu'elle s'y attendait en ce début de soirée, la boîte vocale s'enclencha. Elle laissa un message avisant qu'elle prenait congé pour quelques jours supplémentaires. Sans indiquer la date de son retour, elle prétextait avoir un mauvais rhume jumelé à une fièvre qu'elle ne voulait pas transmettre au personnel et aux patients. Ensuite, elle sortit de la salle de quilles en se disant que Daphnée ne changerait jamais. Cette dernière voyait des histoires d'amour partout.

À vingt-trois heures, Mathias débarqua à l'aéroport international Pierre-Elliott-Trudeau de Montréal. Il était hors de lui. Peu familier avec les voyages aériens, il avait omis de s'informer sur le temps de vol et les arrêts, pour plutôt orienter ses recherches sur le coût du billet, qu'il voulait le moins cher possible. Or, le trajet comportait deux escales : la première d'une durée de trois heures à Calgary et la deuxième, d'un peu plus de deux heures, à Edmonton. Il n'avait également pas pensé au décalage horaire. Lorsqu'il avait quitté l'aéroport à dix heures ce matin-là, il était treize heures à Montréal. Et lui qui croyait accourir à la clinique dès son arrivée ! Il n'avait pas le choix d'attendre au lendemain pour voir sa chère âme jumelle !

Il fulmina contre lui-même durant tout le trajet en taxi jusqu'à l'Auberge Saint-Denis, située sur la même rue que le centre médical où travaillait Éliissa. Au moins, se félicitait-il d'avoir eu l'intelligence de réserver une chambre à proximité, à un tarif plus que raisonnable.

Le jeudi matin, assis sur la banquette arrière du taxi qui roulait sur l'interminable rue Saint-Denis, Mathias ne voyait rien des nombreux restaurants et boutiques qui la bordaient. Une excitation presque insupportable régnait dans tout son être devant la victoire qu'il s'appropriait à savourer. Ce n'était qu'une question de minutes avant qu'il ne retrouve Éliissa. Impulsif à l'extrême, le jeune homme n'avait qu'une idée en tête et c'était de se présenter à elle, sans même avoir préparé de discours. Il ignorait d'autant plus comment il parviendrait à ses fins pour reprendre sa partie d'âme manquante. Ce qu'il savait pourtant, c'est qu'il était à Montréal pour tuer Éliissa Lacoste afin de mettre un terme à sa vie infernale et de retrouver l'amour de Kiona.

— Vous voilà à destination, annonça le chauffeur qui venait de s'arrêter devant le Centre médical d'urgence Saint-Denis.

Mathias compara le numéro du bâtiment à celui du feuillet qu'il tenait en main. Pas de doute, il était au bon endroit. Après avoir réglé la course, il s'extirpa rapidement du véhicule et dut se retenir pour ne pas courir jusqu'à la porte d'entrée.

Dans la clinique, il parcourut rapidement le local du regard. Les murs étaient peints d'orangé et de jaune, le long desquels s'alignaient des chaises à l'allure inconfortable où prenaient place des gens de différentes nationalités et de tous âges. À travers les chuchotements et les toussotements, on jeta des coups d'œil tantôt curieux, tantôt indifférents au nouvel arrivant. Ce dernier s'approcha de la réception et observa la secrétaire d'un certain âge, cheveux courts grisonnants et sans maquillage, qui terminait de servir un client en lui remettant sa carte d'assurance maladie et en l'invitant gentiment à s'asseoir dans la salle. Elle demanda ensuite à Mathias de patienter et s'éloigna au bout du couloir en transportant quelques dossiers. Il s'accouda donc avec nonchalance sur le comptoir et sourit à la secrétaire lorsqu'elle reprit sa place.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-elle.

Convaincu qu'en personne, on ne pourrait lui refuser de voir Éliissa, Mathias se présenta avec assurance.

— Je suis un grand ami de la docteure Lacoste. J'arrive de Vancouver et j'aimerais lui faire la surprise de...

— N'avez-vous pas téléphoné, avant-hier ? l'interrompit sèchement Diane qui se souvenait de l'impolitesse de ce personnage.

Mathias se pinça les lèvres. Il n'avait pas prévu qu'il tomberait sur la même personne. Tenace, il s'efforça de sourire et répondit :

— En effet. C'est très important que je puisse la voir. Je viens de parcourir toute cette distance pour...

— Je suis désolée, monsieur, coupa à nouveau la secrétaire, mais comme je vous l'ai déjà mentionné au téléphone, cette clinique n'est pas un lieu de rendez-vous amicaux.

Sur ces mots, Diane se leva, décidée à aller chercher de l'aide si l'homme continuait d'insister. Il lui paraissait étrange qu'une personne se présente dans un centre médical pour une visite personnelle sans s'annoncer et sans même savoir si la personne était présente ou non. L'entêtement de ce type à vouloir entrer en contact avec la docteure Lacoste d'une manière ou d'une autre lui semblait cacher un motif obscur. Et pour ces raisons, elle se garda de lui dire que sa prétendue amie n'était pas à la clinique depuis quelques jours.

— Et si je vous demande un rendez-vous médical avec la docteure Lacoste ? insista Mathias.

— Ne soyez pas malin, l'avertit la secrétaire en appuyant ses mains contre son bureau. Je vous demanderais de partir, maintenant, je dois travailler.

Mathias sentit la colère monter en lui. Il n'avait certainement pas fait toute cette route pour se faire claquer la porte au nez ! Il cherchait une réplique lorsque la porte de la clinique s'ouvrit sur une belle jeune femme aux longs cheveux châtons ondulés. D'un pas assuré, elle se dirigea derrière le comptoir de la réception, adressa à Mathias un sourire radieux, puis alla s'installer à son bureau. Comprenant soudain qu'elle travaillait à la clinique, Mathias se dit qu'il aurait sûrement plus de chances d'obtenir gain de cause avec cette employée. Mais l'autre secrétaire le dévisageant toujours avec un air de cerbère, le jeune homme disposa sans demander son reste. Il n'avait certes pas dit son dernier mot.

Impatient, Mathias l'était. Mais sa ténacité était sans limites. Il décida donc de se poster de l'autre côté de la rue. La docteure Lacoste sortirait bien tôt ou tard de la clinique.

Il grillait cigarette sur cigarette depuis un bon moment déjà quand, à quelques mètres de lui, trois individus à l'air louche attirèrent son attention. Familier avec les attitudes des gens du *milieu*, Mathias observa la transaction s'effectuer entre deux d'entre eux, tandis que le troisième *montait la garde* en lorgnant les alentours. Poussé par une forte audace, il s'approcha des deux hommes dès que le *client* se fut éloigné. Un plan précis venait de se dessiner dans son esprit ; il lui fallait tenter le tout pour le tout. Sachant que les types seraient méfiants à l'idée de se faire aborder en pleine rue par un étranger, il sortit une carte d'identité de son portefeuille et la présenta à l'homme chauve aux multiples *piercings* qui semblait mener la barque.

— J'arrive de Vancouver et comme j'ai voyagé par avion, je n'ai pas pu emporter de blanche dans mes bagages, dit-il en employant le vocabulaire des toxicomanes. Je suis en manque.

— T'en veux combien ? demanda le vendeur, nullement suspicieux.

— Un gramme.

— Ça fera cent, dit le chauve en sortant un petit sachet de poudre de la poche de son chandail gris à capuche.

— Cent ? répéta Mathias. Mais ça se vend vingt dollars le quart de gramme à Vancouver.

— Icitte, c'est vingt-cinq, rétorqua le vendeur. À prendre ou à laisser.

Mathias tira un billet brun de son portefeuille et le plia en trois pour effectuer la transaction. Tout en glissant le sachet avec le reste de son argent, il demanda :

— Vends-tu autre chose que du *stuff* ?

— Tu cherches quoi, au juste ? s'enquit l'autre homme qui portait une longue barbe.

— Un joujou, répondit Mathias.

— Un modèle en particulier ? demanda le barbu.

— C'est sans importance.

Sur un signe de tête qui signifiait de le suivre, le chauve lui tourna le dos et quitta l'emplacement, un bras autour des épaules de son acolyte qui marchait à sa droite. Tout en songeant que la chance ne semblait pas vouloir l'abandonner, Mathias leur emboîta le pas jusqu'à un espace plutôt restreint entre deux bâtiments. Le barbu souleva le bas de son jean et lui montra un pistolet attaché à son mollet par une bande élastique.

— C'est un *Beretta* 9 millimètres, l'informa-t-il. Si ça t'intéresse, je te vends le kit pour deux cents. Il est chargé à bloc. Dix balles. Ça te va ?

— C'est un *deal*, accepta Mathias en sortant l'argent de son portefeuille.

Après s'être emparés de l'argent et lui avoir glissé l'arme entre les mains, les deux hommes s'éloignèrent rapidement. Mathias s'empressa d'attacher le pistolet à son mollet et reprit son poste devant la clinique en souhaitant ne pas avoir manqué le départ de sa chère âme jumelle.

Tandis que les heures s'égrenaient, Mathias continuait de griller une cigarette après l'autre. Il ne ressentait ni la faim ni la soif, tant son

esprit était obnubilé par son désir d'entrer en contact avec Éliissa. Vers quinze heures, alors que sa patience était mise à rude épreuve, ce n'est pas Éliissa qu'il vit sortir de la clinique, mais la secrétaire revêche. Sa vive déception fut toutefois rapidement remplacée par un élan de joie. Mathias revit dans sa tête le regard que lui avait adressé la plus jeune employée et sut que la chance était encore de son côté. Il se félicita donc de sa persévérance et c'est avec le cœur tambourinant dans sa poitrine qu'il regarda l'employée grincheuse s'éloigner sur le trottoir d'en face, jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement de son champ de vision. Après quoi, il jeta son mégot par terre et traversa la rue en courant.

Casque d'écoute sur la tête, Vanessa Langevin, une jeune femme d'à peine vingt-deux ans, réglait les rendez-vous téléphoniques. Mathias s'en approcha et attendit qu'elle termine, en prenant bien soin de camoufler son agitation. Elle ne fut pas longue à lui accorder son attention.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

Il se pencha vers elle et repoussa sa mèche rebelle d'un geste lent, un sourire enjôleur accroché aux lèvres.

— Bonjour, jolie demoiselle. Je suis un ami de la docteure Lacoste. Pourrais-je la voir ?

Vanessa se sentit rougir de plaisir sous le compliment, mais davantage parce que l'homme qui se tenait devant elle était d'une beauté à couper le souffle. Elle se rappelait bien l'avoir vu quitter la clinique à son arrivée le matin même, mais elle avait cru qu'il s'agissait d'un patient. Troublée par son regard pénétrant, elle ne s'interrogea pas davantage sur cette deuxième visite et répondit en bafouillant :

— Docteure Lacoste est... euh... elle est absente pour une durée indéterminée.

— Indéterminée ? répéta Mathias en faisant des efforts surhumains pour ne pas crier sa contrariété.

Son retour à Vancouver était prévu le dimanche suivant et Éliissa s'absentait de son travail pour une durée *indéterminée* ! Trois jours à Montréal lui avaient semblé plus que suffisants pour faire ce qu'il avait à faire avant de retourner chez lui. Mais voilà que la *docteure* Lacoste faisait des caprices et s'absentait du travail ! Il devait absolu-

ment trouver une façon d'entrer en contact avec elle, de l'éliminer et de reprendre sa partie d'âme intellectuelle. C'était le but ultime de son voyage et il ne rentrerait certainement pas bredouille ! Il décida donc de jouer la carte de la manipulation pour parvenir à ses fins.

— Écoutez, belle mademoiselle, reprit-il d'un ton séducteur. Je suis un grand ami d'enfance d'Élissa et je suis venu de Vancouver pour lui faire une surprise. Imaginez sa déception lorsqu'elle saura que j'ai dû retourner chez moi sans la voir.

Hypnotisée par tant de charme, Vanessa s'efforça de sortir de sa douce léthargie et regarda son interlocuteur entre ses longs cils.

— Puis-je vous demander pourquoi vous n'avez pas ses coordonnées si vous êtes son grand ami d'enfance ?

— C'est tout simple, ma jolie. Nous nous sommes perdus de vue pendant nos études universitaires et je viens d'apprendre qu'elle a obtenu son bac en médecine. J'aimerais tant la féliciter, mais surtout, renouer avec elle.

Devant le silence de la réceptionniste, il ajouta :

— Nous étions les meilleurs amis du monde lorsque nous étions jeunes, vous comprenez ?

— Oui, tout à fait, fit Vanessa en songeant que même si les propos de l'homme devant elle étaient crédibles et qu'il était beau à se damner, elle n'était pas autorisée à transmettre aux gens les coordonnées des employés de la clinique.

Constatant l'hésitation de la jeune femme, Mathias se pencha un peu plus sur le comptoir pour susurrer :

— Tu es mariée ? Engagée ? demanda-t-il avec une familiarité de jouvenceau.

— Non ! pouffa Vanessa en rougissant de plus belle. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que je t'inviterais à souper dans le plus beau restaurant de la ville pour te remercier de m'avoir permis de retrouver ma grande amie.

Mathias vit dans les yeux langoureux, presque complices de la jeune femme, qu'elle était à un cheveu de céder.

— Je suis tombé sous ton charme dès que je t'ai vu entrer dans la clinique, ce matin, souffla-t-il en lui faisant un clin d'œil, certain de l'achever.

Comme il l'avait prévu, Vanessa se leva, visiblement émoustillée par sa douce invitation, et lui fit signe de l'attendre avec un sourire éclatant. Elle revint rapidement en lui tendant un bout de papier plié.

— C'est son adresse, chuchota-t-elle. Et mon numéro de téléphone.

Mathias exultait de joie. Il avait réussi ! En proie à une surexcitation extrême, il dut se retenir pour ne pas traverser le comptoir et embrasser la réceptionniste. L'étape la plus difficile était franchie, le reste ne serait qu'un jeu d'enfant !

En sortant de la clinique, il eut l'impression que son cœur allait exploser dans sa poitrine, tant il contenait ses émotions. Mais une fois sur le trottoir, il ne put retenir le cri de joie qui lui monta à la gorge, indifférent au regard des passants.

Mathias avait peine à croire qu'il se trouvait devant le domicile d'Élissa Lacoste. Il s'agissait d'une élégante maison en pierre grise, avec des lucarnes et des volets blancs aux fenêtres. En comparant les lieux avec le miteux logement où il vivait avec Kiona, il se mit à détester encore plus son âme jumelle. Elle avait tout, il n'avait rien. Impatient de changer sa vie, il traversa rapidement l'entrée pavée et se dirigea vers la galerie en façade. En posant l'index sur le bouton de la sonnette, il fut traversé d'une exaltation nerveuse qu'il tenta de calmer en frottant ses paumes l'une contre l'autre. Les secondes s'écoulèrent, ce qui n'était pas sans amplifier sa hâte excessive de se retrouver en face d'Élissa. Il appuya à trois reprises sur la sonnette de l'entrée, sans obtenir de réponse. Ayant constaté la présence d'une petite voiture rouge dans l'entrée au moment de son arrivée, il était convaincu que quelqu'un lui répondrait. C'est pourquoi il appuya l'index sur la sonnette, encore et encore. Puis, il finit par capituler. Il n'y avait personne. Élissa n'était ni au travail ni chez elle. Mais elle finirait bien par rentrer, tôt ou tard. Déterminé à atteindre son but, il s'assit sur le perron pour l'attendre.

À vingt-deux heures, alors que la maison était plongée dans l'obscurité et qu'Élissa n'était toujours pas revenue chez elle, Mathias comprit que le mieux était de se dénicher un hôtel à proximité et de revenir au petit matin. Il avait soif, il avait faim et il avait besoin de sommeil.

Pendant ce temps, à St-Georges-de-Clarenceville, Rosémie et Julien éteignaient les lumières et montaient dans leur chambre. Étant toujours sans nouvelles d'Élissa, ils avaient espéré qu'elle se soit réfugiée au chalet familial, d'où la raison pour laquelle ils avaient décidé de venir y jeter un coup d'œil. Or, ce fut en vain. Si leur fille y avait mis les pieds au cours des derniers jours, elle s'était assurée de ne laisser aucune trace de son passage.

Trop fatigué pour refaire la route, Julien avait suggéré d'y passer la nuit et de retourner à Montréal après le déjeuner, ce à quoi Rosémie avait acquiescé en silence, épuisée par ses tourments. Qu'ils soient à la maison ou au chalet, Élissa pouvait les joindre en tout temps si elle avait besoin d'eux. Quant à la police, elle détenait le numéro de cellulaire de Julien et pouvait également les contacter, peu importe où ils se trouvaient.

18 août 2016

C'est par une matinée sombre et grise qu'Élissa et Guillaume atterrirent à l'aéroport de Vancouver. Les formalités accomplies, ils se firent conduire en taxi au chic hôtel Wedgewood, où l'enquêteur avait réservé une luxueuse suite composée d'une chambre spacieuse et d'un salon comprenant un divan-lit. Pas question de perdre la docteure Lacoste de vue en terrain étranger, ne serait-ce qu'une seconde !

Le détective avait beau avoir élaboré un plan, il ignorait complètement ce qui l'attendait en cours d'enquête. Pourrait-il compter sur la collaboration des parents de Mathias et sur celle de sa conjointe ? Comment serait-il reçu par les proches, les amis et l'employeur du jeune homme ? Lui serait-il possible de retracer le médium Jézhador dont Élissa ignorait le nom de famille ? Quel prétexte allait-il devoir invoquer au poste de police de Vancouver pour expliquer qu'il était au courant des gestes violents commis par Mathias Boissonneault envers deux femmes ? Risquait-il de tomber nez à nez avec l'objet de ses recherches ou est-ce que celui-ci se trouvait réellement à Montréal ? Et s'ils se retrouvaient face à face, comment Mathias allait-il réagir ? Se montrerait-il colérique, agressif ? Dans quel état mental était cet homme pour affirmer vouloir reprendre une partie de son âme ? Car si Guillaume ne doutait pas des propos de la docteure Lacoste relativement aux âmes jumelles et aux trois parties de l'âme, il lui paraissait impossible qu'Élissa et Mathias puissent recouvrer celle qu'il leur manquait autrement que par la mort. Ce dernier mot lui faisait presque regretter de se retrouver en terrain étranger en tant que civil et non pas en tant qu'enquêteur de la Section des crimes majeurs du SPVM. Qui plus est, il n'était même pas armé.

À présent, Élissa et lui attendaient le *SkyTrain* à la station Granville, située à proximité de leur hôtel. Malgré la fatigue du voyage, ils avaient décidé de ne pas perdre de temps et d'entamer tout de suite leurs recherches. La première chose à faire était de se rendre au 6635 avenue McKay et se faire confirmer l'adresse résidentielle de Mathias Boissonneault.

La station grouillait de gens qui allaient et venaient en tous sens : des touristes, des travailleurs, des étudiants. On entendit un bruit au loin et aussitôt, une cinquantaine de personnes s'attroupèrent pour l'embarquement. Guillaume prit galamment le bras d'Élissa et la guida vers le groupe au moment où un interminable train gris s'immobilisait à leur hauteur. Le bleu et le vert sur la partie avant du véhicule rappelaient le drapeau de Vancouver et les Canucks, leur club de hockey de la ligue nationale.

Guillaume était très impressionné par la locomotive entièrement automatisée qui avait vu le jour à Vancouver en 1986. Elle circulait principalement sur des lignes aériennes et constituait le plus long réseau de métro au monde. L'enquêteur avait beau être au courant depuis longtemps de l'existence de ce moyen de transport, le fait d'être à bord d'un train sans chauffeur s'avérait à la fois fascinant et étonnant.

Le parcours fut captivant. Guillaume et sa compagne découvrirent ensemble les beautés de cette ville entourée d'eau, de verdure et de montagnes. Ce fut donc à regret que le policier descendit du métro un quart d'heure plus tard, à la station de Burnaby. De son côté, Élissa avait adoré le trajet, qu'elle aussi avait trouvé trop court.

— Les paysages sont splendides, dit-elle en mettant pied à terre.

Comme toujours, les paroles de la jeune femme contrastaient avec l'absence d'intonation dans sa voix ; et pourtant, Guillaume s'y habitait.

— À couper le souffle ! renchérit-il.

Sur le trottoir de la rue Kingsway, Élissa s'engagea sur sa gauche sans attendre les instructions de Guillaume, qui lui, avait étudié le parcours avant leur départ. Sourire en coin, il lui prit la main et l'entraîna dans la direction opposée.

— C'est par ici, docteur Lacoste.

— Vous pouvez arrêter de m'appeler docteur, signifia-t-elle en se laissant guider. Je suis Élissa et vous êtes Guillaume. Ça vous va ?

— D'accord, Élissa, consentit l'inspecteur avec un sourire tendre.

En l'entendant prononcer son prénom pour la première fois, Élissa tourna la tête vers lui. Voyant son expression attendrie, elle se demanda si un jour elle serait capable de rendre un tel sourire.

Ils atteignirent rapidement l'avenue McKay. Éliissa constata que tout était comme dans son rêve : les bâtiments, les voitures, les arbres et aussi, la borne-fontaine. Toutefois, elle ne rencontra personne, ni le petit bichon maltais ni le garçonnet. Elle ne vit pas non plus Mathias rentrer chez lui. Et, contrairement à ce qu'elle avait vécu en songe, son cœur était vide de toute émotion.

Mais une fois devant l'immeuble jaune portant le numéro 6635, elle éprouva immédiatement une impression de déjà-vu.

— C'est comme si j'avais vraiment visité ces lieux avant aujourd'hui, indiqua-t-elle en détaillant le bâtiment, sa main toujours dans celle de Guillaume. Vous voulez maintenant savoir si c'est vraiment mon Mathias qui demeure ici ?

— Le contraire me surprendrait fortement, puisque vous avez reconnu sa voix sur le message vocal. Mais dans la police, on a besoin de preuves tangibles.

— J'abonde dans le même sens que vous.

En se dirigeant vers l'entrée, l'enquêteur ne put s'empêcher de ressentir une certaine nervosité à l'idée de se rendre sans son arme au domicile d'un homme qui avait proféré des menaces de mort. D'autant plus que selon les propos d'Éliissa, Mathias avait maltraité une danseuse qui, disait-il, lui devait de l'argent. Guillaume ne doutait plus que cet individu trempait dans le commerce illicite. Faisait-il partie d'un *gang* criminel ? Dans l'affirmative, à quel niveau de la hiérarchie se trouvait-il à l'intérieur de son clan ?

Le but de l'enquêteur, en se rendant d'abord au domicile de Mathias, était de rencontrer Kiona Parson pour essayer d'en apprendre davantage sur son conjoint et ses intentions. Il y avait peu de chances qu'il soit chez lui, puisque Éliissa affirmait qu'il se trouvait à Montréal. Et Guillaume tendait, à présent, à croire ses propos sans se formaliser.

Il ouvrit la porte et invita Éliissa à le précéder. Très vite, les deux se retrouvèrent dans un hall sombre au plancher recouvert d'un vieux tapis usé et troué. Contrairement à ce que Guillaume avait souhaité, aucun panneau intérieur n'indiquait le nom des locataires. Comment s'y prendrait-il pour localiser l'appartement de Kiona Parson, sinon en frappant à chaque porte ? Il s'apprêtait à se rendre devant la première, sur sa gauche, quand une vieille dame surgit dans le couloir, les bras chargés de journaux et de revues publicitaires. Elle était vêtue d'une

robe beige défraîchie et chaussait des pantoufles en *Phentex* éculées. Sous sa longue chevelure blanche, son visage basané parsemé de rides profondes trahissait des racines autochtones. En passant près d'eux, elle eut une expression de méfiance et détourna la tête en s'éloignant d'une démarche traînante, comme si elle avait eu un boulet au pied. Pour Guillaume, l'opportunité devait être saisie.

— Laissez-moi vous aider, dit-il en anglais en la rejoignant.

Sans même le regarder ni s'arrêter, la septuagénaire répliqua sèchement dans la même langue :

— Je suis peut-être âgée, mais je ne suis pas handicapée.

Le policier sourit intérieurement. Ce n'était pas la première fois qu'il avait affaire à ce type de personne, probablement veuve ou vieille fille, fière de faire valoir son autonomie et son indépendance. Il savait aussi que la plupart de ces personnes possédaient une sensibilité du cœur qu'elles camouflaient sous des allures blasées. Guère découragé par ces manières brusques, il chercha plutôt une façon d'amadouer la dame, quand il la vit s'arrêter au milieu du couloir devant une ouverture dévoilant un énorme bac de recyclage. Guillaume s'empressa de lui retirer la pile de journaux des mains et la déposa dans le bac. Elle ne s'y opposa pas, mais lui jeta un coup d'œil soupçonneux.

— J'ignore pourquoi vous faites ça, mais je n'ai besoin de rien. Et peu importe ce que vous vendez, je ne suis pas intéressée.

— Nous ne sommes pas des colporteurs.

— Qui êtes-vous, alors ? Je ne vous ai jamais vus dans cet immeuble et j'y habite depuis plus de deux décennies.

— Nous arrivons du Québec pour faire une visite-surprise à un ami. Malheureusement, nous avons oublié de noter son numéro d'appartement.

Le sourcil arqué, la femme leva enfin la tête vers Guillaume et lui demanda d'un ton cassant :

— Qui est votre ami ?

— Mathias Boissonneault.

Avait-il bien vu son interlocutrice se raidir ? La question qui suivit le lui confirma.

— Êtes-vous de la police ? s'enquit-elle, suspicieuse.

— Pourquoi la police devrait-elle lui rendre visite ?

— Si vous étiez vraiment ses amis, vous le sauriez, monsieur, rétorqua la dame avec une rapidité d'esprit déconcertante.

Grâce à cette réplique, Guillaume eut la certitude qu'ils parlaient du même Mathias Boissonneault. Mathias l'impulsif, le colérique, tel que le lui avait décrit Éliissa. Le Mathias qui vendait probablement de la drogue, qui pouvait malmenier des femmes et menacer quelqu'un de mort.

— Connaissez-vous sa copine Kiona ? enchaîna-t-il en décochant un regard complice à Éliissa qui, en retrait, suivait la conversation dans un mutisme le plus complet.

— Je connais cette gentille personne, répondit la vieille dame, à l'étonnement de Guillaume qui n'attendait plus rien d'elle. Je me suis d'ailleurs toujours demandé ce qu'elle faisait avec ce voyou !

— Puisque vous la connaissez, vous savez sûrement quel appartement elle habite dans cet immeuble ?

— Elle n'est pas là. Cette pauvre fille travaille de l'aube au crépuscule.

Puis, sans le moindre regard, l'aïeule rentra chez elle en verrouillant la porte à double tour. Guillaume se tourna vers Éliissa, paumes tournées vers le ciel pour signifier son impuissance.

— Inutile de rester ici plus longtemps. Nous reviendrons.

Éliissa et Guillaume se firent conduire en taxi au Service public de la police de Vancouver, où ils furent escortés par un agent jusqu'au bureau de l'inspecteur-chef, Ray Bowen.

Ce dernier vint les accueillir à la porte, les invita à s'asseoir et prit place derrière son pupitre. De taille imposante, presque chauve, il était vêtu d'un pantalon gris foncé et d'une chemise blanche. La contrariété peignait son visage, que Guillaume attribua à une surcharge de travail s'il se fiait aux piles de dossiers qui jonchaient son bureau. Il souhaitait néanmoins que l'homme leur accorde le temps et l'attention nécessaires pour répondre adéquatement à leurs questions.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda Bowen d'une voix tout de même engageante.

— Nous aimerions savoir si des plaintes d'agression ont été déposées contre un certain individu, exposa Guillaume.

— Puis-je connaître les motifs de votre demande ?

« Vérifier si les visions d'Élissa sont réelles », pensa Guillaume, mais il répondit plutôt en se gardant certaines réserves.

— Docteur Lacoste, ici présente, a reçu des menaces de mort d'un résident de Burnaby.

— Le nom de l'individu ? s'enquit Bowen qui prenait déjà des notes.

— Mathias Boissonneault, répondit Guillaume tout en sortant sa plaque de policier de la poche de son veston avant de la déposer sur le bureau. J'aimerais d'abord vous informer qu'à titre d'enquêteur de la Section des crimes majeurs du Service de police de la Ville de Montréal, j'ai fait des recherches à l'échelle nationale en collaboration avec la GRC. L'homme dont il est question n'a pas de casier judiciaire. Les banques de données ne contiennent aucune information à son sujet et il ne semble pas détenir de permis de conduire. Je serais donc surpris qu'il ait un dossier ici.

Après avoir jeté un coup d'œil à la plaque de son visiteur, l'inspecteur en chef lui accorda une attention soutenue. Il se frotta le menton du revers de la main et détourna le regard vers Élissa.

— Dans quelles circonstances ce personnage vous a-t-il fait des menaces de mort ?

Guillaume devança la jeune femme. Inutile de parler de contacts télépathiques qui leur feraient perdre toute crédibilité. Toutefois, il lui fallait brosser un portrait réaliste de Mathias.

— Il est important de savoir que monsieur Boissonneault, qui est un ami d'enfance de la docteur Lacoste, a des problèmes de gestion d'émotion. Il est impulsif et devient facilement colérique. Tout récemment, il a tenté d'établir des retrouvailles avec elle en lui faisant part de son intention de prendre l'avion pour se rendre à Montréal. Cependant, la dame, ici présente, n'était pas certaine de vouloir le revoir.

— Pourquoi ? interrogea Bowen en scrutant attentivement Éliissa.

— J'ai appris qu'il avait eu un comportement violent envers quelques jeunes femmes, répondit-elle.

— Comment avez-vous obtenu cette information ?

— Comme Guillaume vient de vous le dire, Mathias est très impulsif et il parle souvent sans réfléchir. Il m'a lui-même raconté qu'il avait fait du mal à une femme parce qu'elle me ressemblait. Pour tout vous dire, c'était une sorte de chantage. Il exigeait que lui donne mon adresse, sans quoi il menaçait de tuer cette femme. Et il a ajouté qu'il éliminerait toutes celles qui me ressemblent, jusqu'à ce qu'il me retrouve.

Bowen secoua la tête avec l'expression de celui qui n'en revenait tout simplement pas, puis ses yeux se posèrent de nouveau sur Éliissa.

— Cet homme a-t-il clairement verbalisé une intention de vous assassiner ?

— Oui.

— Pouvez-vous me répéter ses mots exacts ?

— Mathias Boissonneault est très instable psychologiquement, intervint Guillaume. Il invente des scénarios absolument fantasmagoriques et croit qu'il s'agit de la réalité. Par exemple, il pense que la docteur Lacoste détient une partie de son âme. Alors il veut la tuer pour la récupérer.

Bowen avait les yeux exorbités tant il était incrédule. Guillaume, de son côté, était plutôt satisfait d'avoir exposé la vérité tout en étant des plus crédibles.

— Ma foi ! s'exclama l'inspecteur. Je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi tordu de toute ma carrière !

— Moi non plus, renchérit Guillaume.

— Alors, qu'est-ce qu'il vous a dit, exactement, lorsqu'il vous a exprimé son intention de vous tuer ? demanda Bowen en reportant son attention sur Éliissa.

Cette dernière ferma les yeux pour se remémorer les paroles de Mathias et prononça à voix basse :

— Tu as quelque chose qui est à moi et je veux le reprendre.

— Ce quelque chose serait la partie de son âme, précisa Guillaume.

— Vraiment ? s'étonna l'enquêteur en haussant très haut les sourcils. C'est ce qu'il vous a dit ?

— Il ne l'a pas précisé, mais je ne vois rien d'autre, répondit Éliissa. Je ne détiens aucun objet qui appartient à Mathias. Et lorsqu'il a mentionné qu'il tuerait toutes les femmes qui me ressemblent jusqu'à ce qu'il me retrouve, je n'ai plus eu aucun doute sur ses mauvaises intentions.

— C'est la chose la plus aberrante que j'ai jamais entendue ! s'exclama Bowen en regardant tour à tour ses interlocuteurs, visiblement dépassé par ce qu'il venait d'entendre.

— Je ne vous le fais pas dire, approuva Guillaume.

— Cet homme est gravement malade ! jugea Bowen. Quel est votre lien à tous les deux ?

— Mathias est un ami d'enfance, répondit Éliissa.

— Je parlais de vous et de monsieur Saumier, précisa l'inspecteur.

— Récemment, docteur Lacoste s'est présentée au poste pour obtenir notre assistance en raison de ces menaces de mort. Je suis responsable de son dossier.

Ce n'était qu'un demi-mensonge, se dit Guillaume, qui n'avait pas officiellement ce cas entre les mains.

— Je vois, reprit Bowen sans relever les yeux de son carnet de notes. Vous a-t-il déjà menacée par le passé, madame Lacoste ?

— Jamais. Au contraire, nous avons une très bonne relation.

— Avez-vous des informations au sujet de cette femme que Mathias Boissonneault aurait agressée ?

Éliissa regarda encore Guillaume, qui lui fit signe de répondre.

— Je ne sais rien d'elle, sauf qu'il l'a violentée parce qu'elle me ressemblait.

— Quand cette agression aurait-elle eu lieu ?

— Mercredi dernier, répondit Éliissa en se remémorant que c'était le jour où Geneviève lui avait transmis les résultats des tests ADN.

— Donc, mercredi le 10 août ? enchaîna Bowen en consultant un calendrier sur son bureau.

— C'est exact.

— Avez-vous une photo de ce type ?

— Non, je...

— Docteur Lacoste n'a pas pensé à apporter une photo de cet ami, intervint Guillaume. Et elle a oublié son téléphone cellulaire chez elle.

— Qui, de nos jours, oublie de partir en voyage sans son cellulaire ? laissa entendre Bowen en continuant de prendre des notes.

— Disons que la situation me perturbe plus que je ne le voudrais, spécifia Éliissa.

L'enquêteur hocha la tête avec empathie, tandis que Guillaume glissait un autre clin d'œil à sa compagne pour lui signaler que ses réponses étaient parfaites.

— Puisque ce Mathias demeure à Burnaby et vous à Montréal, pourquoi êtes-vous venue jusqu'ici ? demanda encore Bowen. N'étiez-vous pas plus en sécurité chez vous ?

— J'espère pouvoir l'aider en prenant contact avec sa famille, répondit la jeune femme en toute honnêteté. Comme Guillaume vous l'a mentionné à notre arrivée, je suis médecin.

— Médecin ou psychiatre ?

— Je suis en médecine générale. Mais c'est plus à titre d'amie que je veux aider Mathias.

— Une amie qu'il menace de mort, lui rappela le policier. Vous devriez être plus méfiante, docteur Lacoste.

— Nous serons très prudents, le rassura Guillaume. Je me charge personnellement de la protection de madame.

Bowen hocha la tête, visiblement satisfait des réponses recueillies. Il prit les coordonnées d'Élissa et de Guillaume à Montréal, le numéro de cellulaire de ce dernier et les informations relatives à leur hôtel à Vancouver. Puis il nota tous les renseignements obtenus au sujet de Mathias Boissonneault : sa description physique, sa date de naissance, son adresse et son numéro de téléphone.

— Vous êtes courageuse de vouloir lui venir en aide, dit Bowen en tendant à Élissa sa carte professionnelle. N'hésitez pas à me téléphoner s'il se passe quoi que ce soit pendant votre séjour ici. Par contre, je vous demanderais de ne plus communiquer d'aucune façon avec Mathias Boissonneault ; du moins, pas durant le temps que nous procéderons à certaines vérifications.

Cela dit, l'inspecteur se leva et désigna la sortie à ses visiteurs en annonçant :

— Je mets immédiatement une équipe sur ce dossier et je vous appelle dès que nous avons des développements.

— Nous retournons à Montréal dans six jours, l'informa Guillaume. Je ne vous cache pas ma hâte de connaître les résultats de vos recherches.

— Je priorise votre cas, monsieur Saumier. Il n'est pas à prendre à la légère.

— Je vous en suis sincèrement reconnaissant, répondit le détective en lui serrant la main.

— Merci, ajouta Élissa à partir seuil de la porte.

Une fois dehors, Guillaume exprima sa satisfaction à l'idée de se savoir épaulé par le Service de police de Vancouver, qui prenait très au sérieux les menaces de Mathias.

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda Élissa.

Guillaume réfléchit un court instant avant de répondre :

— La première chose serait de louer une voiture. Nous aurons beaucoup de déplacements à effectuer au cours des prochains jours et bien que le *SkyTrain* soit très agréable, il me faut un véhicule à ma disposition en tout temps.

— Je comprends parfaitement. Et pendant les recherches de la police, qu'allons-nous faire ?

— Je n'ai pas encore élaboré de plan précis, mais il faudrait que nous rencontrions les parents de Mathias et que nous tentions de trouver le médium Jézhador. Et avant tout, j'aimerais qu'on me confirme que Mathias est bel et bien à Montréal.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Demain à la première heure, j'irai chez lui. Mais seul.

— L'inspecteur Bowen nous a demandé de ne plus entrer en contact avec Mathias.

— À vous, pas à moi.

19 août 2016

Il était à peine six heures lorsque Guillaume, au volant de sa voiture de location *Hyundai Elantra* noire, emprunta l'avenue McKay. S'il se fiait à la déclaration de la vieille dame, Kiona Parson partirait sous peu pour le travail. Et s'il se rapportait aux visions d'Élissa, Mathias était à Montréal. Il y avait donc très peu de chances qu'il tombe nez à nez avec ce dernier.

En se garant en bordure de la rue, l'enquêteur songea qu'il n'avait pas le choix de frapper à toutes les portes, vu l'absence d'un panneau avec le nom de chaque locataire à l'entrée. Il souhaitait néanmoins être plus chanceux que la veille et que l'un des résidents accepte de le renseigner.

Le hall était sombre et l'endroit lui paraissait plus terne qu'à sa première visite. Une odeur d'humidité flottait dans l'air, mêlée à celle de la cuisson de bacon et de rôties. Décidément, il y avait des gens bien matinaux dans cet immeuble. Guillaume omit la première porte sur sa droite, se doutant bien que la vieille autochtone ne serait pas plus bavarde que le jour précédent. Suivant son instinct, il grimpa l'escalier au bout du couloir et frappa à la première porte sur sa gauche.

Une femme dans la quarantaine avancée, aux cheveux roux décoiffés, au visage émacié et au regard douloureux lui ouvrit. Autour d'elle flottaient les effluves pestilentiels de la fumée de cigarette. Son faciès laissait facilement deviner que bon nombre d'infortunes s'étaient dressées sur son chemin. Guillaume la salua d'un signe de tête courtois, puis se présenta.

— Bonjour, madame. Je suis navré de vous déranger à une heure si matinale. J'arrive de Montréal pour visiter un ami et j'ai perdu le numéro de son appartement. Je sais qu'il habite l'immeuble, mais...

— Qui ? l'interrompit la dame avec de l'impatience dans la voix.

— Mathias Boissonneault, répondit le policier en baissant le ton pour ne pas être entendu par des tiers.

Pour toute réponse, la locataire fit un pas de côté et pointa l'index devant elle. Guillaume se retourna à demi et vit qu'elle lui désignait la porte d'en face, sur laquelle un chiffre était peint en noir.

— L'appartement 8 ? voulut-il s'assurer tout en peinant à croire que ce puisse être si facile.

— C'est ce qui est écrit, dit l'autre d'une voix rauque avant de refermer sa porte.

Guillaume demeura immobile dans le corridor, afin de prendre le temps de visualiser mentalement l'étape où il était rendu, comme si tout s'était passé trop rapidement. Il était à présent devant le logement de Kiona et Mathias, et si ça trouvait, il ferait la rencontre de la jeune femme dans les prochaines minutes. Accepterait-elle de le recevoir, de lui parler ? Se montrerait-elle coopérative ou non ? Il se souvint que l'Autochtone l'avait qualifiée de *gentille jeune fille*. Le serait-elle face à un inconnu qui venait l'interroger à propos de son conjoint ? L'enquêteur se tenait toujours au milieu du corridor à se questionner quand soudain, la porte 8 s'ouvrit sur une jeune et jolie femme aux longs cheveux de jais, vêtue d'un jean bleu, de hautes bottes en suède noir à talons plats et d'un manteau en cuir rouge. Son sac à main était coincé sous son coude droit et, dans sa main droite, elle portait un sac gris avec bandoulière couleur rouille, du genre isotherme, pour transporter des aliments. Dans sa main gauche, elle tenait un trousseau de clés.

« Kiona qui part pour le travail », se dit Guillaume.

En fin observateur, il vit la suspicion dans le regard de la femme lorsqu'elle l'aperçut à quelques pas de sa porte. Il s'approcha et adopta un ton cordial susceptible de la mettre en confiance.

— Bonjour, mademoiselle. Êtes-vous Kiona Parson ?

— Euh...oui, répondit la principale intéressée avec une certaine hésitation. Et vous ?

— Je suis désolé de vous déranger de si bon matin, mais... est-ce que Mathias est là ?

— Si c'est en lien avec son travail, je ne sais pas ce que vous faites ici, répliqua Kiona avec une dureté inattendue.

Ainsi, les clients de Mathias n'étaient pas les bienvenus chez lui, conclut le policier. Cela tendait encore plus à confirmer ses doutes voulant qu'il travaille sur le marché noir.

— C'est dans un but personnel, précisa-t-il.

— Il n'est pas là.

— Quand l'attendez-vous ?

— Écoutez, soupira la femme, je dois absolument partir pour mon boulot. Il faudra repasser.

— C'est d'une très haute importance, insista Guillaume. J'ai vraiment besoin de lui parler. Me dites-vous la vérité quand vous affirmez qu'il n'est pas là ?

Kiona jaugea son interlocuteur des pieds à la tête, comme pour mesurer le degré de confiance qu'elle devait lui accorder.

— Pourquoi est-ce que je vous mentirais ? J'ignore qui vous êtes.

— Dans ce cas, où est-il ?

— À l'extérieur de Vancouver pour quelques jours.

Cette réponse confirmait les visions d'Élissa. Mathias était réellement en voyage, tel qu'elle l'avait vu !

— Où est-il ?

— Vous avez beau avoir une tête respectable, s'impatienta Kiona, je ne sais pas pourquoi je fournirais cette information à un étranger. Je ne vous connais pas. D'ailleurs, comment se fait-il que vous sachiez mon nom ?

Au lieu de répondre à la question, Guillaume lança impulsivement :

— Il est parti à Montréal dans le but de retrouver Élissa Lacoste, n'est-ce pas ?

Kiona se figea. L'étonnement, la consternation et l'incrédulité se succédèrent sur son visage.

— Co... comment ? Vous... avez dit... É... Élissa Lacoste ? bafouilla-t-elle.

S'il restait à Guillaume une infime parcelle de doute sur l'existence de Mathias Boissonneault, la réaction de la jeune femme la balaya d'un souffle.

— Éliissa Lacoste, répéta Guillaume d'une voix assurée. Vous avez bien entendu. Elle n'est pas une amie imaginaire. Elle vit réellement.

Les grands yeux noirs de Kiona le fixaient, mais elle semblait à cent mille lieues de là. Avec des efforts apparents, elle cligna des paupières à plusieurs reprises, comme pour revenir à l'instant présent.

— Je... mais... qui êtes-vous donc ? interrogea-t-elle en lissant ses cheveux d'une main nerveuse.

— Guillaume Saumier, l'ami d'Éliissa. Je viens en son nom.

Le policier choisit naturellement ce titre plutôt que celui d'enquêteur, devinant que son interlocutrice serait ainsi moins méfiante envers lui.

— Si elle existe vraiment, pourquoi est-ce qu'elle ne vous accompagne pas ? s'enquit Kiona, l'air de reprendre ses esprits.

— Il me faut d'abord obtenir certaines informations.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle existe ! En fait, j'y ai cru à une certaine époque, mais...

Kiona laissa sa phrase en suspens, complètement dépassée par la situation.

— Je comprends votre réaction, reprit Guillaume. Je suis moi-même très surpris de découvrir que Mathias vit réellement ici et encore plus de constater que vous connaissez l'existence d'Éliissa.

— Entrez donc, proposa Kiona en rouvrant la porte. Je... je vais appeler pour me faire remplacer au travail.

Installé à la table de la petite cuisine, Guillaume observait son hôtesse. Ses gestes rapides, alors qu'elle prenait la cafetière et la remplissait d'eau, trahissaient sa nervosité. Elle sortit deux tasses de l'armoire et faillit en échapper une. L'enquêteur entreprit de la détendre en bavardant de sujets anodins tels que la température, le métro aérien et le tourisme à Vancouver. Lorsque Kiona vint finalement prendre place en face de lui après avoir déposé sur la table deux tasses fumantes, elle semblait un peu plus calme.

— Comment avez-vous retrouvé Mathias ? chercha-t-elle à savoir. Il m'a si souvent répété qu'il ignorait l'adresse d'Élissa et qu'elle non plus ne connaissait pas la sienne.

— Ça va sûrement vous paraître incroyable, mais Élissa a fait un rêve, récemment. Nous avons fait des recherches à partir de certains éléments et me voilà chez vous.

— Non pas que je remette en cause votre parole, mais je ne peux m'empêcher de penser que c'est tiré par les cheveux.

— Je sais, mais je vous assure que c'est de cette façon qu'Élissa a retrouvé Mathias.

— Élissa, murmura Kiona. Je n'arrive pas à croire qu'elle soit réelle. Je regrette tellement d'avoir douté de Mathias ! Nous nous sommes querellés si souvent à cause d'elle.

— Pourquoi, exactement ?

Kiona but quelques gorgées de café et posa sur son invité ses yeux noirs frangés de longs cils.

— J'ai des croyances spirituelles et selon ce que Mathias me racontait, j'avais la certitude qu'il était en contact avec une âme défunte. Alors, quand il insistait sur le fait qu'Élissa vivait dans cette époque-ci, nous n'étions plus sur la même longueur d'onde.

— Depuis quand connaissez-vous votre conjoint ?

— Presque dix ans.

Guillaume posait ses questions sur un ton amical et, de fil en aiguille, Kiona lui raconta sa première rencontre avec Mathias, en omettant délibérément de parler des idées suicidaires qu'il avait eues ce jour-là. Elle mit toutefois l'accent sur la place qu'occupait Élissa dans la tête de son amoureux et avoua avoir soupçonné chez lui une maladie mentale, du fait qu'elle ne s'expliquait pas son étrange comportement ni son incapacité à prouver l'existence d'Élissa.

— Récemment, nous avons eu une autre querelle, raconta-t-elle. Mathias a parfois un tempérament, disons... si impulsif et colérique. Il est difficile, dans ces moments, d'éviter les confrontations avec lui. J'ai fini par lui lancer au visage qu'Élissa n'était qu'une invention pour excuser son sale caractère.

L'enquêteur saisit la balle au bond. Voilà l'ouverture dont il avait besoin pour en apprendre davantage sur la personnalité du jeune homme.

— Selon ce qu'Élissa m'a spécifié, les émotions de Mathias sont très intenses, n'est-ce pas ?

— En effet. Il a beaucoup de difficulté à les contrôler et m'a souvent répété que c'est parce que... Mathias dit qu'il possède la partie d'âme émotionnelle d'Élissa.

— Et vous croyez que c'est possible ?

— Comme je vous l'ai mentionné tantôt, rétorqua Kiona après une brève hésitation, je crois à la vie spirituelle et je crois aussi que l'âme est éternelle. Après que Mathias m'ait tout raconté à propos de son histoire avec Élissa, j'ai fait des recherches sur Internet et effectivement, Platon avait une théorie voulant que l'âme soit divisible. Si vous connaissiez Mathias, vous sauriez qu'il n'est pas du genre à lire, encore moins sur le Net. Ça me poussait donc à croire qu'il vivait une relation spéciale avec cette fille. Mais dès qu'il s'emportait ou qu'il faisait des choses étranges, il disait toujours que c'était la faute d'Élissa. Je ne vous cache pas que, par moments, j'en ai eu ma dose de ses sautes d'humeur excessives. Aussi, j'ai commencé à m'éloigner de lui. C'est ce que je regrette le plus, maintenant que vous m'apprenez l'existence de cette femme.

— Quand vous dites *sale caractère et sautes d'humeur excessives*, que voulez-vous dire, exactement ? A-t-il des pulsions agressives envers autrui ?

— Non, il ne ferait pas de mal à une mouche, mentit Kiona qui se souvenait pourtant des gestes que son amoureux avait eus autrefois à son égard et dernièrement envers une cliente.

Lui revenaient également à l'esprit les mots que Mathias avait prononcés juste avant son départ pour Montréal. Des mots qui, maintenant que l'existence d'Élissa lui était confirmée, l'inquiétaient considérablement : « Je vais reprendre ma partie d'âme manquante ! Tu verras, chère Kiona, quel homme je deviendrai. » Avait-il l'intention de tuer celle qu'il nommait *son âme jumelle* ? Mais non, voyons ! Comment pouvait-elle se permettre d'entretenir de telles pensées ? Mathias n'était pas une bête sanguinaire, quand même !

— Vous me semblez bien pensive, indiqua Guillaume devant le silence prolongé de la jeune femme.

— Je... oui, en fait, je pensais à Mathias qui est à Montréal et qui manque votre visite, mentit encore Kiona, qui ne voulait pas dévoiler ce qui lui traversait l'esprit.

— Est-ce qu'il vous a parlé d'un médium qu'il aurait rencontré, il y a très longtemps ? demanda Guillaume.

— Jézhador Sioui ?

— Exactement. Jézhador. C'est comme ça que l'a nommé Éliissa. Que savez-vous de cet homme ?

Kiona s'adossa à sa chaise et joignit les mains sur ses cuisses, apparemment plus détendue maintenant que le sujet de conversation avait changé.

— Cet homme est très puissant, à ce qu'on dit. J'ignore quelles sont vos croyances en parapsychologie, mais Jézhador serait un médium capable d'entrer dans la tête des gens et de tout savoir de leur vie, de leur passé, de leurs relations. Mathias m'a juré que cet individu savait tout de lui ; il connaissait même son existence avant sa naissance.

— Est-ce que vous avez rencontré Jézhador après avoir fait connaissance avec Mathias ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je n'en voyais pas la nécessité.

— Même pas pour vous faire confirmer les dires de Mathias au sujet des âmes jumelles ?

— Non, répondit Kiona en haussant les épaules. Je voulais le croire sur parole et comme je viens de vous le dire, j'ai de fortes croyances sur la vie spirituelle, sur le cheminement des âmes.

— Et ni vous ni Mathias n'avez jamais pensé à demander l'aide de Jézhador pour retrouver Éliissa ? enchaîna Guillaume en déposant sa tasse de café vide devant lui.

— Selon ce que mon copain m'a dit, ce médium avait le droit de l'informer seulement de sa vie spirituelle avec Éliissa, non pas de sa vie terrestre. Il semblerait que c'était à Mathias de trouver les réponses sur son parcours actuel.

— Et vous n'avez jamais, non plus, cherché à vous faire confirmer les propos de Mathias lors d'une rencontre avec Jézhador ? Même pas quand vous doutiez de l'existence d'Éliissa et de la bonne santé mentale de Mathias ?

— Vous me donnez l'impression d'être un policier, crut deviner Kiona en se redressant sur sa chaise. Vous m'interrogez comme si j'étais coupable de quelque chose et vous venez de me poser une question à laquelle j'ai déjà répondu.

— Je suis désolé, s'excusa Guillaume en exhibant un sourire contrit. Je suis simplement curieux de comprendre cette histoire.

— Pourquoi Éliissa n'est-elle pas avec vous ? redemanda Kiona à brûle-pourpoint. N'est-elle pas curieuse, elle aussi, de voir enfin Mathias ?

— Elle est avec moi, avoua Guillaume. Elle m'attend à l'hôtel. Je voulais d'abord rencontrer votre conjoint pour tâter le terrain et savoir comment il réagirait à l'annonce de notre présence à Burnaby.

— Êtes-vous sérieux ? ! s'exclama la jeune femme en plaquant les mains sur sa bouche grande ouverte. Mathias est à Montréal et Éliissa à Burnaby ? Il a donc fait ce voyage inutilement ? Mais pourquoi n'ont-ils pas communiqué par télépathie au lieu de se croiser dans les airs ? C'est ridicule ! C'est...

Elle s'arrêta et secoua la tête pour signifier son incompréhension. Du même coup, elle se sentait envahie d'un grand soulagement. Mathias n'était pas dans les bras d'Éliissa puisque cette dernière était à Burnaby. En revanche, il était seul à Montréal et venait de parcourir des milliers de kilomètres pour absolument rien.

— Je crois qu'il y a des choses que vous ne savez pas, Kiona. Et pour l'instant, je préfère ne pas en parler.

La jeune femme se demandait si Guillaume Saumier faisait allusion aux menaces que Mathias avait proférées à l'endroit d'Éliissa. Elle se garda bien de lui poser la question et demanda plutôt :

— J'aimerais la rencontrer.

— Vous la rencontrerez en temps opportun, laissa doucement entendre l'enquêteur. Pour le moment, je dois savoir si je peux vous faire confiance.

— Que voulez-vous dire ?

— Il ne faudrait pas que vous parliez de ma visite à qui que ce soit. Ni à Mathias, ni à ses parents, ni à ses amis. Je dois faire certaines vérifications et je vous promets de tout vous raconter ensuite. Vous pourrez garder le silence ?

— Ce sera difficile de ne pas dire à Mathias qu'Élissa est à Burnaby s'il m'appelle de là-bas, confessa Kiona. Mettez-vous à ma place.

Guillaume comprit qu'il n'avait pas le choix d'en révéler un peu plus à son interlocutrice s'il voulait obtenir son appui.

— Il se pourrait que ses intentions envers Élissa ne soient pas louables, informa-t-il. Est-ce que vous saisissez ?

Kiona pencha la tête. Ce qu'elle redoutait venait de lui être confirmé. Mathias voulait faire du mal à Élissa pour reprendre sa partie d'âme intellectuelle et leur offrir une vie meilleure. C'était malheureusement ce qu'elle avait cru sous-entendre dans ses menaces. Mais pour le moment, elle refusait d'en parler à cet étranger.

— Vous pouvez me faire confiance, promit-elle à voix basse.

— Merci, Kiona. Revenons à Jézhador, maintenant. Avez-vous son adresse ?

Selon Mathias, il habiterait le quartier chinois à Vancouver ; c'est tout ce que je sais.

Guillaume songea que cette ville était immense et que les probabilités de retrouver le sage auraient été nulles s'il s'était appelé John. Mais le prénom inusuel de l'homme augmentait considérablement ses chances. Il n'insista donc pas davantage sur le sujet.

— Avez-vous eu des nouvelles de Mathias depuis qu'il est à Montréal ?

— Je... non, fit Kiona qui semblait soudainement mal à l'aise. J'ai tenté de le joindre hier matin, mais j'ai eu la surprise d'entendre

son cellulaire sonner en provenance du salon. Il était tellement excité avant de partir, qu'il l'a oublié. Je ne crois pas qu'il ait fait exprès de s'en aller sans son téléphone. Il savait trop bien que je m'inquiéteraï si je ne pouvais pas le contacter pendant son voyage. C'est pourquoi j'étais sur mes gardes, tout à l'heure... j'ai eu peur qu'il lui soit arrivé quelque chose et que vous preniez des détours pour me l'annoncer.

— Je ne veux pas vous démentir, mais je crois plutôt qu'il l'a laissé ici intentionnellement. Il a un plan bien précis : retrouver Éliisa sans être localisé à partir de son cellulaire.

Kiona sentit son estomac se nouer. Si Mathias avait réellement des pensées aussi machiavéliques envers Éliisa, elle ne pourrait jamais le lui pardonner.

— Est-ce que vous accepteriez de me montrer une photo de lui ? demanda Guillaume.

Sans mot dire, Kiona se leva et revint avec un cadre qu'elle déposa sur la table. L'enquêteur y vit le portrait d'un jeune homme plus que séduisant, au sourire ironique qui relevait le coin de ses lèvres. Il avait un regard bleu malicieux qui semblait vouloir fuir l'objectif, des cheveux courts bruns et bouclés dont quelques mèches tombaient sur son front et la barbe naissante qui lui donnait un air viril, malgré son jeune âge.

— Je peux ? demanda Guillaume en sortant son cellulaire de la poche intérieure de son veston. Éliisa a des visions de Mathias et cette photo viendrait confirmer...

— Bien sûr, accepta Kiona d'une voix pourtant mal assurée.

Guillaume prit une photo du portrait et s'apprêtait à ranger son cellulaire quand celui-ci vibra dans sa main. Se demandant qui pouvait bien l'appeler à une heure aussi matinale, il s'excusa auprès de Kiona et prit l'appel.

— Guillaume Saumier, j'écoute.

— Ray Bowen à l'appareil. Nous avons de précieux renseignements à vous transmettre. Pouvez-vous passer à mon bureau ? Disons à huit heures ce matin ?

— Nous y serons assurément. Merci de votre promptitude.

L'enquêteur ferma son téléphone. Un pincement nerveux lui noua l'estomac. Son intuition lui soufflait que les *précieux renseignements* n'étaient pas de bon augure.

N'ayant plus de temps à sa disposition pour interroger Kiona, il prit congé après l'avoir remerciée pour l'excellent café et la confiance qu'elle lui témoignait.

Élissa sortit de l'hôtel dès qu'elle vit Guillaume s'arrêter en bordure du trottoir. Elle se questionnait depuis son départ au sujet de sa visite chez Mathias et croyait bien qu'il l'en aurait informée lorsqu'il l'avait appelée un quart d'heure plus tôt. Toutefois, il avait été bref en se contentant de lui demander de descendre dans le hall, qu'il venait la chercher pour aller rencontrer Ray Bowen au poste de police.

Galamment, l'enquêteur descendit de la voiture pour lui ouvrir la portière. Élissa s'installa sur le siège passager, boucla sa ceinture et attendit que son aimable chauffeur reprenne place derrière le volant. À présent, il pouvait répondre à ses questions.

— Comment ça s'est passé ? s'enquit-elle avant même qu'il ait eu le temps de démarrer. Mathias n'était pas chez lui, n'est-ce pas ?

Guillaume lui glissa un sourire attendri en la voyant se lancer à la quête de la vérité.

— Première chose, répliqua-t-il en prenant son cellulaire pour montrer la photo de Mathias à Élissa. Est-ce bien cet homme que vous avez vu dans vos visions ?

— Oui, répondit la jeune femme après avoir examiné la photo. C'est bien Mathias. Aucun doute. C'est lui qui vous a transmis cette photo ?

— Non, je n'ai pas pu le rencontrer, indiqua Guillaume en s'engageant sur la route. Mais j'ai eu un long entretien avec... Kiona, sa conjointe des dix dernières années.

Le détective s'arrêta, s'interrogeant tout à coup sur ce que sa passagère pouvait penser de savoir que son âme jumelle était en couple depuis une décennie. Il était clair que Kiona craignait la venue d'Élissa dans la vie de son conjoint, mais qu'en était-il de celle qui ne ressentait rien, sauf lorsqu'elle faisait de la télépathie avec Mathias ? L'aimait-elle d'amour lorsqu'elle prenait contact avec lui ?

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? interrogea cette dernière.

— Ce que vous vivez est absolument incroyable, laissa entendre l'enquêteur, qui se promit de revenir sur le sujet. Mathias habite réellement cet immeuble que vous avez vu en songe. Plus aucun

doute ne subsiste sur votre lien télépathique... Vous êtes réellement des âmes jumelles.

Élissa aussi était forcée d'y croire, car rien d'autre qu'une connexion des âmes par le monde astral ne pouvait expliquer ce qu'elle vivait depuis l'enfance avec Mathias.

— Est-ce que Kiona vous a dit où il est ?

— Il est bel et bien à Montréal. Votre vision était juste, Élissa. Mathias est parti à votre recherche.

— En ce cas, il est inutile de rester plus longtemps ici.

— Au contraire. Je tiens encore plus à ce que nous rencontrions d'abord les parents de Mathias et le médium Jézhador Sioui. Pour le moment, Ray Bowen nous attend et, si je me fie à son timbre de voix, je parierais ma chemise que vos visions étaient également exactes en ce qui concerne les agressions qu'il aurait commises.

Élissa secoua la tête comme si elle voulait exprimer du découragement.

— Je ne l'aurais jamais cru capable de faire de telles choses. Ce n'est plus mon Mathias d'autrefois.

— Les gens changent et, dans certains cas, ce n'est malheureusement pas en mieux.

Tandis qu'Élissa se repliait dans le silence, Guillaume se concentra sur sa conduite, incapable d'empêcher ses pensées de prendre une direction qu'il s'interdisait depuis le tout premier jour de sa rencontre avec la docteure Lacoste. Il devait pourtant s'admettre que quelque chose en elle le fascinait, pour ne pas dire l'envoûtait littéralement. Elle était privée de toute expression, de toute émotion, et pourtant, chaque fois qu'il croisait son regard absent, il avait l'impression de voir jusqu'au fond de son âme. Cette impression de la connaître depuis toujours ne le quittait pas. Le seul fait d'être auprès d'elle lui paraissait la chose la plus naturelle au monde, comme s'ils formaient un couple depuis longtemps. Il avait constaté que cette femme lui faisait confiance, qu'elle se fiait à lui pour toute décision, qu'elle ne remettait jamais ses idées en question. Et même si elle ne ressentait strictement rien, quelque chose au fond de lui-même lui disait qu'elle était bien à ses côtés.

Ne souhaitant que le bonheur d'Élissa Lacoste, Guillaume se surprit à penser que peu lui importait qu'elle puisse l'aimer ou non, s'il en avait la chance, il l'aimerait pour deux.

Un pli soucieux barrait le front de l'inspecteur Bowen. Avant de s'installer derrière son large pupitre, il prit le temps d'enlever son veston gris, ce qui découvrit son ventre rebondi sous sa chemise bleu pâle.

— Vous n'aurez pas fait ce voyage pour rien, commença-t-il en joignant les mains qu'il posa sur un épais dossier.

Élissa et Guillaume demeurèrent silencieux, tandis que le cheminement de leurs pensées les conduisait au même constat : une plainte d'agression avait été portée contre Mathias. Ni l'un ni l'autre, cependant, n'aurait pu imaginer ce que Ray Bowen s'apprêtait à leur dévoiler.

— Vous ne m'en voudrez pas, monsieur Saumier, si on a effectué quelques vérifications à votre sujet pour confirmer votre identité et surtout, votre statut d'enquêteur à Montréal ? Une plaque de policier ne dit pas tout.

— Absolument pas, assura Guillaume, qui comprenait parfaitement cette démarche. Le contraire m'aurait d'ailleurs surpris.

Bowen esquaissa un léger sourire de satisfaction et ouvrit son dossier.

— Comme ce cas est particulier, nous avons dû recourir à quelques experts pour tenter de reconstituer les faits qui entourent ce crime. Malheureusement, l'enquête ne nous a pas... ou peut-être devrais-je dire... ne nous *avait pas* encore mis sur la piste des meurtriers.

Les mots *crime* et *meurtriers* firent sonner l'alarme dans la tête d'Élissa et de Guillaume. Ce dernier demanda calmement :

— De quoi s'agit-il ?

— Stacy Cook, prononça l'inspecteur d'un ton grave.

Guillaume attendit la suite, même s'il la redoutait. Élissa, pour sa part, ignorait complètement où Bowen voulait en venir.

— Son corps a été retrouvé le 11 août dernier à Burnaby, à plus ou moins un kilomètre de l'avenue McKay, poursuivit ce dernier. Le meurtre aurait été commis entre vingt-deux et vingt-trois heures le soir du 10 août.

Comme chaque fois qu'on lui annonçait ce genre de nouvelle, Guillaume sentit un frémissement désagréable lui parcourir l'échine. Il se raidit sur sa chaise lorsqu'il demanda :

— Quelle est la cause du décès ?

— Une sérieuse blessure à la tête lui aurait fait perdre beaucoup de sang. On l'a également violée.

Ne pouvant croire que Mathias pût être l'auteur de ce meurtre aussi odieux que crapuleux, Élissa demeurait silencieuse.

— Et les prélèvements d'ADN sur le corps de la victime n'ont pas permis d'identifier l'assassin ? s'enquit Guillaume.

— Malheureusement, ça ne nous a conduits à aucun suspect, répondit Bowen. Les criminels ne seraient donc pas des récidivistes.

— Pourquoi parlez-vous au pluriel ? Est-ce qu'un élément confirme l'implication de plus d'un meurtrier ?

— Une expertise de détection d'empreintes digitales sur la peau avec traitement par iode et alpha Naphtoflavone a été ordonnée, expliqua Ray Bowen. Vous savez sûrement, monsieur Saumier, que ce type d'analyse détecte la sueur qu'on peut comparer à l'ADN.

— En effet, nous utilisons aussi cette méthode.

— Voilà ! Il appert que deux profils génétiques ont été prélevés sur le corps de Stacy Cook. Cependant, une seule empreinte ADN a été retracée à partir des sécrétions vaginales. L'autopsie démontre également que la blessure à la tête a été faite avant le viol et que la victime a perdu une quantité importante de sang. Fait inusité, il y en avait très peu à l'endroit où gisait le corps. Il s'est donc écoulé un certain temps entre le meurtre et le déplacement du corps de la victime.

Cela dit, Ray Bowen sortit de son dossier quelques photos horribles de la jeune femme et les regarda encore une fois en grimaçant de mépris. Puis il les tendit à Guillaume en disant :

— Sa blessure à la tête provient vraisemblablement d'un choc violent contre de la pierre ou du ciment. Le hic, c'est qu'il n'y a que du gazon là où on l'a abandonnée. Il ne fait donc aucun doute qu'elle a été transportée après le meurtre. Vous ne voulez pas voir ces images macabres, ajouta l'inspecteur en s'adressant à Éliissa.

— Où son corps a-t-il été retrouvé ? interrogea Guillaume en déposant les photos à l'envers sur le pupitre après les avoir regardées.

— Sur le terrain de golf *Central Park Pitch & Putt*. Les lieux ont été inspectés en long et en large, mais on n'a pu trouver le moindre indice.

— Cette jeune femme habitait-elle les environs ?

— Nous y voilà, répliqua Bowen sur un ton de confiance. Elle partageait un appartement avec Jane Burnham, sur l'avenue Cassie, qui est parallèle à l'avenue McKay. Quel hasard, vous me direz ! Boissonneault demeure sur McKay !

Si Éliissa avait jusque-là écouté les deux hommes sans intervenir, la dernière remarque de l'enquêteur méritait qu'elle se porte à la défense de Mathias.

— Je suis certaine que Mathias n'est pas impliqué dans ce meurtre, affirma-t-elle.

— Vous me surprenez, docteur Lacoste, s'étonna Bowen en plissant les yeux avec suspicion. Ne vous a-t-il pas fait des menaces de mort et promis de tuer toutes les femmes qui vous ressemblent, jusqu'à ce qu'il vous retrouve ?

— Oui, mais...

— Stacy Cook avait un physique assez semblable au vôtre. Elle était âgée de vingt-cinq ans, avait une longue chevelure brune bouclée et de grands yeux bleus. Est-ce une simple coïncidence ?

— Peut-être bien.

— Contrairement à Mathias Boissonneault, dont nous avons dressé le portrait ces jours-ci, mademoiselle Cook jouissait d'une bonne réputation et n'avait aucun lien avec le monde criminel ou celui de la drogue, précisa l'inspecteur-chef d'un ton péremptoire. Qu'elle se soit trouvée au mauvais endroit au mauvais moment me semble peu

probable. Qui plus est, le terrain de golf est situé à quelques rues du domicile de Boissonneault.

Guillaume suivait la même logique que Ray Bowen. Toutefois, il s'expliquait mal les raisons qui auraient poussé Mathias à violer sauvagement une jeune femme qui ressemblait à... son âme jumelle. Pour le moment, il n'arrivait pas à s'imaginer le scénario qui avait mené à la mort de Stacy Cook. Il avait besoin de réfléchir, de recueillir d'autres éléments, mais surtout, des preuves.

— Je présume que le voisinage a été interrogé ? demanda-t-il.

— Personne n'a rien vu ni rien entendu, répondit Bowen en secouant la tête.

— Qu'en est-il des allées et venues de mademoiselle Cook, ce jour-là ?

L'inspecteur connaissait par cœur la triste histoire de la victime, du fait qu'il avait consacré d'innombrables heures à l'enquête. Il se carra dans sa chaise et ses grands yeux ronds se promenèrent d'Élissa à Guillaume, tandis qu'il racontait :

— Stacy Cook était enseignante dans une école élémentaire à Burnaby. Selon Jane Burnham, sa colocataire, elle avait travaillé le 10 août et était revenue chez elle vers seize heures trente. Comme elles le faisaient presque chaque jour, les deux amies ont préparé ensemble leur repas du soir, qu'elles ont partagé. Stacy se serait ensuite retirée dans sa chambre pendant une demi-heure avant de s'enfermer dans la salle de bain pour refaire sa toilette. Autour de dix-neuf heures, elle est sortie en disant qu'elle allait faire une promenade, mais Jane l'a trouvée différente. Elle a mentionné que son amie portait habituellement des vêtements décontractés, mais que ce jour-là, elle était vêtue d'une jupe et chaussait des talons hauts. Elle n'est jamais revenue. C'est d'ailleurs Jane qui nous a appelés vers minuit. Elle s'est inquiétée, car Stacy n'était pas encore rentrée et ne répondait pas à ses appels, ce qui apparemment ne lui ressemblait guère. Le lendemain matin, mademoiselle Cook n'avait toujours donné aucun signe de vie. Nous avons donc immédiatement entamé les recherches, sans attendre que les vingt-quatre heures normalement exigées dans les cas de disparition se soient écoulées. Finalement, c'est un employé du terrain de golf qui a fait la macabre découverte, le 11 août en fin de matinée.

Guillaume déduisit rapidement que Stacy avait un rendez-vous galant ce soir-là. Pouvait-il s'agir de Mathias? Un léger doute s'insinua en lui, étant donné qu'il vivait avec sa conjointe. Et selon les propos de cette dernière, il tenait à elle. Par contre, Kiona lui avait aussi mentionné qu'elle s'était éloignée de Mathias à cause de leurs nombreuses querelles. Aurait-il cherché une autre conquête parce que son couple battait de l'aile? Une conquête qui ressemblait à Élissa Lacoste?

— Vous n'avez donc aucune piste pour conduire à un suspect? questionna Guillaume en mettant un terme à ses réflexions.

— Malheureusement, nos démarches nous ont menés à un cul-de-sac. Mais ce que vous apportez comme information ouvre la porte à de nouvelles avenues et nous allons nous concentrer sur Mathias Boissonneault. D'ailleurs, je compte l'interroger aujourd'hui même.

— Il est à Montréal, signifia Guillaume.

— À Montréal?

— Je viens de l'apprendre de sa conjointe. Il est à la recherche d'Élissa, ce qui, selon moi, ne laisse aucun doute sur ses intentions malveillantes.

Les traits de Bowen trahirent une vive contrariété.

— Quand son retour est-il prévu?

— Je n'ai pas réussi à le savoir.

À cette réponse, Ray Bowen abattit son poing sur son bureau, sans chercher à dissimuler son agacement.

— Ça ne nous donne pas le choix de suspendre l'enquête jusqu'à ce qu'il rentre chez lui! Rien pour l'instant ne justifierait l'émission d'un mandat d'arrestation.

À la vitesse de l'éclair, une idée traversa l'esprit de Guillaume.

— Si l'ADN de Mathias pouvait être analysé et associé au meurtre de Stacy Cook, on pourrait obtenir un mandat.

— Bien entendu, approuva Bowen qui eut tout à coup l'impression d'être un novice.

— Je me propose de rendre une autre visite à sa conjointe et de recueillir des objets qui appartiennent à Boissonneault.

— Mes hommes peuvent très bien s'en charger, rétorqua l'inspecteur.

— Je n'en doute pas, dit poliment Guillaume, mais j'ai rencontré Kiona Parson en tant qu'ami d'Élissa et elle semble avoir confiance en moi. Si vous envoyez vos enquêteurs, ce serait peut-être trop formel et ça compliquerait inutilement les choses.

Le regard dans le vide et visiblement en profonde réflexion, Bowen se mit à pianoter sur son dossier. Après un bref moment, il se leva et se pencha vers Guillaume en disant :

— Je vous donne carte blanche, Saumier.

Lorsque Guillaume et Élissa se présentèrent chez Kiona à leur sortie du poste de police, cette dernière parut surprise, mais moins sur ses gardes que lors de la première visite.

— Monsieur Saumier ? s'étonna-t-elle dans un léger sourire. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Élissa souhaitait faire votre connaissance et vous entendre lui confirmer que Mathias habite bien ici, confia le visiteur. Tout comme vous, elle nage dans le doute et le questionnement depuis trop longtemps !

— Elle est avec vous ? s'étonna la jeune femme, les yeux tout ronds.

Comme Élissa se tenait contre le mur du couloir, Guillaume l'attira vers lui et lui entoura les épaules d'un bras avant de procéder aux présentations.

En voyant la belle jeune femme apparaître dans l'embrasure de la porte, Kiona sentit s'éveiller en elle une réelle jalousie. Élissa Lacoste était-elle venue jusqu'ici pour lui prendre son amoureux ? Elle se sentit alors dévorée par une soudaine envie de les renvoyer, mais sa fierté l'en empêcha. Dans un sourire crispé, elle les invita plutôt à entrer. Dès qu'ils furent tous trois installés dans le petit salon fleuri devant une tisane à la menthe, Kiona s'empessa de poser à Élissa toutes les questions qui la préoccupaient depuis la première visite de Guillaume Saumier.

— Comment arrives-tu à faire de la télépathie avec Mathias ? demanda-t-elle avec familiarité, comme si elle s'était adressée à une amie de longue date.

En vérité, elle refusait de placer cette femme à un niveau supérieur à elle-même en la vouvoyant.

— Je n'en ai aucune idée, admit Éliissa. Nos premiers contacts ont eu lieu à un âge où tout est possible : les lutins, les fées, le père Noël. Alors, pourquoi pas un ami dans notre tête ? Ce n'est qu'à l'adolescence que mes interrogations ont surgi. Mais je n'ai jamais pu trouver les réponses.

— Pourquoi as-tu arrêté de lui parler pendant plusieurs années ?

— Je suivais les conseils de mon psychiatre, qui me répétait continuellement que je devais cesser ces dialogues avec mon ami imaginaire pour qu'il disparaisse enfin.

— Tu n'as jamais pensé à contacter Mathias par téléphone ou l'Internet ?

— Bien sûr. Il me l'avait même déjà suggéré. Mais à l'étape où j'étais rendue dans ma thérapie, j'aurais eu l'impression de rétrograder. Je voulais devenir normale, alors je préférais croire tout ce que me disait mon psy.

Éliissa répondait avec spontanéité et sincérité. Kiona voulut donc connaître ses intentions, quitte à dévoiler la peur sournoise qui la tenaillait à l'idée de perdre son amoureux. Car même si celle qui lui faisait face avait un regard vide, une voix robotique et un visage sans expression, elle savait qu'elle reprenait vie dès qu'elle était en contact télépathique avec Mathias. C'était bien ce que ce dernier avait toujours prétendu et aujourd'hui, elle n'avait plus aucune raison de ne pas le croire.

— Pourquoi as-tu décidé de venir le voir seulement maintenant ?

— Parce que jusqu'à tout récemment, j'avais réussi à me convaincre qu'il n'existait pas. Nous ne nous sommes pas parlé pendant des années et j'étais certaine que mon psy disait la vérité.

— Qu'est-ce qui t'a prouvé le contraire ?

— Mathias s’est de nouveau manifesté. De plus, j’ai fait un rêve étrange que je crois être un voyage astral et qui nous a permis de déterminer qu’il habitait ici même.

Kiona jeta un coup d’œil à Guillaume, qui suivait leur échange en silence. Ainsi, il n’avait pas menti. Mais elle n’était pas entièrement satisfaite. Une question en particulier la démangeait.

— Maintenant que tu as retrouvé Mathias, quelles sont tes intentions ? Qu’est-ce que tu attends de cette rencontre avec mon amoureux ?

Kiona avait mis l’accent sur les mots *mon amoureux* et Éliissa capta immédiatement son insécurité et la jalousie qu’elle tentait maladroitement de camoufler. Elle se demanda en cet instant si cette femme était au courant des cruelles menaces proférées par Mathias à son endroit. Lui avait-il dit qu’il la cherchait pour reprendre sa partie d’âme ?

L’ambiance s’alourdit considérablement dans la petite pièce, alors que Kiona dévisageait et défilait du regard celle qu’elle voyait comme une rivale, dans l’attente d’une réponse, d’une explication qui la rassurerait. Guillaume décida qu’il était temps de passer à l’objet de cette deuxième visite et répondit à la place d’Éliissa :

— Comme je vous le disais à notre arrivée, Éliissa souhaitait seulement se faire confirmer l’existence de Mathias. Maintenant que c’est fait, nous n’allons pas vous déranger davantage.

Kiona n’aurait su dire si elle était soulagée ou déçue que se termine subitement cet éprouvant entretien. Mais peu importe, elle ne fit rien pour essayer de retenir ses visiteurs. Même qu’elle entreprit de les raccompagner vers la sortie. À mi-chemin dans le couloir, Guillaume s’immobilisa et prit une mine embarrassée.

— Pourrais-je utiliser votre salle de bain avant de partir ?

— Bien sûr, accepta la maîtresse des lieux en lui désignant une porte sur sa droite.

L’enquêteur pénétra dans la pièce et verrouilla derrière lui. Rapidement, il examina les articles sur le meuble-lavabo et, à l’aide d’un mouchoir, se saisit d’une brosse à dents verte – laissant la rose dans le vase en plastique – qu’il déposa dans le sac hermétique que lui avait remis Bowen. Ne voulant pas manquer son coup, il chercha un autre objet, lorsqu’une chance inouïe se présenta. Sur le couvercle du réservoir de la toilette, un cendrier débordait de mégots. Ayant observé

que Kiona ne fumait pas, Guillaume en déduisit qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à Mathias. Il en glissa quelques-uns dans le sachet en plastique, qu'il cacha ensuite dans la poche intérieure de son veston sport. Puis, il tira la chasse d'eau et ouvrit le robinet quelques secondes, avant de sortir de la salle de bain. Il rejoignit ensuite les deux femmes qui discutaient calmement sur le pas de la porte.

— Il existe certainement un lien puissant qui nous permet d'être en contact télépathique, disait Éliissa. Je veux le découvrir.

Loin de se sentir rassurée, Kiona n'eut d'autre choix que d'en rester là pour le moment. Mais elle se promettait de faire incessamment de plus amples recherches sur les âmes jumelles, pour mieux comprendre le rôle de cette femme dans la vie de son homme. Car elle n'avait nullement l'intention de lui laisser sa place.

Guillaume remercia Kiona et la laissa en entraînant Éliissa par la main, comme s'ils formaient un vrai couple. Une fois dehors, il sourit de satisfaction.

— Il ne nous reste plus qu'à apporter ces objets à Ray Bowen.

En sortant de la centrale de police de Vancouver après avoir apporté les échantillons à l'enquêteur, Guillaume songea au triste sort de Stacy Cook. Sa mort était-elle imputable au malheureux hasard ou Mathias Boissonneault en était-il le responsable ? Il avait tendance à croire à cette deuxième hypothèse, puisque toutes les visions de la docteure Lacoste s'étaient avérées exactes jusqu'à maintenant. Et dire que personne n'avait jamais cru que Mathias était réel, pas même les parents d'Éliissa ! Cette pensée en amenant une autre, l'enquêteur s'arrêta de marcher dans le stationnement pour se tourner vers sa compagne.

— Est-ce seulement une impression ou m'avez-vous dit habiter chez vos parents ?

— Effectivement, j'occupe le logis parental au sous-sol de leur maison.

— Est-ce que Mathias pourrait facilement retracer votre adresse ?

— Je l'ignore. Par contre, ce serait un jeu d'enfant pour quiconque de trouver mon lieu de travail, puisque mon nom est déjà dans le bottin des médecins du Québec.

Tout en reprenant sa marche vers sa voiture de location, Guillaume réfléchit encore. Mathias avait proféré des menaces de mort à l'endroit d'Élissa Lacoste. Il pouvait alors être impliqué dans le meurtre de Stacy Cook parce qu'elle lui ressemblait et donc, sa sécurité et celle de son entourage n'étaient pas à prendre à la légère.

— Il serait bon de téléphoner à vos parents quand nous rentrerons à l'hôtel, suggéra-t-il en ouvrant la porte du passager.

— Je suis d'accord, approuva Élissa sans lui laisser le temps d'exprimer davantage ses pensées. Ce matin, je me demandais justement si je ne devais pas leur passer un coup de fil pour leur faire savoir que je vais bien. Je connais ma mère et, même si Daphnée l'a appelée, je suis certaine qu'elle se fait du souci à mon sujet.

— J'aimerais aussi leur parler à titre d'enquêteur, suggéra encore Guillaume en quittant le stationnement du poste de police. Nous devons les mettre en garde contre Mathias, qui doit faire des pieds et des mains pour vous retrouver.

— Il ne ferait pas de mal à mes parents, réfuta Élissa.

— Je ne veux courir aucun risque. Du même coup, je pourrais leur annoncer son existence. Vos parents accepteraient sûrement de faire annuler l'ordonnance de traitement et vous ne seriez pas attendue avec une camisole de force à votre retour à Montréal.

— Mon père est vraiment borné dans ses croyances.

— Dans ce cas, nous demanderons à Kiona de les appeler pour attester que Mathias vous parle par télépathie depuis l'âge de cinq ans et que personne ne le croit non plus.

— Julien doit voir de ses yeux pour croire ; il est comme Thomas dans l'histoire de la Bible. Mais il ne nous en coûte rien d'essayer.

De retour à l'hôtel, Élissa téléphona chez elle et tomba sur la messagerie vocale. Elle en informa Guillaume, en supposant que ses parents étaient sûrement sortis.

Toutefois, ni l'un ni l'autre n'auraient pu se douter de la scène qui se jouait en cet instant même dans la résidence des Lacoste.

Mathias avait dormi plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu et s'était maudit intérieurement en constatant que le cadran de la table de chevet indiquait dix heures quinze. Il sauta donc hors du lit, puis s'empessa de se doucher et de s'habiller pour accourir chez Éliissa. Puisqu'on l'avait informé qu'elle était en congé indéterminé, il y avait de fortes chances pour qu'il la trouve chez elle. Dans la cuisinette de l'hôtel, il attrapa une banane et un jus d'orange embouteillé, et s'en alla en transportant sa valise. Sur le trottoir, il héla un taxi et transmit au chauffeur l'adresse indiquée sur le bout de papier que lui avait remis la secrétaire du centre médical Saint-Denis.

En arrivant devant la maison, le jeune homme remarqua la présence de la petite voiture rouge et d'un autre véhicule gris qui n'était pas là la veille. L'espérance de retrouver son âme jumelle monta en flèche. Il avait la certitude que cette fois, sa chère Éliissa serait chez elle. Son cœur cognant à grands coups, il appuya l'index sur la sonnette. Lorsque la porte intérieure s'ouvrit, il eut l'impression que son organe cardiaque s'arrêtait de battre.

Mais ô déception ! Se trouvait devant lui une femme de petite taille aux formes légèrement arrondies, à la chevelure blanche comme neige tirée en un chignon, ce qui le laissa profondément perplexe. S'était-il trompé d'adresse ? La réceptionniste l'avait-elle berné pour qu'il lui fiche la paix ?

« À moins que ce ne soit Rosémie, la mère d'Éliissa ? » espéra Mathias de toute son âme. Se pouvait-il que son âme jumelle vive encore chez ses parents ? Il pouvait aussi s'agir d'une gouvernante ! Avec son salaire de médecin, Éliissa pouvait bien se le permettre !

La dame poussa la contre-porte vitrée et passa la tête dans l'entrebâillement. Avant même qu'elle puisse prononcer une syllabe, Mathias lui demanda d'un ton nerveux, mais avec son plus beau sourire :

— Est-ce que je suis chez Éliissa Lacoste ?

— Oui.

— Elle habite ici ? insista-t-il pour s'assurer qu'il était bel et bien au bon endroit.

— Oui, mais elle n'est pas là.

Mathias refréna avec peine son envie d'exploser de joie. Tout allait bien. Merveilleusement bien !

— Quand rentrera-t-elle ? s'enquit-il en faisant d'énormes efforts pour contrôler la folle ivresse que suscitait sa victoire.

— Qui êtes-vous ? se méfia la femme.

— Je vous le dirai si vous me dites que vous êtes la mère d'Élissa.

Rosémie sentit une boule d'angoisse lui serrer la gorge. Pas plus tard que la veille, Daphnée l'avait pourtant avisée que sa fille allait bien et qu'elle était en sécurité. Qu'est-ce que cet inconnu pouvait bien lui vouloir ? Il était vêtu d'un jean bleu foncé et d'une chemise blanche sous un manteau en cuir noir. Il ne pouvait pas être un policier venu lui annoncer une mauvaise nouvelle. D'ailleurs, il n'avait pas la tête d'un flic, mais celle d'un mannequin qu'on voyait dans les magazines pour hommes, tant son visage était parfait. Était-il un collègue de travail ? Un nouvel ami dont Élissa ne lui avait pas encore parlé ? Pourquoi voulait-il savoir si elle était sa mère ? Que se passait-il donc avec sa progéniture ? N'y tenant plus, elle décida de répondre à la question de son visiteur pour entendre ce qu'il avait à lui dire.

— Oui, je suis sa mère. Et vous ?

Mathias porta une main à sa bouche un bref instant avant de la retirer et d'afficher un sourire rayonnant.

— Mon Dieu ! Si vous saviez la joie que je ressens de vous rencontrer enfin ! Rosémie ! Élissa m'a tellement parlé de vous !

Rosémie eut un mouvement de recul tant elle fut étonnée que l'étranger l'appelle par son prénom. Il lui paraissait invraisemblable que ce jeune homme agisse avec autant de familiarité, alors que pour sa part, elle n'avait aucune idée de qui il pouvait bien être.

— Où avez-vous fait sa connaissance ? demanda-t-elle en fronçant ses minces sourcils blancs. À l'université, à son travail ?

— Bien avant cela ! s'exclama Mathias, qui ne pouvait se départir de son sourire triomphant. Me croiriez-vous si je vous disais à la maternelle ?

Rosémie arrondit les yeux pour signifier son incrédulité. Sa fille n'avait jamais eu aucun ami à la maternelle. Elle se souvenait trop bien des soucis que cette situation lui avait engendrés, ainsi que des larmes de tristesse et d'impuissance qu'elle avait versées devant la méchanceté des enfants qui rejetaient Élissa et qui se moquaient d'elle à cause de son absence d'émotion et d'expression.

— Elle avait peu d'amis, à l'école, répliqua-t-elle. Je ne comprends pas...

— Pensez-y bien fort, Rosémie, l'encouragea Mathias, qui prenait un plaisir évident à ce jeu de devinettes.

Pour sa part, Rosémie était de plus en plus sur ses gardes devant les réponses évasives de l'inconnu. Instinctivement, elle referma quelque peu la porte. Devant ce geste, Mathias craignit de perdre son ultime chance d'entrer en contact avec Éliissa.

— Voyons, Rosémie ! Je suis de loin le plus grand ami d'Éliissa, s'empessa-t-il de déclarer, l'air presque suffisant.

Rosémie le fixait, les yeux plissés, en essayant de replacer ce personnage. Elle était pourtant certaine que sa fille ne lui avait jamais parlé d'un ami garçon à la petite école. Daphnée Vaillant était la seule amie qu'elle avait eue de toute sa vie. Elle en était persuadée, incapable d'oublier à quel point elle-même avait été affectée par l'absence de camarades d'Éliissa, alors que celle-ci répétait inlassablement qu'elle n'en avait pas besoin, puisqu'elle avait... Mathias. Non, c'était impossible. Elle n'allait quand même pas se mettre à penser que... Non. Mathias n'avait jamais existé. Il n'était qu'un ami imaginaire.

— Je ne comprends pas, dit-elle plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu. Éliissa ne m'a jamais parlé de vous.

— Bien sûr que si, articula Mathias d'un ton taquin. Mais vous avez toujours nié mon existence.

Ces mots frappèrent la dame de plein fouet. Aussitôt, toutes sortes de pensées se mirent à tourbillonner dans son cerveau. Elle venait de rejeter cette idée parce que c'était trop... absurde. Inconcevable ! Effarant, même ! Une émotion la secoua, si violente qu'elle se sentit perdre l'équilibre. Si bien qu'elle dut s'accrocher au cadre de la porte.

Mathias avait vu son visage blêmir, la peur traverser son regard, son corps chercher appui, tant elle était troublée. Mais il n'eut aucune compassion. Il n'était centré que sur son triomphe d'annoncer qu'il n'était pas un ami imaginaire.

— Je... ne... c'est impossible, parvint-elle à prononcer d'une voix étranglée en portant une main à sa gorge.

— Et pourtant, je suis bel et bien Mathias Boissonneault, en chair et en os ! Confirma le jeune homme en souriant de toutes ses dents blanches parfaitement alignées. Éliissa ne m'a pas inventé.

Sous le choc, sur le point de s'évanouir, Rosémie ressentit un pressant besoin d'aller s'asseoir. Elle invita Mathias à entrer, trop absourdie pour se remémorer les menaces dont sa fille lui avait dit faire l'objet.

— Je n'arrive pas à y croire... Mathias... mais... suis-moi, bafouilla-t-elle.

Le visage affreusement pâle, cramponnée à sa canne, Rosémie se rendit dans la salle de séjour, son visiteur sur ses talons. Elle se laissa tomber sur le divan et, de ses mains tremblantes, saisit le téléphone pour composer le numéro de l'interphone au sous-sol.

— Julien, monte vite, commanda-t-elle d'une voix chevrotante. Tu n'en croiras pas tes yeux !

Un silence de plomb enveloppait les trois occupants assis dans le salon. Un silence si complet, qu'ils pouvaient entendre ronronner le moteur du réfrigérateur à l'autre extrémité de la maison. Les pensées de chacun, bien que très différentes, étaient pourtant tournées vers le même sujet : Éliッサ.

Rosémie se sentait affreusement coupable de n'avoir accordé aucune crédibilité à sa fille quant à son lien télépathique avec Mathias, alors qu'aujourd'hui, la vérité lui explosait en plein visage, comme une bombe atomique. Elle s'en voulait tellement, maintenant, de ne pas avoir compris Éliッサ, d'avoir cru tous ces experts en santé mentale qui lui attribuaient des troubles psychologiques, au lieu de faire preuve d'une plus grande ouverture d'esprit ! Et aujourd'hui, sa chère enfant était en cavale par sa faute et celle de Julien, parce qu'ils s'étaient laissé influencer par le docteur Jordan. À présent, Dieu seul savait où sa pauvre petite se cachait, sans personne pour la comprendre.

De son côté, Julien valsait entre la colère et l'indignation, convaincu qu'Éliッサ avait demandé à un ami de se faire passer pour Mathias. Voilà la façon qu'elle avait trouvée pour essayer de leur prouver l'existence de son ami imaginaire et ainsi, échapper à d'autres examens psychiatriques ! Quant à Mathias, celui-ci jubilait à l'idée d'être si près du but. Ce fut d'ailleurs lui qui mit un terme au mutisme persistant de ses hôtes.

— Vous n'en croyez pas vos yeux, n'est-ce pas ? lança-t-il d'une voix victorieuse.

— Non, se contenta de répondre Rosémie, trop ébranlée pour pouvoir penser normalement.

— Je comprends votre surprise ! s'exclama Mathias en feignant l'indulgence.

« Surprise ? » se répéta Rosémie intérieurement. Bouleversement, choc, traumatisme auraient été des mots plus appropriés ! Leur petite vie paisible venait d'être complètement perturbée et déstabilisée. L'ami imaginaire d'Élissa qui surgissait brutalement sans même s'annoncer confirmait son existence et par le fait même, leur jetait au visage l'erreur monumentale qu'ils avaient commise en rejetant la vérité !

Julien montra une opiniâtreté à toute épreuve en ne pouvant tenir plus longtemps son agacement.

— C'est effectivement toute une surprise de constater que notre fille ait pu se rendre jusque-là pour essayer de nous convaincre, lâcha-t-il sèchement. Mais nous ne sommes pas nés de la dernière pluie ! Alors, allez lui dire que nous ne croyons pas plus en l'existence de Mathias aujourd'hui que nous y avons cru par le passé !

— C'est vraiment ce que vous pensez ? s'étonna Mathias. Vous croyez vraiment qu'elle vous aurait menti pour prouver que j'existe ?

— Tout à fait ! Parce que c'est seulement aujourd'hui, alors que nous venons de prendre des démarches pour l'obliger à se soumettre à des examens psychiatriques, que vous surgissez dans notre vie. Nous ne voyons donc aucune autre explication à votre présence ici. Mais nous ne sommes pas dupes !

— Je vous assure qu'il n'en est rien. Je suis réellement Mathias Boissonneault, l'ami d'enfance de votre fille.

— Je n'en crois rien, continua de s'entêter Julien. Et n'essayez pas de me faire avaler qu'Élissa vous parle par télépathie depuis l'âge de cinq ans. C'est complètement ridicule !

Mathias se leva du canapé pour aller se placer devant Julien, alors assis sur le bout de son fauteuil.

— Je vous avoue que pendant longtemps, je me suis moi-même demandé si Élissa était réelle ou si j'étais fou à lier, enchaîna-t-il calmement. Et puis un jour, j'ai rencontré un maître spirituel qui m'a tout expliqué.

Ce disant, Mathias fouilla dans la poche arrière de son jean, d'où il sortit un portefeuille qu'il lança à Julien. Ce dernier l'attrapa au vol de justesse.

— Allez, jetez-y un coup d'œil. Regardez mes papiers d'identité. Vous verrez bien que je ne mens pas.

À contrecœur, Julien ouvrit l'étui en cuir noir. Dans une case plastifiée, il découvrit une carte d'assurance maladie portant l'emblème de la Colombie-Britannique. Sur celle-ci se trouvait la photo de leur visiteur, sous laquelle était imprimé *Mathias Boissonneault*, ainsi qu'une adresse à Burnaby. Julien ressentit un désagréable pincement au creux de son estomac. Éliissa lui avait toujours dit que son ami imaginaire vivait à Vancouver, et voilà qu'il avait entre les mains un document à son nom. Pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas de faux papiers, il retira la carte de l'étui et l'examina des deux côtés. Pendant ce temps, Mathias l'observait avec satisfaction, tandis que Rosémie retenait son souffle.

— Vous l'avez peut-être falsifié, s'entêta encore Julien.

Soupirant d'impatience, Mathias reprit son portefeuille et en sortit tous les papiers d'identité qu'il contenait et sur lesquels son nom était inscrit.

— Je ne pense pas que ce soit si facile de se procurer toutes ces cartes de façon frauduleuse, monsieur Lacoste. J'ignore ce dont vous avez encore besoin pour croire que je suis vraiment Mathias, mais...

Il se tut, se dirigea vers l'entrée où il avait laissé sa valise, et revint en brandissant son billet d'avion.

— Croyez-vous vraiment que je serais parti de Vancouver juste pour essayer de vous faire croire que l'ami imaginaire d'Éliissa existe ? Je suis Mathias. Je suis réel.

Emporté par son impulsivité, qu'il ne pouvait contrôler, il ajouta :

— J'ai réussi à obtenir votre adresse grâce à la clinique où votre fille travaille, parce qu'elle n'a jamais voulu me dire où elle habite ! Elle ne peut donc pas avoir organisé une telle mascarade, puisqu'elle ne sait même pas que je suis à Montréal ! Vous verrez sa tête, quand elle rentrera, et vous comprendrez que je ne mens pas !

Tout ce qui retint l'attention de Julien fut que sa fille avait vraisemblablement refusé de transmettre ses coordonnées à son ami de Vancouver. Pourquoi ? La question atteignait à peine son cerveau que la réponse fusa dans son esprit : parce que Mathias avait menacé de la

tuer pour reprendre sa partie d'âme ! C'étaient bien les mots qu'elle avait prononcés le jour de la visite du docteur Jordan. Julien hésitait encore à croire que l'individu devant lui était réellement l'ami imaginaire d'Élissa, mais peu importe qui il était, sa fille était venue demander du secours parce qu'elle avait reçu des menaces de mort de sa part. Le père protecteur qu'il avait toujours été se leva brusquement de son fauteuil, l'air soudainement déterminé, prêt à l'affrontement.

— J'aimerais bien que vous m'expliquiez pourquoi Élissa a refusé de vous transmettre son adresse.

Mathias aurait voulu se mordre la langue. Lui et son impulsivité ! Alors qu'il cherchait un mensonge à débiter, Julien le prit par surprise.

— Est-ce possible que vous ayez proféré des menaces de mort à l'endroit de ma fille ?

Rosémie, qui avait suivi en silence l'échange entre les deux hommes, s'interposa soudain avec indignation.

— Voyons, Julien ! Tu n'y vas pas de main morte !

— Souviens-toi de notre dernière conversation avec Élissa, se défendit Julien en jetant sur elle un regard oblique. Le docteur Jordan était ici et personne n'a voulu croire ce qu'elle disait !

Les souvenirs affluèrent comme des avalanches dans l'esprit de Rosémie, qui sentit sa poitrine se contracter par l'angoisse. Emportée par ce tourbillon d'événements bouleversants, elle avait relégué cet épisode aux oubliettes. Complètement secouée, elle posa les yeux sur Mathias et attendit une réaction, une répartie.

Or, celui-ci resta coi. Les parents d'Élissa semblaient tout savoir de ses dernières menaces ! Si tel était le cas, son plan allait être considérablement contrecarré.

Doutant encore que Mathias puisse réellement exister, Julien n'avait qu'une chose en tête : protéger sa fille et sa famille. L'œil menaçant, il fit quelques pas vers le jeune homme et lança avec aplomb :

— Si tu es vraiment celui avec qui Élissa communique depuis toujours, tu es aussi celui qui a menacé de la tuer tout récemment ! J'aimerais donc que tu t'en ailles d'ici et que tu ne t'approches plus jamais d'elle ! Et attends-toi à avoir la police à tes trousses, mon gars, parce que je ne laisserai personne faire du mal à ma fille !

Mathias perdit toute contenance. Il n'avait pas prévu cet affrontement, encore moins de se faire mettre à la porte. Mais il ne l'entendait pas ainsi. C'était sa seule chance d'entrer en contact avec son âme jumelle et d'en finir avec cette vie maudite. Il réfléchissait à un moyen de prolonger sa présence dans cette maison quand soudain, la sonnerie du téléphone retentit.

— C'est sûrement Éliissa ! s'exclama Rosémie, qui malgré ses douleurs aux jambes, était déjà debout pour prendre l'appareil sur la petite table de coin.

— Non ! Ne répondez pas ! s'écria Mathias sans réfléchir.

Puis il bondit vers Rosémie et lui bloqua l'accès au téléphone en plaçant ses bras en croix. Julien fut estomaqué par cette impertinente.

— En voilà des manières ! lança-t-il rudement.

Rouge de colère devant ce comportement inacceptable, il se rua vers le jeune homme, mais celui-ci, plus grand et plus costaud, n'hésita pas une seconde à utiliser sa force physique. Les bras toujours étirés à l'horizontale, il se campa solidement sur ses pieds et bomba le torse lorsque Julien parvint à sa hauteur. Ce dernier tenta de le contourner pour prendre le téléphone, mais Mathias lui barra encore le passage en se déplaçant sur sa gauche. Furieux d'être ainsi traité sous son propre toit, Julien poussa violemment l'insolant, qui recula de quelques pas avant de heurter légèrement la table sur laquelle la lampe vacilla. D'un rire méprisant, Mathias carra les épaules, fonça sur son adversaire, puis l'attrapa au collet. Horrifiée, Rosémie assistait à la scène en peinant à croire qu'elle se déroulait dans son salon. Rapidement, elle empoigna le téléphone qui avait cessé de sonner.

— Ça suffit ! cria-t-elle, affolée. Arrêtez ou j'appelle la police !

En la voyant agiter l'appareil à bout de bras, Mathias lâcha Julien, souleva le bas de sa jambe de pantalon et saisit le revolver retenu à son mollet par une bande élastique. Tandis qu'il le pointait en direction de ses hôtes avec un sentiment de toute-puissance, il se félicita d'avoir eu la bonne idée de s'être procuré cette arme.

— Pose ce téléphone sur la table, ordonna-t-il d'une voix menaçante en tutoyant effrontément Rosémie.

Devenue blanche comme un linge, celle-ci se sentit défaillir. L'appareil lui échappa des mains et se fracassa contre le sol dans un

bruit sec. Chancelante, la pauvre femme recula jusqu'au divan et s'y laissa mollement tomber, ses jambes ne la supportant plus.

— Tu n'es qu'un petit voyou ! vociféra Julien avec dédain.

— C'est ce qui arrive quand on me provoque ! rétorqua Mathias. Vous n'aviez qu'à obéir ! Je vous ai seulement demandé de ne pas répondre !

« Il est fou », se dit Julien.

— Va t'asseoir près d'elle, lui intima le jeune homme à la pointe de son arme.

Pour assurer la protection de sa femme, Julien n'avait d'autre choix que d'obtempérer ; du moins, pour le moment. Les dents serrées, les veines du visage gonflées par sa fureur, il rejoignit Rosémie sur le divan. Lui qui avait toujours contrôlé toute situation, il ne pouvait accepter d'être ainsi malmené dans sa maison. Mathias Boissonneault ne perdait rien pour attendre ! Lorsqu'il s'assit auprès de Rosémie, celle-ci se jeta dans ses bras comme une enfant apeurée.

Dans le silence qui suivit, tous entendirent le bip répétitif du récepteur téléphonique, toujours ouvert sur le plancher.

— Il faut raccrocher l'appareil, commanda sèchement Julien.

— Et pourquoi ça ? questionna Mathias d'un air malin. De cette façon, nous sommes certains qu'il ne sonnera plus ! Éli^sa finira bien par rentrer !

En plein cœur de l'après-midi, le quartier chinois grouillait de vie. Guillaume avait laissé la voiture dans un stationnement public pour ensuite entraîner Éliisa par la main jusqu'à la rue Abbott, bordée par une douzaine de taxis jaunes. Il se dirigea vers celui qui se trouvait en tête de file et s'arrêta à la hauteur de la portière du chauffeur pour lui demander en anglais :

— Vous êtes dans la région depuis longtemps ?

— J'y suis né, monsieur, répondit l'homme de nationalité asiatique avec un accent anglophone à couper au couteau.

— Je cherche Jézhador, un maître...

— Ah, Jézhador Sioui ! interrompit l'autre en hochant la tête d'un air entendu. Je sais, je sais. Vous voulez que je vous conduise chez lui ?

— Comment savez-vous qu'il s'agit précisément de ce Jézhador ? s'enquit Guillaume.

— D'abord, parce qu'il n'existe qu'une seule personne au monde qui a ce prénom. Ensuite, parce que vous ne serez pas les premiers que je transporte chez lui. Jézhador Sioui est le plus grand spirite de tous les temps.

Par la vitre du taxi où elle venait de s'installer aux côtés de Guillaume, Éliisa regardait les passants s'agiter comme des fourmis sur les trottoirs. Ils entraient et sortaient des marchés, des commerces et des restaurants aux toits et aux enseignes multicolores qui s'entassaient le long des rues. Le véhicule avançait à pas de tortue, mais au moins, ils se dirigeaient chez le maître dont Mathias avait parlé.

Éliisa demeurait confiante, car depuis le début du voyage, elle s'en remettait à Guillaume Saumier pour toute décision et s'apercevait qu'il menait la barque avec brio. Toutes les démarches effectuées par l'enquêteur semblaient vouloir porter leurs fruits, particulièrement aujourd'hui. D'abord, sa rencontre avec Kiona et les objets dérobés chez elle qui permettraient d'analyser l'ADN de Mathias, et maintenant, le premier chauffeur de taxi auquel il s'était adressé les conduisait chez le maître Jézhador.

— C'est encore loin ? demanda Guillaume.

— À peine cinq cents mètres. Si vous voulez mon avis, vu le trafic, vous y seriez plus rapidement à pied.

Ce disant, le chauffeur désigna le côté droit de la rue.

— À la troisième intersection, prenez East Georgia jusqu'au café Brixton. Tout de suite après, vous verrez un bâtiment à la devanture rouge. L'escalier à l'arrière vous mènera à l'appartement numéro un. C'est là que Jézhador Sioui habite.

Après avoir payé la course et remercié le chauffeur d'un pour-boire généreux, l'enquêteur entraîna Éliissa hors du taxi et les deux se fondirent dans la foule compacte de passants.

Un quart d'heure plus tard, sur le palier du logement de Jézhador, Guillaume ressentit un certain malaise, ou peut-être de la nervosité, qu'il ne pouvait s'expliquer. Quant à Éliissa, elle paraissait complètement détachée, comme toujours, lorsqu'elle frappa trois légers coups contre la porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt sur un octogénaire au sourire accueillant.

— Nous cherchons Jézhador Sioui, dit-elle.

Les yeux bleu profond du maître n'exprimaient aucune surprise ni interrogation. Ils reflétaient la bonté et la bienveillance lorsqu'ils se posèrent sur les deux personnes qui surgissaient chez lui sans prévenir. Car il les attendait.

— Je suis Jézhador Sioui, se présenta-t-il sur un ton calme, presque berceur. Et vous êtes Éliissa Lacoste. Soyez la bienvenue, chère petite.

Avant que quiconque puisse réagir, il ajouta :

— Je suis heureux de vous recevoir vous aussi chez moi, Guillaume Saumier. Entrez donc.

Malgré l'invitation, le détective resta cloué sur le palier, tant sa surprise était vive. Quant à Éliissa, ses facultés intellectuelles saisissaient bien toute l'in vraisemblance de la situation. Cet homme savait qui ils étaient, alors qu'ils se présentaient chez lui sans s'être annoncés !

Guillaume sentit une boule se former dans sa gorge et des frissons indicibles parcourir son corps. L'idée de partir l'effleura, mais il tenta de se ressaisir en se disant que si l'homme qui lui faisait face

était réellement un grand spirite, cela expliquait tout. Tandis que le couple restait figé là, complètement muet, Jézhador souriait avec un air de commisération profonde.

— Votre réaction est normale, vous ne me connaissez pas. Entrez donc, ne craignez rien. Vous n’avez quand même pas fait tout ce chemin pour repartir aussi vite !

Bien qu’encore fortement ébranlé par cet accueil surprenant, Guillaume réussit à reprendre quelque peu ses esprits.

— Nous ne prendrons pas beaucoup de votre temps, promit-il.

— Le temps et l’espace sont infinis, et pourtant, on n’en a jamais assez, fit observer le sage avec un sourire chaleureux.

Tout en guidant ses invités à l’extrémité de l’étroit couloir aux murs couverts de livres, il poursuivit en disant :

— Mathias souffre cruellement, n’est-ce pas ? Ses tourments sont si grands qu’il risque de commettre des gestes regrettables. Il vous cherche désespérément, Éliissa.

— Comment le savez-vous ?

Jézhador s’arrêta devant une porte, qu’il poussa avant de se tourner vers la jeune femme.

— Vous soignez les corps malades, répondit-il. Vous connaissez les maladies qui affligent vos patients et savez quels traitements peuvent les guérir, tandis que moi, je suis médecin de l’âme.

Sur ces mots, il invita le duo à entrer dans une pièce de grandeur moyenne, sans fenêtre, baignée dans une douce pénombre. Aussitôt, Éliissa et Guillaume se sentirent enveloppés d’une atmosphère apaisante, presque magique. Le maître spirituel leur désigna les chaises disposées autour de la table ronde, puis il alluma quelques bougies çà et là avant de les rejoindre. La lueur vacillante des nombreuses chandelles faisait danser des ombres tout autour et créait par le fait même une ambiance surréaliste. L’enquêteur examinait attentivement les lieux, avec l’impression de se trouver dans un monde à part. Pourtant, hormis cette table étrange au centre de laquelle était gravé un grand cercle formé par deux cordons entrelacés, l’un argenté et l’autre doré, l’endroit n’avait rien de bien particulier. C’était surtout ce qui émanait de Jézhador qui était fascinant et l’hypnotisait : une paix suprême, une tranquillité absolue de l’âme et une sérénité presque divine.

Le maître observait la jeune femme à la silhouette élégante, au visage gracieux et... inexpressif. Lui seul connaissait les tourments de son âme. Il porta ensuite son attention sur Guillaume.

— J'aimerais d'abord vous faire savoir que si je connais votre nom, c'est parce qu'Élissa m'a amené chez vous.

— Chez moi ? s'étonna Guillaume en essayant de saisir le sens de ces mots.

— J'étais aussi à Burnaby, cette nuit-là, poursuivit le maître en se penchant légèrement vers Élissa pour ajouter avec un air de connivence : c'est moi qui vous ai empêchée d'aller rejoindre Mathias.

La jeune femme comprit aussitôt qu'il parlait de cette force invisible qui l'avait projetée en arrière.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Le moment n'était pas venu de rencontrer Mathias.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que je me suis transportée jusque chez lui par voyage astral ?

Jézhador glissa son index sur le cercle au centre de la table et pointa le cordon argenté.

— Cette corde rattache le corps physique au corps éthérique, qui constitue la vie et la sensibilité, expliqua-t-il.

Il déplaça ensuite son doigt sur le fil doré et ajouta :

— Celui-ci rattache le corps astral à l'âme. Puisque Mathias et vous êtes des âmes jumelles, ces deux cordons relient vos âmes l'une à l'autre, ce qui vous permet d'être en contact télépathique. Maintenant qu'il vous recherche avidement, il appelle à lui toutes les vibrations contenues dans les sept corps dont vous êtes constituée.

— Les sept corps ? répéta Élissa qui en perdait son latin.

— Je ne vais pas vous faire un cours de sciences occultes aujourd'hui, enchaîna Jézhador en ricanant sans malice, mais pour votre compréhension, il est bon de savoir que l'humain possède six autres corps, dont l'âme, en plus de l'organisme physique. Ainsi, les sept corps qui correspondent aux sept plans de l'Univers ont été donnés à l'homme, qui par un processus d'alchimie de l'être, doit apprendre à les maîtriser pour évoluer spirituellement.

— Si je comprends bien, Mathias et moi sommes liés par des substances et des forces invisibles qui sont complètement hors de notre contrôle...

Jézhador acquiesça d'un signe de tête, puis, les paumes bien à plat sur la table, il se pencha un peu vers l'avant, le regard énigmatique.

— Il y a très longtemps, votre âme et celle de Mathias sont nées d'une même étincelle de vie. Comme je viens tout juste de le mentionner, votre lien est très puissant et votre amour cosmique vous a permis de communiquer par télépathie depuis votre toute petite enfance, alors que vous n'aviez même pas conscience qu'il s'agissait là d'un contact extraordinaire. Cependant, ce même amour a autrefois conduit vos âmes à conclure un terrible pacte.

Élissa écoutait attentivement, tandis que ses grands yeux bleus brillaient à la lueur des bougies.

— Mathias n'a pas menti quand il vous a raconté que vous possédiez chacun une partie d'âme de l'autre, poursuivit Jézhador. Vous avez tous les deux manigancé cet échange pour des motifs bien précis que je ne peux pas vous dévoiler, puisque c'est en lien avec votre cheminement terrestre.

— J'aurais donc troqué mon âme émotionnelle contre son âme intellectuelle de mon plein gré ?

Le maître agita de haut en bas sa tête recouverte de cheveux blancs tressés en deux longues nattes.

— Vous avez effectivement scellé ce pacte d'un commun accord. Mais ne me demandez pas pourquoi, je ne répondrai pas à cette question, pas plus que je n'ai pu y donner suite quand votre... quand Mathias me l'a posée.

Élissa nota immédiatement que Jézhador s'était repris avant de prononcer le prénom de Mathias. Qu'était-il sur le point de dire ? *Votre* quoi ? La jeune femme ne put s'en enquérir, car Guillaume, l'air incrédule, lança :

— Ça m'apparaît tout à fait inconcevable que l'âme puisse comporter différentes parties qu'on peut... échanger !

— L'énergie et la matière sont source de mystères, répliqua le maître d'un ton empreint d'une grande solennité.

— Est-il vrai que nous pouvons reprendre la partie d'âme qui nous manque ? voulut savoir Éliissa.

Une tristesse soudaine assombrit le regard de Jézhador, qui se répercuta jusque dans sa voix étouffée par l'émotion.

— Tant que vous marcherez dans des sentiers différents, il vous sera impossible de recouvrir votre partie manquante, car ce n'est que dans l'amour pur et absolu que votre âme pourra redevenir entière.

La docteure choisit cet instant pour aborder le sujet qui motivait sa présence chez le sage homme.

— Et ce secret que vous avez confié à Mathias, j'ai cru comprendre qu'il était en lien avec...

— Il n'y a jamais eu de secret, l'interrompit doucement le maître en lui tapotant affectueusement la main. Il n'y a que la vérité. Une vérité complexe et délicate, et pourtant absolue.

Suspendus à ses lèvres, Éliissa et Guillaume attendirent la suite.

— Ce qui est important de savoir, c'est que vos âmes jumelles n'évoluent pas dans la même direction depuis très longtemps. Elles n'aspirent pas aux mêmes réalisations et il est très difficile de guérir leurs chakras. Ainsi donc, la communion essentielle qui permettrait de vous délivrer de la partie d'âme qui ne vous appartient pas devient quasi impossible ici-bas. À moins d'un miracle, ce n'est qu'au moment de votre mort à tous les deux que vos âmes pourront peut-être reprendre leur partie manquante. Et je dis bien *peut-être*, parce que vos âmes se repoussent actuellement comme l'envers de deux aimants.

— Est-ce que Mathias sait tout cela ? interrogea Guillaume.

— Absolument. Mais l'analyse qu'il a faite de mes mots est complètement erronée. Il croit que la mort de l'un réglera les problèmes de l'autre.

Puis, laissant glisser son regard vers Éliissa, il expliqua :

— Il n'a pas compris que vous devez tous les deux guérir vos chakras et cheminer dans la même direction pour que s'opère le miracle. Il en a déduit que votre mort est la seule solution.

Guillaume eut un mouvement de recul tant les paroles du maître le révoltaient.

— Ses menaces sont donc à prendre très au sérieux, dit-il d'un ton grave. Bien qu'il soit de mon devoir de protéger Éliissa, je ne peux tout de même pas l'enfermer à double tour ni la talonner chaque jour de sa vie. N'y a-t-il pas quelque chose que vous puissiez faire pour empêcher Mathias de commettre l'irréparable ?

Encore une fois, Jézhador posa ses yeux bleus perçants sur Éliissa et répliqua :

— Votre âme et celle de Mathias ont choisi ce cheminement bien avant votre venue sur la terre, et ce, pour des raisons spécifiques reliées à leur évolution. Même si j'intervenais dans le cours de votre destin terrestre, vos âmes se réincarneraient sans avoir appris la leçon et leurs routes seraient toujours parsemées des mêmes tourments.

Guillaume était complètement terrassé par cette réponse. Le maître ne pouvait rien faire pour sauver la vie d'Éliissa. Pour sa part, cette dernière comprit que son avenir s'annonçait plutôt sombre : elle était aujourd'hui la proie de son complice, de son grand ami, de son... âme jumelle. C'est sans doute cela que Jézhador avait voulu dire plus tôt : ton... âme jumelle. Or, elle refusait de mourir si jeune. Elle avait encore tant de choses à réaliser et à accomplir.

Elle aurait voulu parler à Mathias et essayer de comprendre ce qui l'avait amené à devenir aussi méchant envers elle, mais il s'était complètement fermé à toute communication télépathique. Il restait enfoncé dans un silence obstiné.

— Je n'arrive plus à entrer en contact télépathique avec lui, confessa-t-elle au sage homme. Savez-vous pourquoi ?

Jézhador passa lentement sa main sur le cercle au centre de la table, puis fit des mouvements lents et rotatifs tout autour.

— À présent qu'il y a affrontement entre vous deux, tes six autres corps te protègent, ce qui rompt votre lien télépathique. Vous n'êtes plus du tout sur la même fréquence céleste.

— J'ai quand même des visions de Mathias, mais il est toujours en colère quand ça se produit.

— Dans notre jargon, ce type d'expérience s'appelle : *les effets secondaires*. Ils sont annonciateurs d'une décorporation souvent involontaire, ou voyage astral, si vous préférez.

— Là, vous venez de me perdre, avoua Guillaume en se grattant la tête.

Le maître ébaucha un sourire espiègle, laissant voir des petites dents aussi brillantes que des perles.

— D'une manière plus simple, reprit-il, disons que les pulsions agressives de Mathias déclenchent chez Éliissa un processus de protection. Du coup, son âme intellectuelle surpuissante lui transmet les images de ce dont elle doit se protéger.

— Je serai donc à jamais privée d'émotions parce que je ne peux plus faire de télépathie avec lui ?

Le regard mystérieux du maître se promena d'Éliissa à Guillaume, puis il expliqua :

— Si un jour tu te retrouves en sa présence dans le monde physique, tu vibreras de nouveau, car il n'y aura plus de barrières à la fusion de vos énergies.

L'enquêteur eut un petit pincement au cœur en songeant qu'Éliissa pourrait bien tomber amoureuse de Mathias, car étant des âmes jumelles, un lien puissant les unissait et c'était uniquement dans les énergies de cet homme qu'Éliissa ressentait des émotions. Pourtant, l'amour n'était définitivement pas l'objectif de Mathias dans ses tentatives de la retrouver.

— Est-ce que les âmes jumelles sont comme des âmes sœurs ? voulut-il savoir.

— Non. Nous pourrions parler longuement des différents types d'âmes qui se rencontrent et qui se lient. Il y a les âmes sœurs, les âmes complémentaires, les âmes universelles, les âmes jumelles, pour ne nommer que celles-ci. Leur rôle est sensiblement le même, mais leur mission varie. Celle des âmes jumelles, par exemple, est de s'entraider sur les chemins du karma. Par exemple, votre âme jumelle pourrait être votre amoureux ou amoureuse, mais elle pourrait aussi être l'un de vos parents... un frère, une sœur ou tout autre membre de votre famille, comme un cousin, une tante, un de vos grands-parents. Il serait même possible que vous la retrouviez à travers un ami ou un mentor. Ce qu'il faut retenir des âmes jumelles, c'est qu'il s'agit la plupart du temps d'un amour inconditionnel, contrairement aux âmes sœurs qui sont plutôt des amours passionnelles.

— Est-ce que tout le monde a une âme jumelle ? demanda Éliissa.

—Non, répondit le maître avec un sourire énigmatique. Pourtant, et fort heureusement, toutes les âmes parviennent au plus haut sommet de leur évolution en cheminant auprès d'autres âmes, particulièrement auprès de leur âme sœur.

—Quelle est la différence entre une âme jumelle et une âme sœur ? s'enquit Guillaume, grandement intéressé par le sujet.

—Les âmes sœurs naissent de deux étincelles de vie presque identiques, expliqua Jézhador. C'est pourquoi sur terre, comme sur les autres plans de conscience, elles ont les mêmes goûts, les mêmes affinités, elles poursuivent les mêmes buts et elles se complètent parfaitement. Elles peuvent effectuer tous leurs cycles d'évolution ensemble pour se retrouver devant la Source. Il se crée alors une véritable union et ces âmes ont l'air de siamoises. Énergiquement, elles sont tellement soudées qu'elles ne peuvent être séparées. Elles deviennent ainsi un même amour, une même vie et une même entité. Quant aux âmes jumelles, ce sont deux âmes identiques qui se sont divisées au moment de la naissance d'une seule flamme, de manière à rejoindre deux corps physiques différents. Contrairement aux âmes sœurs qui naissent séparément, les âmes jumelles naissent ensemble et se divisent en deux par la suite. Elles n'impliquent pas forcément ou directement l'amour, mais plutôt la croissance spirituelle. Il est donc possible de retrouver notre âme jumelle dans un partenaire amoureux, mais également dans un parent, un ami ou un mentor, comme je viens de vous le mentionner.

Élissa ne pouvait imaginer qu'un lien aussi fort que celui qui l'unissait à Mathias fût possible avec un autre homme au point de faire avec lui de la télépathie.

—Comment pourrais-je reconnaître mon âme sœur ? chercha-t-elle à savoir.

—Si tu pouvais ressentir tes émotions, chère Élissa, répondit Jézhador d'un air navré, tu aimerais déjà cette personne de tout ton être, de tout ton cœur.

En disant cela, Jézhador s'était tourné vers l'enquêteur, stupéfait d'entendre dans sa tête les mots : « N'est-ce pas, Guillaume ? »

Il comprit que le maître lui avait parlé par télépathie et en fut profondément troublé. Mais ce qui le bouleversa davantage fut son allusion qu'il avait tout de suite saisie. Élissa et lui étaient... des âmes sœurs ?

La jeune femme, quant à elle, voyait sa situation se compliquer encore plus, car maintenant que Mathias était devenu son ennemi, elle n'avait plus aucun moyen de reconnaître cette âme sœur. Puis, elle songea ensuite à Guillaume et se souvint des émotions intenses qu'elle avait ressenties pour lui lors d'un contact télépathique. Elle tourna donc la tête vers lui en se demandant s'il pouvait être cette personne et remarqua qu'il la regardait avec curiosité, comme s'il se posait la même question. Leurs regards restèrent accrochés l'un à l'autre durant un long moment, pendant qu'Élissa était complètement inconsciente du chavirement intérieur que vivait Guillaume. Ce qu'elle souhaitait, à cet instant, c'était de pouvoir un jour ressentir des émotions en lien avec lui. Mais pour cela, elle avait besoin de Mathias et malheureusement, lui et elle n'étaient plus sur la même fréquence énergétique. C'était bien cela que lui avait expliqué le maître. Ses grands yeux inexpressifs fixèrent Jézhador, qui la laissa poser sa question, même s'il l'avait devinée bien avant qu'elle ne naisse dans son esprit.

— Est-ce qu'un jour Mathias redeviendra comme avant ?

— Pour y parvenir, il vous faudrait surmonter plusieurs obstacles.

Une sincère désolation se lisait sur le visage du maître spirituel, qui serra affectueusement la main d'Élissa dans la sienne avant d'ajouter :

— Les péchés de l'homme lui seront toujours pardonnés. C'est à l'âme qu'il revient d'être au-dessus de toutes ces passions.

Quand Jézhador raccompagna ses invités jusqu'à la porte, il capta la question qui torturait l'âme de Guillaume : Élissa allait-elle s'en sortir vivante ? Comme il lui était difficile de le laisser partir avec cette cruelle incertitude ! Et pourtant, même s'il lui avait répondu, Guillaume ne pourrait rien changer au cours du destin.

Sur le chemin du retour de Chinatown, après avoir partagé un repas au restaurant *Bao Bei*, Éliisa et Guillaume se replièrent dans un silence complice. Chacun était plongé dans ses propres réflexions. Les pensées de l'enquêteur se concentraient sur le contact télépathique qu'il avait eu avec le maître Jézhador. Comment cet homme, qu'il n'avait jamais rencontré, à qui il n'avait jamais parlé, avait-il pu deviner ses sentiments pour Éliisa ? Sentiments que lui-même ne comprenait pas, puisqu'il ne la connaissait presque pas. Pourtant, à la seconde où il avait vu cette femme à la Clinique d'urgence Saint-Denis, son cœur s'était emballé. Depuis ce jour, il n'avait pu s'empêcher de penser à elle. Bien qu'Éliisa ne pût dégager aucune joie de vivre, aucune chaleur humaine, aucune sensibilité, Guillaume sentait vraiment naître en lui, et ce, chaque jour davantage, des sentiments amoureux pour elle. Et ce que Jézhador lui avait révélé au sujet des âmes sœurs semblait s'adresser particulièrement à eux. Était-ce vraiment possible ? Son âme pouvait-elle avoir reconnu celle d'Éliisa ? S'étaient-ils aimés d'un amour fou dans d'autres vies ?

La jeune femme, quant à elle, se demandait à quoi servait son existence. Non pas qu'elle eut la moindre idée suicidaire, mais il lui paraissait inutile de vivre sans son âme émotionnelle. Elle avait jadis connu les rires, les pleurs, la colère et la joie, à travers les énergies de Mathias. Mais ce temps était bien révolu, car l'âme de celui-ci aspirait désormais à la haine et la sienne à l'amour. Elle songea aussi à cette âme sœur à laquelle Jézhador avait fait allusion. Éliisa se doutait qu'il puisse s'agir de Guillaume. Elle lui avait accordé si facilement sa confiance et se savait entièrement comprise par cet homme. Être auprès de lui nuit et jour lui paraissait la chose la plus naturelle qui soit. La raison qui l'avait poussée à demander au grand sage si Mathias pouvait redevenir comme avant était qu'elle aurait voulu revivre les douces émotions qu'elle avait déjà ressenties pour Guillaume. Cependant, la réponse de Jézhador n'était guère encourageante et elle savait désormais que l'amour ne lui serait jamais accessible dans cette vie.

Ses pensées se dirigèrent ensuite vers Rosémie et Julien. Comment réagiraient-ils si elle leur révélait tout ce qu'elle venait d'apprendre du grand spirite ? Ils le croiraient sûrement bon pour l'asile.

De retour à l'hôtel, Guillaume demanda à Éliisa de contacter ses parents pour les mettre en garde contre Mathias, s'il se présentait à leur domicile. Pendant qu'il préparait deux tisanes à la camomille, la jeune femme saisit l'appareil sans fil sur la table basse du petit salon et téléphona chez elle. Cette fois, la messagerie vocale s'enclencha sans qu'il y ait de sonnerie. Il était dix-neuf heures trente à Vancouver, donc vingt-deux heures trente à Montréal. Que se passait-il donc avec la ligne téléphonique ? Éliisa raccrocha et tenta de joindre ses parents au chalet, mais en vain. Que se passait-il donc ? Voilà qui était inhabituel.

Guillaume s'approcha et déposa deux tasses fumantes sur la table centrale de forme ovale.

— Vos parents ne répondent toujours pas ?

Assise au bord du canapé-lit, Éliisa secoua négativement la tête, l'air pensif.

— Non, toujours pas.

Elle plia une jambe sous elle dans une posture décontractée, tandis que des pensées affluaient à son cerveau à une vitesse fulgurante. N'était-il pas surprenant que ses parents ne répondent pas alors qu'ils s'inquiétaient assurément de son absence et attendaient un signe de vie de sa part ? Rosémie, plus particulièrement, devait certainement dormir avec le combiné en main. À moins qu'il s'agisse d'un problème avec la ligne téléphonique ?

— À quoi pensez-vous ? s'enquit Guillaume en la tirant de ses réflexions.

— La situation est anormale, confessa-t-elle en braquant sur lui ses grands yeux éteints. Il m'apparaît impossible qu'à cette heure tardive, ils ne soient ni à la maison ni au chalet. Mon père est peut-être furieux que je me sois enfuie de cette façon, mais il attend des nouvelles autant que ma mère.

— Ont-ils des cellulaires ?

— Juste mon père. Merci de me le rappeler.

Éliisa tenta donc de joindre Julien sur son portable, mais là encore, elle n'obtient aucune réponse. Elle attendit cependant le bip sonore pour laisser un message vocal.

— Papa, je suis actuellement à Vancouver en compagnie d'un enquêteur du SPVM. Je sais que tu ne me croiras pas, mais il a découvert que Mathias est bien réel, et a aussi la preuve qu'il est à Montréal pour tenter de me trouver. S'il se présente à la maison, ne lui ouvrez pas la porte et appelez la police. Je vais tenter de vous rappeler plus tard.

La jeune femme déposa l'appareil sur le canapé à côté d'elle et haussa les épaules dans un geste qui pouvait passer pour de l'impuissance.

— Ils ne répondent à aucune des trois lignes. C'est assez particulier, compte tenu des circonstances.

Guillaume trouvait effectivement la situation bizarre. La fille du couple avait disparu depuis quelques jours et en temps normal, père et mère auraient dû faire le pied de grue devant le téléphone. Définitivement, quelque chose clochait.

— Croyez-vous que Mathias puisse y être pour quelque chose ? demanda-t-il.

— Je ne sais plus quoi penser.

— Mathias vous cherche à Montréal, reprit Guillaume d'un ton suspicieux. Sans vouloir vous alarmer, il pourrait bien être à votre domicile, actuellement.

— Ce serait effectivement possible, mais il ne pourrait pas être responsable des problèmes de la ligne téléphonique ou du fait que mes parents ne répondent pas aux appels.

En ayant vu de toutes les couleurs dans sa carrière d'enquêteur, Guillaume n'était pas de cet avis. D'autant plus que le personnage dont il était question avait eu des gestes violents et était peut-être mêlé à un meurtre. Son instinct l'avertissait d'un danger. Se saisissant de son cellulaire sur la table, il appela son supérieur directement sur son téléphone portable, se doutant bien qu'il n'était pas au poste à une heure aussi tardive. Même si une relation d'amitié existait entre eux depuis bon nombre d'années, Guillaume n'avait jamais obtenu de faveurs particulières, peu importe les circonstances. Il espérait donc que le chef ferait preuve de compréhension dans la situation actuelle.

— Daniel Courville à l'appareil, s'annonça celui-ci après deux sonneries.

— Bonsoir, Daniel, ici Guillaume. J'espère que je ne te dérange pas à cette heure tardive ?

—Tu ne me déranges jamais. Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'es pas en vacances pour la semaine ?

—Effectivement. Je te promets des explications détaillées dès mon retour à Montréal, mais...

—Cesse de tourner autour du pot, Saumier, lança Daniel Courville d'un ton faussement impatient. Allez, raconte !

—Je suis actuellement à Vancouver avec une amie dont les parents habitent Montréal et elle n'arrive pas à les joindre depuis près de quinze heures. Certaines circonstances m'amènent à croire qu'ils pourraient être en danger. Pourrais-tu envoyer des policiers à leur domicile pour vérifier que tout se passe bien ? J'aimerais aussi qu'on leur assure une protection permanente.

—Peux-tu me faire un bref topo de la situation ? Je n'ai pas d'objection à ta requête, mais j'ai besoin d'un peu plus de viande autour de l'os pour mes hommes. Tu comprends ?

—Parfaitement.

Guillaume lui relata dans les grandes lignes sa rencontre avec la docteure Éliissa Lacoste, les menaces de mort dont elle faisait l'objet et qui provenaient d'un citoyen de Burnaby, lequel la recherchait vraisemblablement à Montréal. Évidemment, il se garda bien de parler des liens d'âmes jumelles et des échanges télépathiques entre les deux.

—A-t-il proféré des menaces à l'endroit des parents ?

—Non, répondit Guillaume. Selon nos informations, il n'aurait jamais été en contact avec eux. Par contre, il recherche mademoiselle Lacoste désespérément et puisqu'elle demeure dans la même résidence que ses parents, je pense qu'il est prêt à tout pour parvenir à ses fins. De plus, il pourrait être mêlé à une affaire de meurtre à Burnaby. Une jeune femme a été retrouvée morte et l'individu dont il est question a été vu en sa compagnie le jour de sa mort. L'enquête est en cours.

Le lieutenant Courville émit un long sifflement qui signifiait que la situation était à prendre au sérieux.

—L'identité de cette personne ? s'enquit-il.

—Mathias Boissonneault, né le 5 juin 1988, grand et costaud, cheveux bruns bouclés, yeux bleus. Je te transmets sa photo par cellulaire dès que nous terminerons cet appel. Selon sa conjointe, il aurait quitté Vancouver par avion mercredi dernier. Il n'a pas de permis de conduire, alors il se déplace dans notre belle métropole soit à pied, en taxi, en métro ou en autobus.

—L'adresse des Lacoste ?

Guillaume transmet l'information après l'avoir obtenue auprès d'Élissa et indiqua :

—J'aimerais que les agents en poste me tiennent informé de toutes les allées et venues à cet endroit.

—J'envoie une équipe immédiatement et des agents se relaieront aux douze heures.

—Parfait. Merci de ta confiance, Daniel.

—Je t'avise s'il y a quoi que ce soit d'anormal, promet le lieutenant Courville. Sinon, appelle-moi demain et je te transmettrai les coordonnées des agents en faction.

Guillaume remercia encore une fois son supérieur et déposa son cellulaire sur la table, l'air satisfait.

—J'ai l'impression de me trouver au cœur d'une intrigue policière, laissa entendre Élissa.

—Il n'y a aucune chance à prendre. Mon but n'est ni d'atténuer ni de dramatiser la situation, mais je dois me poser les bonnes questions et surtout, déplacer les bons pions. Jusqu'où irait Mathias pour vous retrouver ? Tenir vos parents en otage ? Les menacer ?

Les assassiner ? poursuivit-il dans sa tête en songeant au triste sort de Stacy Cook.

—Je ne vois pas pourquoi il ferait du mal à ma famille.

—Pour vous retrouver, Élissa. Mathias a malmené une jeune femme en menaçant de la tuer si vous ne lui donniez pas votre adresse et il appert que Stacy Cook est morte le même soir.

—Rien ne prouve jusqu'à maintenant que Mathias est coupable de ce meurtre, releva Élissa.

Guillaume ne saisissait pas pourquoi la jeune femme se portait ainsi à la défense son âme jumelle, alors qu'elle avait été témoin des gestes de violence qu'il avait commis envers deux femmes. Se pouvait-il qu'elle fût secrètement amoureuse de lui, du moins, quand elle pouvait ressentir ses émotions et qu'elle refusât de le voir tel qu'il était ? Il se retint de lui poser la question et dit plutôt :

—Vous avez entièrement raison, nous n'avons pas encore de preuve contre lui. Mais je ne voudrais pas agir à la légère. Je me sentirais extrêmement mal si quelque chose de fâcheux arrivait à vos parents.

—Merci, Guillaume, répliqua Éliissa en plongeant son regard dans le sien. Je vous suis reconnaissante de ce que vous faites.

En guise de réponse, l'enquêteur lui adressa un sourire incertain et s'installa dans le fauteuil en face du canapé en portant sa tasse fumante à ses lèvres.

La jeune femme avait saisi l'expression hésitante de l'enquêteur, et même si elle ne pouvait imaginer les motifs qui amèneraient Mathias à s'en prendre à ses parents, un doute s'insinua dans son esprit. Elle songea alors que le mieux était de retourner à Montréal pour être auprès d'eux. Il lui semblait tout à fait logique de croire qu'ils annuleraient l'ordonnance de traitement en apprenant par la police de Montréal que Mathias Boissonneault était réel. Elle ne pouvait chasser de sa tête les idées qui l'avaient traversée quelques instants plus tôt. Rosémie et Julien allaient-ils bien ? Leur était-il arrivé quelque chose ?

—Serait-ce possible de devancer notre retour à demain ? demanda-t-elle.

—Ce n'est pas impossible, répondit Guillaume en déposant sa tasse sur la table. Pourquoi ?

—Si Mathias n'est pas responsable du silence de mes parents, il y a assurément autre chose. Et je ne suis pas là pour eux.

—En ce moment même, des policiers sont en route vers leur domicile. Nous saurons sous peu ce qui se passe.

—Puisque Mathias est au Québec, il m'apparaît illogique d'être ici.

—Peut-être bien, mais je préfère attendre les expertises de l'ADN prélevé sur les lieux du meurtre de Stacy Cook avant de passer à la prochaine étape.

—L'enquêteur Bowen détient votre numéro de cellulaire, donc il pourra vous transmettre les résultats même si nous sommes à Montréal.

—Vous n'avez pas tort, Éliissa. Je suis pourtant d'avis que vous êtes plus en sécurité ici que chez vous, car si Mathias est mêlé à l'affaire Cook, je ne vous ramènerai pas à la maison avant de le savoir derrière les barreaux.

—Et s'il n'a rien à voir dans ce meurtre ?

—Dans ce cas, je l'enverrai passer un séjour en taule pour menaces de mort à votre endroit et marchandage illicite, répondit l'enquêteur.

Élissa porta sa tasse fumante à ses lèvres et demanda encore, en regardant Guillaume par-dessus le rebord :

— Et si vous apprenez qu'il est arrivé quelque chose à mes parents ?

— Je vous promets que nous embarquerons dans le prochain avion pour Montréal.

Après avoir terminé sa tisane, Élissa s'éclipsa dans la salle de bain pour faire sa toilette, au cas où il leur faudrait partir rapidement. Elle resta allongée un quart d'heure dans un bain chaud au parfum de lavande, puis elle se glissa dans un pyjama deux pièces bleu marine. Pendant ce temps, Guillaume, installé sur le canapé-lit, furetait sur son ordinateur portable. Quand son cellulaire se mit à vibrer, il s'empessa de prendre l'appel, persuadé qu'il s'agissait du lieutenant Courville.

— Les agents viennent de faire une visite au domicile de Julien Lacoste ; rien d'anormal à signaler, lui annonça son supérieur.

— Parfait, répondit Guillaume. Qui ont-ils rencontré ?

— Julien Lacoste lui-même. Il dormait, de toute évidence, car Renaud m'a dit qu'il a mis beaucoup de temps à ouvrir. Il a dit que tout allait bien et qu'aucun Mathias Boissonneault ne s'était présenté chez lui.

— Merci, Daniel, ça me rassure. La surveillance doit absolument être maintenue sur cette résidence. Il y a de fortes chances que notre homme surgisse à tout moment.

— David Renaud est en poste jusqu'à six heures et Marcel Létourneau le remplacera pour le prochain quart.

— As-tu leurs numéros sous les yeux ?

— Évidemment.

Guillaume enregistra les coordonnées des deux agents dans le registre des contacts de son téléphone portable et mit fin à la conversation. Puis ses yeux rencontrèrent ceux d'Élissa, qui apparaissait à cet instant dans la pièce, l'air fragile dans son ample pyjama et ses cheveux humides qui retombaient en cascade sur ses frêles épaules.

— Vos parents sont en sécurité, l'informa-t-il en se voulant réconfortant. Tout va bien et Mathias ne s'est pas pointé chez vous.

— Visiblement il n’a pas réussi à trouver mon adresse, répliqua Éliissa en se recroquevillant dans le fauteuil en velours ocre.

— En effet, et c’est une très bonne nouvelle, renchérit Guillaume. Il vous faudra appeler votre employeur à la première heure demain pour vous assurer que votre adresse personnelle ne soit divulguée à personne.

Puis, comme pour lui-même, il ajouta :

— Nous aurions dû le faire immédiatement, mais le temps nous a manqué.

— Le personnel n’a pas le droit de transmettre les coordonnées des employés à qui que ce soit. Je suis certaine que personne à la clinique n’oserait le faire.

— Tant mieux, mais nous allons quand même nous en assurer.

— Je suis d’accord, approuva Éliissa en ne pouvant dissimuler un bâillement.

— Je crois que nous avons besoin tous les deux d’une bonne nuit de sommeil. Une autre longue journée nous attend demain.

Si seulement Guillaume avait pu deviner que Julien Lacoste avait été forcé de mentir parce que derrière lui, Mathias pressait une arme sur la tempe de Rosémie, il aurait quitté Vancouver sur des chapeaux de roue pour se porter au secours du couple.

20 août 2016

Si la nuit d'Élissa fut paisible, celle de Guillaume fut peuplée d'images obsédantes de Mathias Boissonneault en train de tuer la docteur Lacoste. Aussi, dès son réveil, s'empressa-t-il de composer le numéro de l'agent Renaud pour se renseigner de la situation chez les Lacoste.

— C'est le calme plat, ici, l'informa le policier.

— Du mouvement dans la maison depuis la visite d'hier soir ?

— Positif.

— Des précisions ?

— On peut voir les silhouettes du couple se déplacer dans la maison par la grande fenêtre de ce qui semble être le salon.

— Des véhicules dans l'entrée ?

— Deux, répondit l'agent en faisant la description des voitures immatriculées au nom de Julien Lacoste et d'Élissa Lacoste.

— Des visiteurs ?

— Négatif.

Soulagé, Guillaume raccrocha. Tout semblait baigner dans l'huile. Il déposa son cellulaire sur le divan avec l'intention d'aller se doucher, mais la sonnerie retentit.

Au bout du fil, Ray Bowen le convoquait à son bureau in extremis. Un samedi matin ! Travaillait-il sept jours sur sept ? Guillaume regarda sa montre : sept heures quinze. Décidément, l'inspecteur-chef semblait programmé pour l'appeler à cette heure. Or, s'il demandait à le voir si tôt, c'est que tout portait à croire que Mathias était impliqué dans l'affaire Cook.

Le policier réveilla Élissa qui dormait dans la chambre, sachant bien qu'elle voudrait assister à la rencontre. Ils se préparèrent en vitesse et accoururent au poste de police sans prendre le temps de déjeuner.

Ray Bowen les attendait dans son bureau, son crâne presque chauve penché sur son épais dossier qu'il connaissait pourtant par cœur. Dès que ses invités furent assis, il annonça sans préambule :

— L'ADN de Mathias Boissonneault n'a pas été retrouvé dans les sécrétions vaginales de la victime, mais on en a quand même décelé la présence sur le corps. Il devient par le fait même notre suspect numéro un dans cette affaire. L'enquête a fait un bond de géant et je tiens à vous remercier, monsieur Saumier.

Guillaume fut atterré par cette nouvelle. Mathias n'avait pas violé Stacy Cook, mais il avait manifestement été en contact avec elle le jour de sa mort et pas seulement dans les visions d'Élissa ! Il lui était donc difficile de ne pas l'associer au meurtre, considérant que sa compagne l'avait vu malmenier la jeune femme.

Pour sa part, Élissa demeurait silencieuse, peinant à imaginer Mathias dans le rôle d'un meurtrier, malgré les menaces qu'il avait proférées à son endroit et son comportement agressif.

— Il est impératif d'interroger Boissonneault, reprit Bowen. Évidemment, nous venons de lancer un mandat d'arrestation pancanadien. Nous devons le ramener à Burnaby.

Puis, en adressant à Élissa, il demanda :

— Dans quel secteur de Montréal va-t-il vous rechercher ?

— Je travaille dans un centre médical situé sur la rue Saint-Denis et j'habite le quartier Maisonneuve-Rosemont.

— Mathias Boissonneault ne s'est pas encore présenté à son domicile ; elle vit dans la même maison que ses parents, précisa Guillaume. Leur propriété est sous surveillance depuis hier soir et le suspect n'a pas été vu dans les parages. Nous devons communiquer ce matin avec l'employeur de la docteure Lacoste pour faire certaines vérifications, mais il semblerait que notre homme n'a pas réussi à localiser ni son adresse résidentielle ni son lieu de travail.

— Connaît-il des gens de votre entourage, madame Lacoste ? Vos amis, les membres de votre famille ?

— Il n'a jamais rencontré mes parents, mais il connaît leur nom. Pour le reste de mon entourage, il ne connaît personne, sauf une amie d'enfance qui demeure à Québec.

— Nous pouvons confirmer qu'il est effectivement à Montréal, informa encore Bowen. Nos recherches nous indiquent qu'il a pris un vol Vancouver-Montréal mercredi, et que son retour est prévu lundi ;

mais rien n'atteste qu'il reviendra à cette date. Nous sommes en train de publier un avis de recherche avec l'aide des médias. Le père de Mathias m'a fourni quelques photos, hier soir, alors nous devrions pouvoir le localiser à Montréal en peu de temps.

— Vous avez rencontré ses parents ? s'étonna Guillaume.

— Il le fallait bien ! s'exclama Bowen en roulant les yeux.

Cela dit, il saisit une carte professionnelle dans son dossier et la tendit à Éliissa.

— Simon Boissonneault a d'ailleurs demandé à ce que vous communiquiez avec lui. J'ai l'impression qu'il aimerait vous voir.

Guillaume fut grandement surpris de constater que les parents de Mathias invitaient Éliissa Lacoste à leur domicile, alors que selon Kiona, ils avaient toujours prétendu qu'elle était une amie imaginaire.

— Ils n'ont pas contesté son existence ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Je ne saisis pas votre question, répliqua Bowen en soulevant les sourcils.

Guillaume se souvint que l'inspecteur-chef n'était pas au courant des échanges télépathiques entre Mathias et Éliissa, tout comme il ignorait que leurs parents respectifs n'avaient jamais cru à cette histoire.

— Avez-vous dit aux parents de Mathias qu'Éliissa Lacoste m'accompagnait ? interrogea-t-il. Pour être plus précis, leur avez-vous mentionné son nom ?

— Aucunement. Je les ai informés qu'un enquêteur de Montréal était ici avec une jeune femme que leur fils avait menacée de mort.

— C'est parfait ! lança Guillaume, fort soulagé. Je vais me charger de faire les présentations.

Il remercia l'inspecteur-chef par une poignée de main, puis quitta les lieux. Il s'apprêtait à refermer la porte derrière lui et Éliissa quand Bowen le rappela pour lui lancer :

— J'appelle tout de suite Simon Boissonneault pour l'informer des résultats des expertises. Donnez-moi cinq minutes avant de lui annoncer votre arrivée.

Guidé par le système de navigation de la voiture de location, Guillaume conduisait lentement dans le charmant quartier résidentiel qui comptait des habitations tant modestes que modernes. Il emprunta quelques rues sur sa gauche, puis sur sa droite, avant de s'immobiliser sur l'avenue Bainbridge, devant une colossale maison centenaire construite sur trois étages, entourée de haies de cèdres et de végétation luxuriante.

— Impressionnant, dit-il en observant les multiples fenêtres grillagées.

— Plutôt monacal, renchérit Éliissa.

Ils descendirent de la voiture et se rendirent sous le portique muni de hautes colonnes en bois naturel ouvragé. Guillaume appuya sur la sonnette et souleva les talons à quelques reprises, dans un geste impatient et nerveux. Comment se déroulerait cet entretien avec les parents de Mathias, maintenant informés que leur fils avait proféré des menaces de mort à l'endroit d'une jeune femme ? Et comment réagiraient-ils en apprenant que cette dernière n'était nulle autre que son amie imaginaire ? Il n'eut point l'occasion de s'interroger davantage, car la porte à double battant s'ouvrit sur un quinquagénaire à la stature imposante, aux cheveux très courts, sel et poivre. Ses vêtements sombres lui donnaient une allure austère, amplifiée par les traits sévères de son visage. Il n'en était pas moins un très bel homme. Guillaume lui serra la main en se présentant de nouveau et désigna Éliissa en faisant bien attention de ne pas prononcer son nom.

— Et voici la jeune femme dont il est question, se contenta-t-il de dire.

Simon Boissonneault ne put réprimer un tressaillement quand son regard se posa sur Éliissa. Pendant quelques secondes, il la fixa d'un œil pénétrant. Puis, il secoua la tête comme s'il voulait s'arracher à une vision et son visage redevint de marbre.

— Je vous remercie d'être venus si rapidement, dit-il d'une voix grave et pénétrante.

Il les fit entrer et les guida à travers un large hall qui ne reflétait que richesse avec ses admirables tableaux suspendus aux murs et ses statues allégoriques. Éliissa peinait à croire qu'elle se trouvait chez les parents de Mathias. Jamais il ne lui avait parlé de tout ce luxe ! La petite maison de banlieue où elle avait grandi paraissait bien fade et sobre en comparaison.

Dans la vaste et élégante salle de séjour, la cheminée en marbre dominait le décor entièrement fait de boiseries ouvragées, tandis que les fauteuils blanc crème ajoutaient une touche raffinée à l'ensemble. Simon les invita à s'asseoir et s'éloigna pour aller chercher sa femme.

— Il ne manquait qu'un majordome pour nous accueillir, chuchota Guillaume quand leur hôte fut hors de vue.

— Je n'aurais jamais pu m'imaginer que Mathias vivait dans un endroit aussi somptueux, murmura Éliissa.

— Comment vous sentez-vous à l'idée de rencontrer ses parents ?

Le dernier mot avait à peine franchi ses lèvres que Guillaume regretta sa question. Comment avait-il pu oublier la condition de la docteur Lacoste ? Celle-ci lui répondit comme si elle récitait une leçon apprise par cœur.

— Je sais qu'à ma place, toute personne ressentirait de l'appréhension et de la nervosité. Je suis également consciente du bouleversement que ma présence apportera à leur vie. Je connais les émotions reliées aux situations, mais mon cœur ne vibre pas. Tout se passe dans ma tête.

— Je suis désolé, s'excusa maladroitement l'enquêteur. Je n'ai pas réfléchi...

— Pour tout vous dire, l'interrompt Éliissa, ça m'est arrivé une fois d'avoir des battements de cœur...

Elle se tut en entendant des pas s'approcher alors que la curiosité de Guillaume était piquée à vif. Que s'apprêtait-elle à lui confier ? Et pourquoi avait-il le pressentiment qu'elle lui parlerait de cet instant magique dans la salle de la clinique, le jour où leurs regards étaient restés accrochés l'un à l'autre ? En fait, le pressentait-il ou le souhaitait-il ardemment ?

Il dut mettre un terme à ses douces pensées en voyant Simon revenir en compagnie de son épouse. Jacinthe Dugas pénétra dans la pièce avec la démarche rapide de celle qui veut garder une contenance, mais elle s'arrêta brusquement dès que ses yeux se posèrent sur la jeune femme. Son regard bleu exprimait un vif étonnement, qu'elle ne chercha nullement à dissimuler.

Pour sa part, Éliissa ne pouvait nullement deviner qu'en l'espace d'une fraction de seconde, son hôtesse avait enregistré tous ses traits aussi rapidement qu'un appareil photo. Des yeux bleus en amande,

une chevelure brune bouclée, des lèvres charnues, un nez fin, un visage à la forme ovale, une silhouette mince.

Si Éliissa et Guillaume trouvèrent bien étrange le comportement de la dame, Simon comprenait très bien ce que cette dernière vivait. Lui aussi avait tout de suite remarqué cette étonnante ressemblance en ouvrant la porte. Il savait donc qu'en cet instant, Jacinthe se retrouvait devant le miroir de ses vingt ans. Évidemment, elle avait aujourd'hui presque cinquante ans; son visage s'était transformé et sa coiffure avait changé. Mais quiconque l'avait connue à vingt-cinq ans l'aurait reconnue en la personne de cette étrangère.

Ce fut Simon qui brisa le silence embarrassé en attirant Jacinthe sous son bras protecteur pour faire les présentations. La femme serra la main d'Éliissa du bout des doigts, comme si elle craignait de la toucher. Après quoi, tous s'installèrent sur les canapés dans une atmosphère étouffée, tandis que Guillaume cherchait à comprendre ce qui venait de se passer. Jacinthe Dugas avait-elle reconnu Éliissa parce que Mathias lui en avait fait la description? Peut-être que le jeune homme avait eu des visions de son âme jumelle? À moins que Kiona n'ait pas respecté sa promesse et qu'elle ait averti sa belle-mère de la présence d'Éliissa à Burnaby? Solidarité féminine? Quoi qu'il en soit, au cours de cet entretien, le détective apprendrait sûrement ce qui bouleversait à ce point Jacinthe alors que les présentations n'avaient même pas encore été faites.

—Ainsi, vous êtes enquêteur à la Section des crimes majeurs à Montréal, commença Simon qui ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs en direction d'Éliissa, troublé par son étrange ressemblance avec sa femme.

—C'est exact, confirma Guillaume.

—Quel est votre rôle dans cette affaire? Selon les renseignements que nous a transmis Ray Bowen, tout s'est déroulé sur notre territoire.

L'enquêteur constata à quel point il devait être difficile, pour ce père, de prononcer les mots horribles auxquels son fils était associé. Ainsi, *tout* signifiait le meurtre et le viol de Stacy Cook.

—Je présume que vous avez été informés des derniers développements de l'enquête ce matin? demanda plutôt Guillaume pour s'assurer qu'ils étaient tous sur la même longueur d'onde.

— En effet, répondit Simon. Les doutes qui pesaient sur notre fils semblent s'être considérablement allégés.

— Il demeure toutefois le principal suspect, puisque son ADN a été retrouvé...

— Nous savons déjà tout cela, interrompit le père sans cacher sa contrariété. Ce que nous voulons, c'est connaître votre implication dans cette affaire.

Guillaume remarqua que Boissonneault s'exprimait continuellement à la première personne du pluriel, ce qui incluait son épouse dans tous ses dires.

— C'est en tant qu'enquêteur que j'ai accompagné É... cette jeune femme jusqu'ici.

Il s'était repris de justesse après avoir failli prononcer le prénom d'Élissa. Or, il était important pour lui de prendre son temps, histoire de ne pas bouleverser le couple. Ces pauvres gens en avaient déjà bien assez à supporter avec la possible implication de leur fils dans un odieux meurtre.

— Avez-vous un mandat pour mener une enquête à Vancouver ? demanda Simon d'un ton un peu moins brusque.

— Ce que j'essaie de vous dire, c'est que je n'ai pas de lien personnel avec la personne ici présente, expliqua Guillaume. Je lui ai offert mon aide à titre d'enquêteur, à Montréal, et nos recherches nous ont conduits à Burnaby, où je suis venu en tant que citoyen. Je n'ai donc aucune autorité sur votre territoire et c'est la raison pour laquelle j'ai dû m'adresser à la Centrale de police.

— Cette personne a sûrement un nom, lança Simon, qui était bien curieux de savoir en quoi elle était liée à Mathias.

— Effectivement. Mais si vous me le permettez, j'aimerais...

Guillaume se tut, le temps de chercher ses mots. Comment apprendre à ces gens, sans les ébranler, que l'amie imaginaire de leur fils se trouvait actuellement dans leur salon ? Car de toute évidence, leur bru avait respecté sa parole et ils n'avaient aucune idée de l'identité de la jeune femme qu'ils avaient demandé à rencontrer.

— Prenez votre temps, dit Simon en le voyant hésiter.

L'enquêteur était nerveux, lui habituellement si calme et en contrôle de lui-même. Mais de toute sa vie, c'était le cas le plus insolite auquel il avait été mêlé.

— Savez-vous où est Mathias, actuellement ? demanda-t-il, histoire de tâter le terrain.

— Nous avons eu la surprise d'apprendre qu'il était à Montréal, répondit Simon.

— Vous n'étiez pas au courant de ce voyage ?

— Il ne nous en a pas avisés, en effet.

À ces mots, le regard de Simon se porta sur sa femme. Aussitôt, Guillaume crut ressentir un malaise. Que lui cachaient-ils ? Il essaya de leur tirer les vers du nez.

— Avez-vous une idée de ce qui peut l'avoir conduit à Montréal ?

— Pas du tout, mentit Simon qui n'allait certainement pas dévoiler à ces étrangers que selon les dires de Kiona, leur fils s'était lancé à la recherche de son amie imaginaire.

Jacinthe, qui reprenait lentement ses esprits devant cette ressemblance frappante avec son invitée, se mêla à la conversation en s'adressant directement à la jeune femme.

— Avez-vous fait connaissance avec notre fils sur Internet ?

— Non, répondit Éliissa.

— Mathias a une conjointe depuis dix ans et il est très heureux avec elle, indiqua Jacinthe d'un ton légèrement accusateur.

Simon fit un geste de la main pour signifier à son épouse de se taire, puis prit en charge l'interrogatoire. Après tout, c'est lui qui avait invité ces gens sous son toit. De ce fait, c'était à lui de poser les questions. Il s'avança au bord de son canapé et regarda Éliissa d'un œil soupçonneux, en la scrutant intensément à travers ses paupières légèrement plissées.

— Pourquoi notre fils vous aurait-il fait des menaces de mort ? Dans quelles circonstances ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

Guillaume fit vite de constater que le père se portait naturellement à la défense de Mathias, vu le ton accusateur de sa question.

— Elle est une amie d'enfance de Mathias, se risqua-t-il de répondre.

— Nous avons quitté Montréal lorsqu'il avait à peine trois ans, s'insurgea Simon. À cet âge, il ne fréquentait même pas la garderie, car ma femme s'en occupait à la maison. Nous ne voyons donc pas où il aurait pu se lier d'amitié avec qui que ce soit à Montréal.

—À moins que vous n'ayez déjà demeuré à Vancouver? intervint Jacinthe d'une voix douce.

—J'ai toujours vécu au Québec, signifia Éliissa.

Sentant poindre l'impatience en lui, Simon dut faire un effort pour se contenir.

—Dans ce cas, comment avez-vous connu notre garçon? Vous n'aviez quand même pas un compte *Facebook* à trois ans?

—Les réseaux sociaux n'existaient pas à l'époque, fit savoir Jacinthe.

—Le prénom d'Éliissa vous rappelle-t-il quelque chose? intervint Guillaume.

—Mais voyons! lâcha Simon, l'air désabusé. Éliissa n'a jamais existé, sinon dans l'esprit tordu de...

—Simon! s'exclama sa femme avec retenue, comme si elle grondait un enfant.

Tous deux se dévisagèrent, puis Jacinthe arrondit les yeux avec un air qui semblait vouloir dire: «Ne parle pas comme ça de ton fils!» Guillaume comprit qu'elle refusait de leur donner une mauvaise image de Mathias. Et c'était tout à fait normal qu'ils veuillent le protéger.

—Comment se fait-il que vous connaissiez le nom d'Éliissa? s'enquit Jacinthe. D'où tenez-vous cette information? De Kiona?

Et avant que l'inspecteur ne puisse ouvrir la bouche, elle laissa entendre:

—Éliissa n'existe pas. Mathias s'est forgé cette amie imaginaire durant son enfance, comme bien des enfants le font, et même des adultes.

Guillaume se dit que la tâche serait plus ardue qu'il ne l'avait prévu.

—Effectivement, nous avons rencontré Kiona, admit-il. Elle nous a fait part de la raison qui avait poussé Mathias à faire ce voyage à Montréal. Et cette raison n'est nulle autre qu'Éliissa Lacoste.

Encore une fois, les regards de ses interlocuteurs restèrent accrochés, comme s'ils essayaient de se lancer des messages muets. Puis, Jacinthe prononça d'un ton plus assuré:

—Je sais bien où vous voulez en venir, mais détrompez-vous, monsieur Saumier. Notre fils n'est pas atteint d'une maladie mentale susceptible de le pousser à commettre des bizarreries ou un meurtre. Il n'a pas tué cette fille et il est complètement sain d'esprit. Il souffre

seulement d'un TDAH. On est très loin de la schizophrénie, n'est-ce pas ?

Sachant que Mathias avait des problèmes à gérer ses émotions et que son ADN avait été retrouvé sur le corps de Stacy Cook, Guillaume s'abstint de tout commentaire. Il demanda plutôt :

— Niez-vous qu'il soit parti à Montréal pour tenter de retrouver Éliisa ?

— Non, je ne le nie pas. Par contre, j'aimerais porter à votre attention que Mathias ne nous a plus parlé de ce personnage imaginaire depuis déjà plusieurs années. Nous ignorons donc ce qui a pu lui arriver récemment pour que cet être refasse surface.

L'enquêteur hocha lentement la tête, l'air de chercher les mots justes pour préparer le couple à entendre l'invraisemblable réalité de leur fils.

— Puisque vous affirmez que Mathias ne souffre d'aucune maladie mentale, et je vous crois sur parole, pourquoi serait-il allé à Montréal pour trouver une personne qui n'existe pas ?

Jacinthe et Simon se renfermèrent dans un silence troublant, visiblement incapables de répondre à la question.

— Qu'essayez-vous de nous dire ? demanda monsieur Boissonneault, contrarié.

Celui-ci venait de se rendre compte que Guillaume Saumier avait encore pris le contrôle de l'entretien, et ce, avec finesse. Et même si cela lui déplaisait, il était davantage perturbé par l'étonnante ressemblance entre la jeune femme assise devant lui et sa femme. Tellement, qu'il ressentait le besoin d'être éclairé tout de suite.

— Pour l'amour de Dieu, qui êtes-vous et pourquoi Mathias vous aurait-il fait des menaces de mort ? réitéra-t-il avec insistance.

— Où avez-vous connu mon fils ? enchaîna Jacinthe.

Comprenant la soif de savoir des parents, Guillaume invita Éliisa à tout leur dévoiler. Cette dernière s'avança sur le bout du divan et regarda tour à tour ses hôtes, consciente que ce qu'elle allait leur dévoiler les bouleverserait profondément.

— Mathias et moi avions cinq ans... commença-t-elle.

Juillet 1993

Mathias gambadait joyeusement autour de sa mère qui, les bras chargés de sacs de provisions, marchait à l'aveuglette dans l'allée pavée qui menait à leur résidence. La fierté au cœur, l'enfant brandissait à bout de bras un magnifique camion de pompier d'un rouge éclatant, comme s'il s'agissait d'un trophée.

— C'est le plus beau que j'ai jamais eu ! babilla-t-il gaiement. J'ai trop hâte de le montrer à papa !

— Il te faudra patienter quelques jours, mon trésor, le prévint Jacinthe en gravissant les quelques marches du large perron.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne rentrera que vendredi.

— Pourquoi est-ce qu'il n'est jamais à la maison ? se désola Mathias.

— Parce que son travail l'exige.

— Pourquoi ?

Devant les éternels *pourquoi* de son fils, Jacinthe répondit patiemment :

— C'est comme ça quand on est policier militaire. Ton papa doit partir en mission dans d'autres villes, dans d'autres pays. Maintenant, tu serais bien gentil de m'aider à déverrouiller la porte.

Son jouet toujours en main, le garçonnet prit le trousseau de clés qui pendait à l'index de sa mère. Il dut se soulever sur la pointe des pieds pour parvenir à atteindre la serrure. Dès que la porte fut ouverte, il pénétra dans la maison en coup de vent, en heurtant au passage la console du vestibule qui accueillait un magnifique vase chinois qui se renversa et se brisa en mille morceaux sur le carrelage.

Sans ralentir l'allure, il traversa le corridor avec pour seul objectif d'aller s'amuser, indifférent à l'affreux dégât qu'il laissait derrière lui. Dans l'entrée, Jacinthe était au bord des larmes en voyant son vase en porcelaine émiétté sur le plancher en céramique. Il s'agissait d'un précieux cadeau que sa défunte mère lui avait rapporté de son dernier voyage en Chine et, plus que son prix exorbitant, sa valeur sentimentale était inestimable.

Ravalant sa peine et sa contrariété, elle entreprit de ramasser les morceaux après être allée déposer ses sacs d'épicerie sur le comptoir de la cuisine, puis elle se rendit dans la salle de jeu avec la certitude d'y trouver son fils.

Celui-ci était assis par terre au centre de la vaste pièce, et s'amusa avec son camion tout neuf quand Jacinthe entra pour le lui prendre des mains. Ne comprenant rien à ce qui se passait, le bambin bondit sur ses pieds et défia sa mère du regard.

— Pourquoi tu me l'enlèves ?

— J'aimerais que tu prennes conscience de tes gestes.

Alors que Jacinthe jetait à son fils une œillade lourde de reproches, le beau visage de l'enfant se peignit d'une expression de pure innocence.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? chercha-t-il à savoir en haussant les épaules, paumes levées vers le plafond.

— Combien de fois t'ai-je répété que, dans la maison, on marche lentement. Toujours, Mathias. Mais tu viens de traverser le couloir comme une tornade et tu as brisé mon vase.

— De quel vase tu parles ? interrogea le garçon en soulevant très haut les sourcils.

— Celui sur la console dans l'entrée.

— Ça ? Ce n'est qu'un vieux pot !

Devant cette réplique inattendue, Jacinthe eut un soubresaut. Elle se reprit cependant aussitôt et rétorqua :

— Il y a toute une différence entre un vieux vase et une antiquité. Celui-là était un précieux souvenir de ma mère et je l'aimais énormément.

— C'est juste un objet ! lâcha Mathias, impertinent. Tu en achèteras un autre, c'est tout !

La mère serra les lèvres devant cette attitude irresponsable et décida de donner une bonne leçon à ce fils de cinq ans qui ne semblait pas en mesure de reconnaître ses torts.

— Est-ce que tu comprends la gravité de tes gestes, Mathias ? Tout d'abord, tu dois savoir que j'ai beaucoup de peine, en ce moment, d'avoir perdu ce trésor qui n'a pas de prix. Un objet comme celui-là, il y en a sûrement de nombreux dans le monde, mais aucun ne pourra remplacer ce qu'il représentait à mes yeux et dans mon cœur, parce que ma mère l'avait acheté en Chine juste pour moi. Pourquoi est-ce

que ce précieux cadeau de ta grand-mère n'existe plus, Mathias ? Parce que, encore une fois, tu n'as pas respecté les consignes. Et non seulement tu ne les as pas suivies, mais tu sembles n'éprouver aucun regret pour ce que tu as fait. Et ça, c'est inacceptable. Alors, puisque tu peux briser mes biens sans aucun remords, pourquoi mériterais-tu ce camion que je t'ai offert ?

Mathias se sentit soudain aussi petit dans ses pantoufles qu'une fourmi dans un chausson en laine. Mais au lieu de se repentir, il préféra cacher ses émotions. Combien de fois son père lui avait-il répété qu'un garçon, ça ne pleurait pas et que ça devait rester fort en toute circonstance ? Il haussa les épaules avec nonchalance et, sans même regarder sa mère, pointa du doigt le jouet qu'elle tenait toujours en main.

— Je veux mon camion.

— Pas maintenant. Tu es très irrespectueux envers moi et tu dois en tirer une leçon.

— Donne-le-moi ! tonna Mathias dont les joues rougissaient considérablement sous l'effet de la colère.

— Non seulement je ne te le rends pas, répliqua Jacinthe, mais tu en seras privé pour toute une semaine. Je ne tolère pas ce genre de comportement.

— Il est à moi ! cria-t-il en se ruant sur sa mère.

Cette dernière leva le camion au-dessus de sa tête d'une main et de l'autre, tenta de maîtriser son fils qui sautillait autour d'elle pour reprendre son jouet. N'y parvenant pas, il se mit à lui frapper les jambes à coups de pied.

— Mathias, ça suffit ! le réprimanda-t-elle vertement.

— Rends-le-moi !

Jacinthe eut de la difficulté à garder son calme devant la conduite agressive de son fils, qu'elle ne reconnaissait plus. Elle déposa le jouet par terre, empoigna l'enfant par le bras et le conduisit de force jusqu'à l'étage, tandis qu'il se débattait comme un diable pour échapper à son emprise.

— Tu vas rester en retrait dans ta chambre jusqu'au souper ! le gronda-t-elle. Et je t'interdis d'en sortir !

— Tu es méchante ! pesta le garçon, hors de lui, le visage pourpre.

Jacinthe ignora la remarque et quitta la pièce en refermant la porte avec douceur, malgré l'agitation qui la secouait.

Qu'avait donc Mathias ? Il était certes un petit garçon turbulent qui demandait énormément d'attention, mais jamais il ne s'était emporté de la sorte au point d'en venir aux coups !

Elle retourna dans la cuisine et entreprit de ranger ses provisions, tandis que la dernière scène passait en boucle dans sa tête. On aurait dit que son fils n'avait plus aucun contrôle sur lui-même, qu'il avait complètement perdu la raison. Et tout ça pour un camion ! Pourtant, ce n'était pas la première fois qu'elle le grondait ou le privait d'un jouet, et jamais il n'avait eu une réaction aussi violente.

Tout en préparant le souper, elle réfléchissait encore au comportement inhabituel de son garçon. La question qu'elle repoussait depuis trop longtemps revint lui tourmenter l'esprit. Mathias souffrait-il d'hyperactivité ? Cela expliquerait tant de choses ! Son irritabilité, son instabilité émotionnelle, sa difficulté à suivre les consignes...

Jacinthe avait commencé des cours en psychologie infantile quand elle avait rencontré Simon. Après un an de vie commune, une grossesse non planifiée l'avait contrainte à faire une pause sur ses études. Ces heureuses circonstances inattendues avaient précipité leur mariage et finalement, puisque leur situation financière le permettait, elle avait choisi de rester à la maison pour voir à l'éducation de son enfant. Âgée de vingt-trois ans à la naissance de celui-ci, elle avait beaucoup d'années devant elle pour mener à bien ses projets de carrière. Elle comptait justement retourner à l'université lorsque Mathias ferait son entrée à l'école primaire, c'est-à-dire dans quelques mois.

Même si elle ne détenait pas encore son baccalauréat en psychologie, Jacinthe possédait de bonnes connaissances qui lui permettaient de poser un diagnostic. Mathias était impulsif et agité. Il coupait la parole aux adultes, parlait de façon excessive, manifestait beaucoup d'impatience et avait de la difficulté à rester en place, comme s'il était toujours mu par un moteur. Et voilà maintenant qu'il devenait impoli et la frappait. Oui, son fils présentait plusieurs symptômes d'hyperactivité.

Une démarche s'imposait donc : obtenir un rendez-vous avec un professionnel en santé mentale pour faire examiner son garçon. Une médication l'aiderait certainement à contrôler ses réactions émotionnelles démesurées.

Dès que sa mère referma la porte derrière elle, Mathias lança quelques jouets à travers la pièce, donna une dizaine de coups de poing dans son oreiller et rua de coups de pied son matelas. Cela ne suffit pourtant pas à le libérer de la rage qui l'avait consumé lorsqu'il s'était fait enlever son camion de pompier. Alors qu'il était confiné dans sa chambre, il attrapa un bâton de hockey en plastique et frappa sans retenue sur tout ce qui se trouvait autour de lui. Ainsi, le pied de lit, les meubles, les murs et même le plancher goûtèrent au courroux du garçonnet, qui soudain, eut la lampe de chevet dans sa mire. Son arme élevée au-dessus de son épaule, il s'élançait vers l'objet quand une voix retentit dans sa tête.

« Samitha, aide-moi à rire, aide-moi à pleurer. »

Mathias stoppa net son geste et regarda autour de lui. Il n'avait pas rêvé, il avait bien entendu une voix. Aussi, il se rendit compte que son agressivité venait mystérieusement de disparaître. Non seulement il n'était plus du tout en colère contre sa mère, mais de plus, il comprit soudainement pourquoi il méritait d'être puni. Pourquoi ne s'était-il pas arrêté dans le couloir lorsqu'il avait entendu le vase tomber et éclater ? Pourquoi avait-il feint de ne pas savoir qu'il l'avait brisé ? Pourquoi ne s'était-il pas excusé auprès de sa mère ? Il n'avait pas les réponses.

Il desserra les doigts autour de son bâton de hockey et le déposa doucement par terre. Puis, il tourna sur lui-même, comme s'il s'attendait à voir quelqu'un, alors qu'il était seul dans sa chambre.

« Samitha, aide-moi à rire, aide-moi à pleurer », répéta la voix. « Pourquoi est-ce que je n'en suis pas capable ? Tu le sais, toi ? »

Mathias recula jusqu'à son lit, où il s'assit en promenant son regard autour de lui pour tenter de comprendre ce qui se passait. Fait surprenant, il n'avait pas peur. Au contraire, cette voix le rassurait, le calmait, l'emplissait d'un sentiment tout à fait nouveau qui lui apportait réconfort et apaisement.

— Moi, j'ai trop de peine et de colère dans mon cœur, articula-t-il à voix haute. Mais parfois, j'ai trop de bonheur, aussi. Si tu veux, je peux t'en partager.

« Oh ! Merci ! Je peux faire un grand sourire, maintenant, parce que mon cœur est plein de joie ! »

— Comment tu t'appelles ? demanda Mathias le plus naturellement du monde.

« Je m'appelle Éliissa, et toi ? »

— Moi, c'est Mathias.

« Oh ! Tu es un garçon ? Je pensais que c'était ma poupée Samitha qui me parlait ! »

— Je n'ai quand même pas une voix de poupée ! lança Mathias en éclatant de rire.

Il entendit son interlocutrice invisible pouffer de rire, puis lui dire d'un ton amusé :

« Samitha est ma poupée préférée ! Ses cheveux sont bruns et ses yeux sont bleus, comme moi ! Et toi, as-tu un jouet préféré ? »

À mi-chemin dans l'escalier qui menait à l'étage, alors qu'elle allait chercher Mathias pour souper, Jacinthe entendit le rire contagieux de son fils résonner, ce qui lui arracha un sourire. « Au moins », pensait-elle, « ses colères ne durent pas longtemps ». En arrivant devant la porte de sa chambre lui parvint la voix de Mathias qui papotait. Intriguée, elle tendit l'oreille.

— C'est vraiment chouette que ta poupée te ressemble, disait-il avec bonne humeur. Est-ce que tu as une sœur ? Un frère ? Non ? Moi, je n'en ai pas non plus.

« Mais à quoi peut-il bien jouer ? » se questionna la mère.

— Mon jouet préféré, c'est le camion de pompier que j'ai reçu aujourd'hui. Mais je n'ai pas été gentil avec ma maman et elle me l'a enlevé. Je suis en pénitence dans ma chambre parce que j'ai été méchant.

Jacinthe sentit son cœur se serrer. Voilà que Mathias se repentait enfin de ses gestes. Se confiait-il à son ourson en peluche, à ses figurines *Power Rangers* ou à ses dinosaures en caoutchouc ?

— J'aime aussi beaucoup ma voiture, poursuivait-il fièrement. Je l'ai eue pour ma fête au mois de juin.

La mère imagina la voiturette bleue dans laquelle son fils pouvait s'asseoir. Il la gardait jalousement dans sa chambre, de crainte qu'on vienne la lui voler pendant son sommeil. Cette pensée fit naître un autre sourire sur ses lèvres, qui disparut subitement lorsqu'elle entendit le garçon s'exclamer :

— Toi aussi, ta fête est en juin ! Tu es ma jumelle, alors !

Il ne pouvait s'agir que d'un jeu imaginaire, se dit Jacinthe. Un jeu qui la troubla et réveilla en elle de tristes souvenirs. Elle aurait tant voulu que Mathias ait une sœur ou un frère, mais la vie en avait décidé autrement.

Elle secoua la tête, comme pour écarter ses sombres pensées. Puis, lentement, elle ouvrit la porte. Son fils était assis en tailleur au milieu de son lit. En l'apercevant, il lui adressa un large sourire. Toute trace de sa récente fureur avait complètement disparu.

— Avec qui parles-tu ? s'enquit Jacinthe en venant s'accroupir près de lui.

— À mon amie. Elle s'appelle Éliissa.

Jacinthe posa sur Mathias un regard amusé, puis répliqua :

— Je ne vois pourtant qu'un gentil garçon aux bouclettes brunes, dans cette pièce. Dis-moi où elle se cache.

— Elle est dans ma tête, maman. Je peux juste l'entendre.

Devinant aussitôt que son fils s'était créé une amie imaginaire, Jacinthe se prêta sans hésiter à ce jeu d'enfant. Elle en profita même pour le taquiner, dans le but de lui faire oublier sa dernière crise. Elle le renversa dans son lit et lui chatouilla le ventre tout en disant d'un air faussement outragé :

— Ah, je comprends ! C'est elle qui portera désormais le blâme de tes mille et un petits coups !

— Non, non ! Arrête, maman ! dit le bambin en se tordant dans tous les sens et en riant à gorge déployée.

Lorsqu'il fut à bout de souffle, Jacinthe lui accorda un répit en lui bécotant les joues de manière frénétique, puis elle l'aida à se rasseoir. Reprenant son sérieux, Mathias leva son petit visage vers sa mère et lui dit :

— Je te demande pardon pour ton vase, maman. Et aussi pour t'avoir fait de la peine. Je te promets de ne plus courir dans la maison et de ne plus jamais te donner des coups de pied.

Les yeux de Jacinthe s'emplirent de larmes tellement elle fut touchée par cette compassion que son fils exprimait pour la première fois. Il grandissait si vite ! Le sermon qu'elle lui avait fait et la pénitence qu'il venait de recevoir ne pouvaient qu'être salutaires. Elle l'attira dans ses bras et le serra très fort contre son cœur.

— Sais-tu que tu es le meilleur petit garçon du monde ? Je te pardonne, bien sûr. Et tu pourras reprendre ton camion après le souper.

Mathias lui flanqua un gros baiser sonore sur la joue et lança :

— C'est ma nouvelle amie Éliisa qui a calmé ma colère. En échange, je lui ai donné de la joie.

Même si cette annonce lui semblait quelque peu étrange, Jacinthe remercia intérieurement l'esprit imaginatif de son chérubin, qui avait su apaiser sa fureur.

— Assure-toi de ne jamais perdre de vue cette précieuse amie, dit-elle en souriant. Le souper est prêt. Tu as faim ?

— Oui ! s'exclama l'enfant en sautant en bas de son lit. Est-ce qu'Éliisa peut manger avec nous ?

— Bien sûr, consentit Jacinthe en sortant de la chambre. J'espère qu'elle aime le spaghetti à la viande !

Mathias gambada joyeusement jusqu'à sa mère et lui prit la main pour descendre l'escalier. Mais une fois sur le palier, il s'arrêta net et pointa l'index vers le plafond, les yeux en coin, l'air de se concentrer. Puis, il laissa entendre le plus sérieusement du monde :

— Mon amie me dit qu'elle adore le spaghetti, surtout celui avec des boulettes de viande.

— Il semble que ton amie ait les mêmes goûts que moi, rigola Jacinthe. Tu devrais en manger ; tu adorerais, toi aussi !

— Beurk ! lâcha le garçon en grimaçant. J'aime juste le poulet, moi.

« Bonne nuit, Mathias, je dois faire dodo, maintenant », dit soudain la voix dans sa tête.

— Bonne nuit, Éliisa, lui répondit-il en agitant sa petite main libre.

20 août 2016

N'eût été le faible tic-tac de l'horloge qui résonnait quelque part dans la salle de séjour, on aurait pu croire que le temps s'était soudainement arrêté, figeant avec lui les quatre personnes présentes qui demeuraient immobiles comme des cadavres.

Trop abasourdis pour prononcer une seule syllabe, Jacinthe et Simon fixaient leur regard hébété sur la jeune femme à l'air apathique qui s'exprimait d'un ton neutre, pour ne pas dire robotique. Celle-ci venait de faire revivre à madame Dugas ce jour où son fils lui avait parlé pour la première fois de celle qu'elle avait toujours considérée comme étant son amie imaginaire. Enfant, il l'appelait seulement Éliissa, et plus tard, il lui avait trouvé un nom de famille : Lacoste. À l'adolescence, il avait clamé son existence et juré de la retrouver un jour. Et cette inconnue qui leur avait raconté dans les moindres détails un événement survenu vingt-deux ans auparavant dans l'intimité de leur domicile prétendait être Éliissa Lacoste, ce personnage qui, selon eux, avait été créé par leur fils pour meubler sa solitude. Non seulement cette jeune femme le prétendait-elle, mais elle venait de leur montrer différents papiers d'identité pour confirmer ses dires.

— Mathias et moi communiquions par télépathie astrale, expliqua Éliissa tout aussi naturellement que si elle leur disait qu'ils échangeaient des textos. Tout comme vous, mes parents n'ont jamais cru que votre fils existait et j'ai passé une bonne partie de ma vie à subir des tests psychiatriques sans qu'aucun spécialiste découvre quoi que ce soit d'anormal chez moi, sauf une absence totale d'émotion.

— Télépathie astrale, répéta Jacinthe. Qu'est-ce que c'est, exactement ?

— Nous y reviendrons plus tard, intervint Guillaume qui jugeait que les parents de Mathias devaient d'abord assimiler l'existence d'Éliissa Lacoste avant de pousser la chose plus loin.

Jacinthe et Simon sortirent de leur accablante léthargie et se regardèrent gravement. Aucun mot ne fut nécessaire pour qu'ils comprennent que des souvenirs enfouis torturaient à présent leur esprit des mêmes pensées et questionnements. De leur côté, Guillaume et

Élissa attendaient une réaction, une parole. Élissa se demandait si les parents de Mathias persisteraient à nier son existence en dépit des preuves qu'elle venait de leur mettre sous le nez. L'enquêteur, lui, était si certain que le couple contesterait avec force la dernière allégation d'Élissa au sujet de la télépathie astrale, que la question de Simon lui parut absolument hors contexte.

— Si vous êtes vraiment cette Élissa Lacoste dont parle notre fils depuis l'âge de cinq ans, j'aimerais savoir... où vous êtes née ?

— À Montréal.

— À quel hôpital ?

— Maisonneuve-Rosemont, répondit la jeune femme qui, tout comme Guillaume, ne saisissait pas la raison de cet interrogatoire.

— Votre date de naissance ?

— Le 4 juin 1988.

À cette réponse, Jacinthe pâlit considérablement et porta une main nerveuse à sa gorge, tandis que son époux grimaça en disant :

— Nous sommes arrivés à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont le 4 juin 1988 vers la fin de l'après-midi et ma femme a accouché le matin du 5 juin de...

— Vous ne trouvez que c'est étrange que vous soyez née presque à la même date que mon fils ? coupa Jacinthe, la voix étranglée par l'émotion.

Élissa haussa imperceptiblement les épaules, tandis que ses grands yeux se promenaient lentement de madame à monsieur Boissonneault.

— Maintenant que je sais que Mathias est réel, répondit-elle, évidemment que ça me paraît bizarre. Mais avant, il était pour tous un être fictif. Il me semblait clair que, puisque j'avais créé ce personnage, j'avais aussi créé sa date de naissance, qui s'approchait de la mienne.

— Nous venons de comprendre quelque chose qui risque fort de vous ébranler, dit Jacinthe, visiblement tourmentée. Je... Mathias...

Puis, se tournant vers son mari, elle posa une main sur son avant-bras et lui adressa un regard implorant.

— Simon, je ne trouve pas les mots, murmura-t-elle. Aide-moi, je t'en prie.

L'homme hocha la tête d'un air entendu, puis, sans rien dire, se leva et quitta la pièce. Dans le silence oppressant qui venait de s'abattre dans le salon retentissait le bruit de ses pas qui s'éloignaient

rapidement. Il revint aussitôt avec un cadre qu'il montra à ses invités. Guillaume eut un tressaillement involontaire tant la photo le prit par surprise. Quant à Éliissa, elle fixait le visage si pareil au sien, même si elle savait que ces yeux brillants et ce sourire radieux ne pouvaient pas lui appartenir.

Les nerfs en boule, Jacinthe attendait de la jeune femme une réaction qui ne vint pas. De même, elle se demanda pourquoi elle ne s'exclamait pas de stupéfaction devant son sosie. Pourquoi n'arrondissait-elle pas les yeux d'incrédulité comme elle-même l'avait fait à la seconde où elle l'avait vue dans son salon ?

— Qui est-ce ? s'enquit Guillaume, dont la curiosité était à son summum.

— Il s'agit de Jacinthe, répondit Simon d'une voix tremblante, incapable de cacher son trouble plus longtemps. Elle avait vingt-huit ans sur cette photo.

Tandis que l'enquêteur repassait mentalement l'information qu'Éliissa Lacoste lui avait transmise au sujet des tests ADN négatifs de ses deux parents, la jeune femme fixait madame Dugas, consciente de leur incroyable ressemblance. Leurs lèvres pulpeuses, leur nez fin. Leurs cheveux étaient bruns et bouclés, même si ceux de Jacinthe étaient beaucoup plus courts. Leurs yeux étaient en amande, mais ils n'étaient pas du même bleu, celui de la mère de Mathias étant beaucoup plus clair. Sans même qu'Éliissa s'en rendre compte, son regard dévia vers Simon. Lui, par contre, avait les yeux bleu saphir, exactement comme les siens. Remontèrent à la surface de son cerveau les démarches qu'elle avait entreprises auprès de Geneviève Rancourt pour déterminer si Rosémie et Julien étaient bien ses parents. Les résultats de maternité et paternité négatifs, sa rencontre avec l'hypnothérapeute, cette autre identité qu'elle s'était donnée sous hypnose. Jacinthe Dugas et Simon Boissonneault pouvaient-ils être ses parents biologiques ?

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Guillaume en coupant court aux pensées d'Éliissa. Comment pouvez-vous expliquer cette ressemblance parfaite ?

— Comme mon mari vient de vous le dire, je... j'ai accouché à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, le...

Incapable de poursuivre, Jacinthe s'adossa contre son fauteuil et porta les mains à sa gorge pour comprimer ses sanglots.

—Le 5 juin 1988, termina Simon. À quelle heure es-tu née, Éliissa ?

Simon était passé du vouvoiement au tutoiement de façon si naturelle que personne n’y prête attention.

—Je l’ignore. Ma mère m’a raconté qu’elle faisait du magasinage, ce jour-là, quand elle a ressenti des douleurs atroces dans son ventre. Elle a été conduite à l’hôpital en ambulance. Il y a eu des complications et on a dû lui faire une césarienne d’urgence. Je présume donc que c’était dans l’après-midi.

—Connais-tu le nom du médecin qui l’a accouchée ?

—Il s’agit d’un grand ami de mes parents, le docteur David Morency.

—C’est le même ! s’exclama Simon avec un air dépité en se laissant tomber sur le divan à côté de sa femme.

Tandis que Guillaume commençait à émettre silencieusement certaines hypothèses, Éliissa en tira rapidement des conclusions. Puisque sa mère et Jacinthe avaient accouché dans le même hôpital presque en même temps et qu’elle ressemblait comme une jumelle à la mère de Mathias, cela signifiait qu’on avait échangé les berceaux des bébés ! C’était la seule explication, même si la jeune femme ne comprenait toujours pas son lien télépathique avec Mathias ni la raison pour laquelle elle s’identifiait à Samitha lorsqu’elle se trouvait sous hypnose. Elle était cependant bien loin de la vérité. Une vérité que Simon dévoila d’une voix chargée d’émotion.

—Le 5 juin 1988, Jacinthe a donné naissance à... des jumeaux. Un garçon et une fille. Mais Samitha n’aurait pas survécu.

—Comment s’appelait votre bébé fille, avez-vous dit ? interrogea Éliissa qui n’était pas certaine d’avoir bien entendu.

—Samitha, répéta Simon. Nous avons choisi des prénoms contenant les mêmes lettres pour nos jumeaux. Samitha et Mathias sont des anagrammes.

—Comme c’est étrange, fit remarquer la docteure à mi-voix en saisissant toute l’invraisemblance de la situation.

Guillaume et ses hôtes braquaient les yeux sur elle, dans l’attente de l’explication qui ne tarda pas.

—Samitha est le prénom que j’ai donné à ma poupée à l’âge de trois ans.

De poignantes émotions étreignirent le cœur de Jacinthe et Simon. Un mélange de chagrin et de douleur, d'espérance et de bonheur, qui se bousculait jusque dans les tréfonds de leur âme. Puis, un scénario se dessina avec clarté dans leur esprit. Le docteur Morency avait accouché Jacinthe et la mère d'Élissa pratiquement à la même date. Le matin suivant, c'est ce même médecin qui leur avait annoncé la mort de Samitha pendant la nuit. Et voilà qu'ils venaient d'apprendre qu'il était un grand ami du couple Lacoste et que la mère d'Élissa avait eu des complications qui l'avaient menée à une césarienne d'urgence. Serait-ce possible que le bébé soit mort-né et que le docteur Morency leur ait subtilisé leur fille pour la donner à une autre famille ? Dans l'affirmative, ce serait là un geste des plus monstrueux ! Mais comment le prouver ? Peut-être qu'une erreur avait été commise par le personnel hospitalier à l'insu du médecin ?

Jacinthe et Simon prirent également conscience des traits identiques que partageaient Élissa et Mathias. Leurs yeux avaient la même couleur. Une couleur rare, bleu saphir, comme l'iris de Simon. Ils avaient tous deux les cheveux bruns et bouclés de Jacinthe. Ils comprirent alors que la jeune femme qui les observait tour à tour de son regard impassible ne pouvait être nulle autre que leur fille, Samitha Boissonneault, prétendument morte douze heures après sa naissance.

Complètement sous le choc, Jacinthe fondit en larmes en cachant son visage dans ses mains. D'inexprimables tourments agitaient son cœur de mère qui pleurait sa petite fille perdue depuis vingt-sept ans. Cette enfant qui était quand même demeurée au sein de leur famille dans le rôle de l'amie imaginaire de Mathias. Samitha avait trouvé le moyen de rester en contact avec son frère jumeau... par télépathie !

Fortement ébranlé lui aussi, Simon attira sa femme contre son épaule pour la consoler et exprima tout haut ses pensées.

— Il s'est passé quelque chose à l'hôpital, émit-il d'une voix émotive. Les dates, le docteur Morency, cette ressemblance frappante et... il faut bien l'admettre, ce... ce contact télépathique.

Des larmes contenues finirent par déborder des yeux de l'homme, qui serra davantage sa femme en pleurs dans ses bras.

Élissa comprit son lien profond avec Mathias. Aujourd'hui, toutes les questions qui l'avaient tourmentée recevaient enfin une réponse. Mathias et elle étaient des jumeaux terrestres. Voilà pourquoi elle s'était identifiée à Samitha alors qu'elle était sous hypnose. Cela

expliquait aussi pourquoi son ADN n'était pas compatible avec celui de Rosémie et de Julien. Jacinthe et Simon étaient ses parents biologiques et elle avait été séparée d'eux à la naissance par une grossière erreur commise par le personnel hospitalier. Mais dans ce cas, où était l'enfant de Rosémie et de Julien ? Il n'y avait vraisemblablement pas eu d'échange de bébés, puisque Jacinthe et Simon étaient repartis de l'hôpital avec Mathias pour seul enfant. Éliissa devina en une fraction de seconde que ce n'était pas Samitha qui était morte ce jour-là, mais plutôt le bébé de Rosémie. Celle-ci avait eu des complications à l'accouchement, un hématome rétroplacentaire, lui avait-elle expliqué à l'adolescence. Étant médecin aujourd'hui, Éliissa ne connaissait que trop les dangers reliés à ce grave problème de grossesse. La mort de la mère était aussi probable que celle du bébé.

Guillaume, pour sa part, était complètement dépassé par la situation, qu'il jugeait particulièrement dramatique. S'il croyait bouleverser la vie du couple Boissonneault en leur annonçant qu'Éliissa était l'amie imaginaire de leur fils, les révélations fracassantes qu'il venait d'entendre ébranlaient à présent deux familles entières.

Calée contre l'épaule robuste de son mari qui la consolait, Jacinthe parvint peu à peu à calmer ses pleurs. Elle se redressa et essuya ses yeux avec le mouchoir que lui tendait Simon. Puis, elle quitta sa place et marcha vers Éliissa en serrant les lèvres pour s'empêcher de se remettre à pleurer. À travers sa vue voilée par les larmes, elle vit la jeune femme se lever de son fauteuil. En arrivant à sa hauteur, Jacinthe prit ses mains entre les siennes, puis encadra son visage de ses paumes en regardant sa fille tendrement. En cet instant, Jacinthe ne s'interrogea pas sur la grande réserve que démontrait Éliissa, même si elle se trouvait pour la première fois devant sa mère biologique. Elle renouait avec Samitha et c'est tout ce qui importait.

— Ma fille, murmura-t-elle en ne pouvant empêcher les larmes de rouler sur ses joues. Je n'arrive pas à y croire !

Comprenant que Jacinthe était fortement ébranlée et sachant qu'elle avait besoin de réconfort, Éliissa entoura ses épaules et l'attira contre elle, comme elle avait appris à le faire. Mais de son côté, elle demeurait dans un état d'apathie complet.

Dans les bras de sa fille, Jacinthe constata, à son plus grand désarroi, qu'elle aurait pu tenir une poupée en chiffon contre son cœur que la sensation physique aurait été la même. Son cœur de maman

avait beau déborder d'amour et d'émotions de toutes sortes devant ces retrouvailles, Éliッサ semblait de marbre. Pouvait-elle se permettre de la questionner si vite sur cette absence d'empathie qui semblait l'habiter ?

Elle songeait à la façon la plus adéquate d'aborder le sujet quand elle sentit la main de Simon dans le bas de son dos. Il se joignait à elles dans ce moment profondément émouvant, désormais convaincu qu'Éliッサ était la sœur jumelle de Mathias. Sachant bien qu'il voulait aussi la serrer dans ses bras, Jacinthe s'écarta légèrement. Simon entourait les épaules de sa fille de son bras gauche, puis celles de sa femme de son bras droit, et les ramena contre lui. Il les dépassait toutes deux d'une bonne tête et se pencha du côté d'Éliッサ jusqu'à ce que sa joue touche le sommet de sa tête. Jacinthe ne put s'empêcher de verser d'autres larmes en voyant son mari, cet homme si fort et si en contrôle de lui-même en toute circonstance, pleurer tout bas en pressant sa fille retrouvée contre son cœur.

Ils restèrent ainsi un long moment, oubliant la présence de Guillaume qui, toujours assis dans son fauteuil, essuyait à leur insu une larme furtive.

— Nous voulons connaître toute la vérité, exigea Jacinthe d'une voix décidée, comme si elle essayait de reprendre ses esprits.

Le trio se détacha lentement, puis Jacinthe et son époux échangèrent un regard entendu. Ils n'eurent pas besoin de mots pour se comprendre. Simon avait lui aussi constaté l'apathie totale d'Éliッサ quand il l'avait serrée contre lui.

— À propos de quoi ? demanda celle-ci.

— Je sais qu'il vous est arrivé quelque chose, à toi et à Mathias, qui peut paraître impossible, se lança Jacinthe. Il nous l'a raconté il y a longtemps et nous ne l'avons pas cru. Mais je comprends maintenant qu'il disait vrai.

— Nous aimerions l'entendre à nouveau et que tu nous expliques pourquoi il menace de s'en prendre à toi, termina Simon.

Éliッサ se retourna et jeta un coup d'œil à Guillaume, pour obtenir son approbation. Considérablement ému devant ce revirement inattendu, celui-ci restait assis au bord du fauteuil, accoudé sur ses cuisses, la tête inclinée, dans une position de profonde réflexion. Mais à l'instant où Éliッサ se tourna vers lui, il releva la tête vers elle, comme s'il avait pu capter son mouvement et ses pensées.

—Évidemment, il faudrait tout leur raconter, trancha-t-il-il d'une voix à peine audible.

—Faisons d'abord une pause, suggéra Simon en se dirigeant vers un meuble cabinet en boiserie gris pâle pour en sortir quatre verres à whisky et une bouteille de bourbon *Michter's*.

Puis, tout en versant le liquide ambre, il ajouta :

—Je crois que nous en avons tous besoin.

Une fois le choc émotionnel de Jacinthe et Simon légèrement apaisé par l'alcool, ils reprirent leur place sur le grand divan en cuir blanc et invitèrent Éliissa à leur confier tout ce qu'elle savait au sujet de son lien astral avec Mathias. Car c'était bien le terme qu'elle avait employé : télépathie astrale. Celle-ci s'exécuta sans omettre aucun détail, allant même jusqu'à raconter ses visions récentes de Mathias. Guillaume n'intervint qu'à une seule occasion pour signaler qu'il avait été témoin des dons de télépathe de Jézhador. Éliissa conclut en disant :

—Donc, je n'ai pas d'émotion si je ne suis pas en contact télépathique avec Mathias, tandis que lui a toujours vécu avec une surcharge émotionnelle, ce qui lui a causé tous les problèmes qu'il a rencontrés au cours de sa vie, autant dans son apprentissage que du côté comportemental. D'autre part, puisque je possède la partie d'âme intellectuelle de votre fils, cela explique pourquoi je suis une personne très cartésienne, logique et douée, alors que lui peine à connaître la différence entre le bien et le mal.

—Tu le décris vraiment tel qu'il est, fit constater Simon. Il est difficile de ne pas croire aux théories de ce spirite.

—Je l'ai beaucoup aidé dans ses travaux scolaires, précisa Éliissa, mais sur les conseils de mon psy, j'ai coupé notre lien télépathique un peu avant mon entrée au cégep et j'ignore ce que Mathias est devenu.

—Il a arrêté ses études en troisième année du secondaire, répondit Simon, visiblement contrarié. Il croit que nous ne le savons pas, mais il ne gagne pas sa vie de façon très honorable.

Un silence s'installa soudain, tandis que chacun était perdu dans des réflexions qui se rejoignaient pourtant obscurément. Jacinthe souhaitait secrètement que le retour de la jumelle de Mathias puisse être favorable à ce dernier, pendant que Simon se demandait où en serait son garçon s'il n'avait pas été séparé de Samitha à la naissance. Guillaume, lui, ne pouvait s'empêcher de penser que celui qu'il avait

presque considéré comme un rival était en fait le frère jumeau d'Élissa, alors que celle-ci s'interrogeait sur l'avenir qu'aurait pu être celui de Mathias si elle l'avait cru quand il lui avait rapporté les propos de Jézhador. Ce fut Jacinthe qui, la première, brisa le silence.

— Je suis curieuse de savoir pourquoi Mathias te menace, laissait-elle entendre d'une voix douce en se penchant un peu vers l'avant.

— Il veut reprendre sa partie d'âme intellectuelle et se libérer de ma partie d'âme émotionnelle, répondit Élissa.

L'incompréhension la plus totale se lisait à présent sur le visage de Jacinthe et de Simon. Ce dernier, plus en mesure de gérer ses émotions, s'enquit calmement :

— Et comment compte-t-il y arriver ? Est-ce qu'il te l'a dit ?

— Ses intentions ne sont pas difficiles à saisir quand on sait que Jézhador l'a informé que nous devons mourir pour que notre âme redevienne entière, expliqua Élissa. Mais ce n'est pas ce que Mathias a compris. Il croit qu'en me tuant, il réglera le problème.

— C'est complètement insensé ! s'exclama Jacinthe bien malgré elle.

— Quand on a passé un moment avec Jézhador, l'impossible n'existe plus, souleva Guillaume.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, expliqua Jacinthe. Je crois tout ce qu'Élissa vient de nous raconter. Mais de savoir que mon fils a des intentions aussi... démentes me renverse complètement ! Il n'a jamais eu un caractère facile, mais de là à se transformer en... en meurtrier !

— Nous ne lui donnerons pas l'occasion de mettre ses menaces à exécution, promit Simon, soudain flegmatique.

Comme s'il venait de retrouver tout le sang-froid propre à son titre de caporal militaire, il décréta :

— Nous devons aller le chercher à Montréal et le livrer à la police pour qu'il soit interrogé dans le cadre de l'affaire Stacy Cook. Nous prendrons ensuite les mesures qui s'imposent.

Puis, posant son regard sur Élissa, il ajouta :

— Je t'assure que Mathias ne touchera pas à un seul de tes cheveux. Maintenant que nous t'avons retrouvée, personne sur cette terre ne pourra nous séparer de toi.

Rosémie et Julien vivaient les pires tourments de leur vie. Ils regrettaient tellement de ne pas avoir ajouté foi aux propos de leur fille quand elle leur avait parlé de Mathias et des menaces de mort qu'il avait proférées à son endroit ! Mais pouvaient-ils vraiment s'en vouloir ? Quels parents auraient pu imaginer que leur enfant puisse faire de la télépathie ? En fait, qui croirait à ce moyen de communication ? Un très faible pourcentage de la population, et ils n'en avaient jamais fait partie... jusqu'à ce que Mathias Boissonneault surgisse dans leur vie comme un boulet de canon et les mette devant le fait accompli. Et même s'il leur avait montré ses papiers d'identité, Rosémie et Julien peinaient à croire que le jeune homme qui se trouvait sous leur toit depuis maintenant deux jours était le personnage dont leur fille leur avait toujours parlé. Parce que ce Mathias-là était son grand ami, son complice. Ce Mathias-là n'aurait jamais menacé de mort Éliissa pour reprendre une partie de son âme. C'était bien cela que leur fille leur avait raconté, ils s'en souvenaient parfaitement. À ce moment, ils avaient catégoriquement nié ses propos, trop influencés qu'ils étaient par le pédopsychiatre Jordan qui jugeait que le cas d'Éliissa avait dangereusement empiré et qu'elle devait être internée pour être soumise à d'autres examens psychiatriques. Et voilà qu'aujourd'hui, Mathias Boissonneault leur prouvait que la télépathie existait bel et bien, et que leur fille maîtrisait ce moyen de communication depuis l'âge de cinq ans. Mais qu'en était-il réellement de cette histoire rocambolesque d'âmes jumelles et de parties d'âme manquantes ? Était-ce une pure invention de Mathias, qui pour des motifs qui leur échappaient encore, voulait s'en prendre à leur fille ? Depuis que cet homme se trouvait dans leur maison, ils avaient essayé d'en apprendre davantage sur les raisons de son comportement envers eux et sur ses menaces envers Éliissa, mais il refusait de s'expliquer en se plaisant à répéter qu'il leur dévoilerait toute la vérité en temps et lieu.

Le couple vivait des moments d'angoisse terribles à la pensée qu'Éliissa se trouvait au cœur d'une affaire des plus préoccupantes, pour ne pas dire des plus dangereuses, et de ne rien pouvoir faire pour la protéger ou la prévenir de la présence de Mathias. En effet, ils vivaient une situation d'un cynisme absolu, prisonniers sous leur propre

toit de l'ami imaginaire de leur fille. Ils ne pouvaient se déplacer dans la maison que pour leurs besoins naturels, faire leur toilette et les repas, car Mathias contrôlait tous leurs mouvements et les gardait à l'œil en tout temps. Il avait rassemblé la base du téléphone et les quatre appareils sans fil dans le salon pour qu'ils ne puissent faire aucun appel quand ils allaient dans une autre pièce. Il avait aussi dérobé le cellulaire de Julien, enlevé la batterie et brûlé la carte SIM pour qu'il ne puisse plus l'utiliser. Il avait répété ce scénario avec le cellulaire d'Élissa qu'il avait trouvé au sous-sol, après avoir défoncé la porte pour vérifier qu'elle n'était pas chez elle. De plus, il obligeait ses otages à dormir dans le salon pour être témoin de tous leurs faits et gestes. Rosémie souffrait de courbatures en raison de ses deux dernières nuits sur le divan, tandis que Julien, bien qu'épuisé, s'empêchait de fermer l'œil pour surveiller leur abject geôlier et s'assurer qu'il ne s'approche pas de sa femme.

Pourtant, Mathias s'était passablement calmé depuis sa bagarre avec Julien. Même que ce soir-là, son arme n'était pas visible, comme s'il faisait une trêve. Il avait tenté de discuter avec le couple Lacoste en leur parlant de ses contacts télépathiques avec Élissa, mais Rosémie et Julien, serrés l'un contre l'autre sur le canapé, observaient un silence prudent.

En fin de soirée, Mathias alluma la télévision et se cala dans un fauteuil. Puisque ses hôtes s'étaient renfermés dans un mutisme persistant, il entendait trouver une autre façon de se divertir. Il écouta l'émission *Les Simpsons* et s'esclaffa des bouffonneries d'Homer jusqu'à la fin. Mais il cessa brusquement de rire quand, tout au début du bulletin de nouvelles, sa photo apparut en gros plan à l'écran, et, en médaillon, celle d'une jeune femme aux cheveux bruns et aux grands yeux bleus. La voix du journaliste planté devant les portes de l'aéroport international Pierre-Elliott-Trudeau, à Montréal, annonçait :

Un mandat d'arrêt pancanadien a été lancé aujourd'hui par la police de Vancouver, dans le but de ramener Mathias Boissonneault à son domicile de Burnaby. Ce dernier serait considéré comme le suspect numéro un dans le meurtre de Stacy Cook, une jeune enseignante de vingt-cinq ans sans histoire retrouvée morte le 11 août dernier. Mathias Boissonneault aurait pris un vol Vancouver-Montréal ce mercredi et est activement recherché par les forces de l'ordre. Quiconque aurait...

Mathias éteignit la télévision d'un mouvement brusque et continua de fixer l'écran, les yeux exorbités. Il était recherché pour meurtre ! Voilà pourquoi la police s'était présentée chez les Lacoste le lendemain de son arrivée pour s'assurer que Rosémie et Julien allaient bien ! Le jeune homme avait entendu l'agent demander à Julien si un certain Mathias Boissonneault avait tenté d'entrer en communication avec eux. Puisqu'on le soupçonnait d'avoir tué Stacy Cook et qu'un mandat d'arrestation avait été lancé contre lui, il y avait de fortes chances pour que la police revienne. Pire encore, des agents surveillaient peut-être même la maison des Lacoste en permanence ! Que devait-il faire, maintenant ? Qu'allait-il devenir, s'il tentait de fuir ?

Toujours serrés l'un contre l'autre sur le canapé, Rosémie et Julien étaient complètement abasourdis par ce qu'ils venaient d'entendre, et encore plus tourmentés de se savoir entre les mains d'un... présumé meurtrier ! Bouche bée, ils regardèrent Mathias, assis au bord de son fauteuil, une expression franchement perplexe au visage.

— Bon Dieu ! murmura Julien bien malgré lui. Comment as-tu pu faire une telle chose ?

Complètement ailleurs, Mathias ne l'entendit pas. Il avait bien reconnu à la télévision la jeune femme qu'il avait accostée devant le dépanneur. Il se souvenait aussi l'avoir quelque peu secouée pour impressionner Éliissa dans le but d'obtenir son adresse, mais pas au point de la tuer ! Même si les maints refus d'Éliissa l'avaient fait enrager, il n'aurait pas... il n'aurait jamais... non ! Pourtant, des doutes germèrent bien malgré lui dans son esprit. Avait-il perdu la tête à ce point ? La rage inexprimable qui l'avait consumé ce jour-là pouvait-elle l'avoir conduit à commettre un crime ? Et pourquoi ces questions surgissaient-elles tout à coup dans son cerveau ? Était-il devenu cinglé au point d'oublier ses propres faits et gestes ?

Le jeune homme se laissa tomber à la renverse dans son fauteuil et ferma les yeux en faisant d'intenses efforts pour se remémorer ce qui s'était passé avec Stacy Cook devant le dépanneur. Ce jour-là, il était agité parce que Kiona insinuait qu'Éliissa était un grossier mensonge. De même, elle semblait vouloir mettre un terme à leur vie de couple. De son côté, il voulait à tout prix lui prouver l'existence d'Éliissa pour ne pas la perdre. Oubliant qu'il était chez les Lacoste, Mathias voyagea dans ses pensées jusqu'à ce moment où il avait vu Stacy Cook pour la première fois. Il la revoyait dans l'escalier du dépanneur aussi

clairement que le jour de l'événement. Il entendait leur échange et se voyait entraîner la pauvre fille sans ménagement sur le trottoir. Stacy Cook lui répétait inlassablement qu'elle avait un rendez-vous et qu'il devait la laisser partir. Puis les mots d'Élissa s'étaient mis à résonner dans sa tête. Il se souvenait de leur conversation et du soudain silence qui s'en était suivi. Il avait appelé son nom à maintes reprises, mais en vain. Mathias se remémorait la colère noire qui l'avait envahi et l'envie irrépressible qu'il avait eue de se venger d'Élissa Lacoste en maltraitant Stacy Cook. Puis, quand la jeune femme avait murmuré d'une voix suppliante et tremblante qu'elle n'était pas Élissa, mais Stacy, le jeune homme avait eu l'impression de recevoir une gifle magistrale qui l'avait ramené dans l'instant présent. Sa colère était subitement tombée. Il avait lentement desserré les doigts autour du bras de Stacy Cook et s'était éloigné d'elle de quelques pas, question de lui redonner sa liberté. Sa victime l'avait regardé, apeurée et incertaine, à travers ses yeux rougis par ses pleurs. Mathias s'était détourné d'elle au moment où elle s'enfuyait en courant dans la direction opposée.

— Je n'ai pas tué cette femme ! s'exclama-t-il en rouvrant les yeux et en se carrant dans son fauteuil en pointant le téléviseur avec la télécommande.

Il ralluma l'appareil et s'adressa aux journalistes qui déjà, ne parlaient plus de lui.

— Oui, j'ai été en contact avec elle. Oui, j'ai passé un moment avec elle. Mais vous vous trompez ! Je ne l'ai pas assassinée !

Témoin de la scène, le couple resta muet, craignant les réactions impulsives de leur geôlier. Rosémie se mit à trembler de la tête aux pieds, tandis que Julien ne savait plus quoi penser. S'il avait cru jusque-là être prisonnier d'un malade mental, il se demandait à présent, horrifié, si Mathias Boissonneault n'était pas plutôt un dangereux psychopathe.

Dès seize heures cette même journée, Élissa et Guillaume, accompagnés de Jacinthe et de Simon, prirent un vol en direction de Montréal. Simon n'allait certainement pas rester chez lui les bras croisés à attendre que la police ramène son fils au bercail. Et si celui-ci avait commis les atrocités dont il était soupçonné, il le livrerait lui-

même aux mains de la justice pour qu'il purge sa peine. D'une impartialité rigoureuse, Simon avait toujours cru que le droit de vie et de mort n'était pas qu'une question de foi, mais aussi de conscience et de lucidité. Ainsi, s'il avait pu tolérer quelques incartades de Mathias, il n'accepterait jamais que celui-ci se transforme en assassin. Jacinthe, quant à elle, espérait de toute son âme que son enfant ne soit pas lié au meurtre de Stacy Cook et que le retour de *Samitha* dans leur vie parvienne à le transformer en un être meilleur. Il lui était si difficile de croire à ces théories d'âmes jumelles et de parties d'âme échangées avant la naissance, mais c'était la seule explication, aussi irrationnelle fût-elle, au retour de sa fille.

Pendant le vol, Éliisa et Guillaume présumaient des endroits où pouvait se trouver Mathias.

— Pourvu qu'il ne soit pas reparti pour Vancouver, dit Éliisa.

— À l'heure actuelle, c'est chose impossible, à moins qu'il soit un as du déguisement et qu'il obtienne de fausses cartes d'identité. Je vous rappelle que tous les aéroports au Canada sont sous surveillance, plus particulièrement celui de Pierre-Elliott-Trudeau, puisque c'est là qu'il a débarqué. Il n'est pas sans savoir qu'il est actuellement traqué par les forces de l'ordre, puisque sa photo est diffusée sur toutes les chaînes de télévision et sur Internet. Il ne pourra pas se terrer bien longtemps.

— Mes parents écoutent les nouvelles tous les soirs, ils feront assurément le lien, répliqua Éliisa, pensive. Ils connaissent le nom de Mathias et s'inquiéteront davantage pour moi.

— Avez-vous tenté de les joindre avant notre départ, ce matin ?

— Oui. Je voulais les aviser de mon retour, mais ils n'ont pas répondu. Je ne comprends pas ce qui se passe.

Guillaume trouvait également la situation plutôt étrange. Personne ne s'était présenté au domicile des Lacoste, et ça, le père d'Éliisa l'avait lui-même déclaré aux policiers. Mais en même temps, il lui paraissait anormal que le couple ne réponde pas au téléphone et qu'il ne soit pas sorti de la maison depuis trente-six heures, tel que rapporté par les agents en faction.

— Nous irons les voir dès notre arrivée à Montréal, suggéra-t-il. Ils auront certainement une explication logique à nous fournir.

— Avant de retourner chez moi, répliqua Éliisa, je veux être certaine qu'ils vont laisser tomber l'ordonnance d'internement.

—Vous avez entièrement raison, approuva Guillaume. J'étais si concentré sur le meurtre de Stacy Cook et les menaces de mort de Mathias à votre endroit que j'en oubliais le motif de votre fugue.

Le quatuor débarqua à Montréal au beau milieu de la nuit, par un temps pluvieux et orageux. Les formalités réglées à l'aéroport, ils s'engouffrèrent dans un taxi qui s'immobilisa une demi-heure plus tard, sous une pluie diluvienne, devant la résidence de Guillaume. Celui-ci offrait le gîte aux parents de Mathias, jugeant plus pratique qu'ils soient tous réunis au même endroit pour assurer la suite des choses. Les deux hommes s'occupèrent des bagages, alors qu'Élissa et Jacinthe allèrent se réfugier sous le portique.

—Vous risquez de prendre froid, lança Guillaume en s'empresant de déverrouiller la porte. Allez vite vous sécher. Il y a une salle de bain au rez-de-chaussée et une autre à l'étage. Je prépare du café bien fort.

Dans le vestibule où ils étaient tous les quatre entassés parmi de nombreux bagages, Élissa se retrouva face à face avec Guillaume, dont le visage et les cheveux étaient inondés d'eau. Ce visage qu'elle trouvait si beau chaque fois qu'elle le regardait.

—Vous êtes trempé vous aussi, signifia-t-elle en claquant des dents.

Le détective la contempla un instant et la trouva tellement ravissante et attendrissante, qu'il s'imagina l'attirer dans ses bras et l'embrasser. Mais il détourna plutôt la tête, embarrassé par ses pensées intrusives.

—Allez, dit-il en la poussant tout doucement devant lui. Dépêchez-vous de vous sécher avant d'attraper une pneumonie.

Un peu plus tard, Élissa prit le chemin du salon, où Simon et Guillaume discutaient devant une tasse de café fumante. Jacinthe était allée se coucher, épuisée par le voyage et fortement ébranlée par ces retrouvailles poignantes.

À présent, les deux hommes échangeaient leurs idées et tentaient d'élaborer un plan infaillible qui leur permettrait de retrouver Mathias. Guillaume était déçu d'être arrivé à Montréal à une heure si tardive, car il aurait souhaité entamer immédiatement ses recherches. Mais le centre médical où Éliisa travaillait n'ouvrirait ses portes qu'à huit heures le lendemain, et c'était là qu'ils devaient commencer, afin de savoir si Mathias avait appelé là-bas ou s'il s'y était présenté. Ayant appris par Ray Bowen que le jeune homme n'avait réservé aucune chambre d'hôtel à Montréal, c'était presque chercher une aiguille dans une botte de foin.

En grande discussion avec Simon, Guillaume haussa un sourcil en voyant Éliisa surgir dans la pièce, vêtue d'un jean et d'un polar noir. Ses cheveux encore humides ramassés en chignon sur sa tête, elle tenait dans sa main son trousseau de clés.

— Où comptez-vous aller comme ça ? s'enquit l'inspecteur.

— Chez moi. Mes parents s'inquiètent de mon absence et je veux savoir ce qui se passe à la maison.

— Je croyais que vous préféreriez attendre de connaître leurs intentions face à l'ordonnance, s'étonna Guillaume devant ce revirement.

— C'est ce que j'ai dit, oui, mais je viens d'essayer de les appeler pour les rassurer et ça ne répond toujours pas. Le cellulaire de mon père semble fermé ; je tombe sur sa messagerie vocale sans qu'il y ait de sonnerie. La même chose se produit quand j'appelle sur mon cellulaire que j'ai laissé chez moi. C'est inhabituel.

— Ils dorment sûrement, à cette heure de la nuit, supposa Simon.

— Si vous connaissiez Rosémie... répliqua Éliisa. Je peux l'imaginer assise à côté du téléphone nuit et jour, dans l'espoir que je l'appelle.

— Même à trois heures du matin ?

— Il y a un appareil téléphonique dans leur chambre, fit remarquer la docteure. L'un ou l'autre aurait répondu, peu importe l'heure.

— Vous vous êtes enfuie. Peut-être qu'ils sont en colère et qu'ils ont besoin d'un peu de temps ? présuma Guillaume

— Jamais.

— Sont-ils en bonne santé ? s'enquit Simon.

Avant qu'Éliisa puisse répondre, il ajouta :

—Se pourrait-il que l'un ou l'autre ait eu un malaise et qu'ils se soient retrouvés à l'hôpital ?

—Des patrouilleurs sont constamment en poste devant leur maison, rappela Guillaume. Nous aurions été avisés s'il y avait eu du mouvement.

—C'est ce qui est inhabituel, aussi, souligna la jeune femme. Mon père va tous les jours à la boîte aux lettres, ma mère aime s'occuper quotidiennement des fleurs devant la maison. Je ne m'explique pas pourquoi ni l'un ni l'autre n'est sorti de la maison depuis que ces agents sont en faction.

L'enquêteur observa son interlocutrice quelques instants, toute frêle au milieu du salon, ses grands yeux bleu saphir fixés sur Simon. Il trouvait également curieux que les agents sur place n'aient déclaré aucune activité extérieure en trois jours, mais le fait qu'ils les voyaient se déplacer dans leur domicile confirmait qu'ils allaient bien. Il faut dire, aussi, que puisque toutes ses énergies étaient centrées à sauver la vie d'Élissa Lacoste et à retrouver Mathias Boissonneault, Guillaume ne s'était pas interrogé outre mesure sur l'absence de mouvement extérieur chez les Lacoste. Mais ce qu'Élissa venait de dire méritait d'être pris en considération.

—D'accord, dit-il en se levant. Allons voir ce qui se passe.

Il se dirigea vers une console en chêne blanc et ouvrit un tiroir pour en sortir un revolver, sous le regard incertain de Simon qui ne put s'empêcher de demander :

—Pensez-vous avoir besoin de mon assistance ?

—Des policiers surveillent la maison, le rassura Guillaume. Je dois d'ailleurs les aviser de notre arrivée. Il y a sûrement une explication qui nous échappe.

—Dans ce cas, je ne me ferai pas prier pour rejoindre Jacinthe, lança Simon en se levant du canapé. Les prochaines heures ne seront certainement pas de tout repos.

—Je ne vous le fais pas dire, renchérit Guillaume en quittant la pièce à la suite d'Élissa.

Mathias était extrêmement choqué d'être suspecté du meurtre de Stacy Cook. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il avait vu et entendu au bulletin télévisé. Comment pouvait-on le soupçonner d'avoir commis ce crime ? Il n'était relié d'aucune façon à cette femme qu'il n'avait croisée qu'une seule fois dans sa vie. Personne n'était au courant de cette rencontre fortuite, sauf Éliissa, qui ignorait qu'il s'agissait de Stacy Cook. Qui plus est, il avait passé à peine un quart d'heure en compagnie de l'inconnue et jamais il ne lui avait révélé son nom. Et même si elle l'avait su, elle n'aurait pas pu le répéter, puisqu'elle était morte. Mais au fait, quand avait-elle été tuée ? Mathias ne se souvenait déjà plus de la date qu'avait mentionnée le journaliste. Ce qu'il se remémorait pourtant trop bien, c'est qu'il avait accosté cette fille pour prouver à Kiona qu'Éliissa Lacoste existait. Mon Dieu ! Kiona ! Si la nouvelle était rendue à Montréal, les médias de Vancouver l'avaient aussi diffusée. Sa conjointe, ses parents... Tous étaient au courant !

Conscient de son tempérament fougueux, le jeune homme se dit que personne n'allait croire à son innocence, tout comme ses hôtes dont l'expression à la fois apeurée et scandalisée en disait long. Même s'il leur avait répété au moins dix fois qu'il n'avait rien à voir avec ce meurtre, le regard que le couple Lacoste posait sur lui l'inculpait.

Renfoncé dans son fauteuil, il cherchait désespérément des solutions à son affreux calvaire. Mais il n'en trouvait pas. Il s'était lui-même enlisé dans ce borborygme en malmenant cette jeune femme et en menaçant Éliissa de mort. Et à présent, il séquestrait ses parents. Sur cette dernière pensée, il observa ses otages. Rosémie dormait nerveusement sur le divan en soulevant ses paupières régulièrement, tandis que Julien était assis dans le fauteuil inclinable, les yeux aussi grands que ceux d'un hibou, malgré son manque de sommeil.

Bon sang ! Mais comment en était-il arrivé là ? Prenant soudainement conscience de ce qu'il leur faisait subir, Mathias comprit qu'il était trop tard pour reculer, ou même avancer. Inutile de penser à rentrer chez lui ; on le piégerait dès qu'il aurait atteint le coin de la rue, car son visage devait à présent être connu partout dans le grand Montréal, pour ne pas dire le Canada tout entier. Seigneur ! Comment allait-il se sortir de cette impasse ? Il se sentait aussi seul qu'un cactus

au beau milieu du désert. Personne ne viendrait à son secours. Kiona ne l'aimait déjà plus, il en avait la certitude, alors qu'Élissa avait désormais toutes les raisons au monde de le fuir. Jacinthe et Simon le renieraient assurément lorsqu'ils apprendraient qu'il leur avait effrontément menti pour leur soutirer de l'argent et qu'ils seraient aux faits de ses comportements envers Élissa et ses parents. Sans parler des soupçons qui pesaient sur lui à propos de l'assassinat de Stacy Cook. Pas de doute, il était fait comme un rat. Aucune issue possible. Ou plutôt, si. Il y en avait une. Une seule. Et c'était la mort. La mort lui permettrait de fuir la police, de ne pas être accusé à tort et d'éviter la honte à sa famille. Mais surtout, la mort le libérerait de sa foutue existence, en plus de le délivrer de la partie d'âme d'Élissa ! Oui. La mort réglerait tout. Plus rien ne l'attendait ici-bas. Certain que sa décision était la bonne, il saisit son pistolet et l'appuya sous son menton avec une expression déterminée.

Horrifié par ce geste qui laissait facilement deviner les intentions de leur invité indésirable, Julien se carra brusquement dans sa chaise *La-Z-Boy* avec la désagréable impression que son corps se vidait de son sang. S'il avait pu se regarder dans un miroir, il aurait pu constater que son visage était livide.

— Je t'en prie, Mathias, ne fais pas ça, parvint-il à articuler.

Le jeune homme lâcha un rire nerveux qui réveilla Rosémie en sursaut. Voyant aussitôt la scène, elle se redressa vivement sur le divan, pour ensuite se recroqueviller dans le coin le plus près du fauteuil de son mari. Les mains jointes, elle fit aussitôt une prière.

— Mon Dieu, aidez-le ! gémit-elle.

— Personne ne peut plus rien pour moi, laissa entendre Mathias d'un ton de dépit.

— Pourquoi veux-tu faire une telle chose ? s'enquit Rosémie d'une voix tremblante.

— Pour en finir avec tous mes problèmes. Et vous serez libres, alors laissez-moi faire !

— Ce n'est pas la solution, intervint doucement Julien, malgré la hargne que lui inspirait cet odieux personnage. Pourquoi ne pas te livrer à la police ? Tu te rendrais un immense service avant de commettre des gestes irréparables.

— Je n'ai pas tué cette femme !

— Dans ce cas, rien à craindre. Prouve-leur ton innocence.

Les traits de Mathias se durcirent, alors qu'il pressait davantage le revolver contre son menton.

— La justice est pourrie ! tonna-t-il. Je préfère mourir plutôt que de passer ma vie derrière les barreaux pour un crime que je n'ai pas commis ! Et d'ailleurs, ma vie est un enfer, ici ! Aussi bien en finir !

Rosémie était figée par la terreur. Les battements affolés de son cœur résonnaient à ses oreilles à lui en donner la nausée. La situation s'aggravait de minute en minute, de seconde en seconde. Mathias s'apprêtait-il vraiment à mettre fin à ses jours sous leurs yeux, dans leur salle de séjour ?

— Dépose cette arme, répéta bravement Julien. Tout va s'arranger. Nous pouvons t'aider...

— Personne ne peut m'aider ! l'interrompit l'autre avec amertume. Je suis condamné à vivre une existence misérable depuis que je suis né ! Et même si je ne suis pas accusé du meurtre de Stacy Cook, ma vie demeurera un vrai calvaire et...

Mathias se tut brusquement. La pièce venait d'être éclairée par les phares d'une voiture qui se garait dans l'entrée de la maison des Lacoste. Rosémie s'étira le cou et vit un véhicule noir qu'elle ne reconnaissait pas. Emportée par l'espoir, elle imagina plus qu'elle ne vit sa fille assise du côté passager. En une fraction de seconde, elle bondit sur ses pieds en s'écriant :

— Éliisa !

À l'angle de l'avenue des Sapins et des Tilleuls, Guillaume s'arrêta à la hauteur d'une voiture noire banalisée garée en sens inverse. Il descendit la vitre de sa portière et montra son badge à l'agent en faction. Celui-ci leva son pouce après avoir vérifié que le véhicule correspondait à celui de l'enquêteur Saumier.

Un deuxième agent était posté à l'angle des avenues des Saules et des Sapins, mais Guillaume ne pouvait le voir en empruntant celle des Tilleuls. Avant même qu'il n'immobilise son véhicule dans la cour de la résidence des Lacoste, Éliisa remarqua qu'une lampe du salon était allumée. Habituellement, Rosémie et Julien se couchaient avant minuit et éteignaient toujours toutes les lumières au rez-de-chaussée.

— Mes parents sont encore debout à cette heure de la nuit, s'étonna-t-elle. Je crois avoir vu ma mère assise sur le coin du canapé.

— Vous vous êtes inquiétée inutilement, alors, répliqua Guillaume, plutôt soulagé.

— Vous oubliez que je ne ressens rien.

Élissa avait déjà détaché sa ceinture de sécurité et, la main sur la poignée de la portière, se tourna vers le détective. Les traits de la jeune femme étaient à peine visibles dans la douce obscurité de l'habitable ; seuls ses grands yeux luisaient dans l'ombre, moment que son interlocuteur savourait pleinement, non sans réprimer cette persistante envie de l'attirer dans ses bras.

— Si seulement vous le pouviez, souffla-t-il malgré lui, le cœur battant.

— Pourquoi dites-vous cela ?

En cet instant, les émotions de Guillaume étaient si intenses, qu'il ne put retenir ses mots.

— Élissa, je... vous savez, la première fois que je vous ai vue à la clinique, j'ai eu l'impression de vous connaître depuis toujours. Quand vous m'avez raconté votre histoire, j'ai tout de suite voulu vous protéger. Même si votre récit m'apparaissait invraisemblable, quelque chose d'indéfinissable au fond de moi me poussait à vous croire. Et puis, notre visite chez Jézhador m'a fait comprendre que... vous avez le droit de penser que je suis complètement fou, mais il m'est passé par la tête que... en fait, Jézhador m'a transmis un message télépathique qui insinuait que j'étais peut-être votre âme sœur et que nous avions vécu un grand amour dans d'autres vies.

Guillaume se tut, avec l'impression d'en avoir trop dit. Ce n'était ni l'endroit ni le moment, mais quelque chose de plus fort que sa raison l'avait poussé à avouer ses sentiments. En l'écoutant, Élissa se souvint de cette mystérieuse attirance qu'elle avait ressentie pour lui à la clinique. Mathias étant alors présent dans sa tête, elle se souvenait très bien de l'intensité des émotions qui l'avait fortement perturbée, l'espace de quelques secondes. Tout récemment, elle avait remis sa vie entre les mains de cet étranger. Elle lui permettait de prendre toutes les décisions qui la concernaient et lui accordait sa confiance comme s'il avait toujours fait partie de sa vie. Elle qui avait repoussé les avances de plusieurs hommes à cause de son état apathique, s'était imaginée à plusieurs reprises, au cours des derniers jours, embrasser

Guillaume, parce qu'elle le trouvait très beau physiquement et intérieurement. Enfin, elle avait constaté que les gestes et paroles de cet homme reflétaient toujours ce à quoi elle s'attendait, comme s'il la connaissait intensément, comme s'il parvenait à lire en elle. Étaient-ils vraiment des âmes sœurs ?

— Si c'était vrai, je ne pourrais jamais vous rendre heureux, lâcha-t-elle spontanément. Et vous auriez l'impression de vivre seul même si j'étais à vos côtés, car je ne pourrai jamais être amoureuse de qui que ce soit.

Guillaume ne le savait que trop. Il eut envie de lui dire qu'il l'aimerait pour deux, pour l'éternité, mais il choisit de ne pas insister. La jeune femme avait bien d'autres préoccupations pour l'instant. Avec une tendresse infinie, il tendit la main pour cueillir le visage d'Élissa au creux de sa paume, et lui caressa doucement la joue de son pouce.

— Vos parents doivent être impatients de vous voir. Allez, je vous accompagne.

Dans la résidence des Lacoste, l'atmosphère était survoltée. Mathias avait ordonné à Rosémie de se rasseoir, elle qui tremblait à la fois de peur et de bonheur devant le retour de sa fille. Tous les gestes de Mathias étaient dictés par son impulsivité excessive et la situation qui venait radicalement de changer le ramenait à son but initial : tuer Élissa. C'était la seule chose à faire pour qu'il soit enfin heureux avec Kiona. De toute façon, c'était la seule raison de sa présence à Montréal !

Soudain, la pièce fut moins éclairée. Les phares du véhicule s'étaient éteints. Toujours tassé contre le mur de gauche pour éviter d'être vu de l'extérieur, Mathias se glissa lentement vers la fenêtre et se tint droit comme un piquet derrière le rideau opaque relevé au centre par une cordelière. Par l'ouverture centrale, il vit Élissa descendre du véhicule, accompagnée d'un homme à la stature imposante. Tous deux se dirigeaient à présent vers l'entrée de la maison.

— Merde ! Merde et merde ! rugit Mathias entre les dents.

Sans réfléchir, il fonça sur les portes françaises qui séparaient le salon de la salle à manger, les referma brusquement et les verrouilla. Du coup, il se retrouva enfermé avec les Lacoste. Il se mit ensuite à

tourner nerveusement en rond, en haletant comme une bête traquée. Il se trouvait dans un tel état de panique, que son esprit ravagé par ses intenses émotions brouillait ses pensées. Une seule restait claire et obsédait son cerveau : Éliissa rentrait en compagnie d'un homme et cela venait contrecarrer ses plans.

L'ambiance était si oppressante, que Julien s'attendait à ce qu'un coup de feu éclate d'une seconde à l'autre. Il avait également vu l'homme qui accompagnait Éliissa et pressentait qu'il s'agissait d'un policier, puisque sa fille n'avait aucun ami. Cet inconnu qui la raccompagnait chez elle en plein cœur de la nuit ne pouvait être qu'un flic. À présent, il angoissait tellement à l'idée que Rosémie puisse être la cible de la folie de Mathias Boissonneault, qu'il y alla d'une autre brave tentative.

— Tu dois prendre la bonne décision, jeune homme... Dépose cette arme et rends-toi à la police.

— Tais-toi ! cria Mathias. Je sais ce que je dois faire !

— La vengeance n'est pas la solution, poursuivit néanmoins Julien.

— Vous ne comprenez pas ! s'emporta Mathias. Vous ne comprenez rien ! Personne ne peut comprendre ce que je vis ! Ce n'est pas une vengeance ! Je veux juste avoir une paix d'esprit et une vie normale ! Et je ne pourrai y parvenir que lorsque j'aurai repris la partie d'âme qui me manque !

Éliissa gravit la première les marches du perron et se retourna légèrement vers Guillaume.

— Je pensais que Rosémie aurait déjà accouru à la porte, observa-t-elle. Elle a sûrement vu les phares de votre véhicule par la fenêtre du salon.

Un vilain pressentiment s'empara aussitôt de Guillaume. Il était en effet étrange que cette mère qui n'avait pas eu de nouvelles de sa fille depuis presque une semaine demeure aussi passive à son retour. Décidément, il se passait des choses anormales dans cette maison. Se fiant à son instinct, l'enquêteur retourna rapidement vers sa voiture, s'empara de son revolver et revint sur le perron. Se sentant en contrôle de la situation, il ne jugea pas nécessaire d'interagir tout de suite avec

les agents en poste. Doucement, il prit le trousseau de clés des mains d'Élissa en disant :

— Reste derrière moi.

Il venait naturellement de la tutoyer, tant les événements créaient entre eux une grande proximité. Se croyant en sécurité chez elle, la jeune femme ne comprit pas tout de suite le comportement du policier.

— Qu'est-ce qui se passe ? chercha-t-elle à savoir.

— Je ne sais pas, chuchota Guillaume. Mais je trouve effectivement étrange que tu aies vu ta mère dans le salon et qu'elle ne bouge pas, alors qu'on arrive chez elle au beau milieu de la nuit.

Le policier ouvrit lentement la porte et se faufila sans bruit dans le vestibule, plongé dans la noirceur. Élissa le suivait en se faisant aussi silencieuse qu'une souris.

— Attends-moi ici, d'accord ? la pria Guillaume en se tournant vers elle. Je veux d'abord m'assurer que tout va bien.

Un mélange de joie et d'angoisse étreignait le cœur de Rosémie. Sa fille était de retour, mais elle était en danger. Élissa devait repartir, sinon ce détraqué la tuerait. Guidée par son amour maternel, elle s'élança vers les portes aussi rapidement que sa jambe handicapée pouvait le lui permettre, mais avant qu'elle ne puisse les atteindre, Mathias se précipita dans sa direction et lui saisit brusquement le bras.

— Où est-ce que tu penses aller, comme ça ? l'interrogea-t-il en la forçant à s'immobiliser.

Furieux de voir les sales pattes de ce contrevenant sur sa femme, Julien fonça sur lui comme un lion enragé.

— Ne la touche pas ! le menaça-t-il, rouge de colère.

Avec une folle détermination dans le regard, Mathias braqua son pistolet sur lui.

— Ne te mêle pas de ça si tu ne veux pas que je t'expédie dans l'autre monde !

— Petit scélérat ! ne put s'empêcher de rugir Julien en serrant les poings de chaque côté de son corps.

Il ne demandait pas mieux que de se jeter sur l'intrus et lui tordre le cou, mais n'étant pas de taille à se mesurer à ce fou furieux, il fut contraint d'en rester là.

Mû par son instinct, Guillaume longea lentement le couloir obscur avec la conviction que quelque chose d'anormal se passait chez les Lacoste. Il savait qu'il aurait été plus prudent d'entrer dans la résidence avec ses coéquipiers, mais il était désormais trop tard. Quiconque se trouvait dans la maison n'était pas sans les avoir vus arriver.

Désobéissant à son protecteur, Éliisa le suivait non loin derrière, mais demeurait attentive au moindre bruit. Plus les secondes s'égrenaient, plus elle trouvait inhabituel que sa mère ne se soit pas encore manifestée, et plus elle comprenait pourquoi Guillaume était sur ses gardes.

À l'approche du salon, elle se figea soudain lorsqu'elle ressentit une vive émotion qui lui noua les entrailles. Angoisse ? Peur ? Inquiétude ? À quoi devait-elle attribuer l'arrivée subite de cette boule d'inconfort au centre de son estomac qui semblait vouloir remonter vers sa gorge ? Mais peu importe de quoi il s'agissait, elle éprouvait quelque chose. Et soudainement, les paroles de Jézhador résonnèrent dans sa tête.

« Le jour où tu te retrouveras face à lui dans le monde physique, tu vibreras à nouveau, car il n'y aura plus de barrières à la fusion de vos énergies. »

Mathias ! Il était là, quelque part... tout près ! Une pensée horrificante la secoua : il tenait ses parents en otages ! Voilà pourquoi ils ne répondaient pas au téléphone et pourquoi ils ne s'étaient pas précipités à la porte à son arrivée ! Complètement affolée, elle courut rejoindre Guillaume.

— Mathias est ici ! chuchota-t-elle. Je le ressens au plus profond de moi-même.

L'enquêteur se plaqua aussitôt contre le mur du couloir et obligea Éliisa à en faire autant. L'état agité de la jeune femme ne pouvait que confirmer toutes les théories de Jézhador. Mais comment Mathias était-il entré dans la maison alors que des agents la surveillaient en permanence ? Il n'était tout de même pas passé par la cheminée ! Et pourtant, la présence du jeune homme constituait la seule explication quant au retour des émotions d'Éliisa et le... silence de ses parents. Guillaume espérait vivement qu'il n'était pas trop tard !

Mathias capta soudainement les énergies d'Élissa. Comme quand il était enfant et adolescent, il ressentit quelque chose de différent dans tout son être. Son agitation intense se calma quelque peu et il comprit la gravité de tous les gestes qu'il avait posés au cours des derniers jours. Ses pensées devinrent confuses et il dut réprimer avec force l'envie folle d'accourir vers son âme jumelle. Mais tout à coup, une bataille se déclencha dans sa tête. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pourquoi ressentait-il cette immense joie de savoir Élissa tout près, alors qu'il était ici pour la tuer ? Il devait absolument reconquérir Kiona ; il était venu à Montréal pour cette unique raison et il ne faiblirait pas ! Il s'accroupit, dos aux portes françaises, en s'efforçant de ne pas céder à son désir de rejoindre Élissa. Or, ses émotions étaient si perturbées qu'il fut incapable de se contrôler. Il lui fallait la voir. Il ne savait pas ce qu'il allait lui dire, il ignorait même ce qu'il allait lui faire, mais un besoin impératif de se retrouver devant elle le tourmentait misérablement. Il attendait ce moment depuis si longtemps ! Impulsivement, il rejoignit Rosémie qui s'était laissée tomber sur le divan, et lui braqua froidement son pistolet sur la tempe.

— Suis-moi !

Puis, s'adressant à Julien, toujours assis dans son fauteuil.

— Tu fais un seul mouvement et je la bute ! Ton tour viendra ensuite !

Impuissant, mais tout de même saisi d'une fureur noire, Julien serra les dents. Il s'imaginait se lever, empoigner cet insolent au collet et le faire passer à travers la grande vitre du salon. Mais il ne bougea pas, s'obligeant à garder le silence par crainte que son épouse en paie le prix.

Les jambes flageolantes, Rosémie parvint à se lever et à attraper sa canne pour se soutenir. La peur au ventre, elle laissa Mathias la guider vers la sortie de la pièce.

Élissa et Guillaume venaient de capter des voix et du mouvement en provenance de la salle de séjour.

—Je suis certaine que Mathias est là, répéta la jeune femme avec une voix teintée d'émotion, complètement différente de ce ton monocorde auquel l'inspecteur était habitué.

—Dans ce cas, tu dois sortir d'ici immédiatement ! répliqua tout bas ce dernier. Rends-toi dans la rue et attire l'attention des agents en faction. Demande-leur d'appeler du renfort et...

Il se tut brusquement en entendant le bruit d'un déclic, semblable à celui d'un verrou, puis fit signe à Éliisa de s'enfuir vers la sortie.

Incapable d'abandonner ses parents dans un tel moment, celle-ci secoua la tête négativement et se rapprocha de Guillaume, qui n'eut point l'occasion d'insister, car un léger grincement se fit entendre tout près d'eux. Éliisa reconnut le bruit des portes françaises que l'on ouvrait. Des pas résonnèrent, accompagnés du claquement rythmé d'un objet qui frappait le bois du plancher. La canne de sa mère !

—Maman ! Je suis là ! cria-t-elle spontanément, au grand étonnement de Rosémie qui n'avait jamais entendu sa fille s'adresser à elle avec autant d'expressivité.

Éliisa voulut se précipiter à sa rencontre, mais Guillaume la retint fermement par la taille. Au même instant, la lumière jaillit dans le couloir et leur fit voir un horrible tableau : Rosémie, le visage décomposé par la peur, les joues baignées de larmes, était la triste proie de Mathias, qui appuyait sans aucune pitié un revolver sur sa tempe. Sous le choc de cette vision cauchemardesque, Éliisa et Guillaume se figèrent. Ce dernier se ressaisit toutefois rapidement, et réfléchit à un plan pour éviter un drame irréparable. N'ayant pas prévu que Mathias puisse être armé, il se demanda comment il avait bien pu prendre l'avion et quitter l'aéroport de Montréal avec un pistolet. Il ne put toutefois pas spéculer davantage, puisque le jeune homme cria :

—Donne-moi ton flingue ! Tu ne veux certainement pas voir cette belle tête blanche éclater !

Craignant que le jeune homme commette des gestes irréfléchis et regrettables, Guillaume s'accroupit lentement et fit glisser son revolver sur le plancher, jusqu'aux pieds de Mathias. Celui-ci le ramassa, pour ensuite le brandir sur Guillaume et Éliisa avec un sang-froid impitoyable, tandis que son propre pistolet était toujours braqué sur Rosémie, à qui il intima l'ordre de retourner dans la salle de séjour. L'aïeule n'eut d'autre choix que d'obtempérer, non sans un hoquet de

peur. Avec son arme, Mathias fit signe à l'enquêteur de la suivre. Ce dernier dut lui obéir contre son gré, sentant une désolante impuissance monter en lui alors qu'il se demandait ce que ce fou ferait d'Élissa.

— Ne bouge pas de là, Éli, ordonna encore Mathias.

Il rejoignit alors Rosémie, qui atteignait le seuil du salon. Puis, avec une soudaine douceur qui surprit tout le monde, il lui retira sa canne en s'assurant qu'elle garde l'équilibre. Le jeune homme se tint à bonne distance de Guillaume lorsqu'il entra dans la salle de séjour à la suite de Rosémie. Après quoi, il referma les portes françaises et glissa la canne à l'horizontale dans les deux poignées.

L'enquêteur sentit le désespoir l'envahir. Ils étaient enfermés, et il n'avait plus d'arme ! Se retournant sur lui-même, il vit un homme debout au milieu du salon, le visage d'une épouvantable pâleur.

« Julien Lacoste », crut-il deviner.

Rosémie rejoignit son mari et se jeta dans ses bras, le corps secoué de sanglots.

— Il ne va pas la tuer, n'est-ce pas ? s'inquiéta-t-elle.

— Je ne sais pas, Rosémie, je ne sais plus ! répondit Julien, complètement terrorisé pour les deux femmes de sa vie et dépassé par les événements.

Son regard abattu se posa sur cet étranger qui vint aussitôt lui serrer la main.

— Guillaume Saumier, enquêteur de la police de Montréal.

Ceci ne suffit pas à rassurer le couple Lacoste, dont la fille se trouvait actuellement à la merci d'un dangereux psychopathe armé.

— Cet homme est complètement taré ! explosa Julien dans un regain d'énergie. Il dit qu'Élissa possède une partie de son âme et il veut la tuer pour la reprendre !

— Je vous en prie, empêchez-le de lui faire du mal ! implora Rosémie, au bord de la crise de nerfs.

— Il nous faut rester calmes, conseilla Guillaume, flegmatique malgré son agitation intérieure. Puisque nous n'avons pour l'instant aucun moyen de contrôler les gestes de ce garçon, nous devons appeler à l'aide.

Ce disant, il aperçut le téléphone sur la table de coin et s'y précipita pour le décrocher, mais l'absence de tonalité fit grimper sa tension d'un cran.

— Il a arraché le fil et l'a mis dans ses poches ! expliqua Julien d'une voix remplie de rage. Il a aussi subtilisé mon téléphone portable.

— Bon sang ! Et j'ai laissé mon cellulaire dans la voiture ! tonna Guillaume, qui se sentait à deux doigts de perdre la raison.

Dans la salle de séjour des Lacoste, Guillaume tournait en rond comme un fauve emprisonné. L'unique sortie était bloquée par la canne de Rosémie, et il était impossible d'ouvrir les fenêtres en baie. Il se dirigea encore une fois vers les portes françaises et jeta un coup d'œil sur la gauche. À travers les carreaux vitrés, il vit Éliissa et Mathias, tout au fond de la salle à manger, en grande discussion. Comme le jeune homme tenait les deux revolvers dans ses mains, l'enquêteur craignait d'entendre résonner un coup de feu à tout moment. Il fit donc appel à ses méninges pour trouver une façon d'alerter...

— Bon Dieu ! grommela-t-il. Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé plus tôt ?

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Julien.

— Faites-moi confiance, tout va s'arranger.

Rapidement, Guillaume traversa le salon jusqu'à la grande fenêtre. Il ne pouvait peut-être pas communiquer par téléphone pour appeler à l'aide, mais il y avait néanmoins un autre moyen qui lui avait complètement échappé, du fait que sa logique était trop perturbée par ses émotions. S'il arrivait quoi que ce soit à Éliissa, jamais il ne pourrait se pardonner de l'avoir livrée lui-même à Mathias Boissonneault ! À l'intention des policiers qui surveillaient la maison des Lacoste, il saisit la lampe sur la table de coin, la brandit devant la fenêtre et se mit à l'allumer et à l'éteindre sans arrêt. En moins de trente secondes, le véhicule noir banalisé s'immobilisa en bordure de la rue, puis l'agent Renaud, grand et costaud, en descendit pour s'approcher lentement de la résidence. Saumier attira son attention à travers la grande fenêtre, tout en jetant des coups d'œil derrière lui pour s'assurer que Mathias ne le voie pas en pleine action. Reconnaisant son collègue, le policier foncea les sourcils. Devant son air interrogatif, Guillaume lui fit signe d'attendre.

— Avez-vous un bout de papier et un crayon ? demanda-t-il en se tournant vers Julien. La fenêtre empêche toute communication verbale avec l'extérieur.

Rosémie se pencha sous la table basse et saisit un cahier de mots croisés et un stylo qu'elle lui tendit. À l'intérieur de la couverture, l'enquêteur écrivit : « Suspect dans la maison. Armé. Appelle du ren-

fort.» Puis, il montra le message à l'agent de police qui patientait dehors.

Dans la salle à manger adjacente au salon, deux regards bleu saphir se croisaient pour tenter de percer l'autre jusqu'au plus profond de son âme. Après toutes ces années à faire de la télépathie, les deux âmes jumelles se retrouvaient enfin face à face dans le monde physique. Ils restèrent plongés dans un long silence, grisés par l'euphorie de ces retrouvailles inespérées. Pour l'un comme pour l'autre s'évanouissaient alors tout doute et tout questionnement. De même, toute crainte, toute prudence et toute incertitude s'étaient envolées. Ils avaient l'impression de ne faire qu'un, de savoir ce que l'autre pensait et ressentait tout au fond de son être.

L'âme d'Élissa, qui vibrait à nouveau, débordait d'amour et de tendresse fraternelle pour ce jumeau dont elle n'avait jamais pu imaginer l'existence. Puis elle comprit que c'étaient ces mêmes sentiments qui l'avaient habitée chaque fois qu'ils étaient entrés en contact télépathique. Un amour inconditionnel. Comme celui d'une mère pour son enfant. Voilà donc la réponse à son propre comportement envers Mathias. Même s'il menaçait de la tuer, elle voulait quand même aller vers lui, l'aider et le protéger. Tout au long de sa vie, il lui avait été impossible de savoir que c'était ce lien spécial entre eux qui la guidait. Maintenant, tout s'éclairait. Et malgré ce qui les réunissait ici aujourd'hui, Élissa n'avait plus peur de Mathias. Comme elle l'avait si souvent répété à Guillaume, elle était persuadée qu'il ne lui ferait pas de mal.

Confiante et légère comme une bulle, la jeune femme s'approcha lentement de son âme jumelle. Elle avait l'impression de flotter. Mais étonnamment, son cœur s'alourdissait d'émotions douloureuses à chaque pas qu'elle franchissait. Une petite voix au fond d'elle-même lui soufflait que les souffrances de Mathias accablaient tout son être. Il n'en fallait guère plus pour qu'elle ressente pour lui un vif élan de compassion.

— Comme tu es malheureux, murmura-t-elle.

Mathias vivait un grand bouleversement intérieur. Tout en se sentant étrangement calme, une confusion totale accaparait son esprit.

Il avait l'impression que ses pensées et ses émotions s'entrechoquaient les unes contre les autres et portaient en tous sens, comme la casse des boules au billard. La seule chose qui importait, c'était la présence physique d'Élissa, à quelques pas de lui. Après toutes ces années d'attente et de questionnement, elle était là, juste devant, en chair et en os. À sa grande consternation, tous ses plans aussi cruels les uns que les autres l'avaient abandonné à la seconde où leurs regards s'étaient croisés. Bien qu'il fût pleinement conscient des motifs de sa guerre, ceux-ci lui semblaient tout à coup insignifiants. Plus rien ne comptait que cet amour infini qui émanait de son âme jumelle et qui l'atteignait en plein cœur, comme lorsqu'il était jeune. La voix d'Élissa n'avait qu'à retentir dans sa tête et tout allait bien ; il était heureux.

Médusé, il constata aussi que ses sentiments pour elle n'avaient rien à voir avec l'amour passionnel qu'il éprouvait pour Kiona. Il le comprenait à présent, car bien qu'il eût toujours aimé Élissa de toute son âme, il ne se sentait pas amoureux. C'était un autre type d'amour. Unique, certes, mais très différent de celui qu'il éprouvait pour sa conjointe.

—Tu m'as menti, Mat. Ce n'est pas vrai que Jézhador avait un secret, poursuivit Élissa.

—Il me fallait bien inventer quelque chose pour que tu acceptes de me voir, se défendit Mathias.

—Nous aurions pu suivre la lumière, mais nous avons choisi les ténèbres. C'est seulement dans l'amour que nous aurions pu reprendre notre partie d'âme. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Se sentant au banc des accusés, Mathias recula d'un pas. Les deux armes toujours en main, et les serra un peu plus fort. Élissa ressentit son geste plus qu'elle ne le vit, mais continua d'avancer doucement vers lui.

—Pourquoi veux-tu me tuer, Mat ? Crois-tu vraiment que ton problème sera réglé ?

—Si nous en sommes là, c'est uniquement de ta faute, riposta Mathias d'une voix incertaine, sans jamais quitter son interlocutrice des yeux. Si tu avais accepté de me rencontrer, les choses se seraient passées autrement. Mais vois-tu, je suis tombé amoureux de Kiona et j'ai fini par te détester, parce que tu n'as jamais rien fait pour m'aider. Tu as toujours nié ce que je te disais, tu m'as ignoré, rejeté, et tu m'as banni de ton existence. C'est à cause de toi si je suis malheureux

et que je ne réussis jamais rien. Le pire, c'est que je suis en train de perdre Kiona. Tu savais que j'avais besoin de toi et tu m'as laissé sombrer. Alors, j'ai décidé de te retrouver pour me délivrer de ta partie d'âme et avoir enfin une vie normale.

— Tu n'as pas tort quand tu dis que je t'ai laissé à toi-même, avoua Éliissa. Cependant, tu dois comprendre que j'avais aussi mon lot de problèmes causés par l'absence de ma partie d'âme émotionnelle. J'ai fait des recherches et j'ai rencontré Jézhador, récemment. Il m'a tout expliqué. Il m'a aussi révélé que même si je meurs, tu ne pourras pas récupérer ta partie d'âme, Mat. Nous devons mourir tous les deux pour que cela se produise.

— Ce n'est pas ce qu'il m'a dit à moi, rétorqua le jeune homme.

— Ses mots n'ont peut-être pas été interprétés de la bonne façon, déduisit Éliissa.

— Je pense plutôt que tu essaies de te protéger.

— J'ai confiance en toi, laissa entendre sincèrement la docteure. Je sais que tu ne me tueras pas.

À présent qu'il vibrait d'un amour incommensurable pour son âme jumelle, Mathias savait qu'elle avait raison. Un combat intense se livrait toutefois entre son amour pour elle et celui qu'il éprouvait pour Kiona. Il devait faire un choix. S'il renonçait à se délivrer de la partie d'âme émotionnelle d'Éliissa, son couple serait anéanti... s'il n'était pas déjà trop tard. Et il aimait tant Kiona ! Il ne pouvait s'imaginer vivre sans elle ! Cette femme qui l'avait aimé et accepté tel qu'il était, sans jamais essayer de le changer. Sauf depuis tout récemment...

— Tu sembles bien sûre de toi, murmura-t-il.

Éliissa prit une longue inspiration, fit deux autres pas courageux vers son interlocuteur, sans détacher son regard bleu saphir du sien, puis lui parla si bas qu'il dut retenir son souffle pour bien l'entendre.

— Regarde mes yeux, Mat. Pareils aux tiens. Nous avons aussi la même couleur et la même texture de cheveux.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? s'enquit Mathias, sur ses gardes, toujours cramponné à ses deux pistolets.

— Tu ne trouves pas que je ressemble à Jacinthe ?

Avec effarement, Mathias prit soudainement conscience de cette forte ressemblance. Il se remémorait bien sa mère, alors qu'elle était plus jeune, et c'était le portrait tout craché d'Éliissa ! À moins que ce ne fût le contraire ! Mais bon sang ! Qu'est-ce que ça signifiait ?

Bouche bée, il fixa Éliissa d'un air incrédule, incapable d'articuler le moindre mot.

— Je ne suis pas seulement ton âme jumelle, je suis aussi ta sœur jumelle, l'informa la jeune femme d'une voix tremblante. Jacinthe et Simon sont mes parents biologiques et ils m'avaient baptisée... Samitha. Tu te souviens du nom de ma poupée ?

Mathias resta si interdit qu'il se figea, les yeux exorbités.

— Ta mère ne t'a jamais dit qu'elle était enceinte de jumeaux ? s'enquit Éliissa, l'air grave.

Le jeune homme demeura muet un bon moment avant de pouvoir articuler faiblement, avec hésitation :

— Euh... non, jamais elle ne m'a parlé de ça... mais je... comment as-tu découvert tout ça ?

— J'ai rencontré tes parents à Burnaby. Ils ont été frappés par ma ressemblance avec Jacinthe et de nombreuses coïncidences sont ressorties de notre conversation. Ta mère et Rosémie ont accouché à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont à quelques heures d'intervalle et c'est le docteur David Morency qui a procédé aux deux accouchements. Enfin, une analyse ADN a confirmé que je ne suis pas l'enfant biologique de Rosémie et de Julien.

Pendant qu'Éliissa lui racontait sa rencontre avec ses parents, Mathias continuait à détailler ses traits qui effectivement, étaient identiques à ceux de sa mère au même âge. Il nota aussi le regard bleu saphir de la jeune femme, comme le sien et celui de Simon. Complètement bouleversé, il se dirigea lentement vers la grande table rectangulaire et y déposa ses deux armes. Ensuite, il revint vers Éliissa, complètement secoué.

— Tu es... ma sœur jumelle, murmura-t-il, le cœur à l'envers.

— Cela explique aussi pourquoi notre lien télépathique est si puissant. Nous sommes liés par le monde physique et le monde astral.

— Tu n'es pas en train de me mentir pour sauver ta peau, dis ? soupçonna Mathias.

— Nos traits sont si semblables, Mat. Sans parler de la ressemblance entre Jacinthe et moi. Et puis, nous avons tous les deux la couleur des yeux de Simon. Souviens-toi de Samitha ; nous avons le même âge et de plus, notre date de naissance est à un jour d'intervalle. À cinq ans, nous ne savions pas que nous étions des jumeaux.

Mathias dut admettre que son âme jumelle avait raison sur toute la ligne. Il comprit qu'elle ne pouvait pas mentir et surtout, qu'il s'en était fallu de peu pour qu'il élimine sa propre sœur. Sa sœur jumelle ! Quel monstre était-il devenu ? Submergé d'intenses émotions, il éclata en sanglots et cacha son visage dans ses mains. La jeune femme se rapprocha et le prit dans ses bras en lui murmurant des paroles apaisantes. De grosses larmes coulaient à présent sur les joues d'Élissa, les premières de toute sa vie.

— J'étais sur le point de tuer ma sœur ! lâcha Mathias. Comment peux-tu être là à me consoler après tout ce que je vous ai fait subir, à toi et à tes parents ?

Élissa se dégagea de l'étreinte pour croiser le regard de Mathias.

— Ce n'est pas ta faute. Tu ne pouvais pas agir normalement avec ta surcharge émotionnelle. Je suis aussi responsable. Mais tu sais, j'ai toujours su que tu ne m'aurais jamais fait de mal, même si je ne comprenais pas d'où me venait cette certitude. Quand j'ai appris que tu étais mon frère, mon jumeau, j'ai compris.

— Il aurait pu être trop tard ! s'exclama Mathias en la serrant contre lui.

— C'est dommage qu'il soit trop tard pour Stacy Cook, se désola la jeune femme en essuyant ses larmes du revers de la main.

— Je ne l'ai pas tuée ! se défendit encore Mathias en se détachant légèrement pour regarder sa jumelle dans les yeux. Je te le jure, Éli.

— Tu admetts donc connaître cette jeune femme ?

— Je ne l'ai vue qu'une seule fois. Mais je te jure, Éli, que je ne l'ai pas tuée !

Une tendresse indulgente traversa les prunelles d'Élissa, qui posa une main sur l'épaule de son frère.

— Si tu n'es pas responsable de ce meurtre, explique-moi ce que ton ADN faisait sur son corps. Nous avons obtenu cette information par la police de Vancouver.

La mâchoire de Mathias se contracta, puis son expression devint douloureuse. Il s'éloigna d'Élissa, tourna sur lui-même et vint se planter devant elle avec une attitude défensive, les bras croisés sur sa poitrine.

— Je l'ai rencontrée par hasard. Souviens-toi, je te faisais chanter pour avoir ton adresse. Tu peux sûrement témoigner que je ne l'ai pas tuée puisque tu m'as dit que tu me voyais à ce moment !

—Ma vision s'est dissipée subitement pendant qu'on se parlait, alors j'ignore la suite des choses.

—Je voulais juste te faire réagir en la secouant un peu.

Voyant l'expression dubitative d'Élissa, Mathias ajouta en se faisant plus persuasif :

—Je te jure, Éli, que je n'ai pas assassiné Stacy Cook ! J'admets avoir quelque peu perdu les pédales parce que tu refusais de me donner ton adresse, mais je t'assure que j'ai laissé partir cette fille !

Malgré l'air courroucé de son jumeau, Élissa le crut. Ils étaient si profondément connectés l'un à l'autre, qu'elle pouvait lire la vérité en lui.

—Qu'est-ce que tu comptes faire, à présent ? lui demanda-t-elle.

—Je ne sais pas, Éli. Tout se bouscule dans ma tête. Je n'arrive plus à penser de façon cohérente.

—Tu peux encore poser les bons gestes.

—Je n'ai pas l'intention de tuer ma propre sœur, si c'est ce que tu veux savoir.

—Dans ce cas, tout peut s'arranger.

—Il est trop tard, j'ai tout gâché, dit le jeune homme avec des trémolos dans la voix. Je suis accusé de meurtre, j'ai séquestré tes parents et je t'ai menacée de mort. La loi est contre moi et on découvrira tout ce que j'ai fait de mal, incluant la vente de drogue. C'est la prison qui m'attend... et pour longtemps !

—Nous allons surmonter tout cela ensemble, Mat. Je promets de ne jamais t'abandonner.

Mathias ressentit une telle indulgence chez sa jumelle, qu'une force jusqu'alors inconnue le submergea, ce qui lui donna l'impression que rien ne pourrait plus jamais l'atteindre. Avec une expression de détermination dans le regard, il redressa les épaules et lança :

—Tu as raison, Éli. Nous allons traverser ce mauvais moment ensemble. J'ai vraiment très mal agi, mais je n'ai tué personne et j'ai bon espoir que mes erreurs seront pardonnées. La première chose à faire est d'appeler la police pour...

Mathias s'interrompit brusquement. La porte de l'entrée venait de s'ouvrir dans un lent grincement. Le jeune homme se pencha légèrement en étirant le cou pour jeter un coup d'œil dans le hall. En voyant plusieurs hommes armés et vêtus de noir s'avancer prudemment dans le couloir, il fut pris de panique. Il ne reconnaissait que trop

bien l'uniforme des policiers de l'escouade tactique. Sans réfléchir, il ramassa vivement son pistolet sur la table et s'enfuit à toute bride par la sortie arrière.

Un bref moment d'étonnement traversa Éliissa avant que ses émotions l'abandonnent subitement, Mathias les ayant emportées avec lui. Elle n'eut même pas le temps de s'interroger sur la fuite soudaine de son jumeau que surgit devant elle une équipe de policiers armés jusqu'aux dents.

— Ça va, madame ? demanda l'un d'eux pendant que les autres s'éparpillaient comme des fourmis dans la maison.

— Oui, répondit-elle, le regard vide.

— Est-ce que Mathias Boissonneault est encore ici ?

— Non, dit-elle en refusant d'en dire davantage pour protéger son frère.

— Où est-il ? insista le policier.

— Je ne sais pas.

Croyant que la jeune femme devant lui était sous le choc, l'homme cessa de l'interroger. Il remarqua le revolver sur la table, mais avant même qu'il puisse tenter d'analyser la situation, Guillaume surgit à ses côtés, libéré de sa prison par un autre agent.

— Le suspect s'est enfui par la porte arrière, articula-t-il calmement, avant de demander à Éliissa : il ne t'a fait aucun mal ?

— Non. Mathias a...

Les parents de la jeune femme se ruèrent alors vers elle, ce qui l'empêcha de poursuivre. Rosémie sanglotait, tandis que Julien serra son enfant dans ses bras en faisant d'énormes efforts pour ne pas pleurer. Guillaume partageait leur soulagement, mais sa mission était loin d'être terminée.

— Que personne ne bouge d'ici, ordonna-t-il. Verrouillez toutes les portes jusqu'à mon retour.

Cela dit, il récupéra son arme sur la table, rassembla la douzaine de policiers, et après leur avoir transmis un bref topo de la situation et la description physique de Mathias, il invita tout le monde à se lancer à la poursuite de ce dernier.

Éliissa ne pouvait pas rester là alors que son jumeau était pourchassé. Elle seule le comprenait, elle seule connaissait les raisons de son comportement, et elle seule pouvait le protéger. Il avait besoin d'elle, car il ne pouvait agir en toute conscience que lorsque leurs

énergies fusionnaient. De plus, la docteure était maintenant convaincue qu'il aurait fait les bons choix, mais ces policiers avaient tout saboté. S'ils n'étaient pas entrés dans la maison, Mathias ne se serait pas enfui. Il était même sur le point de se livrer à la justice pour démontrer son innocence. Mais à présent, avec ce troupeau d'hommes armés à ses trousses, comment s'en sortirait-il ? Sans réfléchir davantage, la jeune femme s'éloigna de ses parents et se dirigea vers la porte-fenêtre donnant sur la cour arrière.

— Éliissa, non ! lui cria son père. Guillaume Saumier t'a défendu de...

— Mathias a besoin de moi, plaida-t-elle. Je ne risque rien avec tous ces policiers autour de la maison.

— Il veut te tuer ! paniqua Rosémie.

— Mathias ne me fera aucun mal. Il vient d'apprendre que je suis sa sœur jumelle.

Sur cette révélation aussi fracassante que déroutante, Éliissa s'éclipsa dans la nuit, laissant ses parents interloqués au beau milieu de la salle à manger.

Le corps en sueur, Mathias haletait. Après avoir traversé plusieurs propriétés en enjambant leurs clôtures, il se terra derrière une remise au fond d'une cour obscure. Sa main tremblait sur son pistolet, qu'il tenait fermement.

« Regarde où tu en es ! » s'admonesta-t-il intérieurement.

Il essaya de comprendre ses propres réactions. En présence de sa sœur jumelle, il avait regretté toutes ses mauvaises actions, de même que ses intentions machiavéliques envers elle. Il avait même envisagé l'idée de réparer ses torts. Pourtant, dès que ces policiers armés avaient pénétré dans la maison, une petite voix lui avait crié de s'enfuir. Son instinct, sans doute. Mais pourquoi ? N'aurait-il pas été préférable qu'il se livre aux autorités ? C'était pourtant ce qu'il avait décidé ! Que devait-il faire, à présent ? Sortir de sa cachette ? Se rendre ? Et s'il le faisait et qu'on lui tirait dessus ? Ils savaient sûrement qu'il était armé... Non ! Il ne pouvait pas courir le risque de mourir ! Il n'y avait donc qu'une solution : fuir. Fuir ! C'est ce que lui commandaient ses émotions intenses, qui avaient repris le dessus sur sa raison. Il aurait bien voulu attendre que sa respiration et les battements affolés de son cœur se calment avant de reprendre sa course effrénée, mais un aboiement le fit changer d'idée. Et ce n'était pas celui d'un chihuahua. Il se redressa lentement, s'adossa contre la remise et fit quelques pas sur le côté pour voir ce qui se passait autour de lui. Tout poil hérissé, un énorme chien noir apparut sur la terrasse éclairée de la propriété, et jappa dans sa direction. Pas de doute, l'animal l'avait flairé. Mathias comprit qu'il n'avait pas une seconde à perdre. Aussi vite qu'il le put, il enjamba la clôture et sauta sur la propriété voisine. Il n'avait pas encore touché terre que le molosse était rendu à sa hauteur. Et il aboyait férocement ! Craignant de se faire pincer par les propriétaires, le fugitif détalait comme un lièvre.

Élissa atteignit la cour arrière déserte et sombre de la maison familiale en s'interrogeant sur la direction qu'avait prise Mathias. Il lui paraissait logique de croire qu'il ait voulu quitter le quartier le plus rapidement possible et que pour y arriver, il ait piqué sur la gauche. C'est donc ce qu'elle fit, en s'enfonçant dans la nuit noire. Sa course la mena devant l'immense terrain du Village Olympique, cerné sur toute

sa surface par une clôture grillagée de près de deux mètres. Malgré les réverbères plantés en bordure des rues, l'endroit était plongé dans une semi-obscurité. Scrutant les alentours, Éliissa vit soudainement Mathias courir dans le parc. Au même moment, une intense émotion traversa tout son être. Elle reconnut la peur. La peur qu'il arrive quelque chose à son frère. Elle ouvrit la bouche pour crier son nom, mais se ravisa, craignant d'attirer l'attention des policiers. Il valait mieux le rejoindre en pénétrant à l'intérieur de ce terrain clôturé. Mais comment ? Il n'y avait aucune ouverture pour y accéder. Tandis qu'elle cherchait un moyen de parvenir à ses fins, elle entendit le hurlement des sirènes se rapprocher. Décidée à protéger son jumeau, elle grimpa la clôture comme si elle était un as de l'escalade. Une fois de l'autre côté, elle avança à pas furtifs en se faufilant entre les arbres qui formaient une sorte de labyrinthe. Elle n'avait parcouru qu'une centaine de mètres lorsqu'un bras solide se referma autour de sa taille et qu'une main se plaqua sur sa bouche pour étouffer son cri de surprise.

— Je t'avais pourtant demandé de t'enfermer dans la maison, la gronda Guillaume en chuchotant.

En reconnaissant sa voix, Éliissa se détendit. Le policier la libéra et elle fit volte-face. En voyant l'expression farouche dans ses yeux, Guillaume comprit que Mathias était là, quelque part autour d'eux.

— Je ne pouvais pas rester à la maison sans rien faire, se défendit la jeune femme. Je dois trouver Mathias.

— C'est exactement ce que nous essayons de faire.

— Il n'a pas tué Stacy Cook. Il me l'a dit et je le crois sur parole.

— Dans ce cas, pourquoi s'est-il enfui ?

— Il a peur d'être jugé et emprisonné pour un meurtre qu'il n'a pas commis.

— S'il n'est pas impliqué dans l'affaire Cook, il n'a pas à s'inquiéter, mais nous n'avons pas le choix de l'appréhender et de le soumettre à un interrogatoire.

À cet instant, deux policiers les rejoignirent. Ils élaborèrent rapidement un plan et chacun prit une direction opposée pour ratisser le terrain.

Guillaume, dont la respiration oppressée se mêlait aux sons ambiants de la ville, marchait lentement tout en emprisonnant la main d'Éliissa dans la sienne pour s'assurer de la protéger, quoi qu'il advienne. Malgré la tension du moment, la jeune femme n'était centrée

que sur les énergies et la chaleur qui émanaient de ce contact physique avec l'enquêteur. De nouveau connecté avec ses émotions grâce à sa proximité avec Mathias, son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine et de longs frissons parcoururent son corps. Une sensation nouvelle, presque enivrante, s'éveilla en elle. Puis, sans s'en rendre compte, son pouce caressa celui de Guillaume dans un mouvement rotatif, aussi léger que les ailes d'un papillon.

L'enquêteur sentait les pulsions de son cœur battre sur ses tempes, mais cela n'avait rien à voir avec sa chasse à l'homme. Élıssa vibrat de toutes les fibres de son être et par cette sublime caresse, elle lui transmettait un message qui ne pouvait être plus clair. Le souffle court, il s'immobilisa juste devant une rangée d'arbres massés le long de la clôture et se retourna pour voir la jeune femme lui offrir le plus doux et le plus merveilleux de tous les sourires. Dans son regard magnifiquement illuminé brillait une flamme. Rêvait-il ? Il en eut le cœur si chaviré, qu'il voulut saisir au vol ce moment de bonheur inespéré, même s'il savait que ce moment enivrant était dû à la proximité de Mathias. Avec douceur, il glissa une main derrière la nuque de sa protégée et caressa sa chevelure encore humide.

— Élıssa... tu es si belle, souffla-t-il en se penchant vers elle.

Les grands yeux lumineux de la jeune femme s'accrochèrent au regard hypnotique de Guillaume, qui inclinait lentement la tête vers elle. Tant de fois elle avait imaginé ce premier baiser, tant de fois il avait rêvé de poser ses lèvres sur cette jolie bouche.

Dissimulé derrière les arbres, à moins de deux mètres du duo, un observateur retenait sa respiration. Mathias bénissait le ciel qu'Élıssa capte toute l'attention de cet homme, sinon on l'aurait déjà retrouvé. De sa cachette, il pouvait voir les policiers arpenter le terrain pour lui mettre la main au grappin. Comment allait-il se sortir de là ? Il comprenait très bien à présent que tous les gestes posés au cours des derniers jours n'avaient servi qu'à l'enfoncer dans un abîme obscur et il s'en repentait. Oh ! Comme il s'en repentait ! Si seulement il avait su qu'Élıssa était sa sœur de sang, sa sœur jumelle, jamais il n'aurait fomenté ce plan machiavélique ! D'ailleurs, il n'aurait jamais dû faire du mal à quiconque ! Que s'était-il passé pour qu'il devienne aussi

minable ? On aurait dit qu'il n'avait pas eu toute sa tête. Des larmes douloureuses roulèrent à nouveau sur son visage. Que devait-il faire, maintenant ? Sortir de sa cachette ? Se rendre à la justice ? « Non ! » implora une petite voix intérieure. On le jugerait, on le condamnerait sans aucune pitié. Éliissa lui avait dit que son ADN avait été retrouvé sur cette femme, alors il ne s'en sortirait pas ! Il serait à jamais enfermé dans une cellule froide, privé de soleil, de vie, de Kiona. S'il s'enlevait la vie, sa sœur ne recouvrerait pas sa partie d'âme manquante selon ce qu'elle venait de lui dire, et son geste ne servirait à rien. Il lui fallait se terrer quelque part pour réfléchir à la meilleure solution. Mais pour ce faire, il devait quitter cet endroit avant qu'on ne le découvre.

Les lèvres brûlantes de Guillaume étaient sur le point d'emprisonner celles frémissantes d'Éliissa, lorsqu'un craquement de branche retentit tout près d'eux. Il se redressa, vivement intéressé, et prêta l'oreille. Leur moment de félicité venait d'être interrompu par ce bruit, par cette présence que Guillaume ressentait derrière son dos. Le temps n'était plus à la tendresse ni à l'amour ; un danger les guettait.

— Promets-moi de ne pas bouger d'ici, lui murmura-t-il contre la tempe.

— D'accord. Et sois prudent, je t'en prie !

Avec regret, il s'écarta d'Éliissa et lui adressa un tendre regard avant de s'éclipser vers la rangée d'arbres. La jeune femme retint son souffle. Son frère était si proche qu'elle pouvait le sentir vibrer jusqu'au fond de son âme. Soudain, elle entendit un bruit sec et sourd, semblable à celui d'un coup de poing, suivi d'une exclamation étouffée. Elle s'imagina aussitôt les deux hommes en train de se battre et fit un pas pour rejoindre Guillaume. Toutefois, une vision la cloua sur place : Mathias filait à toute allure le long des arbres, revolver en main.

— Guillaume, appela-t-elle tout bas. Est-ce que tout va bien ?

N'obtenant pas de réponse, elle courut à toutes jambes, avec la certitude qu'il pourchassait Mathias. Elle n'avait qu'une idée en tête : protéger son jumeau des policiers qui ignoraient qu'il n'avait commis aucun crime majeur. Elle craignait surtout que dans le feu de l'action, l'impulsivité de Mathias l'amène à commettre des gestes regrettables. C'est pourquoi elle devait le rattraper et lui faire comprendre qu'il

était dans son intérêt de se rendre à la justice. Sur le point d'atteindre l'extrémité du terrain, elle entendit une voix tonitruante s'élever dans la nuit.

— Arrêtez-vous !

Élissa maintint néanmoins sa cadence débridée, convaincue qu'un policier sommait Mathias de s'immobiliser.

— Arrête-toi ou je tire ! cria-t-on encore.

Elle fonça de plus belle, avec pour seul objectif de rejoindre les deux hommes et d'empêcher que le pire se produise.

Or, elle eut tout juste le temps d'apercevoir son frère surgir à ses côtés qu'un coup de feu retentit. Élissa poussa un hurlement déchirant, couvert par l'éclatement d'une deuxième détonation, puis d'une troisième presque simultanée. Un gémissement plaintif se fit entendre, et un silence glacial s'ensuivit.

Tout s'était passé si vite. Beaucoup trop vite. Même si Guillaume avait été sonné d'un horion sur la tempe, il avait mis moins d'une minute à se relever. Puis, il avait entendu les coups de feu éclater.

En entendant la fusillade, son premier geste fut de revenir sur ses pas, là où il avait laissé Élissa quelques instants plus tôt. Mais il ne la trouva pas. Profondément angoissé, son regard fut alors attiré par du mouvement à l'autre bout du terrain. Il s'y précipita donc et il la vit. Il peinait à y croire. La scène était aussi épouvantable qu'incompréhensible. Dans le gazon humide, Élissa et Mathias étaient étendus côte à côte, inertes et ensanglantés. Près d'eux, un policier horrifié les regardait, son arme à ses pieds. Un autre était accroupi et tâtait le poulx des victimes.

— Bon Dieu ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ? cria l'enquêteur, qui ne se contenait plus.

— Je l'ai vue s'enfuir... j'ai... je pensais que c'était lui...

Le policier se tut. Un sanglot venait d'étouffer ses mots. Guillaume constata alors qu'Élissa et Mathias portaient tous les deux un jean foncé et un chandail noir. La jeune femme avait remonté ses cheveux bruns en chignon, ce qui donnait l'impression qu'ils étaient courts.

— Je croyais que c'était lui... répéta l'agent, la voix brisée. Elle s'est écroulée... Il a surgi de derrière les arbres et il a fait feu dans ma direction... Je... j'ai tiré de nouveau.

Guillaume ne l'entendait plus. Il s'était agenouillé près d'Élissa. Ses doigts tremblants palpèrent l'artère du cou, et il constata avec une terrible détresse que le pouls battait très faiblement. Puis il vit le sang qui jaillissait du corps frêle pour se répandre rapidement sur l'herbe. Le visage ravagé, il se retourna vers son confrère.

— Appelle le 911, bon sang !

— C'est déjà fait.

Au loin, on entendit une fois de plus le hurlement sinistre des sirènes.

Dans cet espace blanc, doux, lumineux, tout était calme, paisible et silencieux. Éliissa se sentait encore plus légère que lorsqu'elle avait marché vers Mathias dans la salle à manger.

« Je suis morte », se dit-elle.

À peine prit-elle conscience qu'elle se trouvait dans un état d'amour pur, qu'elle fut emportée à vive allure jusqu'à un sombre tunnel, au bout duquel une fabuleuse lumière scintillait comme un soleil renaissant. Attirée vers cette source d'amour, de sérénité et de paix, elle voulut la rejoindre quand une force mystérieuse l'obligea à s'arrêter. Éliissa regarda tout autour, à la recherche de ce qui la contraignait, mais hormis cet interminable tunnel, rien d'autre n'existait.

Que s'était-il donc passé avant qu'elle ne se retrouve ici ? Ses souvenirs refirent soudainement surface, puis elle se revit dans le parc avec Guillaume et les policiers, à la recherche de Mathias. Un coup de feu... Une violente brûlure lui avait traversé les entrailles et elle s'était écroulée sur le gazon humide. Un état de confusion totale l'avait enveloppée, avant de la faire sombrer dans un épais brouillard, puis dans ce néant abyssal qui l'avait emportée.

Où était-elle ? Au paradis ? Mais qu'importe ! Elle était bien. Baignant dans la sérénité et la plénitude, Éliissa se sentait rassurée. À cet instant, seule cette lumière divine qu'elle voulait atteindre comptait. Elle fit un pas en avant, puis un deuxième...

— Pensaistu vraiment m'abandonner comme ça ? dit soudainement une voix familière.

— Mathias !

Un bonheur suprême envahit la jeune femme, qui courut se jeter dans les bras de son âme jumelle.

— Oh ! Mat ! J'ai eu si peur pour toi !

— Et moi donc ! Je t'ai vue tomber et j'ai cru mourir avant même que ce policier ne m'atteigne d'une balle.

— Nous sommes morts ! s'exclama Éliissa en se détachant de son jumeau pour palper son propre corps.

— Je dirais plutôt que nous sommes enfin vivants ! Ressens-tu, comme moi, cet amour divin ?

En effet, Éliissa en était imprégnée et avait l'impression d'ondoyer dans une douce euphorie. Elle allongea la main pour désigner la lumière, puis demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

Venant de nulle part, une voix suave lui répondit :

— Ce grand soleil est la Source divine. Vous y avez déjà habité comme une toute petite étincelle. Votre mission est d'y retourner un jour, quand vous aurez de nouveau fusionné et purifié votre âme.

Éliissa et Mathias cherchèrent des yeux l'auteur de ces paroles, lorsqu'ils virent apparaître dans le tunnel un être rayonnant d'une magnifique aura dorée. Sa tête était entièrement recouverte d'un voile blanc qui camouflait son visage. Ils n'auraient su dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, mais il pouvait ressentir l'amour infini que cette entité répandait sur eux.

— Qui êtes-vous ? interrogea Mathias, enivré de sensations délicieuses jusqu'alors inconnues.

Ces trois mots résonnèrent en écho répété et se perdirent au loin, en même temps que parvint la réponse.

— Je suis Jabamiah, votre guide spirituel. Votre ange gardien.

— Nous sommes vraiment morts ! s'exclama Éliissa avec un air de complète béatitude.

— Pas encore. On s'active autour de vous deux, là-bas. On fait l'impossible pour vous ramener à la vie. Vous aurez donc des choix à faire.

— C'est vraiment à nous de décider ? s'étonna le jeune homme.

— Absolument. Tout comme vous aviez choisi ce parcours, il y a très longtemps.

— Nous ne pouvons pas avoir demandé une telle existence ! nia Mathias d'un ton dubitatif.

— Et pourtant ! soupira Jabamiah. Bien avant de naître dans cette vie, vous avez tracé un plan ensemble et scellé un pacte en croyant mener à bien votre mission d'âmes jumelles.

— Parlons-en, de ce pacte ! lança Mathias, un brin désabusé. J'aimerais bien savoir pourquoi nous avons échangé une partie de notre âme !

— Et quel est donc ce plan que nous avons élaboré ? renchérit Éliissa.

Jabamiah observa les âmes jumelles un long moment, d'un regard empreint de sagacité.

— Je crois que le temps est enfin venu, pour vous deux, de connaître l'origine de vos maux.

L'ange fit un grand geste de la main, puis aussitôt, des images se projetèrent dans le tunnel, celles d'un voyage sur terre effectué par les âmes jumelles plus d'un siècle auparavant.

À l'aube de ses seize ans, Françoise Cordier a été promise à Léandre Devaux, riche cultivateur qui possède plusieurs centaines d'hectares de blé et d'orge dans la Haute-Alsace, et qui fournit en céréales de nombreux comtés avoisinants. Une décision sans appel prise par son père, Gatien Cordier, notaire du village. Le mariage repose sur un contrat entre les deux familles pour rapprocher fortunes et titres. La jeune fille ne peut se faire à l'idée d'épouser cet homme de vingt ans son aîné.

En effet, Françoise n'éprouve aucune attirance pour les cheveux blonds et les yeux bleu clair de Léandre. Elle aime encore moins cette suffisance qu'il affiche en tout temps, sans parler de son caractère rigide et autoritaire. Léandre Devaux est vil et odieux, et ne respire que pour remplir ses poches d'argent. Françoise a honte de ses pensées, mais Léandre est tout à fait comme son père. C'est pourquoi elle refuse de s'unir à cet homme qui, elle en est certaine, fera de sa vie un enfer. D'autant plus qu'elle a déjà rencontré son prince charmant, celui qu'elle souhaite épouser un jour. Et il ne ressemble en rien à cet époux que lui impose l'autorité paternelle, malgré ses larmes et ses suppliques.

Celui que son cœur a choisi est de deux ans son aîné. Il s'appelle Gildas Mercier et est arrivé au village quelques années auparavant, dans l'espoir d'y trouver du travail. En temps de moisson, la main-d'œuvre masculine et qualifiée se fait rare, en France, et les cultivateurs plus aisés s'arrachent ces hommes en les payant plus chèrement, souvent même en les intégrant à leur famille par les liens d'un mariage. La venue de Gildas, grand et solide gaillard, a donc été salutaire à Léandre, qui l'a embauché sur-le-champ, en plus de lui offrir le gîte, le couvert et un salaire convenable. Vaillant et intègre,

Gildas a rapidement gagné la confiance de Léandre et est devenu son bras droit, celui qui assurait le bon fonctionnement et la floraison de l'entreprise.

Françoise et Gildas se sont souvent croisés au village. Ils ont d'abord échangé des regards timides, puis des sourires engageants. Un jour, Gildas a fait les premiers pas et a invité la jeune femme à une fête familiale. L'amour les attendait au premier détour et ils se sont créés des rêves d'un futur heureux, d'un mariage et d'une belle grande famille. Rêves qui ont été anéantis lorsque Gatien Cordier a annoncé à Françoise qu'elle prendrait Léandre Devaux pour époux.

Pour ne pas placer Gildas dans une situation problématique face à son employeur, Françoise a d'abord choisi de ne rien révéler de son amour secret. Mais elle ne pouvait s'imaginer se marier à Léandre, alors qu'elle aimait Gildas de toute son âme. Ses parents ne pourraient-ils jamais la comprendre ? Ne pourraient-ils jamais respecter le choix de son cœur ? Sa mère, peut-être. Son père, jamais.

Pendant des jours, pour ne pas dire des semaines, Françoise a préparé mentalement un discours qu'elle n'a jamais eu le courage de prononcer, sachant d'ores et déjà que son père ne consentirait jamais à reculer devant ce mariage de raison. Jamais, non plus, il n'acceptera de la voir mariée à Gildas Mercier, qui n'est que l'employé de Léandre Devaux, et qui n'a ni avoirs ni titres. À présent, puisque Françoise refuse obstinément d'épouser Léandre et de renoncer à Gildas, et que le jour du mariage approche fatalement, la fuite devient sa seule issue.

Ainsi donc, par un soir d'automne, Françoise et Gildas planifient leur fugue. La jeune femme finit par étaler son discours dans une lettre qu'elle dépose d'une main hésitante sur la table de chevet de sa chambre. Comment réagira son père lorsqu'il apprendra qu'elle a osé défier ses lois ? Elle se doute bien qu'il tombera dans une rage folle. Il s'insurgera devant cet affront et la pourchassera sans fin ! Mais les pires craintes de Françoise sont englouties par ses sentiments amoureux et la vision d'un avenir heureux auprès de Gildas, ainsi que par la conviction qu'elle a droit au bonheur.

Au cœur de la nuit, une fois toute la maisonnée endormie, Françoise s'éclipse sans bruit. Sa lourde valise en main, elle accourt chez Gildas. Il leur faut s'enfuir le plus vite possible de ce village et de ces gens qui empoisonnent leur bonheur. Les quelques heures qu'ils ont

devant eux leur permettront de parcourir une assez grande distance pour que ni le notaire ni Léandre ne les retrouvent. Malheureusement, pour une raison qui échappe à l'entendement, les choses ne se déroulent pas selon leur plan.

L'ouïe fine, Gatien Cordier entend les marches de l'escalier craquer et la porte de l'entrée grincer. Il se précipite à la fenêtre, puis aperçoit une silhouette s'éloigner dans la nuit, une grande valise à la main. Françoise ? Voulant s'en assurer, il revient sur ses pas et pénètre sans frapper dans la chambre de sa fille, pour y trouver la lettre qu'il lit hâtivement à la lueur d'une chandelle. Sur le coup, il refuse d'y croire. Mais l'évidence irréfutable est là, sous ses yeux, dans ces mots et ce lit vide. Françoise compte donc s'enfuir avec Gildas Mercier, le bras droit de Léandre Devaux ! Submergé par cette cruelle trahison, le notaire s'habille à la hâte, saisit son fusil de chasse et fonce chez Gildas.

Postée devant la fenêtre, Françoise attend nerveusement que Gildas rassemble ses derniers effets, lorsqu'elle voit son père s'approcher de la maisonnette, une arme sous le bras. Alors que son cœur se déchaîne dans sa poitrine, elle court vers son bien-aimé.

— Mon Dieu ! Gildas ! Mon père ! Il arrive avec son fusil !

Le jeune homme n'a que le temps d'attraper sa carabine et de protéger Françoise en la cachant derrière sa haute silhouette, avant que la porte ne s'ouvre dans un bruit fracassant. Le visage rougi, les yeux exorbités, les narines palpitantes, Gatien Cordier se tient sur le seuil et fulmine de rage.

— Je sais que tu es ici ! s'écrie-t-il, hors de lui, à l'intention de sa fille. Comment peux-tu trahir ainsi ta famille ?

Paralysée de peur devant la foudre de son père, Françoise n'ose pas bouger d'un iota.

— Et toi ! Toi ! rugit encore Gatien en pointant son arme sur Gildas. Tu n'as rien à offrir à ma fille ! Tu n'es qu'un petit va-nu-pieds, un vaurien qui est arrivé dans notre patelin sans le sou ! Comme si ça ne suffisait que tu profites des avoirs de Léandre Devaux en vivant sous son toit, tu comptes en plus t'enfuir avec sa promise ?

Gildas serre les mâchoires pour signifier son mépris envers ce dictateur qui le traite comme un moins que rien, alors qu'il ignore tout de lui et de son histoire, des longues heures de travail qu'il donne sans

compter et des tâches qu'il effectue pour permettre à Léandre Devaux de faire fructifier son entreprise. Plus que tout, Gildas déteste Gatien Cordier à cause de tout ce qu'il fait subir à sa fille. Il le hait parce qu'il ne la respecte pas en lui imposant des choix de vie. Et surtout, surtout, parce qu'il s'apprête à détruire l'existence de Françoise en l'obligeant à se marier à Léandre Devaux. Gildas connaît suffisamment son patron pour savoir qu'il la traitera comme son esclave, tout comme son père, d'ailleurs.

— *Avec tout mon respect, je n'accepte pas de me faire parler sur ce ton, se rebiffe Gildas. Vous ne savez rien de moi !*

Une violente dispute s'élève entre les hommes, jusqu'à ce que chacun pointe le canon de son arme en direction de l'adversaire. Dans un élan désespéré, Françoise se jette entre son amoureux et son père, puis sert de bouclier humain autant à l'un qu'à l'autre. Et il y a des mots. Des mots qui ont des conséquences dramatiques, car un coup de feu éclate. Un silence assourdissant et terrifiant enveloppe l'horrible scène, et une deuxième détonation secoue la maisonnette en bois.

Deux corps ensanglantés gisent désormais sur le plancher.

— Quel être infâme je suis ! s'exclama Mathias en se repentant amèrement. J'étais Gatien Cordier ! J'ai assassiné ma fille dans cette autre vie et j'étais sur le point de tuer ma sœur dans celle-ci !

Jabamiah l'observa avec une indulgence bienveillante, tout comme Éliissa.

— Les obstacles nous permettent de nous dépasser et de nous voir dans notre propre réalité, prononça-t-il doucement. Comme la lumière qui ne peut briller en l'absence d'obscurité.

— Mais pourquoi y a-t-il toujours une guerre entre nous ? questionna Mathias, au bord des larmes. Nous sommes pourtant des âmes jumelles ! Et je l'aime !

— Voilà enfin la question que j'attendais, sourit Jabamiah, l'air affable.

— J'ai bien hâte de connaître la réponse, riposta le jeune homme, complètement dépassé par ce qu'il venait de revivre.

— Commençons par le début, reprit l'ange gardien en faisant glisser ses mains dans les amples manches de sa tunique blanche. Vous devez d'abord savoir que l'énergie des âmes jumelles œuvre en permanence pour rapprocher ses deux aspects incarnés, ceux-ci étant l'attraction et la répulsion. Dans votre cas, votre flamme divine s'est séparée en deux pour créer des âmes jumelles, mais celles-ci cheminent dans des énergies complètement opposées. L'une est l'attraction et l'autre, la répulsion, qui peut parfois être ressentie de manière assez violente, douloureuse, voire destructrice. Cela s'explique par le fait que toutes les énergies qui ne sont pas alignées à l'amour et à la lumière vont provoquer le mécanisme d'éloignement, comme deux aimants qui se repoussent énergétiquement.

— Il n'est pas difficile de deviner que je suis la répulsion, souleva Mathias.

— Ne sois pas si sévère envers toi-même, le gronda gentiment Jabamiah. Ce *modus operandi* va se produire de nombreuses fois, dans de nombreuses vies, et ce, jusqu'à ce que les énergies deviennent de plus en plus lumineuses au sein de la connexion, qui va s'intensifier au fur et à mesure que le processus de purification s'activera.

— Nous nous aimions tellement à l'enfance, souleva Éliissa. Comment se fait-il que tout ait changé plus tard ?

— Comme vous aimiez aussi votre père, malgré ce qu'il vous faisait subir. Vous ne pouvez pas échapper à l'attraction puisqu'elle est orchestrée par l'âme dont le plus grand désir est de fusionner en une seule essence à nouveau, pas plus que vous ne pouvez échapper à la répulsion, puisqu'elle est le miroir des énergies inconscientes que vous portez et que vous devez guérir.

— Je ne suis pas certain de bien comprendre, avoua Mathias.

— Ce n'est pas si simple et en même temps, c'est inné. Une fois que vos énergies seront de nouveau alignées à l'amour et à la lumière avec compassion, alors l'attraction complète de vos âmes va recommencer. Vous vous dirigerez ensemble vers la fusion de vos âmes, pour ne redevenir qu'une seule flamme. Il vous sera alors possible d'atteindre la Source divine et de vivre éternellement dans l'amour le plus pur.

— Notre âme n'est pas entière, intervint Éliissa. Il semblerait que nous ayons fait un pacte avant de naître dans cette vie actuelle. Pourquoi avons-nous fait une telle chose ?

— Vous avez tout tenté pour vaincre la répulsion, en ignorant complètement d'où elle prenait sa source. Vous étiez trop concentrés à vouloir vous réunir en une seule flamme pour prendre le temps d'ancrer des énergies profondes dans vos chakras du cœur, qui sont absolument nécessaires pour fusionner de nouveau. Il est primordial de naviguer sur votre propre chemin d'âme jumelle pour guérir tous vos chakras. Et votre âme œuvrera ensuite pour vous aimer et vous ramener l'une à l'autre en vue de votre fusion divine.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi nous avons échangé une partie de notre âme, insista Mathias.

— Tu avais raison de dire que tu détiens en toi la plus grande partie de la répulsion de votre flamme divine, tandis que ta jumelle porte en elle la plus grande partie de l'attraction. Par le fait même, ses énergies sont lumineuses et les tiennes sont obscures. Éliissa a voulu te faire cadeau de son âme émotionnelle dans cette vie actuelle pour te permettre de guérir tes chakras, parce que dans toutes tes vies précédentes, tu étais un être insensible et sans amour. Malgré le fait que tu as toujours empêché ton âme jumelle de faire ses choix et de vivre sa vie, celle-ci était encore prête à s'oublier pour te tendre la main.

— Oh ! lancèrent en chœur Éliissa et Mathias, complètement abasourdis par cette dernière révélation.

C'était donc cela, le pacte ! Éliissa avait choisi de se priver d'amour et d'émotion pour que son âme jumelle puisse apprendre à aimer, à respecter son prochain, à vivre dans la compassion et le pardon. Elle avait fait ce choix en ignorant que la surcharge émotive de Mathias gâcherait tout puisque, privé de sa partie d'âme intellectuelle, il ne pouvait discerner le bien du mal.

— Pourquoi m'a-t-il donné sa partie d'âme intellectuelle ? questionna Éliissa. Les choses auraient pu être différentes, autrement.

— L'âme ne peut contenir que trois parties et meurt sans sa partie d'âme vitale. Mathias n'avait donc pas le choix de te laisser la partie intellectuelle de son âme lorsqu'il a accepté ta partie émotionnelle.

— Si j'avais refusé le don d'Élissa, nous n'en serions pas là dans cette vie-ci, en déduisit le jeune homme d'un air songeur.

— Le mot *si* n'existe pas dans la loi divine. Tout ce qui arrive doit arriver. Rien ne peut être changé. Ce pacte devait te permettre d'évoluer spirituellement et de guérir tes chakras, expliqua encore Jabamiah. Aucun de vous ne pouvait deviner les conséquences désastreuses qu'aurait ce pacte sur vos vies.

— Pourquoi avons-nous été séparés à la naissance ? s'enquit Mathias. Nous sommes des jumeaux, mais nous venons tout juste de l'apprendre.

— On peut appeler cela *La Main du Destin*. Aussi inconcevable que cela puisse vous paraître, vous avez été séparés afin de mieux vous aimer. Votre chemin de vie vous a conduits au même désir : celui de vous rencontrer. Votre parcours était tracé et il devait vous conduire ici, aujourd'hui. Toutefois, pour y parvenir, il était prévu que tu rencontres ton âme sœur, qui allait te pousser à rechercher Élissa, Mathias.

— Kiona ! devina le jeune homme, le visage rayonnant de bonheur.

— En effet, confirma Jabamiah avec un sourire entendu. Elle a été ton épouse dans cette autre vie et elle t'a aimé de toute son âme, même si tu lui as causé de grands chagrins. Encore maintenant, elle est prête à tout te pardonner. C'est l'âme sœur qui t'accompagne et te soutient depuis des siècles, malgré tes parcours difficiles.

Mathias sentit son cœur se gonfler d'amour et malgré lui, ses yeux s'emplirent de larmes. Si seulement il pouvait revenir en arrière et profiter de toutes ces connaissances ! Il ne commettrait jamais plus toutes ces erreurs !

— Il fallait également que Françoise retrouve Gildas, poursuivit Jabamiah en posant son regard clair sur Élissa.

— Guillaume ! s'étonna celle-ci, les yeux aussi brillants que des diamants. Voilà pourquoi j'ai toujours eu l'impression de le connaître ! Guillaume est... Gildas !

— Il est aussi ton âme sœur, Élissa. Il a marché sur des chemins très épineux pour te rejoindre dans ta vie antérieure et maintenant, il a

renoncé à toutes ses convictions pour t'accompagner dans ce périple avec ton frère jumeau. Et malgré ton handicap émotif, Guillaume te garderait auprès de lui toute sa vie. L'amour qu'il te porte est indestructible.

Élissa se revit dans le parc, le visage de Guillaume à quelques centimètres du sien, prête à recevoir ce premier baiser qu'elle avait tant attendu. Son cœur s'emballa et une émotion indéfinissable traversa tout son être.

— Gildas ou Guillaume... En ce moment, je sens que je l'aime plus que moi-même, chuchota-t-elle.

— Donc, si nous sommes ici, c'est parce que nous avons raté notre mission, conclut Mathias.

Jabamiah haussa les épaules pour signifier son impuissance et contempla un court instant la lumière divine avant de déclarer :

— Comme je vous l'ai dit précédemment, vous pouvez encore choisir de retourner là-bas.

Un questionnement surgit alors dans l'esprit du jeune homme quant à la raison fondamentale qui avait guidé ses mauvaises actions et l'avait conduit sur le pont de l'au-delà.

— Si je mourais, Élissa pourrait-elle reprendre sa partie d'âme émotionnelle ?

— Vous devez cheminer dans la même direction, répondit mystérieusement Jabamiah.

— Tu ne dois pas faire ça, Mat, s'interposa Élissa en poussant un soupir. Nous pouvons encore mener à bien notre mission.

— Mon intention était encore une fois de te tuer, Éli. Je ne mérite pas de vivre.

— Ce n'était pas seulement ta faute ! objecta la jeune femme. Nous avons fait ce pacte pour des motifs louables ! Nous avons posé ce geste par amour ! Et tu ne peux pas abandonner Kiona !

Mathias était bien conscient qu'il n'avait pas agi en toute connaissance de cause, mais il se sentait affreusement coupable d'être l'instigateur de tant de mauvaises actions, dont celles commises à l'encontre d'Élissa et sa famille. Il s'en voulait également d'avoir malmené Betty et Stacy Cook, d'être devenu vendeur de drogue, d'avoir

quasiment renié ses parents et de leur avoir menti tant de fois. Mais à présent, tout ce qui lui importait, c'était le bonheur de sa sœur jumelle, de son âme jumelle. Il était temps qu'il répare ses torts.

— Dites-moi seulement ce que je dois faire pour me délivrer de la partie d'âme émotionnelle d'Élissa et la lui rendre, supplia-t-il.

— Est-ce vraiment ce que tu désires ? demanda l'être de lumière.

— C'est mon unique prière.

— Tu consens donc à ce que ton âme jumelle vive l'amour absolu auprès de son âme sœur, qu'elle fasse son propre cheminement et ses propres choix, autant dans ses parcours célestes que terrestres, et ce, pour l'éternité ?

— Oui, accepta Mathias. Je ne veux que son bonheur.

— Alléluia ! s'exclama Jabamiah.

Dans des gestes révérencieux, ce dernier prit la main d'Élissa et celle de Mathias dans chacune des siennes, puis les joignit en les élevant très haut. Le tunnel s'illumina de mille rayons d'or pur qui réchauffèrent les âmes jumelles d'un amour divin, en plus d'effacer à jamais les traces de perfidie qui avaient jalonné leurs parcours.

— Le temps est maintenant compté, annonça doucement Jabamiah. Votre vie sur terre ne tient qu'à un fil.

— Jure-moi de ne pas me quitter, Mat, implora Élissa.

Mathias ne put lui répondre, puisqu'il fut mystérieusement aspiré par une force invisible dans la direction opposée à la lumière.

Dans la petite chambre à l'unité des soins intensifs de l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont, le docteur Sévigny paraissait préoccupé en se tournant vers le couple Lacoste. Rosémie avait l'impression de revivre les moments précédents son accouchement, vingt-huit ans auparavant. David Morency avait eu cette même expression d'inquiétude lorsqu'il lui avait expliqué les risques que comportait la césarienne urgente qu'elle allait subir. Finalement, son bébé n'avait pas survécu et on lui avait mis dans les bras l'enfant d'une autre mère : la jumelle de Mathias Boissonneault. Erreur, ou geste délibéré ? Rosémie l'ignorait. En revanche, ce qu'elle savait aujourd'hui, c'est que si Éliissa devait quitter ce monde, personne ne pourrait jamais la remplacer.

— Son cœur bat, si cela peut vous donner une lueur d'espoir, annonça le médecin avec empathie. Cependant, je me dois de vous dire que son pouls reste très faible.

— Quelles sont les chances qu'elle émerge de ce coma ? s'enquit Julien avec un trémolo dans la voix.

— Il est difficile de me prononcer. On a parfois des surprises de taille devant des patients qu'on ne s'attend pas à voir revenir. En ce qui concerne votre fille, ses côtes et une partie de ses intestins ont été gravement touchées, sans parler qu'elle souffre d'une hémorragie interne. L'opération s'est bien déroulée, mais elle demeure très mal en point. Je me dois d'être honnête, les heures qui vont suivre seront cruciales.

Rosémie et Julien se serrèrent l'un contre l'autre pour se reconforter et se donner courage. Aucun des deux ne pouvait se résigner à envisager le pire.

— Éliissa est forte, dit Rosémie comme si elle tentait de se convaincre. Elle va s'en sortir.

— Elle est jeune et en pleine santé, renchérit son mari. Il n'y a pas de raison qu'elle ne guérisse pas.

Une expression de tristesse mêlée de bienveillance se peignit sur le visage du médecin.

— Avez-vous d'autres questions ? demanda-t-il en prenant son bloc-notes qui reposait au pied du lit.

— Non, répondit Julien. Merci pour tout.

Le docteur Sévigny se dirigea lentement vers la sortie et, en passant près du père de sa patiente, il lui tapota doucement l'épaule, un geste d'encouragement qui en disait long sur l'état critique d'Élissa. Le couple comprit que malgré ses espérances, rien n'était gagné.

En début de soirée, Guillaume pénétra dans la petite chambre où régnait une atmosphère angoissante. Rosémie, Julien et lui se relayaient nuit et jour au chevet de la jeune femme. Jacinthe et Simon venaient également visiter leur fille plusieurs fois par jour. Plus aucun doute ne subsistait à présent sur l'identité de Samitha Boissonneault, alias Élissa Lacoste. Car non seulement la ressemblance entre elle et sa mère biologique était frappante, mais de plus, cette dernière avait pu lui faire un don de sang pendant la chirurgie, du fait que toutes deux appartenaient au groupe AB+, l'un des plus rares. Seulement 3 % des habitants de la planète en faisaient partie. Toutefois, une question demeurait : que s'était-il passé à l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont, les 4 et 5 juin 1988 ? Quelqu'un connaissait la vérité, mais la dévoiler aux familles n'aurait rien changé. Jabamiah l'avait bien dit : *la Main du Destin* avait fait son œuvre.

— Quelles sont les nouvelles, aujourd'hui ? s'enquit Guillaume après avoir embrassé Rosémie sur les joues et échangé une poignée de main avec Julien.

— Son état reste le même, répondit la mère, l'air abattu. Je ne cesse de prier.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, cita l'enquêteur en se voulant encourageant.

Or, en voyant le teint crayeux d'Élissa, son cœur se serra douloureusement et il mit en doute ses paroles.

— Allez vous reposer, proposa-t-il aux parents. Je reste auprès d'elle pour la nuit.

— Vous êtes notre ange, répliqua Rosémie. Nous reviendrons très tôt demain.

Guillaume tira le fauteuil près du petit lit blanc et s'y laissa tomber, l'âme entièrement dévastée par le chagrin.

Les images du terrible drame qui s'était joué cette nuit-là assaillirent de nouveau son esprit. Depuis les quarante-huit dernières heures, l'affreuse scène jouait en boucle dans sa tête. Dire qu'il avait tant pris à cœur cette mission ! Une mission qu'il avait complètement ratée ! Il s'était éloigné d'Élissa seulement quelques secondes, le temps d'aller vérifier si Mathias se cachait derrière la rangée d'arbres. Mais, surgissant de nulle part, ce dernier l'avait violemment frappé à la tempe. Ébranlé davantage par la surprise que par le coup, Guillaume s'était affaissé sur le sol. En se relevant, il avait entendu une première détonation, une deuxième, puis... il était trop tard. Et même s'il modifiait l'horrible scénario dans sa tête, le cauchemar restait bien réel. Élissa gisait entre la vie et la mort !

L'inspecteur fixait sans relâche le thorax de la jeune femme, qui se soulevait faiblement et lentement. Au moins, elle respirait par les voies naturelles. La condition de Mathias était bien pire. Le pauvre était branché à un respirateur artificiel. Bien que les médecins laissent entrevoir une lueur d'espoir dans le cas d'Élissa, ils étaient toutefois peu garants de la survie de son jumeau.

Élissa tenait-elle assez à la vie pour se battre ? La réponse que Guillaume croyait deviner ne lui procura qu'affliction. Cette jeune femme n'avait pas vécu, elle avait seulement existé. À quoi pouvait-elle se raccrocher, elle qui ne pouvait ressentir aucune émotion ?

Pourtant, dans le parc, elle l'avait regardé avec amour. À cet instant, elle avait éprouvé quelque chose pour lui. Une question surgit soudainement dans l'esprit du policier : si elle sortait de ce coma, son âme serait-elle entière ?

Peu importait, il refusait de la laisser partir. Dès le premier jour, il y avait eu une sorte de connexion entre eux qu'il ne parvenait pas à s'expliquer. C'est alors que les paroles de Jézhador lui revinrent en mémoire. Se pouvait-il qu'Élissa et lui-même fussent vraiment liés par le monde mystique ? Étaient-ils des âmes sœurs destinées à s'aimer pour l'éternité ? Guillaume était fortement tenté d'y croire, car si Élissa était privée d'émotions dans cette vie, elle avait pourtant réussi à faire battre son cœur.

Emporté par ses sentiments, le détective se leva et s'approcha du lit pour admirer les traits délicats et gracieux de la jeune femme.

Dans le silence cruel qui les enveloppait, le bip lent du moniteur cardiaque attira son attention. Il observa la ligne verte qui ne montait que très faiblement, ce qui indiquait qu'il y avait de grands écarts entre chaque pulsion. Désespéré jusqu'au plus profond de son être, le pauvre homme craignait que la belle ne passe pas la nuit. Il s'empressa de repousser cette pensée fataliste et se pencha sur le doux visage de sa compagne. Les mots s'échappèrent d'entre ses lèvres sans qu'il puisse les retenir.

— Éliissa, murmura-t-il. Ne me quitte pas, ma chérie. Je t'aime tant ! Reviens, je t'en prie !

Au milieu du tunnel, Éliissa était complètement désespérée. Mathias et Jabamiah étaient partis en la laissant seule dans ce lieu obscur. La lumière de paix, d'harmonie et d'amour scintillait faiblement, comme si elle était sur le point de s'éteindre. La jeune femme décida de la rejoindre, puisqu'il n'y avait rien d'autre alentour. Elle commençait lentement son ascension quand émergea de sa mémoire le souvenir d'un homme au regard hypnotique et au sourire attendrissant. Puis, elle entendit le murmure de sa voix.

« Éliissa ! Ne me quitte pas, ma chérie. Je t'aime tant ! Reviens, je t'en prie ! »

Elle s'arrêta net au milieu du tunnel. Son cœur se mit à palpiter et elle éprouva une joie exaltante. D'autres souvenirs affluèrent à son esprit pour lui rappeler les moments vécus auprès de Guillaume, son protecteur. Cet homme lui avait accordé tout son temps et toute sa confiance, malgré la présence d'un phénomène si incroyable. Il s'était entièrement engagé dans cette mission, en laissant son travail et ses proches derrière lui. Tous ses gestes avaient reflété l'amour. De son côté, Éliissa était consciente de la tranquillité et de la sécurité qu'il lui avait assurées, et savait qu'elle pouvait compter sur lui à tout moment. Guillaume, Gildas. Deux hommes, une seule âme... son âme sœur !

Un nouveau souffle de vie traversa la jeune femme. Son être se mit à vibrer d'un doux sentiment, ce qui lui donna l'envie d'accourir près de Guillaume, de se blottir dans ses bras et de ne plus jamais le quitter. Était-ce cela, l'amour ? Son âme était-elle enfin entière ?

Immobile au milieu du tunnel, Éliissa fixait cette lumière irrésistible qui l'attirait, tout en sentant naître en elle une soudaine hésitation. Lentement, elle fit un pas, puis un autre...

Suppliant Éliissa de revenir à la vie, Guillaume sursauta légèrement lorsque le bip du moniteur cardiaque se mit à s'activer. La ligne verte indiquait maintenant des pulsions très fortes et rapprochées. Avant même qu'il ne prenne conscience de ce qui se passait, deux infirmières et un médecin accouraient dans la chambre en lui demandant de sortir. Angoissé, il obtempéra pour aller arpenter inlassablement le couloir, le cœur aussi lourd qu'une enclume.

Au bout d'un temps qui lui parut une éternité, on vint le chercher. Il ne pourrait jamais s'expliquer comment il s'était retrouvé près du lit d'Éliissa. Comme si en un clignement d'yeux, il était apparu là.

Elle était toujours pâle et profondément endormie. Endormie ou... ? Non ! Il ne prononcerait pas ce mot et n'y penserait pas, même si le moniteur cardiaque n'émettait plus aucun son. Sa gorge se comprima si douloureusement, qu'il fut incapable du moindre mot. Dans sa tête, d'affreuses interrogations prenaient naissance.

Il posa les mains sur la barre protectrice du lit et leva un regard désespéré vers le médecin, dont l'expression était indéchiffrable. Il dut rassembler tout son courage pour formuler la question dont il redoutait affreusement la réponse.

— Pourquoi le moniteur est-il éteint ?

— Il ne lui est plus d'aucune utilité.

Une détresse insupportable envahit Guillaume. Éliissa était... morte ! Voilà pourquoi le moniteur était si horriblement silencieux ! Nul n'avait entendu ses prières. La vie était si injuste... et beaucoup trop courte pour une femme comme Éliissa Lacoste. Les yeux remplis de larmes, le policier dut faire un effort surhumain pour ne pas crier sa douleur et ce mal absolu qui accablait tout son être. Ses doigts serrèrent plus fortement la barre du lit, comme si ce geste pouvait l'aider à réprimer ses sanglots. Il essayait vainement de combattre les sentiments douloureux qui l'envahissaient quand soudainement et contre toute attente, une main toucha la sienne. À ce contact doux et soyeux,

des milliers de frissons parcoururent son corps. Ne pouvant y croire, il pencha la tête et vit, à travers le brouillard de ses larmes, la main menue d'Élissa posée sur la sienne.

Confusion et espoir se mêlèrent dans son esprit. Le médecin ne venait-il pas de lui annoncer que... ? Non ! En fait, il ne lui avait rien dit. Lui-même avait tiré ses propres conclusions ! Trop hâtivement, peut-être ?

Teinté d'une crainte diffuse, son regard parcourut le tracé des doigts fins jusqu'à l'épaule frêle, en s'attardant le long du cou gracieux et autour du menton délicat, pour enfin arrêter son exploration sur des lèvres... souriantes ! À la vue de ce sourire, une joie indicible explosa dans tout son être, puis une émotion indéfinissable et bien plus intense encore le submergea quand ses yeux rencontrèrent ceux d'Élissa. Des yeux bleu saphir merveilleusement illuminés qui exprimaient la pureté de son amour et qui laissaient voir le reflet de son âme.

Depuis deux jours, Mathias vivait une situation des plus particulières. Son corps était allongé dans un lit d'hôpital, veillé par ses parents et Kiona. Flottant au-dessus de lui-même, il s'observait. Il se trouvait plutôt moche avec ce teint blême, pour ne pas dire cadavérique. Avec tout le mal qu'il avait fait autour de lui, il méritait bien de se retrouver là ! Et pourtant, il pouvait choisir de revenir dans cette vie. Kiona lui pardonnerait-elle ses fautes ? L'aimerait-elle encore ? Sa présence dans cette chambre représentait sûrement la réponse à ses interrogations. Il ressentit alors un immense désir de la rejoindre, de racheter ses erreurs et de prouver à tous qu'il pouvait être quelqu'un de bien. Son père aurait tellement voulu qu'il suive ses traces et œuvre au sein de la police militaire... Mais il était devenu l'antipode de son paternel. Non seulement avait-il délaissé ses études à l'adolescence, mais de plus, il vendait de la drogue pour subvenir à ses besoins. Il comprenait à présent combien son attitude misérable avait blessé et inquiété ses proches. Ces derniers lui avaient offert le meilleur d'eux-mêmes et voilà ce qu'ils récoltaient : un voyou recherché et soupçonné d'avoir tué une femme à Burnaby !

Mathias était peu fier de ce qu'il avait accompli depuis sa naissance. Sa surcharge émotionnelle justifiait-elle tous ses mauvais com-

portements ? Il songea aussi que s'il choisissait de poursuivre ce parcours terrestre, il subirait son procès pour le meurtre de Stacy Cook. Était-il prêt à affronter une telle épreuve ? Sa conscience lui dictant de réparer ses torts, la réponse lui vint naturellement. Une douce euphorie le gagna en constatant que malgré le fait qu'Élissa n'était pas dans ses énergies, il réussissait à discerner le bien du mal. Il parvenait même à s'autocritiquer. Comprenant qu'il s'était délivré de la partie d'âme émotionnelle de sa jumelle et que son âme était enfin entière, il sourit.

Kiona était calée dans un fauteuil et fixait constamment son amoureux, en priant Dieu de ne pas le lui prendre. Soudain, elle eut l'impression que les lèvres de Mathias avaient remué. Avait-elle rêvé ? Elle se leva et s'approcha de lui, le cœur rempli d'espoir. De sa main tremblante, elle caressa son front, puis ses cheveux, et le vit esquisser un léger sourire.

Elle poussa un tel cri de joie, que Jacinthe et Simon, qui revenaient avec des boissons, accoururent près du lit. Sous les regards sidérés et émerveillés de ses proches, Mathias ouvrit lentement les yeux.

— Oh ! Seigneur ! s'exclama Jacinthe en éclatant en sanglots. Merci de me rendre mon fils !

ÉPILOGUE

Quatre mois s'étaient écoulés, durant lesquels Éliissa et Mathias s'étaient remis de leurs blessures, entourés de leurs proches. Ils étaient désormais presque entièrement rétablis grâce aux prodigieux soins de l'équipe médicale de l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont. Leur goût de vivre avait également contribué à leur guérison.

Sur le pont de l'au-delà, leur âme s'était enfin délivrée de la partie de l'autre pour leur permettre de recouvrer leur entière liberté d'être. Et bien qu'Éliissa et Mathias fussent toujours profondément attachés l'un à l'autre par leur amour fraternel, leurs âmes jumelles cheminaient enfin chacune pour soi, dans l'attente de s'unifier quelque temps, quelque part dans l'univers céleste.

En attendant ce jour, les jumeaux Boissonneault avaient comme seul et unique objectif la conquête du bonheur qu'ils avaient trouvé auprès de leur âme sœur respective et de leurs familles.

Rosémie et Julien avaient versé des larmes de joie devant le témoignage d'amour d'Éliissa à sa sortie du coma. Ils avaient craint qu'en découvrant ses origines, leur fille se tourne vers ses parents biologiques. Cependant, elle les avait rassurés en leur disant qu'eux seuls méritaient le titre de mère et de père, car ils l'avaient aimée, soutenue et guidée comme seuls de vrais parents pouvaient le faire. Elle leur serait à jamais reconnaissante de lui avoir permis d'être celle qu'elle était en ce jour. Cela ne l'empêchait pas d'apprendre à connaître Jacinthe et Simon. Elle pouvait également les aimer profondément; eux qui avaient été durement éprouvés et privés de l'amour de leur fille.

Vint le jour où Mathias dut subir son procès pour le meurtre de Stacy Cook. Comme il était détenu à la prison de Burnaby depuis sa sortie de l'hôpital, ses proches attendaient ce moment avec impatience, tant ils avaient confiance en son innocence et aspiraient à le voir enfin libre.

Dans la salle d'audience du *Court Services*⁵, à Vancouver, s'étaient réunis Kiona, Jacinthe, Simon, Éliissa, Guillaume, de même que Rosémie et Julien qui avaient pardonné les gestes de Mathias, qu'ils considéraient désormais comme le fils qu'ils n'avaient pas eu.

À la barre s'étaient présentés quelques policiers, un expert en criminologie et Julie Gates, l'employée de l'épicerie où Mathias

5. Palais de justice.

avait acheté ses cigarettes avant sa rencontre avec Stacy Cook. Ce fut ensuite au tour de la défense de plaider devant juge et jury. L'avocat Stratford, qui représentait Mathias, mit l'emphasis sur le fait que deux échantillons d'ADN avaient été retrouvés sur le corps de Stacy Cook et que l'un d'eux n'avait pu être identifié. Il précisa également que l'ADN prélevé dans les sécrétions vaginales de la victime n'était pas celui de son client.

Enfin, le suspect fut appelé à témoigner. Debout dans le box des accusés, calme et bien mis, Mathias répondit calmement aux nombreuses questions du procureur de la Couronne, même lorsque celui-ci parut vouloir l'accuser à tort. Finalement, le juge lui demanda s'il avait autre chose à ajouter pour sa défense. Le Mathias d'autrefois se serait sans aucun doute lancé émotivement dans des explications qui auraient tôt fait de lui faire perdre toute crédibilité, mais le nouveau Mathias, celui dont l'âme était désormais entière, se rappela les paroles de son avocat qui lui avait conseillé de ne pas justifier ses gestes par des faits impossibles à prouver. Ainsi, tout ce qui se rattachait à son âme jumelle et à sa partie d'âme manquante ne pouvait être utilisé pour sa défense. Il se doutait bien que son avocat ne croyait que dalle à son histoire et il savait aussi que peu de gens y ajouteraient foi. Lui-même n'y aurait jamais cru s'il ne l'avait pas personnellement vécue.

Sur invitation du juge Lackey, Mathias se leva de son banc, joignit les mains devant lui et déclara :

— Oui, Votre Honneur. J'aimerais dire à cette Cour que je n'ai pas tué Stacy Cook, car je n'avais aucune raison de le faire. J'admets toutefois avoir eu, à cette époque, un comportement répréhensible. Par exemple, en vendant des produits illicites et en brusquant deux jeunes femmes, dont Stacy Cook, dans des moments de colère incontrôlable. Mais les quatre mois passés derrière les barreaux m'ont permis de réfléchir longuement et de me repentir sincèrement de toutes mes fautes. J'ai compris que ma vie avait pris un mauvais tournant en raison de mon caractère intraitable. Au cours de mon séjour en prison, j'ai suivi une thérapie qui m'a été des plus salutaires et qui m'a vraiment permis de changer. Si cette Cour m'innocente, mon but est de réaliser mon plus grand rêve en devenant pompier afin de sauver des vies et aider mon prochain. J'aimerais également vous dire que j'ai eu la meilleure éducation qui soit et de merveilleux parents, mais pour des raisons

que je ne peux m'expliquer, j'ai choisi le mauvais chemin. J'aimerais faire tout en mon possible pour... corriger mes erreurs. Pour que mes parents soient fiers de moi. Pour regagner l'amour et la confiance de ma conjointe.

Mathias ne put voir Kiona et Jacinthe essuyer une larme ni Simon hocher fièrement la tête devant le discours de son fils.

— Merci, monsieur Boissonneault, dit le juge lorsque l'accusé fut rassis. Me Stratford, c'est à votre tour.

L'avocat de Mathias, un homme très grand et mince, le nez chaussé de lunettes rondes, jouissait d'une très bonne renommée en droit criminel. Il se leva et marcha devant le jury, composé de dix hommes et femmes. Il les regarda un à un en commençant son plaidoyer d'une voix lente, presque traînante.

— Mathias Boissonneault vient de vous dire la vérité. Il n'a pas tué Stacy Cook. Il n'avait aucun motif de le faire. Vous devez vous rappeler que les éléments rassemblés en cours d'enquête ont démontré que le meurtre de mademoiselle Cook a été commis entre vingt-deux et vingt-trois heures. Ceci nous amène à plus ou moins deux, trois heures après sa rencontre avec l'accusé, si l'on se fie au témoignage de Julie Gates, l'employée du dépanneur, qui affirme que vers vingt heures, elle a vu monsieur Boissonneault s'éloigner seul, tandis que mademoiselle Cook a pris la direction opposée. Mon client a avoué avoir secoué cette jeune femme dans un moment de colère, mais ni lui ni madame Gates n'ont vu la victime tomber et encore moins se blesser. De surcroît, aucune goutte de sang n'a été retrouvée à l'endroit où a eu lieu leur bref échange. L'enquête n'a donc pu démontrer que le geste de l'accusé ait pu causer la moindre blessure à la victime. De même, l'enquête conclut que la dame était vivante et en possession de tous ses moyens lorsqu'elle a été sauvagement violée et battue. L'ADN du violeur prélevé sous les ongles de la défunte indique qu'elle s'est défendue au moment de l'agression. Considérant les résultats d'analyse des deux ADN prélevés sur le corps, il a été déclaré que Mathias Boissonneault n'est pas le violeur. Dans ces circonstances, comment peut-on l'accuser du meurtre de Stacy Cook, puisque celle-ci n'avait définitivement pas été violée au moment où elle a fait sa rencontre? Elle a donc malheureusement croisé son assassin après avoir vu Mathias Boissonneault. Ce dernier a admis avoir

brusqué cette jeune femme et il regrette amèrement ses gestes. Il est conscient qu'une sentence pourrait lui être imposée pour voie de fait et il est prêt à y faire face, sachant qu'il a très mal agi envers mademoiselle Cook. Toutefois, le rendre coupable du meurtre de la victime équivaldrait à innocenter le réel criminel, qui continue de courir les rues, fort probablement à la recherche d'autres victimes. Si justice doit être rendue dans ce meurtre crapuleux, il faut innocenter Mathias Boissonneault pour que le dossier d'enquête reste ouvert et que l'on retrouve le vrai coupable.

Dans la salle d'audience, quelques murmures s'élevèrent, puis un silence de plomb retomba. L'avocat Stratford venait de livrer un plaidoyer convaincant et certains spectateurs ne partageaient pas son opinion. En effet, la famille de Stacy Cook et ses amis souhaitaient que Mathias soit accusé pour qu'ils puissent tourner la page. Selon eux, il était la dernière personne à avoir vu leur proche vivante ; il était donc forcément le tueur. Point à la ligne.

Lorsque l'avocat Stratford regagna sa place après avoir révérencieusement salué le juge Lackey, celui-ci se tourna vers Mathias et le pria de s'approcher.

— J'ai une seule question à vous poser, monsieur Boissonneault... Pourquoi vous en êtes-vous pris à mademoiselle Cook spécifiquement ?

Mathias hésita à répondre. Son avocat l'avait bien averti de ne pas parler de son histoire avec Éliisa, mais voilà qu'il ne voulait pas mentir.

— Monsieur Boissonneault ? insista le juge en arquant un sourcil.

— Votre Honneur, je... j'aurais voulu qu'elle prenne le rôle d'une personne qui lui ressemble pour essayer de sauver mon couple, mais elle a refusé et ça m'a mis en colère.

— Cette réponse mérite des précisions, monsieur Boissonneault. Prenez votre temps.

Mathias se tourna vers son avocat, qui haussa les épaules. Les questions provenaient du juge lui-même et Me Stratford ne pouvait s'y opposer d'aucune manière.

— Si j'ai agi ainsi, c'est parce que... en fait, je n'étais pas vraiment moi-même, commença Mathias, toujours hésitant. Je vivais avec une surcharge émotionnelle... disons... avec des émotions qui ne m'appartenaient pas.

— À qui donc appartenaient ces émotions ?

Soudain, la porte de la salle d'audience s'ouvrit légèrement et le juge Lackey vit un octogénaire aux longues tresses blanches entrer discrètement et s'asseoir dans la dernière rangée. Alors qu'il reportait son attention sur l'accusé dans l'attente d'une réponse à sa dernière question, le jeune homme entendit la voix de Jézhador retentir dans sa tête.

— Cher Mathias, je n'ai pas eu besoin d'intervenir jusqu'à maintenant, car tu te débrouilles parfaitement bien et ton témoignage est très crédible. Mais puisque les questions du juge Lackey se rattachent désormais à ta vie spirituelle, il m'est permis de te venir en aide, d'autant plus que personne, dans cette salle, ne voudra croire un mot de ton histoire avec Éliisa.

— J'attends votre réponse, jeune homme, s'impatienta le juge en croisant les bras d'un l'air suspicieux.

Mathias cherchait désespérément ses mots, déconcentré qu'il était par la voix du médium qu'il venait d'entendre. Bien malgré lui, il fouilla du regard la salle et aperçut Jézhador dans la dernière rangée. Ses yeux s'arrondirent de surprise au même moment où le juge Lackey émettait une toux légère, question de lui signifier qu'il attendait toujours.

— Je sais que ça vous semblera incroyable, reprit Mathias, mais je vous assure que c'est la vérité.

— Commencez par nous l'expliquer, cette vérité, et nous jugeons ensuite si elle est crédible ou non, monsieur Boissonneault.

— J'aimerais vous parler, Votre Honneur, lança alors une voix provenant du fond de la salle.

Tous se retournèrent pour voir un vieil Amérindien aux longues tresses blanches marcher avec assurance entre les bancs pour aller se placer à côté du box des accusés. Éliisa et Guillaume reconnurent Jézhador avec stupéfaction.

— Qui êtes-vous ? s'enquit le juge.

— Jézhador Sioui, se présenta l'homme d'un air tranquille. Je suis ici pour attester ce que ce jeune homme s'apprête à vous dire.

Se peignit alors sur le visage du juge Lackey une expression mi-amusée, mi-soupçonneuse.

— Monsieur Sioui, que savez-vous donc des raisons qui ont poussé l'accusé à s'en prendre physiquement à une innocente personne comme Stacy Cook ?

Un silence absolu enveloppa la salle d'audience, dans l'attente du témoignage de l'octogénaire, que la plupart considéraient déjà comme un peu fou.

Et c'est dans cette atmosphère tendue que la voix du médium retentit seulement dans la tête du juge, alors que celui-ci voyait bien que les lèvres du vieillard restaient immobiles.

« Ce que je sais, Votre Honneur, c'est que Mathias Boissonneault a possédé pendant vingt-huit ans la partie d'âme émotionnelle de sa sœur jumelle ici présente, la docteure Éliissa Lacoste, et que sa surcharge émotionnelle l'empêchait de discerner le bien du mal, tandis que madame Lacoste était privée de tout sentiment et de toute émotion. Je vous invite à consulter le dossier médical de cette jeune femme, qui a vu plus d'experts en santé mentale dans sa jeune vie que nous tous réunis dans cette salle. Et pourtant, aucun d'eux n'a jamais pu lui attribuer une psychopathologie quelconque, malgré son état apathique. Si vous êtes bien au fait de l'histoire de l'accusé, vous savez qu'il est parti de Vancouver au cours de l'été pour tenter de retrouver sa sœur jumelle, puisque tous deux ont été séparés par de tristes circonstances à leur naissance. Un fâcheux événement a fait en sorte qu'ils ont été la cible de coups de feu et qu'ils se sont par la suite retrouvés dans le coma. Je sais aussi que pendant cette période, alors que tous deux ont failli mourir, un miracle s'est produit dans la dimension céleste, ce qui a permis à ces jumeaux terrestres et ces deux âmes jumelles de se délivrer d'une partie d'âme qui ne leur appartenait pas. Tout cela vous semble invraisemblable, mais jusqu'à il y a quelques minutes, vous n'auriez pas pu imaginer que cette conversation télépathique fût possible, Votre Honneur. Mais si cela est possible, c'est parce que je suis un maître spirituel, de même qu'un télépathe, et que ma mission sur cette terre est de guider des âmes dans leur cheminement. Pour

vous prouver que je vous dis la vérité, je sais que vous étiez seul dans votre grande maison, la nuit dernière, et qu'à trois heures et dix-sept, vous vous êtes réveillé subitement à la suite d'un terrible cauchemar dans lequel votre défunte épouse Fabiola se noyait avec un enfant dans ses bras. Je sais, Votre Honneur, que votre vie durant, vous avez souhaité un enfant, que Fabiola n'a jamais pu vous donner à cause de sa santé précaire. Depuis son décès, il y a deux ans, vous faites ce rêve à répétition, sans comprendre pourquoi.»

Le juge Lackey était bouche bée. Le vieil homme n'avait pas bougé les lèvres, mais il l'avait clairement entendu dans sa tête. Et ce qu'il venait de lui dire au sujet de son rêve et de sa vie était d'une exactitude absolue.

— Comment pouvez-vous savoir tout cela ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

Jury et public s'interrogèrent du regard. Tous se demandaient à quoi rimait la question du juge, puisque le témoin n'avait encore rien dit. Seuls Éliissa, Mathias et Guillaume comprenaient ce qui venait de se produire. Ils échangèrent tous trois une œillade complice.

— Je sais, tout simplement, répondit Jézhador à voix haute.

Puis, après une respectueuse révérence, le vieil homme regagna lentement sa place. Tous essayaient de comprendre pourquoi il s'était approché pour ne dire que ces quatre mots et retourner tranquillement à son siège.

Le juge Lackey, fortement ébranlé par l'expérience qu'il venait de vivre, prit son maillet et frappa un coup sur le socle en bois.

— Le jury est invité à se retirer pour délibérer. Le verdict sera prononcé à seize heures.

Les deux heures qui suivirent furent les plus longues dans la vie des proches de Mathias. On avait enfermé l'accusé dans une pièce minuscule sans fenêtre qui ne comptait qu'une table et deux chaises, après lui avoir remis ses menottes aux poignets et aux chevilles. Bien que la famille de Mathias ne s'attendît qu'à sa libération, celui-ci était prêt à accueillir la sentence, quelle qu'elle soit. Il avait choisi de revenir dans cette vie pour réparer ses fautes et si la loi jugeait que son comportement méritait pénitence, il l'accepterait.

Mais à seize heures, c'est un verdict d'innocence et d'absolution que prononça le juge Lackey. Les membres du jury avaient conclu

qu'aucune preuve ne démontrait que Mathias Boissonneault ait pu blesser, violer ou tuer Stacy Cook. Le juge Lackey en était satisfait, même si les motifs qui avaient poussé le jeune homme à accoster et malmenier la victime appartenaient à la vie spirituelle, à des faits rattachés au monde ésotérique que nul ne pouvait corroborer. Cependant, ce qu'il avait vécu avec le maître spirituel Jézhador à la fin du procès le poussait à croire en l'impossible. Mathias fut donc disculpé de toute accusation et libéré.

Dans la salle d'audience, des poignées de main s'échangèrent et des larmes de joie coulèrent à flots. Éliissa et Mathias se firent une longue accolade fraternelle. Si la conscience de chacun avait enfoui dans l'oubli les moments intenses qu'ils avaient vécus sur le pont de l'au-delà, leurs âmes jumelles savouraient pleinement leur victoire. En effet, non seulement leur amour céleste avait triomphé, mais cette initiation terrestre demandée pour guérir leurs chakras leur avait permis de franchir une étape cruciale de leur évolution spirituelle, afin de redevenir un jour une seule et même flamme divine.

Mais avant que n'arrive ce jour très lointain, Mathias réaliserait son rêve de devenir pompier, puis aurait une existence heureuse et paisible auprès de Kiona, son âme sœur rencontrée sur ce parcours sinueux et dont la mission était de lui apprendre l'amour. Elle qui, à travers le temps, l'avait toujours aimé, malgré ses fautes.

Quant à Éliissa, son cœur et son âme vibraient désormais d'un amour incommensurable pour Guillaume Saumier, puisqu'elle était enfin libre d'aimer l'âme sœur qui lui était destinée et qui s'appelait jadis... Gildas Mercier.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier mes filles **Krystel et Jessica** pour tout l'amour et le bonheur qu'elles m'apportent depuis leur naissance. Merci à mes quatre petits-enfants, **Gabriel, Nathan, Lily-May et Alexi** pour les moments de joie qu'ils m'offrent. Ils sont mes plus grandes fiertés.

Merci à mes bêta-lecteurs **Martine Richard**, (*ma sœur karmique*) et **Patrick Lacroix** (*mon fan #1*). Ils m'ont offert leur temps précieux et leurs commentaires constructifs. Ils m'ont aussi aidée à ancrer mes personnages et surtout, à croire en mon projet. Je leur en suis grandement reconnaissante !

Un grand merci à mon frère **Gérald Béland**, à ma belle-sœur **Céline St-Jean**, et à ma cousine (sœur de cœur) **Lucie Béland** pour leur présence, leur encouragement et leur confiance dans tous mes projets. Merci à ma meilleure amie, **Diane Boileau**, pour sa précieuse présence dans ma vie.

Merci à tous mes fidèles lecteurs et lectrices.

Enfin, je ne sais pas si mon guide spirituel s'appelle **Jézhador**, mais je tiens à remercier celui ou ceux qui m'ont aidée à écrire ce roman. Je vous confie que la plupart des informations reliées à la vie spirituelle contenues dans cette histoire me sont parvenues de ma petite voix intérieure qu'on appelle souvent l'intuition, mais derrière laquelle se cachent peut-être des êtres spirituels qui ont guidé ma plume.

De la même autrice :

Trilogie Perline de Montreuil

Tome 1 – Le Sortilège

Tome 2 – La Condamnation

Tome 3 – La Tourmente

www.jocelynebelandautrice.com

